

Ilayok, le berceau de la folie

Nicolas Feuz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nicolas FEUZ

ILAYOK

Le berceau de la folie

thriller



**Tome II
de la**

«trilogie massai»

ilayok

Le berceau de la folie

NICOLAS FEUZ

ilayok

Le berceau de la folie

roman

Ilmoran, l'avènement du guerrier, 2010

Ilayok, le berceau de la folie, 2011

Iipayiani, le crépuscule massai, 2012

La septième vigne, 2013

Emorata, pour quelques grammes de chair (à paraître)

© Nicolas Feuz, Cortaillod, Suisse, 2011

TheBookEdition.com, Lille, France, 2013

à Léa

1.

Michaël affichait sa mine réjouie des grands rendez-vous. Ses cheveux blonds et ses joues rouges tendues par un sourire radieux en faisaient un ange de crèche, de circonstance en cette douce veille de Noël. En serrant son doudou “Arthur” contre lui, il lui contait les histoires que sa maîtresse d’école enfantine lui avait apprises, jetant de temps à autre des regards intrigués aux cadeaux qui gisaient à sa gauche et à sa droite sur le siège arrière de la voiture familiale.

Devant lui, ses parents Sophie et Thomas écoutaient les nouvelles du soir. Ils n’avaient pas parlé depuis qu’ils avaient quitté la maison. Ils ne parlaient plus beaucoup depuis qu’ils étaient rentrés de vacances, “à cause de la guerre” avaient-ils précisé.

Mais c’était quoi, la guerre ? Michaël ne l’avait pas connue. Ou du moins il ne s’en souvenait pas. Après tout, il n’avait que cinq ans et ses références télévisuelles étaient limitées à Cartoon Network. La guerre, ce n’était pour lui que quelques personnages de mangas qui se jetaient des phrases provocatrices à la figure avant de se bagarrer dans des shows lumineux éblouissants.

— Tu vois, Arthur, lâcha-t-il innocemment à l’oreille de son chien en peluche. Ce soir, on va chez grand-maman de Versoix...

Il n’obtint pas de réponse. Il savait qu’Arthur était très fatigué. Il devait déjà dormir ; tant mieux pour lui. Il le réveillerait à leur arrivée dans la somptueuse demeure du bord du lac.

Le break Mercedes bleu foncé se frayait un chemin au travers des grosses gouttes de pluie. Les essuie-glace balayaient le pare-brise à vive allure, troublant la vision des feux arrières des véhicules précédents. De violentes rafales de vent étaient annoncées durant la nuit, plus spécialement sur le lac et ses rives. Les températures s’avéraient toutefois supérieures à la moyenne pour la saison.

À la radio, le speaker annonça la fin des nouvelles. Depuis quelques semaines, les regards du monde étaient tournés vers la Yougoslavie : les Balkans s’étaient enflammés.

Michaël ne perçut pas les larmes silencieuses qui coulèrent le long des joues d’ébène de sa mère. Sans un mot, Thomas Donner tendit un

kleenex à son épouse, puis changea de chaîne à la recherche de musique.

— Eh, tu vois, Arthur ?, s'exclama soudain l'enfant. C'est là que papa et maman travaillent !

Le grand édifice du Palais des Nations – l'un des sièges européens de l'ONU – se dressait dans la tempête en marge de l'avenue de la Paix, devant les yeux admiratifs et innocents du bambin. À plusieurs reprises déjà, il avait pu accompagner ses parents dans leurs bureaux respectifs et avait été impressionné par le luxe et l'immensité des lieux.

L'imposant monument disparut rapidement, tandis que la voiture filait en direction des berges du Léman, où la route de Lausanne mènerait bientôt ses occupants jusqu'à Versoix en évitant l'autoroute.

— Dis maman ! Je pourrai revenir une fois à ton travail ?

— Certainement mon chéri..., répondit Sophie en se retournant et en s'efforçant d'effacer sa tristesse par un sourire un peu forcé.

— Tu pleures, maman ? Pourquoi tu pleures ?

Il l'avait donc remarqué.

— Je ne pleure pas, mon poussin. J'ai... c'est l'air conditionné de la voiture qui m'arrive dans l'œil.

— Ben faut dire à papa de l'éteindre... Hein, papa ?

Perdu dans ses pensées, Thomas ne répondit pas.

— Papa..., relança bientôt l'enfant.

— Laisse papa conduire, mon chou, le coupa sa mère d'un ton un brin rêveur.

— Mais papa !, insista Michaël.

Le conducteur se crispa et se retourna vers son fils.

— Quoi !, aboya-t-il, agacé.

Il perdit ainsi de vue la route inondée une fraction de seconde. Celle de trop. Personne ne put dire si la Mercedes dévia sur sa gauche ou si, au contraire, le chauffard qui la dépassait lui coupa la route. Aucun témoin de l'accident ne pourrait amener des éléments utiles à l'enquête. Les deux véhicules se heurtèrent latéralement et le conducteur du gros quatre-quatre noir poursuivit sa route après le choc, sans se soucier de ce qui venait de se produire.

La voiture des Donner fit une embardée à droite, défonça la glissière de sécurité, quitta la route et vint s'encastrier dans un arbre en contrebas, après un tête-à-queue. Dans le violent choc frontal avec le vieux chêne, toutes les vitres volèrent en éclats et la tôle se tordit dans un bruit affreux jusqu'à la moitié du capot, propulsant une partie du bloc-moteur contre les deux occupants avant, qui furent tués sur le coup. L'enfant qui se trouvait sur la banquette arrière, au beau milieu

et sans ceinture de sécurité, vola et fut éjecté de l'habitacle par le pare-brise avant. Sa tête heurta au passage l'obstacle de bois, ses vertèbres furent brisées et son petit corps mou retomba comme un pantin désarticulé quelques vingt mètres plus loin.

Les yeux mourants du bambin cherchèrent encore un instant à s'accrocher à la vie, tandis que la pluie nettoyait déjà la matière organique cérébrale s'échappant de son crâne grand ouvert. Des soubresauts secouaient ses membres.

— À...rthur..., parvint-il péniblement à articuler, étendu sur le ventre, la joue droite et une partie de sa bouche baignant dans la boue. Des bulles se formaient au contact du souffle de vie qui s'échappait. Les paroles demeurèrent à peine audibles, masquées par les flots torrentiels qui s'abattaient sur la riviéra.

Soudain, un sifflement sourd suivi d'une explosion déchira l'atmosphère. La Mercedes venait de s'embraser d'un seul coup dans la nuit de Noël. Rapidement, non contentes d'emporter le véhicule, ses deux occupants et leurs cadeaux, les flammes attaquèrent le tronc du vieux chêne, concurrençant sur les rives du lac Léman les feux de tempête alentours.

Les corps de Sophie et Thomas Donner, transformés en torches inertes, se détachaient du brasier en formes sombres et funestes.

Propulsé par l'explosion, Arthur répondit à l'appel de son maître. Le chien en peluche vint rebondir dans l'herbe détrempée à proximité du corps de l'enfant. Ses poils brûlaient encore sous la pluie et ses yeux avaient fondu sous la chaleur de l'embrasement soudain.

Côte à côte dans la tempête qui faisait rage, l'enfant et son fidèle doudou se regardèrent une dernière fois, puis rendirent l'âme en même temps.

* * * * *

Perreux, le 30 septembre.

“Putain de rêve !”

Je me réveillai en sursaut et en sueur, noyé dans le lit moite de ma petite chambre immaculée de l'unité à laquelle j'appartenais au sein de l'hôpital psychiatrique neuchâtelois : mon univers à intervalles réguliers depuis un peu plus de neuf mois.

“Saloperie de neuroleptiques !”

J'avais pris du poids – quelques dix kilos – et mes muscles avaient fondu comme neige au soleil. Le sport me manquait, même si l'effort physique me rappelait l'éducation du monstre défunt qui m'avait élevé depuis mes douze ans. Le python royal qui s'était occupé d'ôter la vie

à mon père adoptif avait été recueilli par le service de la faune, qui lui avait trouvé une place d'accueil au vivarium de La Chaux-de-Fonds, où il m'arrivait de lui rendre visite – et hommage.

La surcharge pondérale et les médicaments me faisaient transpirer à outrance, comme un porc atteint de la grippe A(H1N1). Ma taie d'oreiller, mes draps et mes couvertures pompaient mes relents de la nuit. Je puais. Tout puait. J'étais en vie. Mais dans quel état !

Si elle m'avait connu aujourd'hui, ma douce Vicky n'aurait jamais été attirée par mon corps grasseux, mes cheveux poisseux, ma barbe d'une semaine, mes habits souillés, mon allure de clochard et mes pensées noires. Et l'acte incestueux n'aurait pas eu lieu, si ce ne fut peut-être dans mes fantasmes refoulés.

Mais ce qui était fait était fait. Je ne pouvais revenir en arrière et éviter mes erreurs. Il me fallait maintenant imaginer un avenir incluant le passé, aussi douloureux et monstrueux fut-il : attaquer de front la déconstruction méthodique de ma vie par feu Louis De Bosset. Une telle reconstruction incluait à l'évidence l'avenir de ma sœur jumelle Victoria Ouko.

Heureusement, aujourd'hui était un grand jour : le chef de la brigade des stupr Daniel Garcia devait enfin m'amener de plus amples informations du Kenya. J'avais hâte de le voir.

Qu'était-elle devenue ?

Avait-elle trouvé la force de reprendre la gestion de la Fondation Ouko et de l'orphelinat de Wasini suite au décès de nos parents ?

Le cas échéant, allais-je pouvoir l'aider financièrement (et anonymement) dans cette entreprise, grâce à l'héritage de mon père adoptif ?

Je jetai un coup d'œil à la photo jaunie de l'article de presse dont j'avais retrouvé un exemplaire dans le dossier de ma mère et qui était accrochée au mur de ma chambre en guise d'unique décoration : cette petite fille de cinq ans, blessée au ventre et gisant sur son brancard, qui regardait la lune.

“Qu'est-ce qu'elle est belle !”

Les médecins, infirmières et employées de ménage m'avaient maintes fois questionné au sujet de cette photo, mais j'avais su préserver cette petite parcelle de mon jardin secret.

J'entrepris une toilette rapide de fortune au moyen d'une lavette humide, avant de passer un training. J'étais un peu plus présentable, bien que ressemblant à l'un de ces expatriés portugais de première ou seconde génération au chômage, pour qui le côté vestimentaire demandait un effort surhumain en comparaison de celui de se présenter une fois par mois à l'office régional de placement – quand cela ne tendait pas tout de suite au dépôt d'une demande de rente

invalidité permettant de couvrir l'entretien d'une villa sur la côte lusitanienne et d'assurer ainsi ses "vieux" jours au pays.

La porte de ma chambre s'ouvrit et Garcia apparut.

— Salut Mike !

— Salut Dan. Ça me fait plaisir de te voir.

— Moi aussi. J'ai des nouvelles de cette fille dont tu m'as parlé : cette Victoria Ouko.

Je le regardai avec de grands yeux, impatient.

— Elle va bien ?

— D'après ce que j'ai appris d'Interpol, oui. Elle est devenue la nouvelle directrice de la Fondation Ouko.

J'affichai un large sourire, soulagé à l'idée que ma petite sœur ait su rebondir.

Garcia ajouta :

— Et il y a dix jours, elle a donné naissance à une fille à la maternité de Mombasa. Le père est inconnu. La petite se porte à merveille. Elle s'appelle Ange...

* * * * *

Mes yeux se perdirent un long instant dans le néant et Dan le remarqua.

— Ça va, Mike ?

Hésitation.

— Euh... oui, oui.

Je crois que je ne réalisai pas immédiatement la signification de cette annonce. Une naissance pour trois morts. Un bonheur pour trois malheurs.

En réalité, une concrétisation et une perpétuation de nos moments magiques et incestueux.

"Victoria..."

Mon âme m'appelait vers elle, inexorablement. Mais mon corps me l'interdisait.

"Ange..."

Ange Ouko avait cette particularité de n'avoir que deux grands-parents et non quatre comme la plupart des enfants de cette terre : le guerrier Massai Mwai Ouko et son épouse Marie-Ange dit "Mariana", née Eigenheer. Les ascendants maternels et paternels de ses parents étaient les mêmes, mais elle ne les connaîtrait jamais, puisqu'ils avaient été assassinés par le bras armé et vengeur de Louis De Bosset : moi.

Garcia me tira une nouvelle fois de mes pensées.

— Tu veux que j'appelle l'infirmière, Mike ?

Je le regardai, un peu éberlué.

— Hein ?... Ah, non, non. Tout va bien. Rassure-toi !

Il ne me crut guère.

— Tu veux qu'on parle d'autre chose ?

— De quoi ? De mon père adoptif ?

Il fut surpris par ma réaction.

— Non. Mais plutôt que de ressasser les douleurs du passé, tu ferais mieux de te tourner maintenant vers l'avenir. Vers ton avenir.

— Dans la police ?, ironisai-je.

— Je ne sais pas, répondit-il très sérieusement. Tu y as réfléchi ?

— Pourquoi devrais-je y réfléchir ? Je ne pense pas que l'on veuille encore de moi dans la maison, Dan... Ma place est ici, chez les dingues.

Je secouai la tête, mimant la folie.

— Tu sais bien que ta place t'est encore réservée, me rappela-t-il. Et tout le commissariat RTS n'attend que ton retour. Mais tu dois d'abord retrouver ta solidité mentale et ton équilibre psychique. C'est important.

Je ne pus retenir un éclat de rire. Jaune. Si seulement Garcia et l'état-major de la police savaient ce que j'avais fait dans le courant du mois de décembre de l'année précédente.

Hélas – ou heureusement, selon le point de vue – personne ne connaissait mes crimes.

En dépit des points d'interrogation soulevés par le service forensique, le procureur Sylvain Kornisch avait enterré l'affaire.

Quant à la procédure disciplinaire ouverte contre moi suite à l'agression que j'avais commise à l'encontre du même magistrat incompetent et arrogant, elle était suspendue depuis mes multiples hospitalisations de ces derniers mois.

— Je suis mort, Dan...

— Tu n'en as que l'air, Mike ! Allez, je t'ai connu plus combatif, plus volontaire !

— Ça, c'était Michaël Donner...

Garcia ne comprit pas l'allusion. Voyant que j'étais épuisé, vraisemblablement par les neuroleptiques, il se leva et remit sa veste.

— J'ai vraiment besoin de toi, me dit-il – me supplia-t-il presque – en posant amicalement sa main sur mon épaule. Je ne sais pas quelle hydre tu as réveillée, mon vieux, mais il faudrait que je te parle d'un truc.

Il parut soucieux et ce fut mon tour d'être étonné.

— De quoi tu parles ?

— Une autre fois. Quand tu iras mieux. Remets-toi vite, Mike !

Il tourna les talons et appuya sur l'interphone pour appeler l'infirmière, qui vint aussitôt lui ouvrir.

— Allez, salut !

— Au revoir, Dan ! Et merci...

La porte de ma "cellule" se referma, me laissant seul avec mes nouvelles angoisses, qu'une petite poignée de Xanax suffirait à peine à atténuer.

* * * * *

Tandis que Garcia regagnait sa voiture garée sur le parking de l'hôpital, tout se mélangeait dans mon esprit malade.

Le passé réel de la famille Ouko et le passé fictif de la famille Donner.

Je revis Vicky à l'âge de cinq ans, courir vers moi les bras écartés, heureuse de retrouver son frère séquestré. Sa robe blanche de circonstance ; une petite mariée avec des nattes dorées dans ses cheveux noirs et des éclairs bleus à la place des yeux.

Je me revis brandir le poignard que Louis De Bosset avait astucieusement placé dans mes petites mains et le plonger dans le ventre de ma sœur jumelle. Ses iris bleus virer au gris terne. Sa jolie bouche se transformer de l'expression du bonheur à celle de la surprise, puis celle de la douleur. Son sang rouge vif maculer les broderies aux couleurs de l'innocence.

Une nouvelle fois, mon regard se tourna vers la photo jaunie du journal de Mombasa. Celle-ci remontait à presque vingt et un ans. Plus de deux cents septante cycles lunaires s'étaient écoulés depuis cette horrible scène. Ma douce Victoria. Ma petite Ange.

À travers les barreaux de la fenêtre de ma chambre, je vis Daniel Garcia arriver dans mon champ de vision. Il se rendait à sa voiture – je reconnus la fidèle Subaru des stupés – d'un pas décidé, ce qui me laissa supposer qu'il avait du pain sur la planche et qu'il avait une nouvelle fois "sacrifié" une partie de son précieux temps pour venir me voir. Je lui en fus reconnaissant.

Hormis les inspecteurs du commissariat chargé de la répression du trafic de stupéfiants, quelques collègues d'autres services – dont le chef du service forensique Lukas Meyer – et la doctoresse Laura Marty, ils étaient bien peu à m'avoir rendu visite de façon régulière ces derniers mois. J'avais surtout vu défiler des psychiatres, des médecins généralistes, des infirmières et des femmes de chambre, dont

l'empathie envers les patients variait beaucoup de l'un à l'autre. Et il en allait parfois de même des prescriptions de neuroleptiques, fortes chez certains, réduites au minimum chez d'autres. À moins que mon esprit tortueux ne fasse marcher mon imagination.

La réalité jouait parfois à m'échapper quand l'envie lui en prenait.

“Arthur...”

Je revécus tout éveillé mon cauchemar de la nuit : mon petit corps s'envoler du siège arrière et traverser le pare-brise avant éclaté, mon crâne se fracasser contre le tronc du vieux chêne, mes membres se disloquer dans les airs, mes parents incarcérés par la tôle déformée et écrasés par le bloc-moteur, leurs visages entaillés par les éclats de plexiglas.

Je réentendis le souffle sourd de l'explosion, d'abord comme un sifflement bref et strident, l'inflammation des vapeurs d'essence. Puis les puissantes flammes orange vif mêlées aux fumées noires, remplissant le moindre espace de l'habacle et transformant ses occupants déjà morts en torches inertes. Crémation gratuite.

Et enfin mon ultime face à face avec Arthur, mon fidèle compagnon en peluche. Les yeux dans les yeux, couchés à plat ventre dans l'herbe détrempée par les pluies torrentielles, la lueur de la vie quittant peu à peu ses pupilles fondues et les miennes ternies ; ses poils courts encore embrasés par l'explosion et mes cheveux blonds maculés de matière organique cérébrale.

Un détail me perturba : pourquoi m'étais-je inventé en rêve des cheveux blonds ?

Les miens étaient pourtant noirs, comme ceux des sang-mêlé, des “p'tites merdes de métis” auraient dit – César Prince en tête – feus les sbires de Louis De Bosset. Peut-être justement parce qu'au fond de moi, j'aspirais à échapper à cette réalité en demi-teinte et à ressembler à la moitié germanique de ma vraie mère plutôt qu'au côté Massaï de mon vrai père.

Et puis, ce n'était pas moi dans cette Mercedes sur les bords du Léman ! C'était Michaël Donner, ce jeune inconnu genevois qui avait défrayé la chronique un soir de Noël il y a bientôt vingt et un ans. Et non Michaël Ouko, qui venait de renaître de ses cendres après deux décennies de mensonges. Les deux enfants se confondaient. Et pourtant, chacun avait son existence propre. Je devais maintenant apprendre à apprivoiser la mienne – la nouvelle – avec les boulets de mon passé attachés à mes chevilles.

Mon corps était prisonnier de cet asile de fous. Mon âme de ses démons. Je ne savais trop ce qui était le plus pénible à endurer. Probablement l'addition des deux, qui conférait à la douleur un facteur exponentiel. Une véritable montagne infranchissable, que

seules quelques idées suicidaires récurrentes – espoirs d’une délivrance égoïste – semblaient parfois rendre supportable.

Une montagne à laquelle Dan Garcia, sans le savoir ni le vouloir, venait de rajouter un sommet de taille : le fruit angélique d’un inceste involontaire – bref et intense – entre les jumeaux Ouko.

La petite ressemblait-elle à sa mère ? Ou à son père ? Sûrement un peu aux deux. Des parents aux mêmes chromosomes ne pouvaient qu’engendrer un enfant à leur image.

* * * * *

Dan jeta un dernier coup d’œil en direction de la fenêtre de ma chambre et me salua d’un grand signe de la main, avant d’entrer dans sa voiture. Je savais qu’il reviendrait me voir dans une semaine, jour pour jour. Cette perspective m’aidait à tenir et à avancer.

J’aurais voulu quitter cet endroit en sa compagnie et rejoindre avec lui mon bureau du BAP – le bâtiment administratif de la police neuchâteloise à la rue des Poudrières – mais je savais que je devais me montrer patient. Le personnel hospitalier n’arrêtait pas de me le rappeler. Peut-être sincèrement. Ou peut-être parce que je représentais un lit occupé et donc rentable.

Quelle chance le commissaire Daniel Garcia avait de connaître une vie normale ! J’aurais souvent tout donné pour pouvoir remonter le temps et retrouver celle qui avait été la mienne avant les événements de l’hiver précédent. Retrouver mon petit bonheur égoïste, perdu dans l’ignorance de la réalité. Qu’est-ce que j’enviais les autruches et leur politique !

La silhouette longiligne et sportive du chef de la brigade des stupés disparut dans l’habitacle de la Subaru. La portière se referma sur lui dans un claquement sec. J’imaginai la clé tourner dans le contact, mais le bruit du moteur ne suivit pas.

À la place, un éclair m’aveugla.

Presque simultanément, une boule de feu entoura le véhicule de police banalisé et les vitres de ma chambre volèrent en éclats en raison du souffle. Par chance, je fermai les yeux, mais ressentis le verre laminer les chairs de mon visage. J’eus l’impression que mon corps fut soulevé de terre par une force invisible pour retomber violemment sur le sol froid en lino quelques mètres plus loin. Ma tête heurta fortement la porte de ma chambre, qui se trouvait à l’opposé de la fenêtre. Déjà du sang coulait abondamment de mon front, le long de mon visage, sur mes paupières, mes joues et mes lèvres. Son goût m’était familier.

“Mon rêve... comme dans mon rêve...”

Instinctivement, je portai les mains à mon crâne. Il semblait intact. Puis à mon visage. La peau glissait et me brûlait. Mes paumes devinrent rouges et visqueuses. J'ouvris les yeux. Je voyais. Un peu flou à cause du choc, mais je voyais.

Qu'était-il arrivé ?

Le haut de mon training commençait déjà d'éponger le flot sanguin.

“Ça saigne vite, les blessures au visage”, m'avait-on toujours enseigné.

— Nom de Dieu...

Ma propre phrase sembla se perdre dans le néant. Je ne reconnus ma voix qu'avec de grandes difficultés. Elle paraissait déformée, assourdie et lointaine. Mes tympans devaient être touchés, certainement.

“Une explosion...”

C'était une évidence. J'en avais déjà vécues lors des entraînements avec le groupe d'intervention de la police neuchâteloise, les Couguars.

Tous les symptômes concordaient.

Soudain, un frisson me parcourut.

— Dan !, m'exclamai-je.

Je me relevai tant bien que mal, manquant de glisser dans la flaque formée par mon propre sang, et titubai en direction de la fenêtre brisée de ma chambre.

Une confusion régnait à l'extérieur. Déjà des gens se précipitaient vers le parking. J'entendais leurs cris, mais ne parvenais pas à identifier leurs mots.

À l'endroit où était garée la Subaru des stupés, une carcasse de métal noire était la proie de flammes vives et gigantesques. Les langues de feu jaillissaient de tous les orifices initialement fermés par les vitres de la voiture, se regroupaient en dessus du toit du véhicule et tourbillonnaient vers le ciel dans une danse macabre, au milieu de volutes d'une épaisse fumée sombre.

Soudain, sous les regards horrifiés et médusés d'une poignée de personnes impuissantes, la portière avant gauche s'ouvrit et le malheureux conducteur parvint à s'extraire du brasier.

— Dan !, criai-je à travers les barreaux.

Je vis mon ami, en véritable torche vivante, effectuer d'amples moulinets avec ses bras, comme pour essayer de se dévêtir des flammes qui l'entouraient. À la manière d'une personne ivre, il fit quelques pas hésitants en s'éloignant du véhicule en feu, tournoya sur lui-même et s'écroula sur l'asphalte du parking.

— Dan ! hurlai-je à nouveau.

Le personnel médical et administratif qui se trouvait sur le parking

demeura pétrifié, les mains jointes sur la bouche face à l'horreur de la scène.

— Mais bougez-vous, bande de cons ! Faites quelque chose !, les sommai-je à travers les barreaux.

J'aurais pu pisser dans un violon. Ils ne m'écoutaient pas ou ne m'entendaient pas. Après tout, je n'étais qu'un patient. Et ils avaient appris à se montrer imperméables aux élans menaçants et injurieux des malades.

Devant l'immobilisme de ces secours potentiels, je devins fou de rage. Je me mis à secouer les barreaux de la fenêtre de ma chambre, vociférant des insultes à tout va. Ma "prison" m'empêchait d'agir comme on me l'avait appris au cours de ma formation.

Le sang coulait de plus belle de mon visage tailladé et de gros postillons rougeâtres volaient maintenant vers l'extérieur en accompagnant mes vitupérations, tandis que le corps inerte et noirci de Garcia continuait de se consumer au sol.

Mon apaisement temporaire vint de deux infirmiers qui accoururent enfin sur le parking, en provenance du bâtiment de mon unité, l'un avec une couverture et l'autre avec un extincteur.

Mais je compris rapidement qu'il était trop tard.

2.

La vie est ainsi faite que lorsque vous relevez enfin la tête à l'issue d'un long tunnel noir, quelqu'un vous la replonge aussitôt dans l'obscurité d'un grand coup de massue.

Comme dans un mauvais rêve, je me dirigeai vers la porte verrouillée de ma chambre et actionnai le bouton de l'interphone. De longues secondes passèrent sans que personne ne se soucie de mon appel. Je me dis que quelque part, c'était normal. Tous les patients de l'unité avaient dû avoir la même réaction suite à l'explosion et le personnel devait être bien trop affairé à d'autres tâches plus urgentes.

— Ouvrez-moi !, tambourinai-je.

Je ne pouvais avoir réaction plus naturelle de la part d'un malade mental ; et ne pouvais donc que provoquer l'indifférence la plus totale de mes geôliers. Le pire fut que je m'en rendis compte.

— J'ai tout vu..., me mis-je à geindre presque intérieurement, en affaiblissant mes coups de poing contre la porte. Phrase forcément inaudible de l'extérieur.

Je devais absolument me ressaisir pour regagner en crédibilité auprès du personnel soignant. Mais comment diable ? J'étais enfermé. Et je représentais pour l'heure une quantité négligeable au milieu du chaos qui venait de se produire sous mes yeux.

Je retournai donc vers la fenêtre, dont la vitre avait éclaté sous l'effet du souffle.

Au loin, j'entendis les premières sirènes deux-tons des véhicules lourds du Centre de secours du Littoral ouest, basé à Cortaillod, à quelques deux kilomètres de l'hôpital psychiatrique de Perreux.

Le long ballet des véhicules à gyrophares se déploya sous mes yeux. Les pompiers volontaires et les premiers secours arrivèrent en même temps, suivis de peu par la gendarmerie du district de Boudry. Tandis que les premiers attaquèrent le feu d'hydrocarbure de front à la mousse carbonique, les seconds déployèrent une civière et le matériel de réanimation, n'osant pas s'approcher du corps étendu inanimé sur le bitume, face contre terre. La chaleur du brasier et les fumées noires étaient encore trop denses et représentaient un réel danger pour les

intervenants.

Mes collègues uniformés établirent un périmètre de sécurité au moyen de rubanises rouges et blanches tout autour de la zone sinistrée, sous les regards éberlués du personnel médical et administratif de l'établissement médical.

Il fallut une bonne dizaine de minutes pour venir à bout des violentes flammes, avant que le capitaine des hommes du feu ne donne enfin la permission aux ambulanciers de s'approcher de la victime. Celle-ci ne représentait plus qu'un amas fondu de vêtements et de chaires noircis, méconnaissable. Les deux membres du SMUR en uniforme rouge, masqués et gantés, s'agenouillèrent de part et d'autre du corps et entreprirent les premiers actes médicaux.

Le temps fut suspendu, dans l'attente du verdict des médecins urgentistes.

— Est-ce qu'il est en vie ?, demanda un officier de la gendarmerie.

La réponse tarda.

Au terme de trop longues secondes, l'un des deux ambulanciers se leva et fit un signe négatif de la tête, avant de s'éloigner du cadavre carbonisé et de retirer son masque élastomère. Son travail était terminé. Celui du médecin-légiste allait commencer.

L'autre urgentiste ne tarda pas à imiter son collègue, après avoir rangé le matériel de premier secours amené au chevet de la victime. Il réclama ensuite une bâche et en recouvrit le corps.

Les pompiers terminèrent l'extinction du feu jusqu'à disparition presque complète des dernières fumées, avant de quitter à leur tour le périmètre balisé par la gendarmerie, laissant les deux carcasses noircies côte à côte : celle de la Subaru couverte de mousse carbonique et celle de son défunt conducteur voilée aux yeux des curieux.

La plupart des traces exploitables venaient d'être piétinées par les premiers intervenants, mais c'était hélas chose inévitable dans de telles circonstances. Tenter de sauver une vie primait évidemment sur la sauvegarde des potentiels indices d'un crime.

* * * * *

Des larmes coulaient le long de mes joues lacérées par les éclats de verre et leur sel réveillait une douleur physique bien terne en comparaison de la torture psychologique que constituait la scène dont les barreaux de ma chambre m'empêchaient d'approcher. J'étais hélas enfermé dans le rôle insupportable de simple spectateur du décès de mon chef, collègue et ami Daniel Garcia.

Il avait été le meilleur mentor dont j'aurais pu rêver pour mes premières années dans la police neuchâteloise ; celui qui m'avait protégé – de la hiérarchie et de moi-même – suite à mes dérapages de l'année dernière.

Maintenant, il était mort et je me retrouvais une nouvelle fois orphelin, perdu. Cela ne s'arrêterait-il donc jamais ?

Où ?

Quand ?

Qui ?

Pourquoi ?

Comment ?

De ces questions basiques auxquelles tout enquêteur devait répondre en priorité, c'était surtout les troisième et quatrième qui commençaient déjà à me hanter l'esprit. Quant à la dernière, les deux nouveaux intervenants que je venais d'apercevoir allaient probablement m'apporter leur aide, pour autant qu'ils acceptent de partager leurs informations avec un malade.

Les premiers objets qui attirèrent mon attention furent la petite mallette grise du service forensique, les sabots en bois recouvrant les pieds nus de son porteur et les horribles lunettes aux montures rouges octogonales de son accompagnatrice.

Décidément, le chef du SF Lukas Meyer et le médecin-légiste du canton Laura Marty formaient un drôle de binôme. S'ils avaient été en couple, ils auraient eu en commun – outre les initiales de leurs noms et prénoms – un manque exécrable de goût dans la tenue vestimentaire et l'amour de la science dépourvue de tout sens de l'humour.

Mais en dépit de ces clichés, je les aimais. Trop même, si tant est qu'on puisse trop aimer son prochain. Tout comme Dan, ils faisaient partie des rares personnes à m'avoir soutenu sans relâche dans ma longue traversée du désert, notamment en venant me voir régulièrement à l'hôpital psychiatrique de Perreux. Je comptai donc une nouvelle fois sur eux pour rompre les grillages de ma prison mentale.

“Sortez-moi de là !”

Le sang avait séché sur mes deux mains accrochées fermement aux barreaux de la fenêtre de ma chambre, comme si elles espéraient que ceux-ci s'écartent d'eux-mêmes pour me laisser courir librement vers les deux nouveaux arrivants. Mais curieusement, aucun son ne sortit de ma gorge pour accompagner cet espoir. Je les regardai béatement, les yeux remplis de larmes, franchir les rubalises et s'approcher de la bâche grise recouvrant le corps du défunt commissaire.

La doctoresse releva sa jupe, s'agenouilla et souleva le linceul de

fortune au niveau du visage du cadavre. Avant tout constat scientifique, elle soupira, secoua la tête d'un air dépité et adressa quelques mots à Meyer, qui s'éloigna pour s'intéresser à la Subaru carbonisée. Il déposa sa mallette à proximité de la carcasse, l'ouvrit et s'équipa de gants en caoutchouc.

— J'ai tout vu !

La phrase claqua comme un coup de fusil, mais elle n'émana pas de moi, même si ce furent les mots que je m'apprêtais depuis un moment à crier à l'intention des deux nouveaux intervenants. Visiblement, quelqu'un d'autre voulait profiter de la situation pour sortir de son incarcération hospitalière.

Le chef du SF et le médecin légiste levèrent les yeux en direction de leur interlocuteur anonyme, qui devait occuper une chambre juste en dessus de la mienne.

— Qu'est-ce que tu veux, Rolf ?, demanda Meyer de façon suspicieuse.

— Je ne souhaite pas te parler, Lukas. Pas à toi. Mais peut-être qu'à elle...

Laura Marty se releva et réajusta sa jupe, tout en ne quittant pas des yeux le malade de l'étage supérieur. Je ne pouvais évidemment pas apercevoir ce dernier d'où je me trouvais, mais la discussion paraissait claire. Les vitres de la façade exposée côté parking devaient toutes avoir éclaté en raison du souffle de l'explosion.

— Je vous écoute, monsieur Tanner.

Manifestement, elle connaissait ce patient. Peut-être du milieu médical.

— Commissaire, madame. C'est commissaire Tanner. Vous pouvez toujours m'appeler ainsi.

“Un flic ?”

— Vous ne l'êtes plus, Tanner. Mais si vous voulez...

— Je le veux ! Je crois que j'ai mérité ce titre. Et qui sait ? Peut-être qu'un jour...

La moue que la doctoresse Marty lança à Meyer en dit long sur leur interlocuteur, dont la place à l'hôpital de Perreux devait être justifiée à leurs yeux. Peut-être en allait-il d'ailleurs de même pour moi.

— Admettons, commissaire..., lui lança la légiste. Et qu'avez-vous vu exactement ?

L'ex-flic du dessus lui répondit par un éclat de rire sonore.

— Pas comme ça, madame. Pas comme ça.

— Comment alors ?

— Sortez-moi de là.

— Est-ce que vous tenteriez de négocier votre témoignage ?

Un nouveau rire énigmatique plana sur le parking, s'ajoutant à l'atmosphère déjà lourde et nauséabonde de la scène qui venait de ternir le début d'une magnifique journée. Le soleil matinal se reflétait dans la chevelure blonde coiffée en chignon du médecin légiste. Avec ses un mètre soixante pour quarante kilos, cette dernière ne se laissait pas démontée par la tentative de marchandage de l'ex-commissaire Tanner.

Ce nom ne me disait rien. Je n'avais toutefois que vingt-six ans et bien moins d'expérience dans la police que Meyer et Marty.

— Laisse tomber, Rolf !, intervint sèchement Lukas. Si tu as quelque chose à dire, dis-le maintenant ! Sinon, laisse-nous faire notre travail !

Le rire de Tanner s'amplifia, comme celui d'un fou. Ce qu'il devait d'ailleurs être dans une certaine mesure, vu l'endroit où nous nous trouvions. Deux flics ou ex-flics dans la même unité psychiatrique : les statistiques n'étaient pas au beau fixe pour la profession.

La légiste saisit le chef du SF par le bras, en signe d'apaisement, et les deux enquêteurs scientifiques s'en retournèrent à leurs constats. La première procéda à un examen externe préliminaire du corps brûlé de Daniel Garcia, tandis que le second commença par fixer photographiquement les lieux, avant de prélever des éclats de la Subaru à la recherche de traces d'explosifs. S'éloignant de la carcasse, il passa à proximité de la fenêtre de ma chambre.

— Salut Lukas !, lui soufflai-je discrètement à travers les barreaux.

Il se retourna, d'abord étonné.

— Eh, Mike ! Je n'avais plus pensé que ta chambre donnait sur... – il marqua un arrêt, se rappelant les liens profonds qui me reliaient à Garcia – ...de ce côté.

Il ajouta :

— C'est terrible, ce qui est arrivé à Dan. Tu te rends compte ? Avec sa femme et ses enfants.

— Sors-moi de là, Lukas, le suppliai-je.

— Tu as vu quelque chose ?

— Pourquoi ? C'est une condition pour obtenir ton aide ?

Je m'en voulus immédiatement, à peine ma phrase provocatrice terminée. Il paraissait relativement évident que Meyer ne cherchait pas à négocier quoique ce soit à l'image de Rolf Tanner.

— Excuse-moi..., ajoutai-je en baissant la voix, sans attendre de réaction du chef du SF.

Il fit mine de ne pas avoir entendu la pique.

— Attends-moi ici !, me dit-il simplement.

Avais-je le choix ?

— Je reviens, compléta-t-il avant de s'éloigner vers l'entrée du bloc

de mon unité.

À une dizaine de mètres de là, Laura Marty venait de remettre la bâche sur le corps du chef des stupés. Elle résuma ses premières constatations au moyen d'un petit dictaphone.

* * * * *

Les cloches des églises de la ville de Boudry à l'est, ainsi que des villages de Cortaillod au sud et de Bevaix à l'ouest sonnèrent neuf heures du matin à l'unisson, au moment même où une clé tourna dans la serrure de la porte de ma chambre.

Le chef du service forensique remercia l'infirmière, laquelle cacha mal son incertitude d'avoir agi conformément au règlement de la maison. Je compris que Lukas lui avait demandé d'ouvrir en exhibant sa carte de police et qu'il ne lui avait pas laissé le temps d'avertir préalablement ses supérieurs.

— Suis-moi !, m'ordonna-t-il.

Jamais un ordre ne me parut si agréable.

— Merci..., susurrai-je.

Il ne m'entendit pas. Il était déjà reparti vers la sortie à travers les couloirs glauques et blancs de l'hôpital. Je le suivis.

L'extérieur m'accueillit violemment. D'abord par la lumière : la fenêtre de ma chambre avait été orientée de façon que je ne voie jamais le soleil de la journée – ce n'était pas une volonté psychiatrique, mais une simple hérésie architecturale. Ensuite par la chaleur : j'avais presque oublié que même si l'automne avait pris ses quartiers depuis neuf jours, la météo estivale jouait ses dernières cartes avec ferveur.

Une paire de lunettes de soleil et un t-shirt auraient vraiment été les bienvenus. Au lieu de cela, mes yeux affrontèrent les rayons solaires de face et mon training en polyester provoqua une suée instantanée, refoulant les anxiolytiques par tous les pores de ma peau. De grosses gouttes ne tardèrent pas à apparaître sur mon front, avant de couler sur les entailles encore vives de mon visage, se mêlant au passage aux coulées de sang et de larmes séchées.

J'étais temporairement libre, mais dans un sale état. Foutue journée, foutue vie !

— Ça va ?, me demanda Meyer, inquiet de me voir ainsi stopper subitement ma progression sur le perron de mon unité.

— Ça peut aller, répondis-je évasivement.

— Tu sais... si tu n'as pas la force d'affronter cela, je comprendrai.

— Allons-y, le coupai-je en le devançant en direction de la scène du

crime.

Les rubalises flottaient et brillaient dans le soleil, comme les rubans synthétiques protégeant les vignes des oiseaux. Derrière elles, les curieux s'étaient amassés. Parmi eux, je reconnus quelques membres du personnel de mon unité. D'un simple regard, je saluai discrètement Marianne, une employée de maison proche de la retraite avec laquelle j'avais souvent plaisanté de tout et de rien durant son service.

À l'opposé, du côté de l'accès public du parking, je repérai des appareils photos, des caméras et des blocs-notes. Les journalistes régionaux étaient arrivés sur les lieux avant le procureur de permanence, ce qui n'était guère une surprise. C'était souvent ainsi que les choses se passaient lors d'événements dramatiques sur rue. Les représentants des médias s'étaient agglutinés en bordure de périmètre et attendaient impatiemment les premières informations des enquêteurs. L'alarme-presse avait bien fonctionné. Les images chocs étaient dans la boîte, mais les confirmations officielles ne pouvaient émaner que du magistrat instructeur du ministère public, conformément aux directives spécifiques de police judiciaire édictées par le procureur général.

Comme certains chroniqueurs présents aujourd'hui avaient également couvert, il y a neuf mois en arrière, la cérémonie funèbre en l'honneur de feu mon père adoptif Louis De Bosset – et y avaient relevé mon absence – je veillai à rester le plus caché possible derrière l'épave de la Subaru, qui occultait d'ailleurs le linceul improvisé à la vue des objectifs.

Je rejoignis la doctoresse Marty au chevet de fortune goudronné de mon ami Dan et m'agenouillai à ses côtés.

— Bonjour Laura...

Elle tourna la tête et marqua un temps de surprise.

— Ah c'est vous, Michaël ! Je...

Elle parut empruntée. Je la rassurai sans fioritures.

— Épargnez-vous les formalités, les condoléances et ce genre de conneries. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Un sourire de sa part en guise de première réponse me fit comprendre que nous étions revenus sur le terrain professionnel qu'elle affectionnait tant.

— Nous ne le savons pas encore, ajouta-t-elle. Vous devez bien vous en douter.

Prenant son attitude professorale, elle me dévisagea un court instant par dessus les verres de ses lunettes, baissées sur le bout de son nez.

Quand donc allait-elle se décider à abandonner ces horribles montures octogonales rouges et commencer à prendre soin de son apparence ? Car derrière la vieille fille aux penchants anorexiques se

devinaient les traits d'une beauté fatale ; un papillon aux ailes colorées enfoui dans une chrysalide terne et fruste.

— Qu'avez-vous fait à votre visage ?, me demanda-t-elle en apercevant les lacérations et les coulures de sang séché.

— Je me suis coupé ce matin en me rasant, répondis-je sans réfléchir.

— Ha, ha, ha, très drôle, me fustigea-t-elle froidement. Vous feriez bien de désinfecter tout cela au plus vite.

— Plus tard. Ça peut attendre.

Je désignai d'un geste du menton le cadavre sous la bâche de fortune et poursuivis :

— Je peux jeter un coup d'œil ?

Elle fit une moue dubitative.

— Vous y tenez vraiment ? Ce n'est pas beau à voir.

— S'il vous plaît, la priai-je.

À contrecœur, elle souleva la toile cirée.

— Nom de Dieu..., m'exclamai-je en portant le revers de ma main droite devant ma bouche et mon nez, pour tenter de me protéger de l'insupportable odeur de chair brûlée.

Je ne reconnus rien de l'homme qui venait de me rendre visite, ni les traits de son visage, ni les vêtements qu'il portait. Tout était carbonisé et entremêlé, les chairs et les tissus fondus les uns dans les autres. Les cheveux n'existaient plus. Les yeux non plus : à leur place, des orbites excavées et noircies. Les oreilles avaient disparu. Les lèvres aussi, laissant apparaître deux rangées serrées de dents maculées de suie. Plus bas, le torse avait été partiellement mis à nu. Ce qui me frappa et provoqua une nausée fut le cœur apparent et suintant de sang à moitié coagulé.

Le médecin-légiste remarqua ma surprise.

— C'est normal, me dit-elle. Certes impressionnant, mais tout à fait normal. Les habits fonctionnent un peu comme l'enveloppe d'une torche et permettent au corps de mieux se consumer, jusqu'à ce que les flammes s'attaquent aux organes imbibés de sang. Ceux-ci résistent à la combustion complète lorsque la source de chaleur n'est pas suffisante, ce qui s'est produit dans le cas présent dès le moment où il s'est extrait de la voiture.

Je ravalai une montée de vomi.

— Est-ce qu'il a souffert ?, demandai-je.

En guise de début de réponse, elle décolla et écarta les maxillaires de ses doigts gantés. Un craquement se fit entendre, celui des os de la mâchoire. La cavité buccale apparut, presque entièrement noircie. Les taches roses y étaient bien rares.

— Oui, conclut-elle. Très certainement. Mais pas trop longtemps. Il a dû respirer l'air brûlant jusque dans ses bronches et probablement dans ses poumons. L'autopsie le confirmera.

Dans un accès de colère, je désignai du regard les nombreux curieux aux alentours, dont plusieurs avaient une formation médicale.

— Ils auraient pu le sauver s'ils avaient réagi plus vite ! N'est-ce pas ?

Laura Marty secoua négativement la tête.

— J'en doute, Michaël.

— Pourquoi ?

— Cela s'est passé trop vite. Le feu était trop violent.

Les images cruelles de l'explosion et de ses suites immédiates défilèrent à nouveau dans mon esprit. Elle avait manifestement raison. Je ne pouvais pas en vouloir au personnel de l'hôpital.

* * * * *

— En l'état actuel de l'instruction, nous ne pouvons pas encore nous prononcer avec certitude sur les causes de cette explosion. Il peut s'agir d'un acte intentionnel, d'une négligence ou d'une cause technique...

Le procureur de permanence Sylvain Kornisch était enfin arrivé sur les lieux. Son premier acte fut d'assurer son show devant les médias audiovisuels et la presse écrite.

— ...il serait prématuré de privilégier une hypothèse plutôt qu'une autre à l'heure où je vous parle. La police scientifique procède actuellement à des recherches de traces et nous devons attendre ses conclusions.

Tout en s'exprimant, le vieux magistrat aux allures de Mark Twain désigna aux journalistes Lukas Meyer, affairé à récupérer au moyen d'une pince des éclats de métal incrustés dans la façade nord-est de l'hôpital, aux alentours de la fenêtre de ma chambre.

— Recherchez-vous des traces d'explosif ?, demanda le représentant de la télévision régionale Canal Alpha.

— Cela fait partie de l'enquête préliminaire, répondit le procureur.

— Et si cela se confirme, pourrait-on alors parler d'un acte de terrorisme ?, relança une jeune chroniqueuse de la radio locale RTN.

— Je n'ai pas à répondre à cette question. Si l'usage d'explosifs devait être révélé par le service forensique, je devrais d'abord en informer le ministère public de la Confédération, qui pourrait alors décider soit de mener les investigations lui-même avec le concours de la police judiciaire fédérale, soit de nous déléguer la suite des

opérations.

— Pour quelles raisons ?, intervint un journaliste du quotidien L'Express.

— Parce que l'usage illicite d'explosifs relève de la juridiction fédérale.

— Est-il vrai que la victime est un policier ?, s'enquit le représentant neuchâtelois du journal Le Temps.

— Je le confirme, répondit Sylvain Kornisch. Mais n'y voyez pas de ce fait un acte criminel.

— Une vendetta ?, insista le journaliste du Matin.

— Sans commentaire !, répliqua le magistrat.

J'en avais assez entendu. Même si au fond de moi, je devais reconnaître que les réponses du vieux procureur étaient sensées, je n'arrivais pas à balayer de mon esprit son incompétence unanimement reconnue au sein de la police et par ses propres collègues. Le voir ainsi aborder la presse en priorité dès son arrivée sur les lieux, avant tout point de situation avec les enquêteurs, relevait de la pure goujaterie professionnelle.

Aux États-Unis, son appétit démesuré des médias l'aurait à l'évidence confronté à l'accusation publique de briguer un siège au sénat au détriment de son travail de procureur. Il avait hélas déjà affiché cette tare à réitérées reprises, notamment dans le cadre des enquêtes relatives aux assassinats de Joël Perrier, Olivier Mestre, Benson Odinga et Julius Kibaki, ainsi qu'au tragique "accident" qui avait coûté la vie à Louis De Bosset.

— Laisse tomber !

L'injonction vint de derrière moi et me fit sursauter. Je n'avais pas vu arriver furtivement le chef du SF. Mais lui, en revanche, avait remarqué mon indignation face à l'arrivée en fanfare du procureur de permanence – il connaissait aussi les démêlés que j'avais eus avec celui-ci en décembre de l'année dernière, qui me valaient encore une procédure disciplinaire actuellement suspendue en raison de mes multiples hospitalisations – et il tenta de me raisonner.

— De toute façon, c'est un connard, ajouta-t-il en me flattant l'épaule.

— Peut-être, répondis-je en regardant à nouveau le représentant du ministère public. Toujours est-il que si c'est lui qui dirige cette instruction...

La fin de ma phrase tomba aux oubliettes. Mais dans mon esprit, la situation gagna soudain en clarté. Une enquête parallèle à celle de la justice s'imposait, si l'on voulait sauvegarder honorablement la mémoire de Daniel Garcia.

— Qu'as-tu trouvé ?, demandai-je à Meyer.

— Est-ce que je suis en droit de te le dire ?, répondit-il, peu convaincu de sa propre réplique.

— Déconne pas avec le secret de l'instruction, Lukas ! Pas avec moi ! Sinon, pourquoi m'aurais-tu sorti de ma chambre ?

— Tu as vu quelque chose ?

— J'ai tout vu et rien vu à la fois.

— Tu la joues façon Rolf Tanner ?

Je ne répondis pas à cette dernière provocation. En revanche, je fixai le chef du service forensique dans les yeux, lui faisant comprendre d'un regard sérieux que je n'abandonnerais pas la partie.

Il le comprit.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?, concéda-t-il.

— C'est une bombe ?

— Ça m'en a tout l'air. J'ai retrouvé des restes de ce qui pourrait être un détonateur.

— Artisanal ?

— Je ne sais pas encore.

— Et l'explosif ?

— J'ai fait des prélèvements. J'en saurai plus après quelques analyses en laboratoire.

* * * * *

Assis en tailleur dans le gazon de l'hôpital, le dos voûté sous le poids de la fatigue psychique de la matinée que je venais de vivre, je regardai silencieusement les employés des pompes funèbres emmener le corps de Dan Garcia. Le corbillard prendrait ensuite la direction du centre universitaire romand de médecine légale de Lausanne, où le cadavre de mon ami serait décortiqué par les médecins légistes.

L'autopsie avait été planifiée pour le lendemain matin à la première heure, de quoi laisser un peu de répit à la doctoresse Laura Marty. Cette dernière venait de retrouver, l'espace de quelques minutes, la pratique de la médecine générale. Agenouillée dans l'herbe à mes côtés, elle désinfectait une à une les plaies de mon visage de manière méthodique. À l'entendre, le diagnostic ne semblait pas trop alarmant.

Soudain, un coup de tonnerre ébranla la sérénité du moment.

— Kornisch, espèce de salaud !

Le cri aurait pu émaner de mon for intérieur, mais il était bien réel et venait de la façade nord-est du bâtiment de mon unité.

“Rolf Tanner”, pensai-je immédiatement.

J'aperçus l'ancien commissaire de police agrippé aux barreaux de la

fenêtre de sa chambre. Située au premier étage de notre unité, elle donnait effectivement juste en dessus de la mienne.

L'injure raisonna en écho dans l'enceinte de l'hôpital et interrompit les conversations, en particulier celle entre le procureur visé et le chef du service forensique. Toutes les têtes se tournèrent vers son auteur, qui poursuivit de plus belle.

— T'es toujours à la botte du Conseil d'État et de son bouffon de la sécurité ? Tu lui as bien léché le cul, au moins, j'espère !

L'intervention grossière et déplacée glaça les esprits, mais personne ne réagit. Pas même le magistrat mis en cause, qui regarda la fenêtre du premier étage sans rien dire. Un vent de gêne et d'incompréhension souffla sur les gens encore présents aux abords du parking, jusqu'à ce que deux infirmiers mettent un terme aux insultes de l'ex-policier en le ceinturant. Les mains de Rolf Tanner disparurent alors des barreaux et le calme regagna la scène du crime.

3.

Seule source de lumière filtrant à travers la fenêtre du fond, la clarté de la lune baignait le long couloir d'un halo presque bleuté.

Les néons d'ordinaire si glauques du plafond étaient éteints. Les murs blancs démunis d'ornements et le sol luisant damé de catelles noires et grises paraissaient encore plus froids qu'en pleine journée. L'endroit n'était assurément pas accueillant.

De chaque côté du long couloir, deux rangées de portes sécurisées, espacées mathématiquement de quatre mètres l'une de l'autre, affichaient une parfaite symétrie. Elles étaient toutes closes. Aucun bruit, ni rai lumineux ne filtrait. Le monde psychiatrique dormait.

Avec des mouvements lents et assurés, les pas s'aventurèrent précautionneusement et silencieusement dans la pénombre de ce décor situé à mi-chemin entre la froideur hospitalière et le monde carcéral. L'intrus avait pris soin d'enlever ses souliers et progressait à pieds nus sur le carrelage. L'impression de marcher sur de la glace ne le perturbait pas. Au contraire, la sensation le tenait en alerte, à l'affût de la moindre présence indésirable.

Les pas dépassèrent lentement les premières portes du couloir. L'intrus ne s'intéressait pas à n'importe quel malade. La cible était bien définie. Elle occupait l'avant-dernière chambre sur la gauche. Et avec la formation qu'elle avait suivie, la méfiance était de rigueur. Mais il s'agissait d'abord d'atteindre la pièce en question, sans réveiller les autres occupants de l'unité.

Les pas s'approchèrent enfin du but, sans changer de rythme, ni de style. L'intrus était confiant. Lui aussi avait reçu une formation. Il savait qu'il pourrait, le cas échéant, parvenir à ses fins en faisant usage des réflexes qu'il avait acquis.

Comme cela paraissait facile de s'introduire de nuit dans une telle institution !

Après une lente progression, les pas s'arrêtèrent devant la porte concernée. Un instant, l'intrus demeura immobile dans la pénombre, s'assurant du fait que les patients de l'unité continuaient de dormir. Puis sa main droite approcha furtivement un petit objet métallique de

la serrure. L'obtention de ce passe également s'était avérée honteusement aisée.

“Si la direction savait...”

La clé pénétra cran après cran dans le trou. Cliquetis après cliquetis. Seuls bruits infimes du couloir, comme ceux provoqués par l'aiguille des secondes d'une belle montre. Certes suffisamment énervants pour empêcher quelqu'un de trouver le sommeil, mais insuffisants pour réveiller le pensionnaire de la chambre 108. Surtout s'il avait pris ses neuroleptiques.

Le passe tourna lentement dans la serrure. Nouveau clic sans conséquence. Puis la main gauche actionna la poignée et poussa discrètement la porte, qui s'ouvrit sans grincement. Seul un léger courant d'air se glissa dans les lieux en même temps que l'intrus, qui referma derrière lui.

La cible dormait paisiblement ; ronflait même. Une aubaine !

Derrière les barreaux de la fenêtre, un plastic de fortune avait été fixé au moyen de ruban adhésif, en attendant le remplacement de la vitre qui avait volé en éclats au moment de l'explosion de la veille. Un léger bruissement de la bâche transparente se fit entendre au moment où la porte se referma derrière l'intrus, mais à nouveau sans réveiller le patient emmitouflé sous son duvet.

Les pas avancèrent, toujours furtivement, vers la tête du lit. La silhouette se pencha dans la pénombre sur le dormeur. La main gauche releva doucement la taie et le visage de la cible apparut.

Ses traits étaient creusés et ses cheveux mi-longs d'un blanc sale collaient les uns aux autres. L'homme entrouvrit les yeux, probablement réveillé par un détail ou une intuition. Au moment où il voulut crier sa surprise, la main droite de l'intrus s'abattit sur sa bouche pour l'en empêcher.

Ses grands yeux globuleux fixèrent alors le visiteur indésirable en silence, entre panique et interrogation. Le temps fut suspendu. Il imagina un bref instant qu'il allait mourir.

* * * * *

— Chut !, lui intimai-je en relâchant la pression de ma main droite sur sa bouche.

Je m'assurai qu'il me comprenne avant de la retirer complètement. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité et il me dévisagea méchamment.

— Qu'est-ce que tu fous ici !, me cracha-t-il au visage, encore sous le coup de l'émotion violente qu'il venait de vivre.

Je lui souris.

— Tu ?, lui murmurai-je. Déjà des familiarités entre nous ? Pourtant, je ne crois pas que nous ayons encore été présentés...

Fulminant sous le coup de la montée d'adrénaline, il me répondit :

— Arrête ton char, petit ! Tu m'as vu, hier, depuis la cour. Tu es flic, n'est-ce pas ? Tu es le flic du dessous. Et entre flics, on se tutoie toujours. À moins que les us et coutumes de la maison aient changé.

— Si tu veux, commissaire...

Le visage initialement crispé et orageux de Tanner changea soudain d'expression. La tempête était passée. Mais pour combien de temps ?

— Rolf, pour mes amis..., me dit-il en me tendant la main.

Il la retira toutefois avant que je ne pus la lui serrer. Atteint d'un nouvel accès de méfiance, il ajouta :

— Car tu es bien un ami ? Je ne me trompe pas ?

— Ça dépendra.

— De quoi ?

— Des réponses que tu m'apporteras.

— C'est Lukas qui t'envoie ?

— Meyer ? Non. Je suis venu de ma propre initiative. Je ne suis d'ailleurs pas convaincu d'agir encore dans le cadre policier. Disons que c'est une visite...

— Amicale ?

— De courtoisie. Je préfère le terme pour le moment.

Tanner éclata soudain d'un rire sonore. Sans tarder, je lui plaquai à nouveau ma main droite sur la bouche pour le faire taire. Il crut à une nouvelle "attaque" de ma part, mais comprit rapidement sa bêtise. Il baissa les yeux et je le libérai à nouveau.

— Excuse-moi, petit !, chuchota-t-il. Je suis un bon vivant de nature. Et j'aime bien les gars comme toi.

— Tu ne me connais pas, Rolf.

— Toi non plus. Mais ça viendra.

Il ricana, avant de se ressaisir.

— Comment as-tu fait pour te procurer une clé ?, me demanda-t-il.

Ce fut mon tour de sourire.

— Disons que le chaos de la veille m'a bien aidé. Nos infirmières n'étaient plus si attentives à leurs malades et à leur matériel...

Tanner éclata de rire une nouvelle fois, mais se tut aussitôt en voyant le regard réprobateur que je lui lançai immédiatement. Ce con allait nous faire repérer avec ses réactions incontrôlées et je n'avais que très peu de temps à disposition. Je devais en effet impérativement regagner ma chambre avant la prochaine ronde de nuit du corps médical.

— T'as une sale gueule, petit ! T'as fait quoi ?

Il désigna de son index les multiples sparadraps qui bardaient mon visage.

— L'explosion..., lui répondis-je évasivement.

— T'as vu l'autre gars péter ?

Curieusement, il sembla soudain très intéressé par cet aspect sensationnel des événements de la veille. Sa question affichait sur son visage une curiosité malsaine, presque sadique. Ses yeux globuleux dansaient comme des ballons de foire soufflés dans leur cage de tir, en attente du plomb qui allait les atteindre. Je décidai de revenir sur le sujet précédent, tentant ainsi d'éviter de le frustrer inutilement.

— Ce ne sont que des cicatrices, Rolf. Rien de grave comparé à ce qui est arrivé à notre collègue Garcia.

— Des cicatrices, on en a tous, petit. Des belles et des moins belles. Les miennes sont mentales, paraît-il.

— Tu connaissais Dan ?, lui demandai-je.

— Qui ?

— Garcia.

— Comme ça. Il est arrivé dans la police quand...

— ...quand tu es parti ?

— Quand on m'a foutu dehors, tu veux dire !

— Je ne connais pas ton histoire.

— Ce sont mes cicatrices, petit.

Tanner sortit un paquet de cigarettes caché sous son matelas et m'en tendit une.

— Je ne fume pas, déclinai-je.

Il insista :

— Déconne pas, ça n'a jamais tué personne !

— Ça a failli tuer mon père, ironisai-je.

J'en pris une à contrecœur, cherchant à garder mon interlocuteur instable dans le bon camp. Il me l'alluma au moyen d'un briquet planqué dans un pied de son lit, puis en fit de même pour lui. Je recrachai la première bouffée de fumée en pensant aux immondes Havanes de Louis De Bosset.

— C'est illégal de fumer ici..., lâchai-je sans véritable raison autre que celle de relancer la conversation.

Il pouffa discrètement.

— Tout est illégal, ici, tenta-t-il de me persuader. Ta visite dans ma chambre à pareille heure est illégale. Et je ne te parle même pas du vol des clés. Notre présence ici, dans cet hôpital, est illégale. En fait, cet hôpital lui-même est illégal. On y torture les gens mentalement. On les bourre de médicaments expérimentaux. Et quand ils se rebellent, on les enferme en chambre forte. Les médecins sont à la

solde du Conseil d'État. Tout ne tient que sur un seul concept : économies et finances.

Je tirai sur ma cigarette une seconde bouffée, avant de lui faire remarquer :

— Apparemment, Rolf, tu n'apprécies pas beaucoup le Conseil d'État.

Il fit mine de cracher par terre.

— Tous des pourris, Steve Schwaar en tête.

Je haussai les épaules.

— C'est bien ce que j'ai cru comprendre quand tu t'es adressé au procureur Kornisch. Mais Schwaar en est à la fin de son troisième mandat. On peut donc dire qu'il a la cote auprès de la population neuchâteloise, qui semble lui faire confiance depuis bientôt douze ans.

— Parce que les gens sont des ignorants ! Un bon politicien est un bon menteur. Le meilleur des politiciens est le meilleur des menteurs. Cet enfoiré de Schwaar m'avait promis un grade le jour où j'ai osé dénoncer des irrégularités au sein de l'état-major de la police. Mais au lieu de cela, les pourris sont toujours en place et moi, je me retrouve ici.

— Quelles irrégularités ?

— Du copinage dans les engagements, du mobbing avec celles et ceux qui refusent d'entrer dans le moule, des avantages pour l'acquisition de véhicules privés avec le rabais de flotte, le gonflement artificiel des indemnités de déplacements et j'en passe.

— Schwaar ne t'a pas écouté ?

— Au début, oui. Il a d'ailleurs dénoncé l'affaire au ministère public, qui a aussitôt saisi le juge d'instruction de l'époque.

— Sylvain Kornisch ?

— T'as tout deviné, petit !

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oh, il n'y a tout simplement pas eu d'instruction. Du moins pas comme il aurait fallu. Schwaar, Kornisch et Belmont, notre commandant, étaient copains comme cochons. Le juge a donné accès au dossier de la cause – et donc à ma dénonciation que j'avais pourtant souhaitée confidentielle – à l'entier des membres de l'état-major de la police avant de procéder à la moindre audition ou perquisition utile. Je te laisse imaginer le carnage. Le risque de collusion s'est concrétisé avant même que l'enquête ne commence et toutes les preuves ont disparu comme par enchantement.

Je soupirai, tout en gardant à l'esprit que je n'avais qu'un son de cloches.

— Hélas, entrai-je le plus sincèrement possible dans le jeu du

commissaire déchu, ce n'est pas la première ni la dernière fois que le procureur Kornisch bousille une enquête par son incompetence.

Tanner me dévisagea pour tout de bon.

— De l'incompétence ? Tu rigoles ! Moi, j'appelle ça de la corruption. Kornisch sait très bien ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Il n'agit pas par négligence, mais en pleine connaissance de cause.

— Tu as des preuves ?

— Pas besoin. Le flair est la meilleure des preuves.

— Si tu le dis...

— Je ne le dis pas, petit. Je l'affirme ! Et un jour, ils me rendront mon poste et mon grade, avec une grosse indemnité à la clé pour tout le tort que cette affaire m'a causé. Tu verras !

Le commissaire déchu buvait ses propres paroles comme du petit lait, convaincu de sa bonne foi et de ses espoirs pour son avenir professionnel. Je le sentais hélas bien en dehors des réalités et des enjeux qui gouvernent le monde.

— Et Lukas Meyer, qu'est-ce qu'il a à voir avec tes cicatrices ?, demandai-je innocemment.

— Oh, rien ! Simplement, comme les autres officiers de l'époque, il ne m'a pas aidé quand j'ai connu tous ces problèmes avec l'état-major. À vrai dire, il n'a jamais pris de nouvelles de ma part depuis que j'ai été mis à pied par Steve Schwaar il y a huit ans.

Je n'avais curieusement jamais entendu quelqu'un évoquer cette affaire au sein de la police neuchâteloise, mais il est vrai que je n'y étais que depuis moins de trois ans, période de l'école d'aspirants – ERAP – incluse. Je le fis remarquer à Tanner, qui parut soudain se refermer comme une huître, comme s'il réalisa que contrairement à ses prévisions optimistes, on avait oublié jusqu'à son nom et son existence dans la grande maison. Contrarié, il se ralluma une cigarette, omettant de m'en proposer une seconde. Je ne m'en plaignis pas.

— Pour toi non plus, ça ne doit pas être facile tous les jours, me dit-il après un long silence en me dévisageant à nouveau.

Je ne pus que l'approuver.

— Sinon, je ne serais pas ici, lui fis-je remarquer. Ça me paraît relativement évident.

— Ah ouais, l'histoire de ton père... J'ai lu ça dans les journaux. Mes condoléances.

Il tira une bouffée et reprit :

— En fait, petit, ce n'est pas vraiment de ça dont je voulais parler, mais plutôt de...

Il hésita avec les termes, me regarda bizarrement et dessina un cercle imaginaire autour de son visage de sa main libre, pour me faire

comprendre qu'il voulait parler du mien.

— Mes cicatrices ?, lui demandai-je.

— Non. La couleur de ta peau.

Je résumai en quelques mots mes origines Massaï à Tanner, sans bien sûr entrer dans les détails de l'histoire de mes vrais parents. Je lui dis simplement que ceux-ci étaient décédés accidentellement, omettant sciemment d'en préciser la période, et que j'avais vécu mon enfance dans plusieurs institutions successives pour jeunes à problèmes. J'ajoutai que dans la dernière d'entre elles, à l'internat valaisan de Saint-Maurice, un camarade de chambre m'avait surnommé le "Café au lait".

La comparaison s'était toutefois avérée relativement douce par rapport à d'autres injures à caractère raciste que j'avais dû essayer depuis lors dans ma vie privée comme dans ma vie professionnelle. Je me remémorai un bref instant les paroles crues de feu César Prince, le bras droit de mon père adoptif, mais les balayai bien vite de mes pensées.

— Pour être franc avec toi, Rolf, je me suis toujours demandé si en fait, la couleur de ma peau n'avait pas joué un rôle positif dans mon engagement au sein de la police. Une sorte de décision politique à mettre au crédit du Conseiller d'État Steve Schwaar.

Le commissaire déchu afficha une moue de dégoût.

— Je te l'ai déjà dit, petit : en politique, tout n'est que calculs et mensonges ! Cela dit, ça ne veut pas dire que ton choix était une erreur. Tant qu'ils n'engagent pas des Chinois...

— Tu as quelque chose contre les Chinois ?

Nouvelle noue.

— Ils envahissent tout. Tu as déjà remarqué ? Ce sont les premiers à appliquer les théories de Sun Tzu. Normal puisqu'il est des leurs. Dans son Art de la guerre, il a écrit qu'une armée n'est victorieuse que si elle cherche à vaincre avant de combattre et qu'elle est vaincue si elle cherche à combattre avant de vaincre. C'est exactement ce que font les jaunes dans le monde entier. Mais comme les différentes guerres n'ont pas permis d'étendre leur empire, ils agissent maintenant de façon sournoise.

— Sun Tzu appellerait plutôt ça de l'anticipation. Si ma mémoire est bonne, il développerait plutôt l'idée de dominer son ennemi et de remporter une victoire avant même l'éclatement du conflit.

Exactement ce que Louis De Bosset avait tenté de faire avec moi vingt années durant.

— Les Chinois placent patiemment leurs pions, petit. Ils noyautent petit à petit tous les secteurs commerciaux et économiques occidentaux. Par exemple, les filles de hauts dignitaires proches du

régime de Pékin sont dès leur naissance vouées à des mariages internationaux, de préférence avec des Européens ou des Américains dotés de postes stratégiques. Administration, banques, armée, recherche scientifique : tout y passe. C'est l'espionnage du vingt et unième siècle. Et s'il faut pour cela sacrifier sa vie entière et donner le change en faisant des enfants avec un occidental, ce n'est pas un problème. La raison d'État passe avant toute chose.

Il était difficile pour moi de savoir si Rolf Tanner était paranoïaque ou non. Mais une chose était sûre : son hospitalisation non volontaire à Perreux devait reposer sur quelques bonnes raisons. Délirait-il avec ses histoires de complots chinois ? La réponse m'importait peu. Je n'allais en tout cas pas le lancer sur le sujet Kadhafi et la crise libyenne, sans quoi nous en aurions pour le reste de la nuit. Je n'étais pas là pour ça et il me restait une petite vingtaine de minutes avant la ronde des infirmières. Ce qui me laissait assez peu de temps avant de regagner ma chambre à l'étage inférieur.

Je décidai donc de changer de sujet et d'attaquer de front le nœud du problème.

— Je ne pense pas que la raison d'État explique la mort de Garcia, commissaire. Alors, j'aimerais savoir : qu'est-ce que tu as vu exactement, hier matin ?

“Nous y voilà...”, semblèrent me répondre en chœur les yeux globuleux de mon interlocuteur. Il ricana sous sa longue tignasse filandreuse, blanche et crasseuse, avant de m'interroger d'un ton grave :

— Tu es de quel côté, petit ? Du mien ou de celui des enquêteurs et de cette crevure de Kornisch ?

Je pris le même ton que lui, pour lui montrer que je ne plaisantais pas et que l'intimidation ou le marchandage ne fonctionneraient pas avec moi.

— Ni de l'un, ni de l'autre, Rolf. Juste du côté de la vérité. Et pour ton procureur, sache que je me suis retrouvé à deux doigts de lui casser la gueule l'année dernière. Ça me vaut d'ailleurs, encore aujourd'hui, une procédure disciplinaire en cours.

Tanner éclata de rire. Je ne pensai toutefois même plus au bruit que cela provoquait. Tout ce que je voulais, c'était des réponses.

— Ça va, ça va, petit. Qu'est-ce que tu veux savoir ?, siffla-t-il entre ses dents jaunies par le tabac.

— Je veux savoir ce que tu as vu. En tout cas, tu n'as pas vu l'explosion elle-même, sinon tu aurais le visage dans le même état que le mien. Alors ?

Il tira une bouffée, marqua un temps d'arrêt, puis recracha la fumée en direction du plafond.

— Dans tout ce paysage de feu, de glace et de sang, reprit-il, j'ai aperçu un manchot...

— Un manchot ? Tu te fous de moi ?

— Je te parle d'un gars à qui il manque un bras. Pas d'un pingouin !

Il se leva du rebord du lit et imita l'animal, avant d'éclater de rire à nouveau. Je tentai en vain de percevoir d'éventuels bruits provenant du couloir. Apparemment, l'étage continuait de dormir. Marquant mon impatience, je lui fis signe de poursuivre.

— Tu sais, petit, qu'il y a un trafic de médicaments ici. C'est peut-être pour ça qu'il est mort, ton Garcia.

— Arrête tes conneries, Rolf ! Des trafics de médocs, il y en a partout où résident des toxicomanes. Dans les prisons, les hôpitaux, les institutions spécialisées et j'en passe. Ce n'est pas pour ça qu'on tue un flic.

— Sauf si c'est la direction de l'établissement qui tient les rennes du trafic. Tu sais, avec les expérimentations et toutes ces choses à la Frankenstein...

— Tu délirés, commissaire. Il faisait quoi exactement, ton manchot ?

— Il se promenait sur la banquise !

Tanner faillit s'étouffer avec sa propre plaisanterie et il dut se ressaisir face à mon air réprobateur, avant de reprendre :

— Sur le parking, je voulais dire. Il se baladait autour des bagnoles.

— C'était quand ?

— Hier matin, dix minutes avant l'explosion.

— Tu l'as vu trafiquer la Subaru ?

— Non.

— Alors, qui te dit que cet infirme n'était pas un patient ou un visiteur ?

— Parce que depuis huit ans que je fais des séjours ici, je ne l'ai jamais vu parmi les patients. Quant aux visiteurs, ils viennent généralement avec des fleurs ou des chocolats.

— Ce n'est pas une règle absolue. Dan, Lukas et la doctoresse Marty ne m'amenaient pas systématiquement des présents à chaque visite. Ta déduction est un peu légère et hâtive pour un ex-flic.

Je me rendis compte de ma bourde. Il s'énerva tout de suite.

— Un flic, petit ! Pas un ex-flic ! Ils ne m'auront pas. Pas encore. Pas comme ça ! – Tanner marqua une courte pause de réflexion, tira sur sa cigarette et se calma à nouveau, avant de poursuivre – Cela dit, je crois que tu as raison pour mon intuition. Elle se dégrade jour après jour. C'est sûrement un effet secondaire de ces putains de médicaments. Ça bousille les neurones. D'ailleurs, je ne suis même

plus sûr qu'il s'agisse bien d'un manchot. C'était peut-être un phoque...

Il s'esclaffa de plus belle.

— Tu vas nous faire repérer, Rolf, le prévins-je.

Il cessa de rire.

— Personnellement, je n'ai rien à craindre, à part mes clopes. C'est plutôt toi qui n'as rien à faire ici dans ma piaule et qui risques le mitard.

— Ce n'est pas une prison.

— Non, mais c'est tout comme. Qui sait, on pourrait te trépaner comme Jack Nicholson dans Vol au-dessus d'un nid de coucou.

Je ne goûtai pas à la plaisanterie. Le temps avançait et je n'avais plus que cinq minutes à disposition avant de regagner ma chambre. J'insistai :

— Ton manchot, il est venu à pied ou en volant ?

— Je ne l'ai pas vu arriver.

— Bref, tu n'as rien vu...

Je me levai du lit, jetai le mégot de ma cigarette dans les toilettes et me dirigeai vers la sortie. Le vieux fou ne me servait pas à grand chose, tant il y avait à trier entre ses moments de lucidité et ses divagations. Je décidai de rejoindre mon étage au plus vite, avant la ronde de nuit des infirmières de garde.

— Mais je l'ai vu repartir, m'arrêta-t-il.

Je me retournai et constatai qu'il jubilait à l'idée de jouer avec mes nerfs.

— Comment ?, demandai-je, méfiant.

— En carrosse...

Excédé, je lui tournai le dos à nouveau sans un mot et ouvris la porte.

— ...dans une grosse voiture noire, ajouta-t-il amusé.

Je fis une dernière tentative.

— Tu pourrais le décrire ou le reconnaître ?

Pour la première fois de notre entretien nocturne, il parut sincèrement dépité.

— C'était un blanc, qui portait des habits sombres et qui avait un bras en moins. Mais à part ça, je ne l'ai vu que d'assez loin. Et surtout, au moment où je l'ai aperçu, j'étais loin d'imaginer ce qui allait se passer. Donc, mon pauvre cerveau n'a pas jugé utile d'enregistrer plus de détails.

— Et la voiture en question ?

— Je ne peux pas te préciser de quelle marque elle était, si c'est ce que tu veux savoir. Mais je peux te dire que c'était un gros tout-

terrain, dans le style Audi Q7 ou BMW X3.

— Noire, tu as dit ?

— Très foncée, en tout cas.

— Et son immatriculation ?

— Là, tu exagères, petit...

Je remerciai Rolf Tanner d'un sourire. Il me tendit une dernière cigarette. Je déclinai l'offre, en lui faisant comprendre que c'était l'heure. Il se leva du lit, claqua des talons et se mit au garde-à-vous pour me saluer. Je l'abandonnai à ses délires.

Je regagnai ma chambre aussi discrètement que lors de ma venue. À trente secondes près, je faillis me faire repérer par l'infirmière de garde. Je me glissai précipitamment en training sous mon duvet. Le bruit de ses pas stoppa devant ma porte.

Le temps parut s'arrêter un instant. Au moment où elle décida de vérifier par l'œillet que tout était normal, le ronflement du commissaire déchu m'inspira et elle poursuivit sa ronde.

Neuchâtel, le 4 octobre, 15 heures.

Un soleil radieux inondait la face ouest de la nef et les deux flèches de la Collégiale du chef-lieu perchée sur la colline du Château, illuminant la pierre d'Hauterive d'un jaune vif presque orangé. Plusieurs centaines de personnes s'étaient regroupées sur l'esplanade dominant la vieille ville. Trop nombreuses pour la taille pourtant généreuse de l'édifice, toutes ne pourraient pas y trouver de la place. Un écran et des haut-parleurs avaient donc été érigés à l'extérieur pour leur permettre de suivre la cérémonie. Heureusement pour elles, les températures estivales des derniers jours avaient décidé de résister encore quelques heures au front d'air froid et pluvieux qui était annoncé pour la soirée.

La construction de la Collégiale avait débuté vers l'an 1190 par l'édification du chœur, du chevet et des parties inférieures du transept, pour s'achever moins d'un siècle plus tard, en 1276, par le pignon occidental de la nef et le complexe du porche, au-dessus duquel trônait une rose en vitrail. L'église abritait le tombeau des comtes de Neuchâtel, un monument polychrome de la fin du Moyen Âge constitué de quinze statues représentant en grandeur nature les comtes et leurs épouses, ainsi que trois orgues, un instrument italien de 1706 tout récemment installé, l'orgue Walcker de 1870 et l'orgue Saint-Martin de 1996.

Mon arrivée sur l'esplanade ensoleillée provoqua les réactions les plus diverses.

Le poids du regard des gens sur mes épaules encore fragiles fut immédiat. Je perçus de la pitié chez certains, de l'indifférence chez d'autres et de la réprobation chez une minorité. Cette dernière me tenait-elle donc pour responsable de la mort de Dan Garcia ? Trouvait-elle que ma place n'était pas ici en ce moment solennel ? N'étais-je pas tout simplement atteint d'une grosse poussée de paranoïa, accompagnée d'une crise d'angoisse ? – Après tout, le psychiatre de Perreux n'avait avalisé ma sortie de ce matin qu'avec de grandes réticences... – Peut-être me reprochait-elle aussi de m'être extrait de la clinique pour l'enterrement d'un collègue, alors que je ne l'avais pas fait pour celui de mon "père".

Les cloches invitèrent soudain les fidèles à entrer et une main douce et rassurante m'agrippa par le bras pour m'entraîner en direction du

porche.

— Venez !, m'encouragea Laura Marty.

Avec Lukas Meyer, ils étaient venus me chercher à l'hôpital et m'avaient emmené à mon studio du centre-ville pour que je puisse me raser, prendre une douche et passer un complet décent. J'en avais profité pour retirer les multiples pansements qui bardaient mon visage, laissant ainsi apparaître à l'air libre les cicatrices. Celles-ci, finalement bénignes, disparaîtraient avec le temps. Mais pour l'heure, elles marquaient ma peau mate de fines coupures blanchâtres.

Devant le miroir à demi embué de ma salle-de-bain, la voix du fantôme de César Prince m'avait nargué une fois de plus :

— Tu parais bien pâle, métis. Pour un peu, on aurait presque le même teint, toi et moi.

J'avais balayé la voix de mon esprit, en même temps que la condensation troublant mon reflet, d'un revers de la manche de mon peignoir sur la glace.

— Crève en enfer !, avais-je répondu au spectre avant de sécher mes cheveux, de me coiffer, de passer mon habit de circonstance et de rejoindre Marty et Meyer, qui m'attendaient dans l'entrée de l'immeuble.

— Venez !, répéta la médecin-légiste, constatant que j'étais perdu dans mes pensées.

Oubliant le regard des gens, je la suivis dans la file qui se formait déjà sous le porche de l'église et me fondis dans la procession de costumes sombres et de larmes.

Les trois derniers jours à Perreux avaient été pour moi une période de torture psychologique, une véritable épreuve. Sachant qu'une sortie était envisageable pour la cérémonie, j'avais décidé de ne plus faire usage du passe volé à une infirmière de l'unité le jour de l'explosion. Je m'en étais débarrassé en le jetant par la fenêtre de ma chambre, pour ne pas céder à la tentation d'une nouvelle expédition nocturne. De toute façon, j'avais senti qu'une seconde visite à Rolf Tanner ne servirait à rien. Celui-ci ne savait visiblement rien de plus que le peu d'infos que j'avais réussi à en tirer. Ou alors il les avait enfouies au plus profond de son cerveau malade.

J'avais donc végété trois jours durant entre ma chambre et les diverses thérapies individuelles ou de groupe, mélangeant dans mon esprit les images de la Subaru des stupés et de la Mercedes des Donner, ainsi que des corps enflammés de Dan Garcia et brisés de mon jeune homonyme, mort à l'âge de cinq ans au moment où j'avais pris sa place bien malgré moi. Tout comme Maître Guillaume, chanoine de Neuchâtel ayant vécu à l'époque de la construction de la Collégiale entre la fin du douzième et le début du treizième siècle, j'avais

ressuscité un enfant décédé en me faisant baptiser à sa place. Mais contrairement à ceux du saint chapelain, mes actes n'allaient pas me conduire sur le chemin de la sanctification.

Je n'étais finalement rien d'autre qu'un meurtrier, multirécidiviste, parricide et matricide, voué à l'enfer.

* * * * *

Ce que j'ignorais en pénétrant dans l'église, c'est que les yeux de l'assassin m'observaient. Discrètement, mais sournoisement. Tels ceux d'un félin à l'affût, observant la proie qui s'était imprudemment avancée trop près de lui.

Comme le soleil à l'approche du malheureux Icar, pesant la nécessité éventuelle d'une nouvelle action à mon encounter, explosive ou plus secrète, ignorant ce que je savais exactement ou non à son sujet.

À aucun moment il ne chercha à croiser mon regard. De toute façon, je regardais la plupart du temps par terre, triste et un peu honteux. Même sapé comme un pape, le délabrement devait se lire sur les traits de mon visage bouffi et marqué par les épreuves.

Il y avait donc peu de chances pour qu'un échange visuel ne le trahisse. Je ne connaissais quoiqu'il en soit rien de lui. Ou presque. Comme un virus, il s'était glissé anonymement parmi le très nombreux public et s'était retrouvé ainsi noyé dans la centaine de parents, alliés, amis et autres collègues de sa victime.

Même la presse était présente dans la grande église. Mais pour une fois, elle se voulait relativement discrète. Les journalistes n'importunèrent personne, se contentant de prendre des photos de l'assemblée. Dans leur esprit de paparazzi, l'assassin s'y trouvait peut-être, jouissant, contemplant son œuvre.

Ils avaient raison, mais ils l'ignoraient.

* * * * *

— Époux fidèle, père exemplaire, apprécié de toutes et de tous, Daniel José Garcia a vécu en digne serviteur de l'État jusqu'à son dernier jour. Aujourd'hui, nous lui rendons hommage...

Le sermon du pasteur résonnait dans l'immensité des lieux et je n'y prêtais attention que par bribes. Tout comme Lukas Meyer, Laura Marty et d'autres collègues, je n'avais pas trouvé de place assise dans la Collégiale et me tenais debout au fond de l'édifice, près de la grande porte. Les travées et autres espaces disponibles étaient tous

bondés. Mais je faisais tout de même partie des plus “chanceux”, soit de ceux qui se voyaient exemptés d’une retransmission son et image en direct à l’extérieur.

Mes yeux fatigués erraient du somptueux décor de pierres et vitraux aux nombreuses têtes de l’assemblée, toutes tournées vers le cercueil reposant dans le chœur de la nef. La tristesse et le désarroi s’affichaient sans complexe sur les visages.

Au premier rang, je devinai la veuve effondrée et les deux enfants du couple, vêtus de noir. Âgés de six et huit ans, ils ne devaient pas mesurer toute la signification d’un tel rassemblement. Leur père était parti pour toujours. “Monté au ciel”, avait-on dû leur inculquer pour rendre la situation plus supportable, plus humaine. Plus enfantine.

— ...que ton nom soit sanctifié...

Et puis, ces photographies en grand format pendues en dessus du cercueil par des fils de nylon, représentant les deux orphelins au temps du bonheur dans les bras de leur père souriant, était-ce une bonne idée ?

— ...que ton règne vienne...

Une réalisation de Luisa Garcia ? Certainement pas. Elle n’en aurait eu ni l’idée, ni la force. D’autres membres de la famille peut-être, qui occupaient les deux premiers rangs. Certainement.

“Putain d’idée !”

Des larmes emplirent mes yeux.

— ...que ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel...

Je restai stoïque, du moins en apparence.

Les trois rangées de bancs en bois suivantes avaient été réservées pour le gratin local. Aux côtés du commandant de la police neuchâteloise Jean-Louis Belmont se tenait Steve Schwaar. Le Conseiller d’État en charge du département de la justice, de la sécurité et des finances ne manquerait certainement pas de prendre la parole à son tour, après le sermon du pasteur. Je me rappelai les paroles de Rolf Tanner à son sujet. Qu’y avait-il donc de vrai dans son histoire ? Sûrement un doux mélange de réalité et de fiction psychiatrique.

— ... donne-nous aujourd’hui notre pain de ce jour...

Un peu plus sur la droite, on trouvait les autorités judiciaires, représentées pour l’occasion par le procureur général Damien Sorbonne, son adjoint Sylvain Kornisch et la présidente du Tribunal cantonal Geneviève Robert-Nicoud. Une fois de plus, je ne pus réprimer un frisson de dégoût et de colère à la vue du vieux représentant incompétent du ministère public. Comment pouvait-il, osait-il ainsi s’afficher publiquement à l’enterrement de la victime de l’assassinat sur lequel il enquêtait, prenant ainsi le risque de créer un

cas de récusation et par ce fait, une invalidation de certains actes de procédure ?

— ... et pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés...

Jamais je n'oublierais le coup de poing que je m'étais apprêté à lui donner le jour où il avait refusé de façon hautaine ma demande de commission rogatoire internationale au Kenya.

— ... ne nous soumetts pas à la tentation...

Si seulement Dan ne s'était pas interposé ce jour-là, mû par son sens du devoir et du respect face à l'autorité. Ma situation disciplinaire aurait peut-être empiré – très certainement même – mais le sentiment de frustration ne me rongerait plus aujourd'hui.

— ... mais délivre-nous du Mal...

Derrière les autorités judiciaires campaient en tenue d'apparat un grand nombre de gendarmes. Je reconnus parmi les insignes de leurs uniformes tous les corps de police des cantons de la Suisse romande et du Tessin, y compris nos voisins bernois.

— ... car c'est à Toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire...

Et partout dans les travées, des inspecteurs en civil de ces mêmes cantons avaient revêtu leur plus bel habit de cérémonie. Enquêteurs des brigades stupés et chefs PJ se tenaient côte à côte, droits et solides comme des rocs en apparence, peinant toutefois à contenir les montées de larmes qui opprimaient leur poitrine et emplissaient leurs yeux.

— ... pour les siècles des siècles...

L'émotion était à son comble.

— ... Amen !

Sur un geste bienveillant du pasteur, l'assemblée se rassit d'un bloc. La résonnance des mocassins sur le sol lisse en pierre et le froufrou des vêtements laissèrent vite place à un silence pesant.

D'un autre signe de la main, l'homme d'église invita les jeunes orphelins à s'approcher du cercueil. Répétant alors les gestes qu'on leur avait appris le matin même, les deux enfants saisirent de fines bougies placées de part et d'autre de la boîte de sapin et allumèrent des cierges installés sur celle-ci.

“Re-putain d'idée !”

Ne pouvant plus contenir mes sanglots, je poussai la lourde porte derrière moi et sortis de la Collégiale. Ma fuite fut couverte par l'adagio d'Albinoni joué à l'orgue, tandis qu'à l'extérieur, la foule des “malchanceux” fixait l'écran, comme hypnotisée par la musique et les gestes des enfants Garcia.

Je m'éloignai du centre de l'esplanade en essuyant mes joues d'un

revers de la main et trouvai refuge dans l'angle sud-ouest de la place, au sommet d'une tourelle dominant les jardins du château.

* * * * *

— Courage !, me souffla une voix familière.

Laura Marty m'avait suivi. Je ne me retournai pas, continuant de contempler la vue. Un voile humide dans mes yeux troublait les centaines de petits points colorés glissant sur les eaux calmes du lac de Neuchâtel, irisées par le reflet d'un soleil orangé déclinant. Une faible bise amenait de l'est des nuages gorgés d'eau et commençait à refroidir l'atmosphère. Ceux-ci, à peine perceptibles à l'horizon, gagneraient le littoral dans la soirée ou dans la nuit, comme l'avait prédit la météo.

— Comment faites-vous, vous et tous ces gens, pour supporter cela ?, demandai-je à la doctoresse.

Elle me prit par le bras et admira le décor avec moi.

— Nous, nous n'avons pas été fragilisés par le genre d'épreuves que vous avez récemment vécues, Michaël. Et puis, vous étiez peut-être plus proche de Dan Garcia que la plupart d'entre eux. C'est aussi simple que ça.

Elle avait réponse à tout. Et de façon convaincante. C'était après tout ce que tout enquêteur attendait d'un médecin-légiste.

— Vous arrive-t-il de ne plus supporter votre métier, Docteur ?

— Laura. Appelez-moi Laura, s'il vous plaît. Et oui, il m'arrive de temps à autre de remettre en question mes choix professionnels. Quand cela se produit, je prends généralement quelques jours de repos. Un peu de recul ne fait pas de mal, parfois.

Je souris amèrement.

— Du recul ? Cela fait bientôt dix mois que j'essaie d'en prendre. Vous voyez où cela m'a amené ?

Elle ignorait évidemment tout ce qui s'était passé au Kenya, ainsi que dans la demeure de Louis De Bosset la dernière veille de Noël. Pour elle, je n'avais pas supporté l'enquête sur les décès des deux banquiers de la BCCG et des deux orphelins de Shimoni, qui avait abouti à la mort tragique et accidentelle de mon père adoptif.

— L'hôpital de Perreux n'est peut-être pas la panacée pour vous. Peut-être devriez-vous essayer une psychothérapie ambulatoire et – pourquoi pas – reprendre le travail avec un taux d'activité réduit ? Au moins dans un premier temps.

— Peut-être..., doutai-je.

— Essayez, au moins !, tenta-t-elle de me persuader. Je pourrais

même vous adresser à une consœur que je connais bien et qui me doit quelques services.

— Vous voulez que je reprenne mon job d'enquêteur, Laura ?

Elle dévisagea mon profil droit et acquiesça d'un signe de la tête, accompagné d'un "mmh" convaincu.

— Dans ce cas, aidez-moi à coincer l'assassin de Dan !, lui assénai-je sans prendre de gants.

Elle parut déstabilisée un court instant, avant de se ressaisir.

— En parlant d'enquête, je ne pensais pas à celle-ci. Et je ne crois pas que ce serait une bonne idée.

— Moi si ! Si je veux me raccrocher à un but concret qui me maintienne en vie, il faut que je participe à celle-ci. Quelles sont les conclusions de l'autopsie ?

— Suis-je en droit de vous en parler ?, me répondit-elle, en me faisant comprendre que je la plaçais, par ma question, dans une situation inconfortable.

— Vous n'allez pas me la jouer comme Lukas. Vous n'êtes pas une frileuse – "frigide peut-être... mais pas frileuse", compléta mon esprit – et ça restera entre nous. Promis !

Elle ricana.

— "Ça restera entre nous"... Si vous saviez combien de fois j'ai entendu cette phrase de gens – notamment de journalistes – qui tentaient plus ou moins habilement de me soutirer des informations dans le dos de la justice et de la police.

Elle regarda le lac et les centaines de bateaux à voile qui y erraient au gré du vent. Après quelques secondes de silence, elle soupira et ajouta :

— L'autopsie ne nous a pas appris grand chose. Elle a confirmé que le commissaire Garcia a été brûlé vif. Des traces de suie ont été découvertes le long de sa trachée et jusque dans ses poumons. Mais contrairement à ce que vous pensez, une intervention plus rapide des secours n'aurait strictement rien changé à l'issue fatale. Il serait mort dans tous les cas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une partie du tableau de bord de la Subaru a été retrouvée dans son cerveau. Les zones qui ont été atteintes par les projections de débris n'étaient pas immédiatement létales. C'est pour ça qu'il a pu s'extraire de la voiture en flammes. Mais c'était une question de minutes.

— Peut-être n'a-t-il pas trop souffert, alors ?

— Je pourrais vous répondre par l'affirmative, pour vous aider à mieux supporter la situation. Mais je n'aime pas mentir et vous pourriez quoiqu'il en soit l'apprendre plus tard en lisant le rapport

d'autopsie. Hélas non : la zone cérébrale analysant la douleur n'a pas été touchée par l'explosion. Il a souffert avant de mourir.

— Mais il n'a pas crié...

— Il ne le pouvait sûrement plus au moment où il est sorti de la voiture, à cause de l'état de sa trachée et de ses poumons.

Je sentis monter en moi une énième vague de colère, comme la lave remontant dans la cheminée d'un volcan. La froideur avec laquelle Laura Marty s'exprimait en parlant de ses constats médico-légaux renforçait encore cette sensation de chaleur, comme si elle avait calculé sa réponse pour assouvir sa propre vengeance par mon intermédiaire. Le contraste de la brûlure par le froid.

— Ah, vous êtes là.

L'intervention surprise stoppa la progression des vapeurs vers le cratère et l'éruption fut contenue. Nous nous retournâmes vers le nouvel arrivant.

— La vue est belle, n'est-ce pas ?, ajouta-t-il, encore ému par ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Tout comme nous, il avait quitté la cérémonie avant son terme. Loin derrière sur l'esplanade de la Collégiale, les "malchanceux" avaient encore les yeux rivés sur le grand écran et les portes de l'église demeuraient closes.

— Que s'est-il passé ?, demanda Laura Marty.

— Luisa Garcia a voulu prendre la parole, mais elle n'a pas pu aligner deux mots. C'était horrible de la voir dans cet état...

Meyer en conservait encore des trémolos dans la voix.

— Et maintenant ?, relança la légiste.

— Steve Schwaar fait son discours. Brillant, comme d'habitude. Mais je préfère quand même l'entendre lors de la cérémonie annuelle de prestation de serment des nouveaux agents.

D'instinct, j'observai les pieds du chef du service forensique. Il avait eu la décence de changer ses sabots en bois pour des mocassins noirs. C'était la première fois que je le voyais si élégamment vêtu.

— Tu as des nouvelles au sujet de l'explosif, Lukas ?, lui demandai-je.

— Je dois procéder à une analyse complémentaire en fin d'après-midi, me répondit-il sans rechigner. Je te téléphonerai ce soir. Tu as toujours le même numéro de mobile ?

— Toujours. La police a temporairement récupéré ma plaque et mon arme, mais pas mon natel de service.

— OK, allons boire un verre !

Bientôt, les cloches se mirent à sonner, annonçant la fin de la cérémonie.

Avant que la foule ne sorte de l'église et n'envahisse à nouveau l'esplanade en se mêlant aux "malchanceux" essuyant leurs dernières larmes devant l'écran géant au son d'une seconde interprétation de l'Adagio d'Albinoni, Laura Marty, Lukas Meyer et moi traversâmes la grande place en direction du cloître attenant au mur nord de la Collégiale, dans lequel un apéritif avait été préparé. Plusieurs tables en bois nappées de blanc y avaient été dressées. Sandwichs, canapés, petits salés et mignardises côtoyaient des vins du terroir : chasselas, œil-de-perdrix et pinot noir.

Assez rapidement, les gens comblèrent les galeries bordées d'arcades de style gothique. Celles-ci avaient été restaurées après le tragique incendie de 1450 qui avait ravagé la ville de Neuchâtel, emportant avec lui les toits de la Collégiale et le beffroi des cloches. Les seules arcades d'origine, de style roman, étaient celles accolées à la façade septentrionale de l'édifice religieux. Sa cour intérieure était magnifiquement entretenue et ornée de parterres floraux.

En son centre, j'aperçus deux collègues des stups, la mine sombre et les mains vides, en pleine discussion. Je me tournai vers une table, saisis trois verres de blanc et pris momentanément congé de la médecin légiste et du chef du service forensique.

— Excusez-moi un instant, leur dis-je simplement en m'éloignant vers la zone encore ensoleillée du cloître.

À peine plus âgés que moi, Dédé et Laurent paraissaient nettement plus vieux dans leurs costards noirs, derrière leurs Ray-ban et avec leurs cheveux gominés. Ils se tenaient droits comme des piquets et leur air sérieux – qui dépareillait avec leur sens habituel de l'humour – les transformait pour l'occasion en de caricaturaux gardes du corps. Il ne leur manquait plus que l'oreillette pour parachever le tableau.

À ma vue, ils cessèrent soudain toute discussion et leurs visages se renfermèrent plus encore. L'accueil fut assez glacial.

— Salut Mike.

— Salut les gars.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? On te croyait à Perreux.

— Ils m'ont relâché ce matin.

Ils ne firent aucun commentaire, ce qui parut encore plus pesant que s'ils s'étaient autorisés une quelconque remarque désobligeante à mon encontre. Je leur tendis à chacun un verre de chasselas de Cortaillod, qu'ils prirent sans un merci.

— On dirait que ça ne vous fait pas plaisir de me voir ici, les gars, repris-je.

— Ben dis-nous pourquoi Dan est mort après t’avoir rendu visite à l’hôpital. Et peut-être que l’on se montrera moins méfiant à ton égard...

Suite à la remarque de Dédé, je ne pus m’empêcher d’afficher un sourire crispé.

— Nous ne sommes pas ici pour faire de l’humour !, m’interrompit sèchement Laurent.

— Moi non plus, les gars !, répliquai-je. Mais si je me suis approché de vous, c’est justement pour avoir des réponses. Alors vous comprendrez que le renversement des rôles me fasse sourire.

— De quoi il t’a parlé, Dan, quand il est venu te voir ? demanda Dédé.

— Quand ça ? Il est venu si souvent, contrairement à toi.

Ma réplique tendit encore un peu plus la discussion. Elle m’était sortie comme ça, sans réfléchir. Simplement parce qu’elle correspondait à ce que je pensais en cet instant précis.

— T’es gonflé, Mike !, intervint Laurent. Si nous ne sommes pas venus à Perreux, c’est parce qu’il était très difficile de multiplier les autorisations de visite pour des personnes non membres de ta famille. Il avait donc été convenu que Dan fasse le relais pour nous, au nom de tout le commissariat RTS.

Je dus l’admettre. Garcia me l’avait précisé.

— Admettons, répondis-je simplement.

Dédé revint à la charge :

— De quoi il t’a parlé, hein ?

Je réfléchis.

— De... – je ne pouvais pas leur parler de tout ce qui touchait de près ou de loin à mon voyage au Kenya, ni donc des recherches au sujet de ma sœur jumelle – ...de tout et de rien ! De la vie, de ma santé, de mon avenir dans la police, de mon éventuel retour aux stup. Bref, de généralités. Mais jamais nous n’avons abordé une affaire en cours, par exemple.

— Il n’a fait aucune allusion à d’éventuelles craintes qu’il avait ?, demanda Laurent.

— Non, je... ne crois pas.

Durant mon hésitation, je me remémorai une phrase énigmatique que Garcia m’avait dite lors de sa dernière visite – “Je ne sais pas quelle hydre tu as réveillée, mon vieux, mais il faudrait que je te parle d’un truc” – mais je préférerai ne pas en faire mention pour le moment. Une hydre : d’ordinaire le terme volontiers utilisé pour parler de la mafia. Mais laquelle ? Et quel pouvait être son lien avec moi ?

Hormis les orphelins de Shimoni et Wasini exempts de tout

reproche, ma sœur jumelle Victoria qui avait de réels motifs de m'en vouloir, Arthur le fidèle chauffeur de feu mon père adoptif Louis De Bosset ou tout ce qui tournait autour de la Banque commerciale de crédit et de gestion et, partant, de l'œuvre de bienfaisance imaginée par son défunt PDG pour traquer les criminels de guerre à travers la planète, je ne voyais pas quel monstre tentaculaire j'aurais pu réveiller. Ou alors, il fallait rechercher plus en amont dans mon existence : dans ma courte vie de flic à la police neuchâteloise ou dans ma longue et douloureuse enfance en institutions.

Tout cela n'avait strictement aucun sens.

Je leur retournai la question :

— Et du côté du commissariat, Dan s'est récemment plaint de quelque chose ?

Les deux "men in black" se regardèrent à travers les verres fumés de leurs Ray-Ban.

— Il nous a dit qu'il se sentait suivi depuis quelques temps, répondit Dédé.

— Suivi ? Mais par qui ?

— Si seulement nous le savions..., soupira Laurent.

— Il a pu décrire ceux qui le filaient ?

— Non, répondit Dédé. Ils se terraient toujours dans une grosse voiture aux vitres teintées. C'est du moins ce qu'il nous a dit. Il ne s'est jamais beaucoup étendu sur ses soupçons, car il n'était pas sûr de ses impressions. Une fois, il aurait essayé de photographier la voiture en question avec son natel, mais ça n'a pas fonctionné.

— Quel genre de voiture ?

— Dan a mentionné une Porsche Cayenne de couleur noire à plaques soleuroises.

— Il a pu en relever le numéro ?

— Non.

Le canton de Soleure ne trouvait dans mon esprit aucun lien avec des événements de ma vie présente ou passée. Cela me rassura un peu quant à mon éventuelle "implication" dans le décès de Garcia.

— Est-ce que le canton de Soleure est touché par une enquête récente ?, demandai-je.

— Pas qu'on sache, regretta Dédé. Nous avons tout vérifié, tu penses bien. Durant l'année écoulée, plusieurs enquêtes ont connu des ramifications intercantionales, voire internationales. Mais aucune spécifiquement avec le canton de Soleure.

L'information concernant un gros quatre-quatre de couleur foncée recoupait celle fournie par Rolf Tanner.

Après quelques hésitations, je me risquai à abattre une carte :

— Et dans ces enquêtes, est-ce qu'il est apparu, à un moment ou à un autre, un manchot ?

Les deux inspecteurs me fixèrent pour tout de bon, comme s'ils n'avaient pas compris ma question.

— Un gars qui a perdu un bras, précisai-je.

Ils se regardèrent, puis me dévisagèrent à nouveau, me faisant comprendre qu'ils n'étaient pas dupes ; je ne leur disais pas tout et ils en étaient conscients.

— Pas un manchot au sens où tu l'entends, répondit finalement Laurent. Mais Jhony Jalloh avait un plâtre le jour où il amené ses deux kilos de coke dans un hôtel de La Chaux-de-Fonds. C'est d'ailleurs dans ce plâtre que la moitié de la came était cachée.

“Jhony Jalloh”, répétais-je en moi, avant de solliciter une précision :

— C'est de l'opération Lagos dont tu parles ?

— Exactement. Tu t'en rappelles ?, demanda Dédé.

— Bien sûr ! C'est moi qui ai géré toutes les écoutes téléphoniques avant de...

— ...de me transmettre le bébé, compléta-t-il, le jour où ta permanence t'a appelé sur cette vague d'homicides qui a secoué la ville.

Il voulait parler des assassinats de Benson Odinga, Joël Perrier, Olivier Mestre et Julius Kibaki.

— C'est un reproche ?, le questionnai-je.

— Pas du tout !, répondit-il avec le sourire moqueur du vainqueur. Il a certes fallu de la patience – beaucoup de patience même – avec cette bande de Nigériens. Mais ils sont finalement tombés. Et comme il faut !

— Deux kilos de coke saisis, c'est effectivement pas mal pour notre canton, le flattai-je.

— Tu peux le dire. Et c'était de la pure à quatre-vingt sept pour cent. Ça représente tout de même un chiffre d'affaires, après coupage et vente au détail, d'environ un demi million de francs.

— J'imagine que Jalloh est en prison pour un bout de temps, avec ça.

Dédé et Laurent parurent soudain moins sûrs d'eux. Le second prit le relais :

— Justement, c'est là que le bât blesse...

Je fus intrigué.

— Vas-y, raconte !, l'intimai-je.

— Dans son ensemble, l'affaire fut une indéniable réussite, même si elle a coûté cher au canton en nombre d'écoutes téléphoniques. Dix personnes ont été arrêtées et huit condamnées à des peines fermes.

— Et les deux autres ?

— Jhony Jalloh a réussi à s'enfuir et son bras droit Cédric Joseph a été acquitté par le tribunal criminel du littoral, faute de preuves suffisantes.

Je dus faire un réel effort de mémoire pour plonger à nouveau dans les arcanes de ce serpent de mer qu'était l'opération Lagos.

— Si je me souviens bien, Joseph était pourtant bien impliqué par les conversations téléphoniques qu'il avait avec Jalloh, non ?

— Effectivement, approuva Dédé. Mais le procureur Kornisch a bêtement oublié de requérir du tribunal des mesures de contrainte l'autorisation d'utiliser le résultat des CT Jalloh contre Joseph, ce qui constituait d'ailleurs dans le dossier les seules preuves à son encontre. Ce dernier s'en est donc tiré grâce à une stupide erreur de procédure.

“Le crétin !”

Ce magistrat ne s'arrêterait donc jamais de bousiller des enquêtes par son incompétence. Quand est-ce que le Grand Conseil allait enfin s'en rendre compte et prendre le taureau par les cornes ? Certainement pas tant que le trio d'amis Schwaar-Belmont-Kornisch serait en place. Et les deux premiers faisaient l'unanimité auprès du public et des députés.

— Et Jalloh ?, demandai-je.

— C'est lui qui a amené les deux kilos de coke depuis Barcelone. Il s'est rendu dans une chambre d'hôtel à La Chaux-de-Fonds et à cet endroit, il a d'abord extrait un kilo de dope de son plâtre, avant de déféquer l'autre kilo à grands coups de laxatif. Nous avons pu anticiper grâce aux écoutes et placer une caméra dans la chambre, ce qui fait que nous avons enregistré sur support numérique les cinq heures d'allers et retours de Jhony Jalloh entre les toilettes et le lit. Dix minutes aux WC, puis quatre ou cinq cylindres de coke posés sur les draps. À coup de dix grammes par “finger”, je te laisse imaginer combien il en a chiés... dans tous les sens du terme !

— Mais comment se fait-il que vous l'ayez loupé ?

— Je ne sais pas. Encore aujourd'hui, je n'ai pas très bien compris comment il nous a échappé. Nous voulions attendre qu'il finisse d'expulser tous les cylindres, mais nous ne savions pas exactement quelle quantité il transportait avant l'intervention. Et lorsque nous avons enfin donné le go au groupe d'intervention, il a échappé aux Couguars en sautant par la fenêtre du troisième étage. Il a dû se blesser, car nous avons retrouvé d'importantes traces de sang sur le trottoir. Nous avons même fait venir les chiens, mais cela n'a servi à rien. Ce type a eu un bol pas possible. Jamais vu ça !

— Et aujourd'hui ?

— Certaines rumeurs disent qu'il aurait récemment été revu à

Barcelone. Mais rien n'a été confirmé officiellement par Interpol. Tu connais malheureusement le manque de coopération des Espagnols : c'est très difficile d'obtenir des informations fiables.

— Je vois, soupirai-je. Mais Jalloh n'est pas manchot. Son plâtre n'était certainement qu'un leurre.

— Nous ne savons pas si son plâtre était faux ou non, corrigea Laurent. Mais en tout cas, il n'a pas perdu son bras dans sa chute. Ou alors, il s'est grièvement blessé en tombant sur le trottoir et il a dû être amputé par la suite. Ça, nous l'ignorons évidemment.

— Mais il est noir..., soufflai-je presque en mon for intérieur, pensant au témoignage – certes bancal – de Rolf Tanner.

— Ah ça, pour être noir, il est noir !, s'exclama Dédé. C'est un Nigérian pure souche.

— Et Joseph ?, demandai-je.

— Il est noir aussi.

— Ça, je m'en doute.

— Mais il n'est certainement pas nigérian, renchérit Laurent.

— Comment le savez-vous ?

— Nous avons analysé tous ses contacts et, hormis ceux qu'il entretenait avec Jhony Jalloh pour la cocaïne, les seuls qu'il avait avec l'Afrique se situaient en Guinée. Au surplus, Joseph parle français et son prénom – Cédric – résonne plus francophone qu'anglophone. Pour nous, il n'y a pas de doute, c'est un Guinéen de Conakry. Ils sont également nombreux dans le trafic de coke déployé par des Africains de l'ouest et souvent subordonnés aux Nigériens.

— Cela dit, c'est une sale bête quand même, compléta Dédé. À plusieurs reprises lors des premiers interrogatoires, il nous a clairement menacés de mort.

— Où est-il à l'heure actuelle ?, demandai-je.

Laurent rit jaune.

— Toujours dans la région. Et il nous nargue depuis son acquittement.

— Il a un domicile fixe ?

— Juste au pied de la colline du château. Les services de l'asile lui paient un studio à la rue du Pommier.

Dédé me décrivit l'immeuble et l'étage concernés. Le studio en question se trouvait dans la vieille ville, non loin du ministère public, dans la zone pavée qui menait en direction de l'esplanade de la Collégiale.

— Et à part Lagos, qu'avez-vous mené comme grosse opération dans le milieu ces derniers mois ?

— Il y a surtout eu la surveillance du Lacus Café et de son patron

Ibrahim Kurtaj, toujours suspecté de trafic de cocaïne et d'héroïne. Mais cela n'a rien donné à ce jour. L'Albanais est un fin renard, qui n'agit que par des intermédiaires ou en mettant en contact les gens. Il ne s'implique jamais directement dans les transactions.

— Il est actuellement sous CT ?, demandai-je pas tout à fait innocemment, au vu de mes derniers contacts avec l'intéressé.

— Non, répondit Dédé. La magistrature a estimé que nos soupçons n'étaient pas suffisamment étayés. Nous creusons à temps perdu, entre deux enquêtes, mais cela ne donne pas grand-chose.

Je remerciai mes deux collègues de leurs précieuses informations. Nous vidâmes nos verres devenus chauds au fil de la discussion et alors que j'étais sur le point de les quitter, Laurent me retint par le bras :

— Tu nous caches quelque chose, Michaël. Nous ne sommes pas dupes. J'espère que tu sais ce que tu fais. Mais sache simplement que lorsqu'il nous a fait part de ses craintes de filature, Dan nous a laissé entendre qu'ils étaient peut-être aussi après toi.

“Ils” ? Qui étaient-ils, ces assassins de flics ? J'allais tout faire pour le découvrir.

Je posai alors aux deux “men in black” une dernière question, ornée d'une plaisanterie en demi-teinte :

— Vous n'auriez pas un flingue pour moi ?

Ils me répondirent par un sourire. Je compris que cela voulait dire non. Je n'insistai pas. Je trouverais une autre solution.

* * * * *

Le soleil avait disparu derrière le premier pli du Jura. La foule commençait à se disperser. Lukas Meyer avait déjà rejoint le laboratoire du BAP pour y procéder aux dernières analyses sur les prélèvements d'explosifs. Et Laura Marty, après que j'eus refusé sa proposition de me raccompagner à mon studio, me salua et poursuivit la discussion passionnée dans laquelle elle s'était lancée avec la présidente du Tribunal cantonal et le procureur général au sujet de la récente technologie Virtopsy et de ses derniers développements.

En me dirigeant vers l'esplanade de la Collégiale, je sentis soudain une main ferme m'agripper par l'épaule.

— Monsieur Donner ?

Un frisson me parcourut.

Je me retournai. L'homme était grand et baraqué. Sa mâchoire était taillée dans du roc. Je devinai l'athlète sur le déclin, sous le costume trois pièces Cerruti.

— C'est moi, répondis-je sur mes gardes.

Il me tendit la main.

— Je m'appelle Anthony Costanza. Peut-être avez-vous déjà entendu parler de moi, mais je ne crois pas que nous ayons déjà été présentés. Je suis membre du conseil d'administration de la BCCG.

Je lui serrai la main avec une certaine méfiance. Je ne l'avais jamais vu, ni n'en avais entendu parler. Mais il était vrai que je ne m'étais pas beaucoup intéressé aux affaires de mon père adoptif depuis son décès. Je savais que la banque avait eu dans l'intention de me contacter en vue de prendre sa succession, mais c'était bien avant d'apprendre mes problèmes de santé et mes multiples séjours en psychiatrie.

L'homme devait avoir dans la quarantaine. Il avait de la poigne, ainsi qu'un charisme et une assurance dont je me serais volontiers inspiré pour remonter la pente vers la redécouverte de l'équilibre physique et psychique auquel j'aspirais. Ses cheveux courts en brosse, poivre et sel, lui donnaient des allures de général américain glissé dans une tenue civile pour la circonstance.

— Que me voulez-vous ?, lui demandai-je, toujours sur la retenue.

— Vous rencontrer et vous parler. Je sais bien que le moment est peut-être mal choisi, mais le plus tôt sera le mieux. Je suis sûr que vous en conviendrez lorsque vous saurez de quoi il retourne.

— Est-ce que cela concerne l'homme que l'on enterre aujourd'hui ?

— Absolument pas. Je ne sais d'ailleurs pas qui c'est – un de vos collègues si j'ai bien compris – mais il fallait impérativement que je vous voie et l'on m'a dit que je pourrais vous trouver ici.

— Dans ce cas, cela peut certainement attendre !, lui dis-je sèchement.

Il ne parut même pas décontenancé par ma réponse, comme s'il s'y attendait. Il sortit une carte de visite de son porte-monnaie et me la tendit.

— Comme vous voulez, monsieur Donner. Appelez-moi lorsque vous aurez un moment. Mais ne tardez pas trop, car vous pourriez le regretter.

Je saisis le carton, le lus, puis le glissai dans la poche de mon pantalon.

— Est-ce une menace ?, lui demandai-je.

Amusé, mais inébranlable, il corrigea posément :

— Absolument pas. C'est un simple conseil.

L'homme me salua poliment et quitta l'esplanade de la Collégiale par les escaliers menant à la rue Jehanne-de-Hochberg. Tandis qu'il descendait les marches deux à deux avec une aisance déconcertante, mon attention fut attirée en contrebas par une grosse voiture noire.

Mon sang ne fit qu'un tour.

Les yeux de l'assassin se posèrent une dernière fois sur moi à travers le verre teinté. Je lui apparaissais en ombre chinoise au sommet des escaliers. Ma silhouette se détachait des dernières lueurs du soleil qui s'était couché dans mon dos.

Il avait pris une grave décision, mais estimait ne pas avoir le choix pour sa propre sécurité, après avoir perçu incidemment quelques bribes de la conversation que j'avais eue avec deux de mes collègues de la brigade des stup.

Il ne devait prendre aucun risque, ni pour lui, ni pour ses complices, ni pour leur organisation : je devais mourir.

* * * * *

Au moment où je me mis à dévaler les marches, la Porsche Cayenne démarra en trombe. Ses pneumatiques crissèrent sur les pavés, laissant derrière eux des traces noires et de la fumée.

Elle contourna précipitamment l'angle des arcades, manqua de renverser l'énigmatique Anthony Costanza et disparut sur la rue Jehanne-de-Hochberg en direction de l'ouest à une vitesse très largement supérieure à celle autorisée.

Le membre du conseil d'administration de la BCCG ne fit aucun commentaire, ni aucun geste à l'intention du chauffard. Il remit stoïquement sa cravate en place et poursuivit son chemin, comme si de rien n'était, en direction de la tour des prisons et de l'ascenseur taillé dans la roche, qui le mènerait au niveau de la rue de l'Evoles et du lac.

Quant à moi, je parvins haletant au bas des escaliers sans avoir pu apercevoir ni le conducteur, ni le numéro d'immatriculation de la Cayenne noire.

Neuchâtel, le 4 octobre, vingt heures.

Une pluie torrentielle s'était abattue sur le littoral neuchâtelois depuis le début de la soirée, comme l'avait prédit la météo. Parallèlement, les températures avaient chuté, s'approchant plus des moyennes saisonnières que celles des derniers jours.

Le Lacus Café, l'établissement jet-set de la ville situé en face de la Place Pury, affichait complet. Ses fauteuils de cuir accueillaient les habillements les plus divers, des costumes trois pièces aux jeans BCBG. Les banquiers et avocats de la place faisaient figure de clients privilégiés avec les grosses sommes d'argent qu'ils y dépensaient chaque soir de la semaine, mais les étudiants avaient eux aussi pris d'assaut le bar. Particulièrement les juristes et économistes en herbe, impatiemment désireux de jouer dans la cour des grands.

Ce soir, la jeune serveuse albanaise d'Ibrahim Kurtaj était épaulée par trois extras dans la salle de débit et le patron lui-même s'occupait des clients au comptoir. Une des meilleures caisses de la semaine – voire du mois – s'annonçait. Elle avait toutefois son prix : le stress d'un service et d'un encaissement soutenus, si possible avec le sourire aux lèvres.

L'Albanais tira une bière brune pression pour mon voisin et passa au client suivant :

— Et pour vous, ce sera ?, me demanda-t-il.

Je relevai la tête et la visière de ma casquette style hip-hop, jusqu'alors à moitié cachées par le capuchon de mon pull. Des jeans amples et des baskets hautes non lacées achevaient le look d'adolescent sur le retour que j'avais choisi pour la soirée, afin de passer inaperçu. Ma hantise était surtout de tomber sur de nouveaux cadres de la BCCG, qui se montreraient certainement tentés de m'inviter à leur table.

D'abord surpris, Kurtaj fit un pas en arrière, avant d'afficher un large sourire et de tonner avec son accent slave à couper au couteau :

— Mikee ! Toi ici ! Ça me fait vraiment plaisir de te revoir, depuis tout ce temps.

— Moi aussi, Brahim, moi aussi, lui répondis-je plus discrètement en baissant la voix.

— Qu'est-ce que je peux t'offrir ?, me demanda-t-il d'un ton enjoué.

— Ton excellent millésime de Noël passé, celui avec le bouchon “cuvée spéciale”.

Ma réponse acheva sa bonne humeur d'un atemi au plexus. L'Albanais comprit sans sourciller que je venais de renouveler ma demande de l'année dernière : qu'il me fournisse un automatique muni d'un silencieux.

— Tu veux faire la fête ?, me questionna-t-il, un peu sur la retenue. C'est que ma cave est pratiquement à sec, s'agissant de ce millésime. Alors, je dois le garder pour les grandes occasions. Tu comprends ?

Il n'en avait plus qu'un en réserve et ne pouvait le brader au même prix que l'année dernière.

— J'ai de quoi payer, Brahim.

— Cash ? Car on n'accepte pas les cartes de crédit.

— Cash !

— C'est cinq mille francs la bouteille.

— Avec les bulles ?

— Évidemment.

Je lui fis signe de la tête que j'étais preneur et il m'invita à le suivre. Alors que nous nous dirigions vers la porte de service, il se tourna et cria à sa jeune serveuse :

— Anita ! Je descends à la cave avec ce monsieur. J'en ai pour cinq minutes. Occupe-toi du bar !

Tenant un plateau rempli de consommations à bout de bras, elle acquiesça en rajoutant quelques mots en albanais. Je devinai sans comprendre qu'elle le pria de ne pas trop traîner en raison du monde qu'il y avait dans l'établissement.

Une fois dans les couloirs délabrés de l'immeuble, éloigné du brouhaha de la salle de débit à l'ambiance pimpante et fringante, Kurtaj me demanda :

— L'année dernière, Mikee, je t'ai rendu service sans poser de questions, parce que des gens s'étaient moqués de moi. Mais aujourd'hui, la situation est différente. Dis-moi au moins de quoi il s'agit.

— Je ne le sais pas encore moi-même, Brahim. Je sais juste que j'ai besoin de ce flingue.

— Avec silencieux ?

— C'est préférable.

— Tu veux buter quelqu'un ?

— Répondrais-tu à cette question si la situation était inversée ?

— Non.

— Alors pourquoi me la poses-tu ?

L'Albanais sourit et me précéda dans les caves de l'immeuble.

Suffisant à peine à éclairer les rangées de claires-voies, les rares ampoules à faible consommation électrique projetaient des ombres inquiétantes sur les murs décrépits et maculés de toiles d'araignées. Nos pas crissèrent sur des graviers poussiéreux, jusqu'à un petit tableau de fusibles. Dévissant deux d'entre eux, Kurtaj le fit pivoter. Je compris alors qu'il s'agissait en réalité d'un ingénieux coffre-fort, d'apparence anodine.

— Tu es gonflé de me montrer ça, Brahim, lui fis-je remarquer.

— Et toi, tu es complètement fou d'accepter de suivre un type dangereux comme moi dans un endroit aussi sombre, me rétorqua-t-il avec son accent prononcé.

Nous éclatâmes de rire en même temps. Certes un peu sous le coup de la nervosité, il fallait bien l'admettre. L'Albanais exhiba du coffre un pistolet Makarov 9mm, un silencieux et une boîte de cinquante cartouches.

— Il y a assez de bulles pour toi ?, s'inquiéta-t-il.

— Ça devrait aller, lui répondis-je.

Je pris l'arme en main, introduisis le magasin rempli et effectuai un mouvement de charge. La première balle glissa aisément dans la chambre. Le bruit que produisit la manœuvre fut lisse, comme celui d'un automatique bien entretenu et dûment graissé.

— Merci, Brahim. Je te revaudrai ça.

Kurtaj haussa les épaules.

— Bah, du moment que tu me paies...

Je lui remis sur le champ cinq billets de mille francs provenant d'avances sur héritage que je touchais chaque mois via un compte numéroté à la BCCG. C'est aussi par ce même compte que partaient chaque mois vingt mille francs à destination de la Fondation Ouko au Kenya. La seule chose que je devais laisser au crédit de Louis De Bosset était qu'il m'avait épargné tout problème d'argent jusqu'à la fin de mes jours, et même bien au-delà.

Glissant l'arme dans la ceinture de mon pantalon, j'en profitai pour poser une dernière question au patron du Lacus Café :

— Tu as entendu quelque chose, dans le milieu, au sujet de l'assassinat de Daniel Garcia ?

— C'est ce flic qui a été tué dans une explosion il y a quatre ou cinq jours ?

— Exact.

— Non, je ne sais rien à ce sujet. Mais si j'apprends quelque chose, je te ferai signe.

— OK. Merci encore, Brahim.

— De rien, Mikee. Et quoique tu fasses, prends garde à toi. Ne fais

pas le con avec ce flingue. Je tiens à toi.

— Arrête, mon gars. Tu vas me faire pleurer. T'en as rien à foutre de moi. Que je vive ou que je crève, qu'est-ce que ça changerait pour toi ?

— Je perdrais tout de même un bon client, conclut-il par un clin d'œil complice.

Il referma le petit coffre caméléon – je constatai au passage que les faux fusibles correspondaient en réalité à des serrures à combinaisons chiffrées – et me raccompagna au rez-de-chaussée, d'où il me fit quitter l'immeuble par l'entrée de service.

À l'extérieur, la pluie avait redoublé. Des trombes d'eau s'abattaient maintenant sur la ville, ce qui allait certainement combler les déficits des nappes phréatiques accumulés depuis plusieurs semaines. Le lac avait atteint son niveau le plus bas depuis trente ans. La sécheresse et l'été étaient terminés. L'automne avait cette fois marqué son grand retour sur la région.

Je traversai en courant la rue principale séparant le Lacus Café de la Place Pury et me réfugiai du déluge sous un abribus durant une bonne dizaine de minutes, avant de prendre la direction de la vieille ville et de la rue du Pommier.

* * * * *

L'horloge de la Collégiale sonna vingt-deux heures lorsque je foulai les premiers pavés menant au château. Des torrents ruisselaient de grilles en grilles, cherchant le chemin le plus court en direction du lac. Les bouches d'égout refusaient et refoulaient le trop-plein, fâchées d'avoir été asséchées trop longtemps.

Mes baskets détrempées ne cherchaient même plus à éviter les eaux abondantes et beigeâtres descendant la rue. Quant à mon pull à capuchon, il épongeait celles qui tombaient d'un ciel déchaîné, se vengeant d'une canicule qui n'avait que trop durer.

Les mains dans les poches, le dos voûté, le regard fuyant vers le sol et la visière de ma casquette hip-hop me protégeant à moitié le visage, je me dirigeai sans précipitation vers un porche discret des Escaliers du château. Le point d'observation offrait une vue parfaite et idéale sur la porte de l'immeuble. En outre, mes habits sombres se fondaient dans les recoins obscurs et déserts de la vieille ville. Tel un spectre patientant à travers les âges, j'attendis, attendis et attendis encore que quelque chose ne se passe.

Le Guinéen n'était pas chez lui. Les deux fenêtres de son studio du troisième étage étaient éteintes et il était peu probable qu'il soit déjà couché.

Les vendeurs de mort sortaient la nuit, aux heures où les brebis assoiffées de poudre dansaient. Par chance, nous étions au milieu de la semaine : les discothèques fermaient plus tôt que le week-end.

J'attendis ainsi sous la pluie, à moitié abrité par le porche, mouillé et transit de froid, contrôlant toutefois les grelottements et me concentrant pour rester le plus immobile possible, durant trois longues heures. Trois heures d'une attente interminable, durant laquelle je ne rencontrai que deux ou trois fêtards isolés qui montèrent les pavés depuis la Croix-du-Marché, pour aller chercher leurs véhicules garés en zone bleue au pied du château. Un brin éméchés, ils ne prêtèrent nullement attention à moi en passant à côté de mon abri de fortune. Je ne sus même pas s'ils m'aperçurent vraiment.

Peu après une heure du matin, une silhouette au pas lent, mais assuré, s'approcha du bâtiment 7b de la rue du Pommier. Dans la nuit amplifiée par le rideau de pluie et la modestie de l'éclairage public en cet endroit périphérique du centre-ville, je ne pus distinguer la couleur de sa peau. Cependant, son habillement de style hip-hop et sa démarche nonchalante correspondaient au bonhomme que l'on m'avait décrit.

Durant les mois que j'avais passés au commissariat RTS à traquer des dealers, je m'étais familiarisé avec les blacks et leur mode de vie, qu'ils aient été pervertis par le système postérieurement à leur demande d'asile ou qu'ils soient arrivés dans notre pays d'accueil déjà dotés d'intentions criminelles. À l'évidence, le Guinéen entraînait dans cette seconde catégorie, arrivé depuis l'Espagne où il avait déjà acquis le statut provisoire de réfugié.

Avant de pénétrer dans les couloirs de l'immeuble, Cédric Joseph répondit rapidement à un appel sur son téléphone mobile, raccrocha après quelques secondes, se pencha et farfouilla dans les bords de la dalle du perron. Peut-être y avait-il caché la clé ?

Les requérants africains – surtout ceux en séjour illégal qui avaient été déboutés de leur demande d'asile – agissaient souvent ainsi, de manière à ce que la police ne puisse pas identifier leur lieu de résidence en cas de contrôle inopiné sur rue. Sans clé en effet, impossible de remonter sans autre information à un logement et de le perquisitionner.

Ce n'était toutefois pas le cas du Guinéen, puisque son studio lui avait été mis à disposition par les services de l'État. Peut-être ne disposait-il alors que d'une seule clé et cohabitait-il avec d'autres compatriotes ?

C'était un autre cas de figure relativement fréquent dans le milieu. Mais les précautions – Cédric Joseph avait vérifié trois fois que personne ne l'observait aux alentours – et surtout la durée de

l'opération suspecte à laquelle je venais d'assister me laissaient penser qu'il devait s'agir d'autre chose qu'une simple clé cachée dans un pot ou sous un paillason.

Une fois la "chose" apparemment récupérée, le black reprit son natel en main et se mit à téléphoner, avant de disparaître dans les couloirs de son immeuble. La cage de l'escalier s'illumina automatiquement sur les quatre étages et je pus ainsi le suivre de vue durant la montée des marches, avant qu'il ne disparaisse dans son studio du troisième.

Alors que j'étais sur le point de rejoindre le pied de l'immeuble, un mouvement attira mon attention sur la gauche en contrebas. Un homme approchait. Longiligne et maigrichon, je le reconnus.

"Pierrot".

Un toxicomane bien connu du commissariat RTS, que j'avais déjà eu le privilège de côtoyer à deux ou trois reprises l'année dernière. Il ne fallait pas qu'il me voie, ce qui ne devait pas être un trop grand problème en soi. Il paraissait en effet tant affairé à chercher sa poudre, qu'il en oubliait la prudence. Il se dirigea sans hésitation, d'un pas gommeux, vers le perron et appuya sur l'une des sonnettes extérieures. Je devinai qu'il s'annonça ensuite à l'interphone. Dix secondes s'écoulèrent, puis la porte de l'immeuble s'ouvrit et il monta les étages.

La transaction à la porte du troisième ne dura que quelques secondes. Je devinai l'échange des boulettes contre l'argent, et Pierrot repartit aussi mollement qu'il était arrivé, sa précieuse acquisition en poche.

Puis, à intervalles réguliers, ce furent Charly, Vesna, Roland, Christian et les autres. Le manège se répéta une dizaine de fois sous mes yeux. Toute la zone du centre-ville de Neuchâtel y passa. J'avais soudain l'impression de voir défiler devant moi les planches photographiques des consommateurs addictifs du chef-lieu. Ce va et vient de cocaïnomanes dura une bonne trentaine de minutes, avant que je ne me décide finalement à intervenir, car la source avait apparemment de la peine à se tarir.

Le comble fut que ce trafic se déroulait à deux pas des locaux du ministère public et notamment du bureau du procureur Sylvain Kornisch, qui était à l'origine de la bévue ayant permis au Guinéen de retrouver sa liberté suite à une erreur de procédure.

Je trouvai l'ironie assez plaisante.

* * * * *

Je profitai d'une accalmie – non de l'averse, mais du manège des

junkies – pour me diriger vers le perron de l'immeuble concerné. Le rideau de pluie demeurait aussi dense que depuis ma sortie du Lacus Café.

M'agenouillant sur la dalle détrempée, j'en sondai les bords à l'endroit où Cédric Joseph avait farfouillé et une pierre d'une taille respectable se descella. Je l'enlevai et glissai ma main à l'intérieur du trou ainsi formé, pour en retirer un sac en plastic. Jetant un rapide coup d'œil à l'intérieur de celui-ci, je constatai qu'il contenait deux gros cailloux de cocaïne, que j'estimai d'un poids de cent grammes chacun.

Le Guinéen devait donc en avoir remonté d'autres dans son studio, en vue de l'accueil nocturne et éclair de ses nombreux clients. Une forte odeur ammoniaquée se dégageait de ce stock.

Au moment où je me relevai, je tombai nez à nez avec un petit homme au teint halé, maigre et chétif, qui me regarda avec la peur dans les yeux. Sa peau grêlée, purulente et pustuleuse, affichait des traces d'injections sur les pommettes et dans les veines du cou, signe que ses bras et ses jambes avaient déjà été trop piquées pour y accueillir de nouvelles aiguilles.

Rachid Bouzelma faisait partie des déchets humains de la zone neuchâteloise. Il s'injectait la cocaïne, contrairement à bon nombre de ses congénères qui la sniffaient ou la fumaient. L'overdose le guettait à chaque coin de rue. Au point où il en était, il n'en avait cure. Une telle issue constituerait même une délivrance pour lui.

Il me reconnut.

— Oh ben meeeeerde... inspecteur Donner ! Z'allez pas encore me faire chier, ou bien ?

Je lui souris.

La pluie emportait avec elle de petites coulées de pu sur son visage.

— Salut Rachid. On va dire que ça dépendra de ton bon vouloir.

Un gros point d'interrogation se lut dans son regard rouge et vitreux.

— Si tu m'ouvres cette porte – j'indiquai du menton la porte de l'immeuble – je pourrais ne jamais t'avoir vu ici. Tu me comprends ?

Il acquiesça d'un signe de tête un peu méfiant, puis appuya sur l'une des sonnettes extérieures qui n'affichait aucune indication de nom. Une voix avec un fort accent africain se fit bientôt entendre :

— Oui allo ? C'est qui là ?

— Salut CJ, c'est Rabou, répondit Bouzelma.

La conversation s'interrompit et un cliquetis indiqua que Cédric Joseph avait déverrouillé la porte d'entrée de l'immeuble.

— Merci Rachid. Et maintenant – je lui indiquai la poche de son pantalon – passe-moi ton téléphone.

— Mais pourquoi tu veux mon natel ?, demanda-t-il de sa voix nasillardes.

— Discute pas !

— OK...OK...

Il s'exécuta et je pris le petit Nokia. Je retirai la carte SIM et lui rendis l'appareil.

— Eh, mais qu'est-ce que tu fous ?, geignit-il.

J'empochai la puce et lui répondis :

— Je ne voudrais pas qu'une fois qu'on se sera quitté, tu sois tenté d'appeler ton dealer pour l'avertir de mon arrivée. Tu piges ? Tu pourras récupérer ta carte SIM au BAP.

Je mentis. Je savais quoiqu'il en soit qu'il ne le ferait pas et qu'il en acquerrait une nouvelle dès le lendemain matin dans le premier magasin Swisscom, Sunrise, Orange ou Lycamobile venu. Un toxicomane ne pouvait pas survivre sans téléphone portable et jamais il ne se servirait d'une puce tombée, même momentanément, dans un contrôle de police.

Rachid Bouzelma pesta quelques paroles incompréhensibles, puis repartit penaud en direction du centre-ville.

M'assurant de son départ, je poussai ensuite la porte d'entrée de l'immeuble et pénétrai dans les couloirs qui s'allumèrent automatiquement, embarquant avec moi dans les étages le stock de cocaïne du Guinéen. Je gravis les marches d'escalier deux par deux jusqu'au studio de celui-ci et frappai discrètement.

— C'est toi Rabou ?, demanda la voix grave à l'accent africain.

J'imitai l'épave.

— Ouais, c'est moi, CJ. Ouvre-moi, mec...

La clé tourna dans la serrure et la porte s'entrouvrit, laissant apparaître une chaînette de sécurité et le visage de Cédric Joseph. En m'apercevant, ce dernier afficha la surprise. Mais avant qu'il ne tente la moindre parade, il ne put comprendre ce qui lui arrivait.

D'un coup d'épaule, j'enfonçai la porte du studio. La chaînette fut arrachée de ses attaches sous la violence du choc et le panneau propulsa le dealer en arrière. Il tomba à la renverse au milieu de la pièce, manquant d'emporter avec lui un petit meuble à chaussures. Un vase en tomba et se brisa sur le sol.

Au moment où je pénétrai dans l'antre du Guinéen, celui-ci saisit un couteau de cuisine sur la table basse de salon, se releva et vint contre moi en titubant, encore en état de choc. Je le frappai alors d'un coup circulaire au moyen du contenu du sac en plastic, qui céda en entrant en contact avec la tête de mon adversaire. Les cailloux de cocaïne se disloquèrent et une poussière blanche envahit le studio. Sonné, Cédric Joseph lâcha le couteau sur le tapis central de la pièce et, perdant

l'équilibre, se retint contre le mur. J'en profitai pour le maîtriser. Plaquant mon avant-bras gauche sous sa gorge, je l'étranglai et lui assénai en même temps un violent coup de poing au niveau de son abdomen mou. Le souffle qui sortit de sa bouche marqua le KO. Je le saisis alors des deux mains par le devant de son pull à capuchon et l'envoyai valser sans ménagement dans l'unique canapé de la pièce. Il s'y enfonça sans résistance.

Sur la table basse de salon se trouvaient un sachet éventré avec les restes d'un caillou, cinq "fingers" de dix grammes de cocaïne, une boîte de bicarbonate – utilisé comme produit de coupage – du papier cellophane et du papier de toilette, ainsi qu'une pesola électronique. Tout ce matériel était destiné à la confection de boulettes d'un gramme ou d'un demi-gramme pour la vente au détail.

— C'est la came que tu veux, mon frère ?

Son nez laissa bientôt apparaître un filet de sang.

— Je ne suis pas ton frère, répondis-je sèchement.

Il s'essuya les narines et la bouche d'un revers de la manche.

— Tu viens de quel pays ?, me relança-t-il.

— Je suis ressortissant suisse.

Il sourit, avant de faire une grimace – l'une de ses côtes flottantes devait être fêlée – puis poursuivit :

— Pourtant, il paraît évident que du sang africain coule dans tes veines, mon frère.

— Je t'ai dit que je ne suis pas ton frère. Donc, cesse de m'appeler ainsi ! J'ai des origines kenyanes que je respecte au même titre que le pays qui m'a accueilli, à l'opposé de toi qui vends cette merde.

— Contrairement à ce que tu sembles croire, je n'ai jamais obligé personne à m'acheter de la coke. Je ne fais que répondre à la demande constante et insistante de personnes adultes et consentantes. Sans demande, il n'y aurait pas d'offre.

— Et sans offre, la demande se tarirait. C'est l'histoire du serpent qui se mord la queue. Toujours est-il que par tes actions criminelles, tu portes le discrédit sur toute la communauté africaine qui se livre à de réels efforts pour s'intégrer en Suisse. Toi et tes potes nigériens, vous êtes la honte de l'Afrique !

Nouveau sourire, nouvelle grimace de souffrance.

— Ce n'est quand même pas pour me tenir ce genre de discours moralisateur que tu es venu me casser la figure jusque dans mon domicile, mec. D'ailleurs, tu es qui au juste ? Un flic ?

Je ne lui fis pas le plaisir de répondre.

— Où est Jhony Jalloh ?, lui demandai-je simplement.

— Qui ça, mec ?

Un rictus provocateur avait accompagné sa dernière réplique.

— Prends-moi encore une fois pour un con et...

— Eh ! Zen, mon frère ! Jhony, ça fait des mois que je ne l'ai pas vu. Il doit se terrer quelque part en Espagne ou au Nigéria.

J'évaluai un instant la crédibilité du Guinéen. Elle demeurait plus que douteuse, en dépit du changement de ton de sa dernière réponse.

— Jhony et toi, vous avez quelque chose à voir avec la mort du commissaire Garcia ?

Cédric Joseph se mit à rigoler grassement.

— Je savais bien que tu étais un connard de flic ! Eh ! Je veux voir ta plaque, mec. Parce qu'avec ce que tu viens de me faire, ta carrière dans la police est terminée. Je vais porter plainte contre toi.

Il s'essuya le nez une nouvelle fois du revers de sa manche, laissant de longues traînées de sang sur ses vêtements.

— D'abord, tu vas répondre à ma question, CJ.

— Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre, d'un flic mort !

— C'est aussi l'opinion de Jalloh ?

— Qu'est-ce que j'en sais !

— Ben disons que la police neuchâteloise vous a tout de même privés d'un demi-million de francs. Ce genre de petite chose pourrait induire chez certaines personnes des idées de vengeance.

Le Guinéen renifla.

— Montre-moi d'abord ta plaque, mec. Sinon je ne te dis plus rien.

— Je ne l'ai pas sur moi.

Je ne mentais pas.

— Mais tu vas quand même me parler..., ajoutai-je d'un ton relativement menaçant.

Il remarqua que je ne plaisantais pas. Son regard se porta alors à nouveau sur le couteau de cuisine qui reposait sur le tapis central de la pièce. Je pouvais sentir son hésitation. Serait-il plus rapide que moi, cette fois ? Je décidai de couper court à toute velléité en ce sens et dégainai le Makarov 9mm qu'Ibrahim Kurtaj m'avait vendu au prix fort.

Joseph marqua un premier moment d'hésitation. On aurait dit que ses épaules avaient reculé pour mieux s'encastrent dans l'unique canapé de la pièce. Puis il se rassit plus sereinement et il osa :

— Tu es un flic, mec. Et un putain de flic n'a pas le droit de faire usage de son arme sans raison.

— Je crois que tu n'as pas très bien saisi la situation, CJ, répliquai-je en exhibant dans un second temps le silencieux et en le vissant sur le canon de l'arme.

Les yeux de l'Africain changèrent soudain d'expression, laissant

place à la peur. Le teint de sa peau vira du brun lumineux au gris-vert pâle. Une envie pressante d'uriner le gagna. Le type qu'il avait en face de lui et qui se prétendait des origines kenyanes ne rigolait pas : il était vraiment prêt à le buter. Ce n'était pas une méthode de flic, mais plutôt celle d'un fou. Un flic ne se baladait pas dans les rues avec un silencieux.

— Oh là !, tenta-t-il. Je... je n'ai rien à voir avec la mort de ce commissaire. Pour Jhony, je ne sais pas. Mais moi...

Je contournai le dealer guinéen pour l'observer sous toutes les coutures. Ses paroles ne respiraient que peu l'accent de la sincérité, même s'il m'était difficile de me forger une conviction sur sa culpabilité, tant les indices de son implication dans le décès de Daniel Garcia étaient maigres.

En passant devant l'une des fenêtres du studio, mon attention se porta tout à coup sur un gros véhicule noir garé en deuxième file, un peu plus bas dans la rue du Pommier : la Porsche Cayenne ! Elle était là, avec ses vitres teintées, tous feux éteints. L'assassin était là. Le point rouge-orangé de sa cigarette marquait sa présence par intermittence derrière le volant.

Mon sang ne fit qu'un tour.

“Nom de Dieu !”

— Tu as une voiture ?, demandai-je à Cédric Joseph.

La question le surprit.

— Tu as déjà vu un requérant d'asile posséder une bagnole ?, répondit-il. Bien sûr que non !

— Tu as des amis qui en ont ?

— Bien sûr que oui, quelle question ! Bon nombre de ceux que tu appelles mes “clients” et qui sont en réalité mes amis ont une voiture.

Ce fut à mon tour de sourire.

— Arrête ! Tu vas me faire pleurer. Tu n'en as rien à foutre, d'eux. Tu ne vois que leur pognon finir dans tes poches en échange de ta came. C'est tout.

Il ne chercha même pas à se défendre.

— Tu connais quelqu'un qui possède une Porsche Cayenne noire ?, continuai-je.

— Je ne sais pas. Je ne m'y connais pas en marques de voiture, répondit-il.

Je me demandai si ce véhicule était là pour lui ou pour moi. Après tout, rien ne permettait d'affirmer que ce fut le même qui avait été aperçu sur le parking de l'hôpital de Perreux par Rolf Tanner et qui avait pris en charge le prétendu manchot juste avant l'explosion. Au surplus, lorsque je l'avais vu au pied de l'esplanade de la Collégiale en fin d'après-midi, il se trouvait dans le même quartier que maintenant.

Coïncidence ou danger réel ?

Après tout, s'il avait pris la fuite cet après-midi à l'issue de l'enterrement de Dan Garcia, c'était peut-être simplement par crainte d'être surpris en plein deal de cocaïne avec le Guinéen. C'était une éventualité à ne pas négliger. Je devais en avoir le cœur net.

— Lève-toi et viens regarder !, ordonnai-je à Cédric Joseph.

Il s'exécuta.

— Cette grosse voiture noire, là en bas, te dit quelque chose ?, lui demandai-je.

— Non, affirma-t-il. Je ne l'ai jamais vue.

Comment savoir s'il me mentait ?

Une idée me vint à l'esprit.

* * * * *

L'assassin avait mûri sa décision.

L'assassin avait calculé les risques.

L'assassin savait que Michaël Donner était là.

Il l'avait suivi.

Et il devait mourir.

Ce soir.

La porte du 7b de la rue du Pommier s'ouvrit. Le flic métis – l'ami proche de sa première victime – était là, devant lui, seul dans la rue, sous une pluie torrentielle. Une aubaine.

Qu'était-il allé faire dans cet immeuble déguisé en jeune adulte adepte du mouvement hip-hop ? Il ne le savait pas, mais franchement, cela n'était pas important. Plus maintenant que sa décision avait été prise. Seul comptait désormais le résultat.

L'objectif descendait lentement dans sa direction, au milieu des pavés. Peut-être l'avait-il repéré comme cet après-midi ? C'était possible. Mais ça non plus, ça n'avait plus d'importance.

L'occasion était trop belle.

La main gantée de cuir tourna la clé dans le contact. Le turbo de la Cayenne vrombit, lançant ses cinq cents chevaux à vive allure sur la cible.

Les grands phares s'allumèrent en même temps que le moteur du volumineux véhicule qui démarra sur les chapeaux de roue, illuminant l'objectif de mille feux à travers le rideau pluvieux. Comme un animal tétanisé par le violent faisceau lumineux, le flic métis ne bougea pas de la trajectoire létale.

L'assassin s'était même préparé à l'éventualité d'une riposte au

moyen d'une arme à feu, mais curieusement, rien ne se produisit.

C'était presque trop facile.

Les baskets délacées, le pantalon ample, la casquette sous le capuchon du pull : tout l'habillement de la cible s'élargit rapidement dans le champ de vision du conducteur sans scrupules jusqu'au choc, inévitable, avec la lourde carrosserie.

Le corps fut littéralement happé par le pare-choc. Les jambes aux os éclatés s'envolèrent à la verticale dans un mouvement circulaire. La tête heurta le pare-brise. La cible roula partiellement sur le toit de la Cayenne et retomba lourdement sur les pavés, près de la portière du côté passager.

La voiture meurtrière stoppa immédiatement pour s'assurer du résultat de son œuvre.

* * * * *

J'assistai à toute la scène depuis l'une des fenêtres du studio obscurci. Quelque part, elle ne me surprit pas, comme si mon subconscient m'y avait préparé. Au plus profond de moi, je m'y attendais et avais même accepté ce résultat pour le cas où il surviendrait. Et il s'était produit.

J'avais concouru à la commission de cet homicide, "par dol éventuel" aurait dit un juriste dans son jargon étranger à l'ensemble de la population.

En ordonnant à Cédric Joseph de revêtir mon pull et ma casquette, puis de sortir dans la rue – sous la menace de mon arme évidemment – pour aller voir qui se trouvait dans la Porsche noire garée en contrebas, j'avais élaboré un plan empreint d'une certaine lâcheté : j'avais besoin de réponses, mais je n'allais pas les chercher moi-même face au danger potentiel. Mais un plan empreint de conscience citoyenne aussi : là où la justice avait failli, je réparais le vice en éliminant sans aucun remord une ordure de trafiquant de drogue récidiviste de la surface de la terre.

J'étais maintenant fixé sur les intentions du ou des occupant(s) de la Cayenne. Après Dan Garcia, j'étais bel et bien visé. Mon objectif numéro un était atteint. Il me fallait passer sans tarder au second.

Bondissant à l'extérieur du studio, je descendis les marches des escaliers de l'immeuble quatre à quatre, le Makarov dans une main, en prenant appui autant que possible sur la rambarde de l'autre main. Par deux fois, je manquai de justesse de chuter et de me tordre une cheville. Parvenu au rez-de-chaussée, je me précipitai dans la rue en t-shirt, sous la pluie.

Le passager avant du gros quatre-quatre était sorti de l'habitacle et, d'un coup du pied, avait poussé le corps de la victime sur le dos. Son visage plus foncé que prévu lui apparut.

— Гобхо !, s'exclama-t-il.

Il se retourna ensuite vers le conducteur et ajouta :

— НИје my !

Soudain, une main le saisit à la cheville.

— Aidez-moi..., supplia d'une voix faible le Guinéen, paralysé en raison de ses multiples fractures. Il venait de reprendre conscience. Ses yeux recherchèrent dans ceux de son bourreau un élan d'humanité. En vain.

L'assassin fut d'abord surpris, puis il se pencha sur la victime et approcha un objet métallique de la gorge de celle-ci. Un clic se produisit, raisonnant presque comme la détente d'un gros ressort.

— Ne bougez pas !, lui intima une voix.

Il releva la tête sans dire un mot, sans mouvement brusque. Son calme trahissait un certain entraînement à ce genre de situations extrêmes. À une dizaine de mètres de lui en amont dans la rue pavée, un jeune métis en t-shirt le regardait et le menaçait d'un pistolet sous la pluie battante.

* * * * *

J'avais perçu, en dépit du bruit de l'averse, les mots incompréhensibles que l'assassin venait de lancer à son complice. Ils étaient donc au moins deux.

J'avais aussi perçu le geste suspect, pour l'heure non identifiable, qu'il avait fait en se penchant sur le corps du "malheureux" CJ. La main de ce dernier, redevenue molle, avait alors relâché la cheville de son bourreau pour glisser paisiblement sur les pavés détrempés. Son corps ne bougeait plus.

Pour le reste, la sommation d'usage m'était sortie de la gorge par réflexe et je braquais maintenant le canon du Makarov sur l'étranger, qui ne m'apparaissait qu'en ombre chinoise. Les puissants phares de la Cayenne m'empêchaient de le voir correctement. Je tentai de me protéger les yeux de ma main gauche, mais rien n'y fit. Je devinai néanmoins que l'homme qui me faisait face avait un problème au bras droit. Le membre ne lui faisait pas défaut, mais il paraissait étrangement rigide.

Je pensai immédiatement au "manchot" décrit par Rolf Tanner.

— Police !, ajoutai-je, doutant toutefois sérieusement que ce complément verbal m'assurerait une plus grande obéissance de l'ennemi.

Le moteur de la Cayenne tournait encore. Lorsque je réalisai la menace, il fut trop tard. Le manchot plongea avec dextérité dans l'habitacle. Une première balle sortit en silence de mon arme, mais se perdit dans le néant. La Porsche démarra en trombe et me fonça dessus. Je n'eus pas le temps de riposter par un second tir.

Prenant mon élan, je plongeai sur le bas côté de la rue pavée et atterris dans un torrent d'eau de pluie qui la dévalait. Je roulai sur moi-même sans lâcher mon arme, m'écorchant au passage les coudes sur la chaussée. La grosse voiture noire me frôla et m'éclaboussa, avant de remonter la colline à vive allure. Ses chevaux emballés crachèrent toute leur puissance.

Au moment où elle s'apprêta à entamer le virage à cent quatre-vingt degrés de l'intersection des rues du Pommier et du Château, je visai en position couchée et tirai une salve muette de trois autres projectiles dans sa direction, sans succès apparent.

Je pus néanmoins relever et mémoriser l'immatriculation soleuroise, ainsi que les six chiffres de la plaque minéralogique.

Les hostilités étaient donc ouvertes. Je n'avais pas su anticiper suffisamment les manœuvres pour remporter une victoire avant que le conflit n'éclate. Mais dans l'Art de la guerre, Sun Tzu n'avait toutefois pas développé l'hypothèse d'un ennemi fantôme. Or, je ne connaissais rien du mien. Ou presque.

Le t-shirt déchiré, maculé de taches et d'eau sale, les bras nus et écorchés exposés à la froideur de la nuit, certaines cicatrices rouvertes au niveau du visage, je me relevai péniblement, passai le Makarov dans la ceinture de mon pantalon et pris mon natel.

Je composai en urgence le numéro abrégé de la CET – centrale d'engagement et de transmission de la police neuchâteloise – et m'annonçai. La réceptionniste Vanessa fut surprise de m'entendre.

— Mike ! Ça fait longtemps. Tu vas bien ?

— On papotera une autre fois, Vany, si tu veux bien. Désolé. Envoie-moi tout de suite une ambulance à la rue du Pommier, s'il te plaît !

— Euh, d'accord. T'as un numéro ?

— À hauteur du six ou du huit. C'est entre le théâtre et le ministère public.

— Et en résumé, qu'est-ce que j'annonce au SMUR ?

— Un homme renversé par une voiture.

— OK.

La jeune réceptionniste me mit en attente, le temps de transmettre l'alarme, puis me reprit au fil pour me demander quelques détails supplémentaires destinés au fichet de communication interne de la police. Je les lui donnai. Notre conversation était enregistrée. Je pris donc garde de ne rien préciser qui pourrait se retourner contre moi.

— Encore un truc, Vany : pourrais-tu m'identifier un numéro de plaque soleurois ?

— Pas de problème, Mike. Je t'écoute.

Je lui citai les six chiffres de la plaque d'immatriculation de la Cayenne. Elle les quitta pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

— OK, je te rappelle dans cinq minutes, conclut-elle.

En raccrochant, je constatai que j'avais un appel en absence de Lukas Meyer sur mon mobile. Je décidai que cela pouvait attendre le rappel de la CET.

Une dizaine de mètres en contrebas dans la rue du Pommier, étendu sur le dos sur les pavés détrempés par l'abondante pluie qui continuait de s'abattre sur la ville, le corps de Cédric Joseph ne bougeait plus. Je décidai de m'en approcher. Ses jambes et ses bras étaient écartés, ouverts vers le ciel furieux en signe de reddition, mais ce fut surtout vers sa tête qu'un phénomène anormal attira mon attention. Celle-ci paraissait légèrement décalée par rapport à l'axe du cou.

Lorsque je m'arrêtai à hauteur du "malheureux" CJ, je ne pus réprimer une violente nausée. Sa gorge avait été tranchée de part en part. La plaie était si profonde que seules les vertèbres cervicales et la peau de la nuque semblaient empêcher de justesse une décapitation. Une mare de sang auréolait le haut du corps et se dispersait déjà entre les pavés, emportée par les ruissellements continus provoqués par l'averse.

Quelque chose ne collait pas dans le tableau de mon souvenir des événements. Le Guinéen avait bougé et il avait saisi la cheville du manchot. Il n'aurait pas pu le faire avec une telle blessure. C'était manifeste. L'assassin l'avait donc achevé en se penchant un bref instant sur lui. Un instant insuffisamment long pour causer de tels dégâts avec un simple couteau. L'acte avait nécessité une force, une détermination et surtout un objet que mon esprit ne parvenait pas encore à identifier.

Il conviendrait certainement d'attendre l'autopsie. Je pensai à Laura Marty et me dis que j'étais devenu son principal "pourvoyeur de cadavres". Un titre dont je me serais bien passé.

Mes efforts de mémoire – je revoyais le geste calme du manchot, pas de mouvement circulaire, pas de hache, de machette, ni d'autre arme blanche similaire – furent interrompus par les vibrations de mon natel.

"La CET ! Déjà..."

Je décrochai.

— Donner, m'annonçai-je.

— Re ! C'est Vanessa.

— Re !

— L'ambulance est arrivée sur place ?

— Pas encore, Vany. Mais tu peux annuler l'alarme et demander les pompes funèbres à la place.

— Merde...

— Comme tu dis. En plus, c'est pas joli-joli. Et pour le numéro de plaque, t'as quelque chose ?

— Rien d'utile pour toi.

— Laisse-moi en juger. Est-ce que c'est un numéro volé ?

— Même pas. Il n'est pas dans la base de données du service des

autos soleurois.

— Sur liste noire ?

— Pas non plus. J'ai contrôlé. On y a accès. C'est tout simplement un numéro qui n'existe pas.

— Ah ça, pour exister, il existe, Vany ! J'ai encore de bons yeux et une bonne mémoire visuelle.

— Il existe peut-être, mais il n'a en tout cas jamais été attribué à quelqu'un.

— Une fausse plaque ?

— C'est ton boulot de le découvrir, Mike. Moi, je ne suis qu'une pauvre standardiste derrière son téléphone et son ordinateur.

— OK. Merci Vany. Encore une chose : pourrais-tu me relier Lukas Meyer ?

— Je vais essayer sur son portable, mais je pense qu'il doit dormir à ces heures. Il n'est pas de service d'après mes tabelles.

— Essaie à son bureau.

— Son bureau ? Il est deux heures du matin, Mike.

— Je sais, mais il a essayé de m'appeler depuis son fixe il y a une dizaine de minutes.

— Si tu le dis...

Vanessa me mit en attente une dizaine de secondes, durant lesquelles une interprétation froide et métallique du Lac des cygnes me cassa l'oreille droite. Par bonheur, la voix fatiguée du chef du service forensique abrégea ma souffrance.

— Meyer ?, s'annonça-t-il.

— Salut, c'est Mike. Tu as essayé de me joindre ?

— Oui, comme promis, à propos des explosifs. Mais ça peut attendre demain matin, tu sais. Les analyses ont pris un peu plus de temps que je ne pensais. Je viens de les terminer et je m'apprêtais à rentrer chez moi.

— En résumé ?

— En résumé, c'est assez surprenant. Il s'agit de PEP 500, un puissant explosif militaire d'origine yougoslave, utilisé spécialement durant la guerre des Balkans entre 1991 et 2001.

— OK, merci Lukas. On se rappelle demain pour en parler plus en détails. Bonne nuit.

Je lui bouclai au nez sans attendre la réponse. Je dus couper court à la conversation, car les reflets bleutés des gyrophares de l'ambulance illuminèrent les façades des immeubles du bas de la rue du Pommier. Je ne voulais pas que les intervenants du SMUR me trouvent sur les lieux, car je serais ensuite contraint d'attendre l'arrivée de mes collègues et j'aurais quelque mal à expliquer ma présence sur les lieux,

ainsi que celle du Makarov 9mm et de son silencieux.

Et puis surtout, j'avais dans l'immédiat des projets bien plus urgents que la perspective de passer une nuit en garde-à-vue.

* * * * *

Lacus Café, le 5 octobre, 02h40.

Ibrahim Kurtaj donna congé à sa jeune serveuse. Les autres extras étaient déjà parties depuis une vingtaine de minutes. L'Albanais compta la caisse et la referma, vida le fond d'une bouteille de champagne dans l'évier, puis donna un dernier coup de chiffon sur le comptoir, avant de quitter la salle de débit par la sortie principale.

Au moment où il s'apprêtait à verrouiller la porte de son établissement, il sentit deux puissantes mains saisir ses épaules par derrière et le repousser violemment à l'intérieur du bar. Il faillit choir au pied du comptoir, mais se retint de justesse, avant de faire volte-face et de chercher du regard son agresseur dans la pénombre. Les lumières étaient éteintes. Seul l'éclairage public de la Place Pury fournissait un halo orangé au travers des grandes vitres et projetait les ombres du mobilier sur le mur du fond.

La première chose qu'il aperçut fut la bouche du silencieux, braquée sur lui à un demi-mètre de son front. Ses yeux louchèrent d'abord vers l'orifice mortel, avant de scruter plus loin dans l'obscurité. D'abord vers le Makarov 9mm qu'il reconnut, puis vers le bras qui tenait l'arme, et enfin vers mon visage.

— Mikee, c'est toi ?

Son expression se transforma de peur surprise en dérision craintive.

— Est-ce que je peux encore faire quelque chose pour toi ?, risqua-t-il un brin nerveux.

— Assois-toi !, lui intimai-je.

Il tira à lui un tabouret de bar et y prit place, dos au comptoir, prenant garde de conserver ses mains bien en vue afin d'éviter le risque que je n'interprète mal l'un de ses gestes. Manifestement, il avait l'habitude des interpellations policières ou des rudoiments du milieu, bien éloignés des formules de politesses.

— Aurais-tu des reproches à me faire ?, demanda-t-il avec un petit sourire au coin des lèvres.

Il n'affichait toutefois pas la même assurance que d'ordinaire, même s'il tentait de garder le contrôle des événements. Le malaise était perceptible. Kurtaj sentait bien que la situation lui échappait.

— Ça dépend...

— De quoi ?

— Des révélations que tu vas me faire ?

— Eh bien, tu ne manques pas de toupet, Mikee. Tu m'achètes un flingue et tu me menaces avec. C'est une image que je tâcherai d'oublier, mon petit.

Je n'abaissai pas ma garde : le pistolet russe resta braquer sur l'Albanais.

— Parle-moi de tes contacts soleurois.

Kurtaj parut sincèrement surpris.

— Pourquoi tu me parles de Soleure ?

— Réponds à la question !

— Bien sûr que je peux te parler de gens qui habitent Soleure. Comme je peux te parler de gens qui viennent de Berne, Zurich, Lucerne, Bâle, Lausanne, Genève ou Chiasso. Je connais des gens dans toutes ces villes. Et plus spécialement des compatriotes qui sont eux aussi dans la restauration.

— Je ne te parle pas de bistrots, Brahim, mais de jeux clandestins.

Le patron du Lacus Café éclata de rire.

— Les dés et les cartes t'intéressent, Mikee ?

— S'ils rapportent suffisamment d'argent sale pour "justifier" des meurtres, oui.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Arrête ton char ! Je sais – toute la police sait – que tu joues avec des Albanais de Soleure.

Kurtaj s'arrêta de rire.

— Vous me surveillez ?, demanda-t-il. Dans ce cas, vous devriez aussi savoir que ce n'est qu'un passe-temps pour moi. J'arrondis mes fins de mois en trichant un peu aux dés, mais cela s'arrête là. Je n'ai rien à voir avec des meurtres.

— Qui sont ces gens, Brahim ?

— Si je suis sous écoute téléphonique, vous devriez le savoir. Ce ne sont pas des assassins.

— Même si les enjeux touchent le trafic de drogue ?

Il sourit.

— C'est au flic que je m'adresse, Mikee ? Ou au gars qui est venu me demander des services pour lesquels je n'ai posé aucune question ?

— Au second.

— Alors, je peux te répondre ainsi : bien sûr que ces gens de Soleure touchent à d'autres choses plus sensibles que des dés et des cartes ; des choses qui peuvent parfois susciter bien des convoitises.

— Et pour lesquelles ils seraient prêts à tuer ?

Le visage de Kurtaj redevint sérieux.

— S'il est nécessaire de protéger ces choses, alors oui. Mais si tu

penses à ton collègue, oublie tout de suite ton idée. Les règlements de comptes sont généralement discrets et limités entre gens du milieu. On ne s'en prend pas aux flics.

— Et actuellement, demandai-je, ils sont sur quoi les Soleurois ? Cocaïne ou héroïne ?

— Sûrement les deux. Mais pas seulement. Avec les temps qui courent et la crise économique, tous les trafics qui rapportent de l'argent sont bons à prendre.

— Par exemple ?

— Alcool, cigarettes, médicaments, produits dopants, armes et j'en passe.

— Les explosifs aussi ?

— C'est possible. Je ne sais pas, Mikee. Je ne suis pas au courant de tout ce qui se passe en Suisse.

— Que sais-tu au sujet du PEP 500, Brahim ?

Kurtaj ouvrit de grands yeux étonnés, avant de répondre :

— C'est un explosif militaire serbe.

— Mais des Kosovars auraient pu en voler durant la guerre, non ?

— Ça, c'est possible, évidemment. Mais je te rappelle que je ne suis pas un Albanais du Kosovo. Je suis un pur produit de Vlore. Tout comme ceux de Soleure.

J'abaissai le canon de mon arme et le pointai vers le sol, mais demeurai néanmoins vigilant. En dépit de la confiance relative que j'avais en Ibrahim Kurtaj – c'était un homme d'honneur – la prudence s'imposait.

— Avec tes origines, tu as des contacts avec tous les ressortissants des anciennes régions de l'ex-Yougoslavie, Brahim. Crois-tu que tu pourrais te renseigner en toute discrétion au sujet de PEP 500 qui circulerait dans notre pays ?

Le patron du Lacus Café me lança un regard noir et interrogateur.

— C'est du PEP 500 qui a tué ton collègue ?

Je ne répondis pas, mais mon silence valut toutes les réponses positives.

Kurtaj reprit :

— Je peux essayer, Mikee. Mais je ne te promets rien.

Je remerciai l'Albanais et lui demandai encore deux services :

— Sais-tu ce que veulent dire les mots “Гобхо” et “НИје my” ?

Je n'étais évidemment pas sûr de leur prononciation et les avais répétés de mémoire.

— Ça veut dire “Merde” et “Ce n'est pas lui”. Mais c'est du serbo-croate. Pas de l'albanais. Où est-ce que tu as entendu ça ?

— Dans la bouche de l'un des assassins de Garcia. Un manchot.

— Un manchot ?

— Ouais. Un gars à qui il manque le bras droit ou, du moins, qui souffre d'une sérieuse infirmité au niveau de ce membre.

— Un manchot serbe..., répéta pensivement le patron du Lacus Café. Je vais voir ce que je peux faire pour toi, Mikee. Mais en échange, promets-moi une chose : ne me colle plus jamais un flingue sous le nez.

Je le remerciai une seconde fois et passai le Makarov dans la ceinture de mon pantalon. Pour sceller notre "accord", Ibrahim Kurtaj m'offrit de partager une coupe de champagne. J'acceptai, même s'il y avait inadéquation avec les médicaments qui m'étaient prescrits. Suite aux événements de la soirée, je pouvais bien m'accorder une seconde exception (après celle de l'après-midi dans le cloître de la Collégiale).

Alors que nous trinquions dans la pénombre à la seule lueur de l'éclairage public, accoudés côte à côte au comptoir du Lacus Café, les reflets bleutés et alternés de gyrophares de police vinrent perturber le halo orangé provoqué par les lampadaires.

— Merde, chuchota l'Albanais. Ils vont me faire chier parce que j'ai encore un client après la fermeture.

Je posai amicalement une main sur son épaule.

— Rassure-toi, Brahim. Ils sont là pour moi. Pas pour toi. Crois-moi.

Me levant calmement du tabouret de bar, je sortis le Makarov de mon pantalon et le posai, toujours muni de son silencieux, sur le comptoir.

— Garde-moi ça bien au chaud, ajoutai-je.

Sans comprendre, ni poser de question, fidèle à sa réputation d'homme discret, le patron de l'établissement fit le tour du comptoir, cacha l'arme dans un tiroir sous la caisse et me regarda rejoindre les deux gendarmes qui m'attendaient. Ils avaient garé leur Opel Insigna sur le trottoir, juste devant la porte.

La pluie continuait de tomber en trombes. Aucune accalmie n'était prévue avant la matinée.

* * * * *

La porte de la cellule se referma sur moi dans un affreux grincement et un bruit métallique qui m'étaient familiers. J'avais moi-même actionné celle-ci à plusieurs reprises par le passé pour y enfermer des dealers et des toxicomanes interpellés. Après une première fouille réglementaire par palpation sur rue, j'en avais subi une seconde plus complète une fois au BAP, passage obligé avant tout placement en garde-à-vue.

Une voisine de Cédric Joseph avait fourni à la police une description de l'homme qui s'était "enfui" de la rue du Pommier et les policiers étaient ensuite remontés jusqu'à la Place Pury et au Lacus Café en questionnant des passants. En me voyant sortir du bar jet-set, les deux gendarmes s'étaient sentis gênés vis-à-vis d'un collègue et s'étaient excusés, indiquant avoir reçu des ordres de la hiérarchie.

J'avais ensuite été interrogé dans les formes comme "personne appelée à donner des renseignements" – le terme de suspect aurait certainement mieux convenu à la situation – sur les circonstances de la mort violente du Guinéen. J'avais reconnu m'être trouvé fortuitement sur les lieux et avoir aperçu une voiture à plaque soleuroise poursuivre sa route après l'accident. Il s'agissait là des seuls éléments ressortant objectivement de l'enquête, soit des deux conversations enregistrées que j'avais eues avec Vanessa de la CET. Les autres événements, je les avais gardés pour moi.

Mes explications n'avaient que peu convaincu mes collègues – surtout les motifs pour lesquels j'avais quitté les lieux sans attendre la police – mais ceux-ci n'avaient en réalité aucune raison valable de me maintenir plus longtemps en détention. Ils n'avaient rien contre moi. Ils m'avaient toutefois remis en cellule de garde-à-vue au terme de l'audition, le temps de vérifier mes déclarations après de la voisine délatrice et d'Ibrahim Kurtaj.

À neuf heures du matin, Lukas Meyer me fit libérer, sermonnant au passage les enquêteurs qui avaient pris ces mesures de contrainte à mon encontre, d'autant plus qu'ils avaient omis de me présenter à un médecin avant mon incarcération.

— Merci, dis-je simplement au chef du SF.

— Garde tes remerciements pour toi, Mike !, pesta-t-il une fois à l'étage de la police judiciaire. Je ne sais pas ce qui t'est passé par la tête, ni ce que tu as exactement fait cette nuit. Mais sache que je ne te couvrirai pas à chaque connerie que tu feras.

— J'enquête sur la mort de Dan.

— Ça, je l'ai bien compris, merci. Mais j'espère que cela n'implique pas de semer des cadavres à travers la ville.

— Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme, Lukas. Je te le jure.

— Je le sais bien, répondit-il. Sinon, je ne t'aurais pas sorti de cette galère. Mais mon petit doigt me dit que tu es quand même pour quelque chose dans ce qui s'est passé cette nuit.

Je ne répondis pas.

L'ascenseur s'ouvrit sur le neuvième et dernier étage du BAP. Meyer me conduisit à la cafétéria et m'offrit un soda. Alors que nous n'étions que les deux, j'en profitai pour lui demander :

— Qu'as-tu appris de plus depuis notre téléphone de cette nuit ?

— Rien. Si ce n'est que l'état-major envisage de ne pas reconduire ton contrat suite aux événements de cette nuit, qui constituent aux yeux de la hiérarchie la goutte qui fait déborder le vase suite à tout ce qui t'est arrivé depuis l'hiver passé.

Ainsi donc, j'allais peut-être me retrouver bientôt au chômage, après plus de neuf mois de dépression passés à l'assurance.

— Dans ce cas, pourquoi risques-tu ta carrière pour moi, Lukas ? Je n'en vaux pas la peine.

— Parce que tu es le seul à avoir une réelle chance de résoudre l'enquête sur l'assassinat de Dan. Tu as déjà commencé, non ?

Je lui souris.

— Sans appui dans la maison, ça va être difficile.

— Au besoin – ça veut dire seulement en cas d'ultime nécessité, insista-t-il – je serai tes yeux et tes oreilles. Mais motus...

J'avalai une gorgée de soda à même le goulot, avant de lui proposer :

— Dans ce cas, comme je n'aurai vraisemblablement plus accès au BAP avant un moment, pourrais-tu me rendre un dernier service ?

— Lequel ?

— Laisse-moi fouiller le bureau de Dan.

Je crus un instant qu'il s'étouffa avec sa boisson. Il me tança vertement :

— Là, tu exagères, Mike ! De toute façon, il a déjà été perquisitionné. Tu penses bien.

— Je m'en doute. Mais tu sais comme moi qu'il n'est parfois pas inutile de passer derrière les collègues. Lors de la perquo, ils ne savaient pas quoi chercher. Peut-être qu'un détail qui leur a échappé me sautera aux yeux. On ne sait jamais.

Meyer soupira, vida sa bouteille et se leva.

— J'ai besoin d'aller aux toilettes. Tu échappes donc à ma vigilance durant cinq minutes. Je n'ai rien vu, rien entendu. Mais après, tu files sans discussion.

— OK. Merci Lukas.

Le chef du service forensique quitta la pièce. Un chic type. Je ne savais pas comment je pourrais un jour lui renvoyer l'ascenseur.

Je profitai de son absence pour gagner le bureau de Garcia à travers les couloirs du neuvième. Par chance, je ne croisai aucun collègue. Je passai devant mon bureau, inoccupé depuis plus de neuf mois. Une boule se forma dans mon estomac. Peut-être ne le reverrais-je jamais. Si ce n'est pour faire mes cartons. J'y avais cependant bien peu de choses personnelles. Ces dernières avaient toutes été transférées dans ma chambre à Perreux ou dans mon studio du centre-ville.

Situé dans l'aile nord-ouest du bâtiment, le bureau du défunt chef de la brigade des stup – le commissariat RTS comme on disait maintenant – était en désordre. Il respirait encore le passage des premiers enquêteurs, qui n'avaient pas jugé utile de s'attarder à le ranger après la fouille.

Je remarquai d'entrée la disparition du disque dur de l'ordinateur. Celui-ci devait certainement être analysé par le service informatique. De toute façon, l'accès au PC de Garcia ne m'aurait été d'aucune utilité puisque je n'en connaissais pas le mot de passe.

Les murs de la petite pièce étaient froids, presque dénués d'ornements. Un plan I2 de l'opération Lagos récapitulait les liens téléphoniques entre les différents protagonistes, reliant les photographies de ceux-ci au moyen de multiples flèches de couleur. Un second plan relevait ceux de l'affaire "Pilotic"; ainsi avait été baptisée l'enquête tournant autour d'Ibrahim Kurtaj et du Lacus Café. Je le découvris, mais rien de nouveau n'attira mon attention. À mon grand soulagement, je constatai que je n'y figurais pas.

Sur le mur d'en face, une affiche annonçant la participation de Garcia à une journée de conférences sur les stupéfiants trônait à la droite de plusieurs cartes postales de différentes destinations. Celles-ci entouraient une carte géographique de l'Europe, sur laquelle un point dessiné au feutre vert attira mon attention. Il recouvrait la ville de Dubrovnik en Croatie. Les paroles, ainsi que les images sombres et floues du manchot me revinrent à l'esprit. C'était peut-être une coïncidence. Ou peut-être pas.

Sur le bureau du chef des stup se trouvait une pile de projets de rapports dans des fourres transparentes de diverses couleurs. Ceux-ci lui avaient été remis par ses hommes pour corrections et transmission au ministère public. À côté, dans un autre bac en plastic, gisaient des papiers administratifs de toutes sortes, dont notamment des plannings et des décomptes d'heures. Ceux-ci étaient posés en vrac et non triés.

Je jetai un coup d'œil aux deux piles de paperasse et fus sur le point de stopper mes recherches, lorsqu'une fourre colorée attira immédiatement mon attention.

— Merde..., soufflai-je, interloqué.

Dans cette fourre se trouvaient les deux versions du rapport de la police genevoise relatif à l'accident de la route qui avait coûté la vie aux trois membres de la famille Donner vingt-et-un ans auparavant : le rapport original faisant état de la mort du petit Michaël et sa version falsifiée par Louis De Bosset pour expliquer le décès de mes "vrais parents".

Comment et pourquoi Daniel Garcia était-il entré en possession de cette seconde version ?

Peut-être avait-elle été retrouvée par la police lors de la perquisition effectuée dans le cadre de l'enquête relative au décès de mon père adoptif ?

Le cas échéant, qu'est-ce qui aurait pu pousser Dan à comparer les deux versions du rapport ?

Et quelles conclusions en aura-t-il tirées ?

Juste avant de mourir dans l'explosion, il m'avait dit que nous devrions parler de l'hydre que j'avais réveillée. Or, dans ce bureau du BAP, seul le contenu de cette fourre semblait me concerner. L'hydre en question était-elle liée à ces rapports ?

Je les parcourus une nouvelle fois. Apparemment, Garcia n'y avait fait aucune annotation. Je retrouvai néanmoins dans la même fourre plastifiée, griffonné à la main, le numéro du Hilton de Dar-Es-Salaam. C'est du téléphone fixe de cet hôtel de la capitale tanzanienne que j'avais appelé Dan en décembre de l'année dernière pour lui demander un double service : requérir de la police genevoise l'original du rapport d'accident Donner et me l'envoyer par e-mail.

Pourtant, je n'avais jamais rien dit de mon lieu de séjour africain au chef des stups.

Alors, pourquoi ce dernier avait-il donc jugé utile d'identifier l'origine de mon appel ?

L'avait-il fait après la mort de Louis De Bosset et ma première hospitalisation à Perreux ?

Certainement.

Revoir ainsi les rapports d'accident relatifs à "ma mort" – en fait, celle du vrai Michaël Donner – souleva en moi une montagne d'émotion et de souvenirs souvent mauvais.

Je revis la confrontation finale avec le vieux PDG de la BCCG, son fidèle serviteur pygmée Mwanga et ses dents acérées comme des lames de rasoir, mon épaule blessée par une balle de la Confrérie, ma fuite du Kenya vers la Tanzanie, l'affrontement avec les banquiers dans le Massai Mara, les meurtres des enfants dans la réserve africaine, celui de mon père Mwaï Ouko et de ma mère Mariana Ouko, la nuit incestueuse avec ma sœur jumelle Vicky, les manipulations de Louis De Bosset et tout le montage diabolique qu'il avait mûrement et habilement réfléchi et construit durant vingt-cinq ans pour parvenir à ses fins : une horrible vengeance téléguidée par une jalousie malade.

Et l'un des piliers de cette machination – moi – avait été enlevé à l'âge de cinq ans et arraché à ses origines kenyanes pour prendre la place d'un orphelin décédé la nuit de Noël dans un terrible accident de la circulation à Genève, sur les bords du Lac Léman.

C'est cet accident que je revoyais – que j'imaginai en réalité sur la base de la lecture du rapport original de la police genevoise – en rêve

depuis plus de neuf mois. Il fallait que Michaël Donner meure dans mon esprit pour que je puisse enfin réintégrer la personnalité de Michaël Ouko. C'est sûrement comme ça que l'auraient analysé les psychiatres de l'hôpital de Perreux. Mais je ne leur avais jamais rien dit de mes origines. Le Kenya n'existait pas ; je ne pouvais pas en parler.

Ce rapport refaisait surface aujourd'hui, en même temps que sa version falsifiée. J'y voyais un signe. Peut-être un indice, même si les pièces du puzzle avaient de la peine à trouver leurs places. Pour l'heure, aucune image n'apparaissait dans mon esprit. Je ne voyais pas qui avait pu en vouloir à Daniel Garcia au point de l'assassiner, puis de m'éliminer dans la foulée. Rien n'avait de sens.

Dans la fourre plastifiée se trouvaient encore toute une série de notes téléphoniques relatives à des contacts avec la police genevoise. Le nom qui apparaissait le plus souvent dans ces fiches était celui de Benoît Neuhaus, l'actuel chef de la police judiciaire genevoise et, presque vingt-et-un ans en arrière, l'inspecteur auteur du rapport de l'accident Donner.

Il fallait bien poursuivre l'enquête et c'était un début de piste, aussi fragile parut-il. Je relevai son numéro de téléphone sur un bout de papier.

Soudain, une voix me fit sursauter.

— Les cinq minutes sont écoulées, Mike !

Lukas Meyer se tenait dans l'entrebâillement de la porte du bureau et je ne l'avais pas entendu venir, trop concentré ou perturbé par mes récentes découvertes.

Je reposai donc la fourre sous la pile des rapports et suivis dans les couloirs le chef du service forensique, qui me raccompagna jusqu'à la sortie du BAP. Je le remerciai une dernière fois de son aide, prétextant ne rien avoir trouvé d'intéressant dans le bureau de Dan. Il me salua et me sourit. Je compris qu'il ne me crut pas.

7.

Neuchâtel, le 6 octobre.

La terrasse de l'hôtel Palafitte affichait complet. Le soleil avait fait sa réapparition la veille en fin de journée, pour le plus grand bonheur des habitants du littoral. En cette pause de midi, ils s'étaient précipités pour profiter des dernières chaleurs de l'année, envahissant les moindres espaces du bord du lac.

Pour la première fois depuis une dizaine de mois, je me sentais presque bien. Des picotements parcouraient mon corps, spécialement mes jambes et mon abdomen. Je payais cash les dix kilomètres de course à pied que je m'étais imposé le jour précédent, à ma sortie du BAP. La boue de la piste forestière qui m'avait conduit de l'ancien hôpital des Cadolles à la Roche de l'Ermitage avait pesé lourd sur mes baskets restées au placard durant plus de neuf mois. Le surpoids et le manque d'entraînement m'avaient contraint à deux haltes. À bout de souffle, j'avais plusieurs fois ressenti les battements emballés de mon cœur dans les tympanes. La crise cardiaque guettait. À seulement vingt-six ans.

Mais avant ce footing, j'avais pris rendez-vous par téléphone avec Benoît Neuhaus. Par un heureux hasard, le chef de la police judiciaire du canton de Genève était resté à Neuchâtel après l'enterrement de Daniel Garcia, pour assister au colloque de médecine dirigé par l'un de ses meilleurs amis. Une aubaine qui m'avait évité un aller et retour dans la cité de Calvin, à l'extrémité ouest du Lac Léman.

Le choix de l'hôtel Palafitte par les deux Genevois pouvait difficilement trouver critique à mes yeux. C'était le site de luxe par excellence du littoral neuchâtelois. Construit pour l'exposition nationale de 2002, il avait été voué à la destruction, comme les autres installations à caractère éphémère de la manifestation. Mais son succès et la beauté du site dénaturant au minimum les rives lui avaient permis de jouer les prolongations, au grand dam de certains écologistes.

Un peu plus loin à l'est, vers la plage de Saint-Blaise, spot réputé pour les sports de glisse aquatiques, une école de kite-surf semblait

attendre désespérément les premiers signes d'une bise annoncée par la météo. Mais le soleil et les chapeaux n'en voulaient pas.

Lunettes foncées sur les yeux, cocktail sans alcool à base de jus de pêche au bout d'une paille, je profitai d'emmagasiner le maximum de vitamine D avant la venue des mauvais jours, rattrapant les trois dernières semaines cloîtré dans ma chambre de Perreux suite à mon énième dépression de l'année. La nuit que je venais de passer dans mon propre lit avait également contribué à me revigorer.

Et ce soir, je remettrais le couvert avec dix nouveaux kilomètres de jogging, histoire de guérir le mal par le mal : les atroces courbatures qui commençaient déjà à envahir mes quadriceps. La séance de stretching après l'effort n'avait pas suffi.

Tandis que je repoussai ma chaise et étendis mes jambes sous la table réservée au nom de Neuhaus, je vis arriver deux grands gaillards en costume trois-pièces. Le premier, plutôt maigre, m'était familier. Habillé intégralement de noir – y compris sa chemise et sa cravate – il affichait une classe sobre. Le chef de la police judiciaire genevoise était un personnage médiatique (surtout dans la métropole lémanique) et je l'avais déjà aperçu, sans vraiment m'y intéresser, dans le *Matin* Dimanche ou à la télévision suisse romande. Mais je l'avais aussi repéré dans la Collégiale, au milieu des corps de police d'autres cantons. Outre son look aux couleurs gothiques, il avait la particularité d'être chauve.

Quant au second qui l'accompagnait, je ne l'avais jamais vu. Habillé de manière plus classique, il n'en était pas moins élégant et cachait mal, sous son veston de cachemire, une stature athlétique en dépit de son âge.

Les deux hommes, auxquels je donnais au jugé la cinquantaine – peut-être un peu plus – s'arrêtèrent vers un serveur et lui demandèrent quelque chose. Celui-ci leur indiqua la table où je me trouvais. Eux non plus, évidemment, ne me connaissaient pas. Ils s'avancèrent et Neuhaus prit l'initiative, en me tendant la main :

— Inspecteur Ouko, je présume ?

C'est ainsi que je m'étais annoncé – sous mon vrai nom après tout, même s'il n'avait rien d'officiel – pour éviter le cliché d'un "Donner" posant des questions sur une famille Donner.

— Lui même, répondis-je en me levant et en retirant mes lunettes de soleil pour les saluer.

La poignée de main fut viril.

— Je vous présente le docteur Yves-Charles Neville, un ami très cher et le meilleur chirurgien que les HUG – les hôpitaux de Genève – et peut-être même la Suisse entière connaissent actuellement.

La seconde poignée de main manqua de me rompre les os

métacarpiens. La paume du médecin mesurait le double de la mienne. Un bref instant, je me demandai comment il pouvait opérer avec de telles paluches ; une image digne de celle d'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

En me saluant presque obséquieusement, l'athlète afficha, en dessus de son petit boc taillé en fine pointe, un sourire sculpté par l'effort physique régulier et par des heures d'orthodontie.

— Cela vous gêne-t-il si le docteur Neville assiste à notre entretien ?, relança Neuhaus. Je précise d'emblée qu'il lui arrive de travailler comme expert pour la police et la justice de notre canton, et qu'il est donc au fait de la notion de secret de fonction.

— Absolument pas, mentis-je.

Je ne voyais pas très bien en quoi l'accident de la famille Donner, décimée il y a pratiquement vingt-et-un ans, pouvait intéresser un éminent chirurgien des HUG.

Mais je comprenais aussi que le chef de la police judiciaire genevoise ne veuille pas laisser en plan son meilleur ami, qu'il était justement venu écouter dans le cadre de ce colloque de médecine organisé au HNE. Je tolérai donc l'idée de questionner l'auteur du rapport en présence de cette tierce présence. Après tout, peut-être que ce dernier pourrait au besoin préciser les termes des trois rapports d'autopsie de l'époque, si tant est que cela me fût utile, ce dont je doutais.

— Est-ce que vous avez un domaine de prédilection ? ajoutai-je à l'attention de Neville.

— La chirurgie cardiaque, répondit-il avec un brin de fausse modestie.

— Alors, peut-être devrai-je recourir à vos services tout prochainement, plaisantai-je en pensant à l'effort physique que je m'étais imposé la veille en fin d'après-midi et que j'étais prêt à répéter ce soir.

J'expliquai la boutade. Ils rigolèrent poliment, puis nous commandâmes à dîner avant d'entamer le sujet pour lequel j'avais sollicité cette entrevue. Un tartare de palée du lac, suivi d'une assiette de filets de perches, le tout agrémenté d'un bordeaux blanc sec – les Genevois rechignèrent à déguster un vin de la région – convinrent aux trois.

En attendant l'entrée, Neville me relança sur le sujet médical :

— C'est surtout votre visage qui aurait besoin d'une légère intervention de chirurgie esthétique, si vous me permettez. Au besoin, je connais un confrère qui...

— Mes cicatrices me conviennent, docteur, le coupai-je aimablement.

— C'est votre choix, évidemment. Cela dit, la plupart des traces devraient disparaître avec le temps. Celui qui vous a recousu a fait du bon travail.

— Je ne manquerai pas de le lui dire.

Intérieurement, je remerciai Laura Marty. La légiste avait conservé à l'évidence quelques bons réflexes de la fac pour recueillir ainsi les éloges d'un spécialiste. À moins que la politesse ne l'emportât chez lui sur le franc-parler, ce qui n'était pas exclu.

— Comment avez-vous fait cela ?, demanda Benoît Neuhaus en parlant de mon visage.

— Ma télévision a implosé à cause de la foudre alors que je regardais une émission de télé réalité.

La réponse – certes stupide – m'était sortie comme ça, sans réfléchir. Tout le monde savait bien qu'il fallait éteindre son poste de tv lorsqu'il y avait de l'orage. Mais en réalité, personne ne le faisait.

Le sommelier apporta le vin et le fit déguster au docteur Neville, qui approuva le choix. J'en profitai pour changer de sujet :

— Comment trouvez-vous Neuchâtel ?

— J'aurais préféré y venir en d'autres circonstances, répondit le chef de la PJ genevoise. Je veux évidemment parler de la mort de votre collègue Garcia et non du colloque fort intéressant de mon ami Yves-Charles ici présent.

Neville sourit poliment.

— C'est une très belle région, bien plus intime que le riviera lémanique, compléta-t-il. J'y achèterais volontiers une résidence secondaire, je crois.

Neuhaus se moqua gentiment de lui.

— J'aurais dû faire des études de médecine. Tu n'en as pas assez avec ta villa du bord du lac et ton chalet de Verbier ? Et avec tes revenus et ta fortune, tu pourrais louer une chambre à l'année dans cet hôtel.

Le chirurgien ne répondit pas, mais se tourna vers moi et me demanda :

— Est-ce que vous connaissez Genève, monsieur Ouko ?

— Un peu, répliquai-je évasivement.

Il crut que le sujet de m'intéressait pas vraiment. En réalité, je n'estimais guère opportun d'expliquer à un inconnu que j'avais passé une partie de mon enfance dans l'orphelinat Sainte-Anne. Cette information aurait suscité une avalanche de questions que je ne me sentais ni l'envie, ni la force d'affronter.

Allez expliquer à un fils de riche famille – Neville devait à l'évidence en être un au vu de son éducation et de son langage – la vie

d'un pauvre orphelin !

Le tartare de palée fut servi et je constatai avec un certain amusement les gestes maniérés du chirurgien, qui confirmèrent ma première impression. Il n'avait pas bâti l'entier de sa fortune de ses propres mains.

Dégustant une première fourchette de poisson cru, Neuhaus attaqua de front les motifs de notre entrevue informelle.

— Si je vous ai bien compris au téléphone, inspecteur Ouko, nous ne sommes pas ici pour parler de chirurgie ou de géographie, n'est-ce pas ?

— Exact, répondis-je en entamant mon entrée.

— Vous avez évoqué au téléphone une vieille affaire sur laquelle j'ai enquêté il y a plus de vingt ans, n'est-ce pas ?

— L'accident Donner, anticipai-je.

— C'est exact. Je m'en souviens.

— Alors, vous avez une bonne mémoire, si je puis me permettre sans vouloir vous offenser. Car vous devez en avoir traitées des centaines, des affaires d'une certaine gravité, ces deux dernières décennies.

— C'est vrai. Mais plus comme inspecteur principal que comme chef de la PJ. Depuis douze ans, je ne dirige plus vraiment les enquêtes.

— Vous excuserez ma naïveté – je suis encore un bleu – mais un accident de la circulation, ça ne relève pas de la compétence de la gendarmerie dans le canton de Genève ?

— En principe, oui. Vous avez parfaitement raison. Mais celui-ci était particulier. C'est aussi pour cela que je m'en souviens.

“Particulier”.

Le terme méritait des précisions.

— Qu'entendez-vous par là ? Auriez-vous suspecté autre chose qu'un accident ?

Neuhaus sourit.

— Je reconnais bien là la suspicion des jeunes limiers.

Il enfourna un autre morceau de poisson cru et le savoura longuement.

— Pas du tout, reprit-il enfin. Il y a certes eu un délit de fuite...

— J'ai lu votre rapport, l'interrompis-je avant qu'il ne m'explique ce que je savais déjà.

— Bien. Alors, vous avez aussi pris connaissance de ses conclusions, je suppose. Rien ne laissait présumer qu'il aurait pu s'agir d'autre chose que d'une touchette fortuite entre deux véhicules lors d'un dépassement. La vitesse et la pluie n'ont pas arrangé les choses. Et la lâcheté du conducteur de la seconde voiture, qui était peut-être aviné,

n'a pas facilité l'enquête. L'instruction a été suspendue puisque le fautif ne s'est jamais dénoncé malgré des appels à témoins dans la presse et n'a jamais pu être identifié. Mais les faits, aujourd'hui prescrits, ont tout de même pu être établis à satisfaction. Malgré ses terribles conséquences, l'accident en soi restait d'une banalité affligeante.

— Dans ce cas, pourquoi mettre sur l'enquête la PJ au lieu de la gendarmerie ?

— À cause de la personnalité des victimes. Les deux Donner travaillaient pour l'ONU. C'était sensible. Il a fallu enquêter brièvement au Palais des Nations pour fermer certaines portes et exclure la thèse de l'homicide. Et pour cela, il était préférable que l'affaire soit confiée à la PJ plutôt qu'à la gendarmerie. C'était aussi – même si ce n'était pas déterminant – une question de discrétion liée au port de l'uniforme.

— Et l'enquête à l'ONU ?

— Elle n'a strictement rien donné. Les Donner étaient tout récemment rentrés en Suisse après une mission de routine de plusieurs mois ou années à l'étranger.

Cette information me fit frissonner. Le petit Michaël Donner était revenu s'établir en Suisse plus ou moins en même temps que moi, lorsque Louis De Bosset m'avait arraché – sans que je n'en aie conscience – à mes origines kenyanes. Peut-être était-il né, tout comme moi, hors des frontières helvétiques ? Le rapport ne le précisait pas. En fait, il ne précisait pas grand chose à son sujet, si ce n'est qu'il avait cinq ans au moment de son décès et que son corps avait été retrouvé le crâne ouvert à plusieurs mètres de la Mercedes accidentée, un chien en peluche à portée de main.

Nous terminâmes les tartares de palée et, même si je n'en ressentais pas l'obligation au vu des circonstances, je m'excusai auprès du docteur Neville de parler exclusivement de notre travail de policier.

— Ne vous excusez pas, inspecteur Ouko, répondit l'éminent chirurgien. Mon ami Benoît m'avait averti et je l'ai accompagné en pleine connaissance de cause.

— Mais tu dois te souvenir de l'accident des Donner, lui rappela Neuhaus. Il avait défrayé la chronique. La Tribune de Genève en avait même fait ses choux gras, tant elle n'avait rien à écrire d'intéressant entre les fêtes de fin d'année. Ce petit garçon mort le soir de la veille de Noël...

Yves-Charles Neville parut réfléchir un instant, puis ses yeux s'ouvrirent tout grand.

— Ah oui, cela me dit effectivement quelque chose. C'est un confrère aujourd'hui décédé – Paix à son âme ! – qui avait dû

pratiquer les autopsies.

— Je confirme, répondit le chef de la police judiciaire genevoise. D'ailleurs, les rapports avaient dû corroborer la thèse de l'accident.

— Tout cela, je le sais, intervins-je. C'était résumé dans votre rapport, monsieur Neuhaus. Mais ce que je voudrais comprendre, ce sont les récents contacts que vous avez eus avec mon supérieur direct Daniel Garcia au sujet de cette affaire.

— Pauvre Dan..., souffla-t-il en guise de début de réponse.

La suite fut interrompue par le serveur, qui amena le plat de résistance : les assiettes de filets de perche du lac, sublimement présentées. Le sommelier qui le suivait compléta nos verres de l'excellent Entre-deux-mers et nous en profitâmes pour commander une bouteille d'eau minérale.

Le soleil tapait comme en plein été, brûlant de plein feu ses dernières cartouches de l'année. Le grand parasol qui protégeait les chaises et les tables en osier était le bienvenu, même s'il convenait de profiter de ce sursaut de chaleur. Bientôt, le froid et la grisaille de la veille deviendraient quotidiens.

Lorsque les employés du Palafitte s'éloignèrent, j'en profitai pour relancer Neuhaus d'un regard.

— Dan, disiez-vous ?, reprit-il. Oui, il m'a contacté. Je dirais que c'était en décembre ou janvier dernier. En tout cas, c'était en hiver. Il m'a dit à l'époque qu'il avait pu obtenir de notre service des archives une copie de mon rapport relatif à l'accident Donner et il a commencé à me poser des questions à ce sujet.

— Des questions ? Quelles questions ?, demandai-je.

— Les mêmes que vous, inspecteur Ouko. Plus ou moins. Il voulait la confirmation qu'il s'agissait bien d'un accident et voulait savoir si je détenais d'autres informations que celles qui figuraient dans mon rapport.

— Et alors ?

— Je lui ai dit ce que je vous ai répété aujourd'hui, mais en plusieurs fois.

— En plusieurs fois ?

— Oui. Déjà, nous n'avons pas dîné ensemble, ce qui permet parfois de liquider une discussion en une seule fois. Dan, quant à lui, m'a téléphoné à plusieurs reprises au sujet de cette enquête. Je dois dire que je n'ai jamais compris son acharnement.

— Vous a-t-il expliqué pourquoi ?

— Non.

— Il a quand même bien dû se justifier. Il ne vous a rien confié de particulier ? Des découvertes qu'il aurait pu faire ? Des faits bizarres ? Rien ?

— Non, rien. Enfin... la seule chose à laquelle il a fait allusion, c'est une copie falsifiée du rapport d'accident qu'il aurait trouvée lors d'une perquisition.

Je pensai immédiatement au montage que Louis De Bosset avait fait pour me parler de mes parents décédés : ce tragique accident de la route qui avait coûté la vie à Sophie et Thomas Donner et auquel j'avais miraculeusement survécu avant d'être placé à l'orphelinat Sainte-Anne de Genève. Mon père adoptif – ce monstre – était même allé jusqu'à falsifier les coupures de presse de la Tribune de Genève y relatives pour me faire croire que j'avais échappé à la mort dans ce drame.

— Quand vous a-t-il parlé de cela ?, demandai-je à Benoît Neuhaus.

— Au début de cette année, répondit-il. Peut-être en janvier ou février.

“Après ma première hospitalisation à Perreux”.

Face à mon mutisme, Dan avait donc dû enquêter sur les circonstances de la mort de mon père adoptif de son côté – une sorte d'investigation parallèle – et avait dû avoir accès aux séquestres de l'affaire, dont le fameux rapport falsifié qu'il aura ensuite comparé à l'original obtenu à ma demande et pour mon compte auprès de la police genevoise.

Pourtant, hormis Louis De Bosset et éventuellement son fidèle serviteur Mwanga, morts tous les deux, j'étais le seul à connaître la vérité au sujet des deux versions de ce document. Et cette vérité – une pure affaire privée entre mon père adoptif et moi – ne pouvait pas expliquer l'attentat contre Daniel Garcia.

J'en étais sûr.

L'explication était donc à rechercher ailleurs.

Je conclus l'aimable et délicieux repas en compagnie de Benoît Neuhaus et Yves-Charles Neville, les remerciai de leur aimable collaboration en les invitant et, à l'issue d'une coupe de fruits exotiques, les laissai regagner leur colloque de médecine.

* * * * *

Après un footing plus raisonnable en intensité que celui de la veille, au cours duquel je m'efforçai d'effacer mes violentes courbatures par de nouvelles – ce que j'appelais guérir le mal par le mal, mais un mal sain – je profitai de la tiède soirée du 6 octobre pour me rendre au Lacus Café. Comme deux jours auparavant, le bar de l'Albanais affichait complet. Le décor et les serveuses étaient les mêmes qu'au moment où j'étais venu acheter le Makarov. Chacun occupait la même

place, un peu comme si le temps s'était arrêté.

Ibrahim Kurtaj se tenait debout derrière le comptoir, à servir des bières et du champagne. De temps en temps, il encaissait un ticket ou donnait de rapides consignes à son personnel, attentif aux exigences des clients aisés qui fréquentaient l'établissement.

— Mets-moi une blanche, s'il te plaît, commandai-je en tirant un tabouret de bar à moi.

— Goutte-moi plutôt ça, me répondit-il mécaniquement, en me servant une coupe de rosé brut.

Il n'avait pas l'air franchement heureux de me voir.

— Ils t'ont laissé sortir ?, reprit-il discrètement.

— Entre collègues..., répliquai-je laconiquement avec un sourire.

Je goutai son mousseux et l'appréciai.

— Bon choix, Ibrahim, lui soufflai-je en levant ma coupe vers lui.

L'Albanais fit la moue, comme s'il s'adressait à un inculte des bonnes choses de la vie.

— Je veux, mon neveu ! À mille balles la bouteille.

Il s'éloigna et servit d'autres clients au comptoir, me laissant terminer tranquillement mon verre. Me tournant vers la salle de débit, accoudé au bar, je scrutai la salle de débit. Je ne reconnus personne, ni cadres actuels de la BCCG, ni collègues, ni "clients" de la brigade des stupés. Dans un coin, étalant ses billets sur une table, un jeune avocat que j'avais déjà aperçu dans les couloirs du BAP frimait devant ses confrères.

Depuis l'interdiction de la fumée dans les lieux publics, l'air y était plus respirable. Il n'y avait plus ces perpétuels voiles blanchâtres en suspension et les habits supportaient d'être reportés le lendemain. Les gens aux yeux rouges ne pouvaient plus, quant à eux, cacher leur addiction à l'alcool ou aux joints derrière de prétendus problèmes de lentilles de contact.

— T'en aimerais une autre ?, me demanda Kurtaj en désignant ma coupe vide.

Je déclinai son offre.

— Non merci, Ibrahim. Mais tu n'aurais pas quelque chose d'autre pour moi ?

— Tu veux ta cuvée spéciale ?

Il parlait du Makarov.

— Pas maintenant. Garde-la moi encore un peu au frais, si c'est possible pour toi.

— Pas de problème, Mikee. Mais je vais te demander un loyer si ta bouteille traîne trop longtemps chez moi.

Il rigola, avant de reprendre :

— Alors, qu'est-ce que je peux te servir ?

Je répondis en baissant la voix.

— Les renseignements que je t'ai demandés.

Son visage changea d'expression et redevint sérieux. Il appela sa jeune serveuse.

— Anita ! Je dois m'absenter deux minutes. Tu sais ce que tu dois faire.

Elle acquiesça d'un signe de tête de l'autre bout de la salle de débit, tout en débarrassant une table de ses verres et bouteilles vides.

— Suis-moi, me dit-il ensuite.

Je m'exécutai et il m'entraîna dans son appartement, qui se situait dans les étages du même immeuble. Je connaissais l'endroit. J'y étais déjà allé une fois, le jour où je l'avais informé des machinations de Louis De Bosset à son encontre et qu'il m'avait remis pour la première fois une arme avec silencieux au marché noir. C'était la veille de Noël de l'année dernière.

Dans son salon décoré des dernières technologies en matière de son et image – je ne voulais pas savoir d'où venaient ses revenus vraisemblablement supérieurs à ceux qu'il retirait réellement de l'exploitation du Lacus Café – il m'invita à prendre place et ouvrit une bouteille de Bollinger. Je me serais presque cru dans un face à face digne des James Bond des sixties, si le smoking n'avait pas fait défaut dans la scène. Passer de l'ambiance surchauffée du bar jet-set au calme d'une petite musique balkanique accommodée de bulles d'une des meilleures cuvées de la prestigieuse marque de champagne, Kurtaj savait y faire pour raviver les souvenirs de la guerre froide qu'il avait connue dans son enfance, dans une Albanie fermée à tout étranger.

— À ta santé, Mikee !, me dit-il avec son accent de l'est à couper au couteau.

— À la tienne, Brahim !

Nos coupes s'entrechoquèrent dans un tintement de cristal. Puis il prit place dans un large fauteuil en face de moi et m'annonça :

— J'ai les informations que tu souhaites. Mais avant tout, tu dois me promettre deux choses.

— Dis toujours.

— Promets d'abord.

— Il est difficile de promettre quelque chose quand on ne sait pas ce que l'on va recevoir en retour.

Il éclata de son rire sonore.

— Tu es dur en négociation, mon petit. J'aime ça.

Il prit une large rasade de Bollinger dans la bouche, la dégusta en faisant tourner le mousseux autour de sa langue et l'avalala.

— Premièrement, reprit-il, mes amis soleurois n'ont rien à voir dans toute cette histoire. Comme je te l'ai dit, ils sont albanais comme moi et non serbes ou croates. Je leur ai posé des questions et ils m'ont répondu franchement. Ils me respectent et ils ont confiance en moi. Donc, tu dois me promettre de ne pas les embêter.

— Je veux bien. Mais il y a des Serbes ou des Croates qui se promènent en Porsche Cayenne noire avec de fausses plaques soleuroises. C'est un fait. Tes amis, ils n'ont rien entendu à ce sujet ?

— Je vais y venir. Mais la seconde promesse que tu dois me faire, c'est de ne me poser aucune question sur mes sources.

— D'accord..., m'engageai-je non sans une certaine hésitation.

L'Albanais vida sa flûte d'un trait. J'en fis de même et il nous resservit.

— Vers la fin du conflit en ex-Yougoslavie, reprit-il, une très importante quantité de PEP 500 a été dérobée dans un entrepôt militaire de Srebrenica.

— En Bosnie ?

— Exact. Là où a eu lieu en juillet 1995 le tristement célèbre génocide dirigé par le général Mladic. Jusque là un peu frileuse en dépit des casques bleus déployés sur le terrain, la communauté internationale s'est réveillée. Les forces de l'ONU ont déclenché l'opération Tempête en août 1995, ce qui a fait reculer les Serbes. Et le 21 décembre 1995, les accords de Dayton mettaient fin au conflit.

— Qui a volé le Semtex ?

— Les Serbes, alors qu'ils reculaient. Au moins dix camions sous les ordres du colonel Sadik Jankovic et de son fidèle second, le capitaine Besnik Samic, ont emporté un minimum d'une tonne de PEP 500.

— Que sont devenus ces explosifs ?

— Personne ne les a jamais retrouvés. Des rumeurs disaient que le convoi avait été attaqué et détruit par des F16 américains. D'autres prétendaient que la pentrite avait été récupérée par les Bosniaques. Mais personne n'avait de preuve, jusqu'au jour où des attentats au PEP 500 ont été perpétrés.

— Par les Serbes ou les Bosniaques ?

— Ni l'un, ni l'autre. Par des groupuscules terroristes de tout bord, en différents endroits de la planète. C'est là que l'on a appris que les explosifs dérobés à Srebrenica existaient encore et se négociaient entre trois et quatre cents euros dans les territoires de l'ex-Yougoslavie, pour se revendre jusqu'à dix à quinze fois plus cher dans les pays capitalistes.

— Qui les a mis sur le marché ?

— Ça, on ne le sait pas encore exactement. On a des soupçons. Je vais y venir. Mais ce que je peux déjà te dire, c'est qu'ils s'écoulent au

compte-gouttes. Et encore aujourd'hui, il doit en rester un important stock quelque part.

— Et que sont devenus le colonel Sadik Jankovic et le capitaine Besnik Samic ?

— C'est justement sur eux que se portent de sérieux soupçons. Ils ont disparu après le vol des dix camions. Leurs corps n'ont jamais été retrouvés et personne ne les a revus. Jusqu'à l'année dernière.

— Que s'est-il passé ?

— Des rescapés du massacre de Srebrenica ont cru les reconnaître sous les traits de deux prétendus réfugiés kosovars : Sadik Salihu et Besnik Mehmetaj.

— Où ça ?

— Ici, en Suisse. À Genève.

— Et ?

— Une enquête a été menée, mais elle n'a pas permis d'établir l'identité exacte de ces deux personnes, qui ont disparu de la circulation dès que la justice internationale a fait connaître son intérêt.

— Comme par hasard...

— Le Tribunal pénal international pour les crimes de guerre commis en ex-Yougoslavie a délivré un mandat d'arrêt contre les deux militaires serbes, y compris sous le nom de leurs alias éventuels.

— Et combien de chance y a-t-il pour que Salihu et Mehmetaj leur correspondent ?

— Pour le TPIY et la Procureure Carla Del Ponte, il y a incertitude. Mais selon mes sources, l'information est fiable. Il faut que tu saches que Besnik Samic est un fou dangereux, qui a commis les pires atrocités durant la guerre. Certains l'ont surnommé le "Boucher de Mostar". Remarque, il l'a en partie payé de sa personne, puisqu'il y a laissé un bras. Le droit...

"Le manchot !"

Mon sang ne fit qu'un tour et je reposai la coupe de Bollinger sur la table basse du salon. Ainsi, les assassins de Dan Garcia seraient d'anciens gradés de l'armée serbe en fuite. Les informations se recoupaient. Je tenais enfin une piste sérieuse. Je savais que ceux que je recherchais étaient au moins au nombre de deux, qu'ils parlaient le serbo-croate, qu'ils étaient en Suisse et se promenaient avec un véhicule (faussement) immatriculé dans notre pays, et qu'ils avaient utilisé du PEP 500 pour commettre leur forfait.

Mais pourquoi ?

Qu'est-ce que Dan Garcia pouvait avoir à faire avec eux ? Cela n'avait aucun sens.

— Où sont-ils à l'heure actuelle, ces deux réfugiés prétendument kosovars ?, demandai-je à Kurtaj.

Ce dernier haussa les épaules.

— Ils peuvent se trouver n'importe où en Europe.

— Et encore, sous d'autres pseudonymes, je suppose ?

— Tu supposes bien, Mikee. Cela fait maintenant plus de quinze ans qu'ils sont en cavale. Ils ont appris à se fondre dans la masse.

Soudain, une idée germa dans mon esprit.

— Tu as dit que Jankovic et Samic sont recherchés pour crimes de guerre. C'est juste ?

— Par le TPIY, c'est exact.

— Alors, j'ai mes sources. Mais cela nécessitera que j'ouvre certaines portes. Merci Brahim !

Sans le savoir, Kurtaj venait de me fournir bien plus d'informations utiles qu'il ne le pensait. Le patron du Lacus Café parlait de la guerre en ex-Yougoslavie comme s'il l'avait vécue, alors que son dossier à la police indiquait sans ambages que l'Albanais n'avait fait que suivre le mouvement de l'afflux massif de réfugiés kosovars vers les pays de l'Europe de l'ouest. En réalité, Ibrahim Kurtaj n'était qu'un "profiteur de guerre", à l'instar de beaucoup de ses compatriotes qui avaient saisi l'occasion du conflit voisin pour fuir l'Albanie et s'enrichir grâce à divers trafics. Avant de se lancer dans celui de l'héroïne et de la cocaïne, il avait débuté par un commerce à l'apparence légale, mais totalement amoral : celui des vitres vendues à des prix surfaits dans la zone de conflit balkanique, pour remplacer celles qui avaient éclaté sous l'effet des bombardements.

C'est avec cet homme, que j'avais tenté de traquer sans succès durant mon année à la brigade des stupés, que je trinquais ce soir à coups de flûtes de Bollinger. La bouteille y passa.

Neuchâtel, le 7 octobre.

Je me réveillai dans mon studio du centre-ville avec un début de migraine carabinée. À l'évidence, l'abus de petites bulles y était pour quelque chose. Un Xanax et un Alcaselzer accompagnèrent un café sauvage et un bol de céréales. J'avais la tête dans le cul.

Un bon footing me la remettrait bien vite en place. Depuis le début de la semaine, j'avais déjà perdu trois kilos, en dépit des abus épisodiques d'alcool et du riche dîner de la veille au Palafitte. Entre deux enjambées courbaturées, mon corps retrouvait gentiment goût aux plaisirs de la vie. Et ces plaisirs passaient par le sport, la seule vraie philosophie que m'avait enseignée Louis De Bosset – *mens sana in corpore sano*, un esprit sain dans un corps sain.

Mais avant cela, j'avais une porte à ouvrir sur mon proche avenir. Le pantalon de mon complet était resté négligemment accroché à la poignée de mon armoire à habits. Je sortis de sa poche la carte de visite et composai le numéro de téléphone que j'y trouvais.

Après trois sonneries, une voix grave et assurée se fit entendre :

— Costanza.

J'hésitai un instant, puis m'annonçai à mon tour.

— Euh, bonjour. C'est Michaël Donner à l'appareil.

Un blanc. Mon appel avait fait mouche.

Je me rappelai l'athlète aux cheveux poivre et sel coupés en brosse, emballé dans son costume trois pièces Cerruti.

— Monsieur Donner, quelle surprise ! – le ton restait assez neutre et calculé – Je ne m'attendais pas à ce que vous me rappeliez si rapidement.

— Vous m'avez pourtant invité à le faire de façon... disons assez pressante, non ?

Il ironisa :

— Vous cédez rapidement à la menace...

— On peut se voir ?, demandai-je.

— Bien sûr. Disons lundi matin à la première heure.

Cela me laissait la perspective d'un long week-end de sport et de repos, à l'inverse du dernier que j'avais passé à végéter entre les murs de l'hôpital psychiatrique de Perreux. Le programme me convenait.

— D'accord. Où ça ?

— Au siège de la BCCG.

J'acceptai le rendez-vous, qui me rapprocherait de mon but bien au-delà de mes premières espérances.

* * * * *

Comme prévu – et peut-être assez étonnamment – le samedi et le dimanche furent paisibles. Je déconnectai complètement de l'affaire, prenant pour la première fois depuis longtemps le temps de m'occuper de moi, de me soigner, de tenter de me rendre plaisant à mes propres yeux. Tâche ardue s'il en fut.

Je me surpris à sortir au cinéma, seul. Une comédie britannique décalée – je ne me souvins même pas du titre une fois devant l'écran du Strada, un paquet de popcorns à la main – s'avéra un choix un peu hasardeux mais assez décontractant. Même si le rire ne m'avait pas fait venir les larmes, j'avais néanmoins passé un bon moment de détente, au milieu de tous ces couples naïfs ignorant qu'ils côtoyaient un assassin ou un justicier. Un justicier assassin.

J'avais également réhabitué mon estomac au plaisir de quelques mets simples à l'emporter : les fameux plats de sushis et sashimis de la gare, ainsi que les délicieux falafels de l'Ami Ami. Deux petits take-away que j'avais régulièrement fréquentés durant mon école de police et la première année que j'avais passée aux stups comme inspecteur.

Course à pied, natation et fitness complétèrent les moments creux du week-end, contribuant à forger – même si le chemin paraissait encore long – le nouveau Michaël Ouko. Évidemment, ce nom demeurerait secret et je continuerais de porter celui de Donner aux yeux du monde. Seule mon âme connaissait la vérité, mais cela me suffisait.

Le milieu que je m'apprêtais à conquérir voulait voir de la force et de l'assurance. Et j'allais lui en donner, au moins en apparence.

* * * * *

Neuchâtel, le 10 octobre.

Comme je n'avais qu'un seul complet, je veillai à ne pas mettre la même cravate que le jour de l'enterrement de Daniel Garcia. En réalité, je m'en fichais un peu de savoir ce que penserait un friqué en costume Cerruti d'un jeune flic au seuil de la révocation. C'était plus pour moi-même que j'avais pris cette précaution vestimentaire au rabais.

Une sorte de sursaut d'orgueil personnel.

Après tout, j'étais le fils légitime du défunt PDG de la Banque commerciale de crédit et de gestion et j'étais le seul à connaître la vérité sur les épreuves que m'avait fait traverser mon père adoptif. Sa succession avait été gelée en attendant que je prenne une décision : l'accepter ou la répudier. Depuis bientôt dix mois, les regards de l'un des établissements privés les plus puissants de la place financière helvétique étaient tournés vers moi sans que je ne le sache vraiment.

Les attentes étaient à la fois discrètement exacerbées et empreintes de méfiance, en raison de mon bilan de santé fluctuant depuis la mort de celui que toutes et tous considéraient comme une véritable icône de la finance et de la justice.

J'ignorais bien évidemment qui, parmi les nouveaux cadres et employés de la BCCG, connaissait ce que Louis De Bosset avait appelé son "œuvre de bienfaisance" : la machine à traquer les criminels de guerre à travers la planète et les remettre entre les mains des cours pénales internationales pour instruction et jugement.

En pénétrant ce matin-là dans la banque, je ressentis comme une impression étrange : celle de rentrer enfin chez moi après une longue période d'absence. Comme si mon esprit prenait possession des lieux, tout en ne sachant pas encore si mon corps allait faire mieux – ou pire – que le précédent PDG, dont le siège n'avait pas été repourvu.

En passant dans le hall principal, je sentis le poids des regards sur mes épaules en apparence solides, mais qui menaçaient de s'étioler comme la cendre d'un papier à chaque étage que je franchirais et qui me conduirait vers le grand bureau d'ébène.

Anthony Costanza m'accueillit en bas des escaliers qui menaient dans l'ancre du monstre.

— Cher monsieur Donner, soyez le bienvenu ici !

Le ton était un peu trop obséquieux pour sa carrure et sa coupe viriles, mais sa poignée de main me rappela la réalité. Un étai.

— Monsieur Costanza, le saluai-je poliment, imitant son attitude.

— Suivez-moi, voulez-vous ?

Je m'exécutai et il m'emmena dans les étages jusqu'à une vaste salle aux parois d'un bois précieux, entrelacées de grands miroirs, au milieu de laquelle trônait une table octogonale pouvant accueillir seize personnes. Je devinai que le conseil d'administration devait y siéger.

Il m'invita à prendre place :

— Où vous voulez, précisa-t-il en désignant le choix de chaises vides. Vous prendrez un café ?

Je m'assis et acceptai la proposition.

Les grandes mains saisirent alors un combiné téléphonique dans un coin de la pièce et composèrent un numéro abrégé.

— Bonjour Alexia, c'est Anthony, s'annonça-t-il. Je suis dans la salle

Nuremberg avec monsieur Donner. Pourriez-vous nous apporter deux cafés ? Merci.

Il raccrocha.

“Père” n’avait pas résisté : dans l’un de ses accès de mégalomanie, il avait même baptisé ses bureaux avec les symboles sur lesquels reposait son œuvre. Costanza le savait-il ? Et Alexia, la jeune secrétaire personnelle du défunt PDG qui semblait toujours en place et préposée aux cafés, allait-elle pouvoir m’aider ? Ou la diabolique Confrérie des dix avait-elle emporté tous ses secrets dans la tombe ?

Après une heure de discussion avec le représentant du conseil d’administration, j’acceptai son offre. Bien que je ressentisse une certaine peine à comprendre la volonté de cet organe – Costanza m’expliqua qu’il ne faisait en réalité qu’appliquer les dernières volontés de mon père adoptif, ce dont je doutai – j’y voyais dans l’immédiat l’occasion de poursuivre l’enquête sur la mort de Daniel Garcia et, à moyen terme, celui de démissionner de la police pour un emploi auquel j’avais aspiré durant toutes ces dernières années avant les terribles révélations de l’hiver passé.

* * * * *

Lorsque je pris possession du grand bureau de père au quatrième étage de l’immeuble de la Place Pury, un frisson me parcourut. Hormis un nouveau fauteuil en cuir de luxe derrière le plateau d’ébène, le décor n’avait pas été touché. Les membres de la direction s’étaient probablement dit qu’à part le fauteuil roulant dans lequel Louis De Bosset était cloué les derniers mois de sa vie, reprendre les lieux tels quels me toucherait.

Ils avaient eu raison, mais pas nécessairement dans le sens escompté. Je ressentis en réalité un profond dégoût en apercevant certains objets personnels, comme le cendrier d’ébène garni de sable ou les quelques lettres de créance au nom du défunt PDG garnissant les murs de la pièce.

Avoir revu la jeune Alexia après plus de dix mois m’avait ému. Anthony Costanza m’avait appris qu’elle deviendrait ma secrétaire personnelle ; la part humaine de l’héritage.

Le représentant du conseil d’administration m’avait aussi indiqué qu’en temps voulu, je pourrais choisir mon équipe directrice. Mes cadres. Je m’étais alors rappelé les critères d’engagement de Louis De Bosset, César Prince et Grégory Tardi : le gène criminel. J’avais donc promis à l’athlète de ne rien bouleverser durant mes six premiers mois, que je considérerais comme une période d’essai. Ma sagesse lui avait plu. J’avais pu le lire dans ses yeux d’un gris-bleu froid.

Parmi ses recommandations, l'organe de la banque m'avait aussi assez fortement suggéré de poursuivre une thérapie ambulatoire chez un psychiatre privé renommé, dont les généreux honoraires seraient pris en charge par l'établissement. De la sorte, le spécialiste serait à ma disposition selon mes horaires et la fluctuation de mes nécessités, au besoin à une fréquence et pour des prestations dépassant largement celles prises en charge par les caisses maladie.

La première chose que je fis en pénétrant dans le bureau fut de me laisser glisser dans le grand canapé de cuir noir, celui-là même que j'avais jadis déplacé devant les baies vitrées donnant sur la Place Pury pour mes observations nocturnes de la Bête. En contrebas, la vie battait son plein. Les bus se croisaient entre les passants. Tout le monde semblait avoir oublié les événements de l'hiver dernier. Tout le monde, sauf moi.

La statue de David De Pury, qui trônait au milieu de la place sur son socle de pierre, me rappela la mise en scène macabre de l'exécution de Julius Kibaki par la Confrérie des dix.

Une vague de tristesse m'envahit en même temps que le passé ressurgissait devant mes yeux déjà embués par les larmes. J'aurais certainement pleuré si une douce voix n'avait interrompu mon flot de souvenirs.

— Vous avez besoin de quelque chose, monsieur ?

Je me retournai. Ma nouvelle secrétaire se tenait dans l'entrebâillement de la double porte.

— Non merci, Alexia, répondis-je.

— En tout cas, n'hésitez pas, monsieur. Je vous laisse vous installer.

— Merci, renouvelai-je un peu gêné, peu habitué à une telle situation.

Elle s'en alla. Sur le grand bureau d'ébène, elle avait déposé une boîte de truffes au chocolat de chez Wodey. Elle s'était donc souvenue de mes goûts d'adolescent, lorsque je venais rendre visite à mon père adoptif sur son lieu de travail. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant l'attention.

Je me levai du canapé, me dirigeai vers le bureau et pris place dans mon nouveau fauteuil de PDG. Il était confortable. Mais étais-je fait pour une telle fonction ? En supporterais-je la charge et les responsabilités ? C'était peut-être une étape éphémère de ma vie professionnelle, raison pour laquelle j'avais décidé de ne pas envoyer immédiatement ma lettre de démission à l'état-major de la police neuchâteloise. Et il faisait également partie de l'accord que j'avais passé avec le représentant du conseil d'administration que la succession de Louis De Bosset à la tête de la BCCG ne serait pas communiquée aux médias avant que je n'y consente expressément. La

vacance du poste de PDG et l'intérim assurée depuis dix mois par Costanza demeurerait la situation officielle jusqu'à nouvel ordre.

Je jetai un nouveau coup d'œil circulaire dans la pièce. Ce que je cherchais devait s'y trouver, mais je ne savais pas sous quelle forme. La police n'avait en tout cas rien trouvé de tel dans la maison privée au moment de la mort de mon père adoptif et ce dernier n'avait pas d'ordinateur personnel sur son bureau.

Je pressai le bouton de l'interphone.

— Oui monsieur ?, résonna la voix de ma secrétaire.

— Dites-moi, Alexia, mon père gardait-il des dossiers sensibles quelque part ?

— Dans mon bureau, monsieur. Tout ce qui concerne la gestion de la banque s'y trouve.

Je doutai que nous parlions des mêmes.

— Je veux dire des dossiers personnels.

Elle parut quelque peu empruntée.

— Nuremberg, monsieur...

Je ne compris pas l'allusion.

— Vous parlez de la salle du conseil ?

— Non, du coffre privé de Monsieur De Bosset, caché derrière vous sous le tableau du procès de Nuremberg. Mais il y a un problème.

— Lequel ?

— Nous n'avons jamais réussi à l'ouvrir, car nous n'avons pas la combinaison.

— Merci Alexia.

Un clic mit un terme à la communication. Je me levai et regardai la photo d'Hermann Göring dans son box des accusés, puis tâtai au jugé les bords du cadre, avant de le faire pivoter. Un petit coffre mural à serrures manuelles apparut. J'observai les molettes pour repérer d'éventuelles traces d'usure, sans succès. Je me doutai bien que les nouveaux cadres de la banque avaient déjà dû essayer des combinaisons au hasard, fondées sur les éléments de la vie du Louis De Bosset qu'ils avaient connu. Il me restait donc à tenter ma chance avec celles que moi seul pouvais connaître.

* * * * *

Neuchâtel, le 12 octobre.

Je passai trois jours à prendre mes marques dans mon nouvel environnement, mais surtout à réfléchir et tenter de multiples combinaisons de chiffres sur le petit coffre-fort. Trois jours à replonger dans mes souvenirs et à ressasser dans les moindres détails les

événements de mon passé, les histoires que m'avait racontées mon père adoptif durant mon adolescence, notamment au sujet de sa traque des criminels de guerre. Puis la destruction de ma vraie famille et la récente reconstruction de mon passé. Les idées les plus folles traversaient mon esprit et se muaient en combinaison de huit chiffres, mais à chaque fois, la petite porte blindée refusait de s'ouvrir. Je sentais toutefois que le vieux PDG n'avait rien laissé au hasard. Il était beaucoup trop calculateur pour ça et il avait forcément imaginé un code que je puisse un jour déchiffrer.

À moins que sa conviction de me voir mourir dans le Massaï Mara sous le feu de ses hommes de main ne l'ait emporté sur celle de me voir un jour prendre sa place dans ce grand bureau.

En fait, je ne savais trop quoi penser, lorsqu'un clic se fit entendre, débloquent par magie le panneau d'acier. J'avais réussi, sans vraiment comprendre. Je repris donc le calepin et relus la dernière combinaison testée.

“15211115”

En note marginale, j'avais indiqué de façon séparée “15 21 11 15”, soit les positions de quatre lettres dans l'alphabet : O U K O.

“Ouko” ou mon vrai nom de famille ; le nom de mon vrai père Mwai, le guerrier Massaï pour qui ma mère avait quitté Louis De Bosset. Le nom de la haine et de la vengeance, constamment sous les yeux sous la forme d'un code, comme pour ne jamais oublier la douleur et la raviver chaque jour en tournant les molettes d'acier. Ce nom qu'il avait dissimulé sous les traits d'un criminel de guerre ougandais imaginaire, Milton Mutesa.

Le procès de Nuremberg masquait le coffre. Et le nom de son ennemi juré cachait son contenu. Qu'allais-je encore découvrir derrière ces images, reflets d'un passé cruel ?

La petite porte d'acier pivota, dévoilant une pile de fourres cartonnées de différents coloris. Je la sortis du coffre et la posai sur le bureau d'ébène. Très rapidement, il m'apparut que j'avais trouvé ce que je cherchais, grâce au sésame de mon vrai nom de famille.

Les dossiers, d'épaisseurs différentes, étaient ordrés par couleurs. À l'exception de la fourre blanche, qui contenait les données personnelles des membres de la Confrérie des dix – je reconnus les photographies en format passeport des défunts cadres de la banque César Prince, Grégory Tardi, Andrew Bell, Olivier Mestre, Joël Perrier et des quatre autres qui avaient fini leur vie dans le fleuve Mara – je constatai assez rapidement que chaque couleur correspondait à un conflit et qu'il y avait autant de fourres de la même couleur que de criminels de guerre recherchés par conflit. Bien évidemment, vu la taille modeste de la pile de dossiers, la liste ne devait pas être

exhaustive – loin de là – et seuls ceux auxquels la Confrérie s'était intéressée y figuraient.

Je mis rapidement de côté les fourres relatives à la seconde guerre mondiale – tout en me disant qu'il ne devait pas rester beaucoup de criminels de cette époque encore en vie – ainsi qu'aux principales guerres du vingtième siècle – Corée, Algérie, Vietnam, Afghanistan, Liban, Palestine, Iran, Irak, Tchétchénie et j'en passe – pour ne retenir au final qu'une quinzaine de dossiers de couleur bleue ayant trait au conflit des années nonante en ex-Yougoslavie.

Ce que j'y trouvai dépassait l'entendement. Outre des photographies choc de massacres, de corps mutilés et de charniers, je pus y lire des témoignages poignants et transpirants de sincérité de victimes de guerre parlant de tortures et autres traitements inhumains, notamment dans le cadre de camps de détention en Bosnie.

En 1945, le procès de Nuremberg avait tenté une définition aujourd'hui un peu floue des crimes de guerre dans la Charte de Londres. Les exemples cités étaient : « assassinat, mauvais traitements ou déportation pour des travaux forcés, ou pour tout autre but, des populations civiles dans les territoires occupés, assassinat ou mauvais traitements des prisonniers de guerre ou des personnes en mer, exécution des otages, pillages de biens publics ou privés, destruction sans motif des villes et des villages, ou dévastation que ne justifient pas les exigences militaires ».

En résumé, un crime de guerre était défini comme une violation des lois et coutumes de guerre d'une gravité particulière, comme notamment le fait de s'en prendre volontairement à des objectifs non militaires, notion comprenant aussi bien les prisonniers de guerre et les blessés que les civils.

Rentraient notamment dans cette définition, tel que je pus m'en rendre compte en feuilletant rapidement quelques dossiers d'autres couleurs sans toutefois m'y attarder, le massacre de My Lai commis en mars 1968 sur plus de trois cents cinquante vietnamiens par des soldats américains, des exactions commises à Bassorah en septembre 2003 sur des prisonniers irakiens par des soldats britanniques, l'opération "Plomb durci" lancée entre décembre 2008 et janvier 2009 sur Gaza par l'armée israélienne et évidemment le génocide de Srebrenica de juillet 1995.

Je m'attardai plus longuement sur les fourres bleues et notamment celles relatives à ce massacre commis sur six à huit mille Bosniaques par l'Armée de la République serbe de Bosnie, sous le commandement du général Ratko Mladic, appuyée par une unité paramilitaire serbe baptisée "Les Scorpions". Le colonel Sadik Jankovic et le capitaine Besnik Samic faisaient en effet partie de ces derniers.

Après l'éclatement de la guerre, les Serbes de Bosnie avaient pris le contrôle de la majeure partie de la Bosnie orientale et entrepris un nettoyage ethnique visant les musulmans de la région. En mai 1995, ils avaient pris en otage quatre cents casques bleus de l'ONU suite à un raid aérien de l'OTAN contre un dépôt de munitions, obligeant la communauté internationale à se contenter de son rôle de maintien de la paix. Les frappes aériennes avaient cessé et le 7 juillet 1995, les forces bosno-serbes avaient lancé une offensive massive contre la ville de Srebrenica.

La plupart des hommes de la ville assiégée, soldats mais aussi vieillards et adolescents, avaient formé une colonne pour rejoindre la ville de Tuzla. Ils étaient plus de douze mille à s'être rapidement retrouvés encerclés par l'armée serbe, qui avait alors ouvert le feu au moyen de canons antiaériens et de mitrailleuses lourdes sur les fuyards, les poursuivant jusqu'au territoire bosniaque et utilisant du gaz incapacitant composé de benzilate, qui avait comme propriété de désorienter et de donner des hallucinations à ceux qui l'inhalait. Quant aux Bosniaques qui avaient décidé de se rendre aux assaillants, ils avaient été regroupés en divers endroits donnant lieu à des exécutions de masse.

Dans les dossiers bleus, outre les minutes du procès de Slobodan Milosevic – pour l'arrestation duquel la Confrérie des dix avait apparemment prêté son concours officieux – je retrouvai le résumé des procédures menées par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie pour poursuivre et juger le leader politique des Serbes de Bosnie Radovan Karadzic, les généraux Ratko Mladic et Radislav Krstic, ainsi que le colonel Sadik Jankovic et le capitaine Besnik Samic.

Krstic avait été condamné par le TPIY et il purgeait actuellement une peine de trente-cinq ans de prison en Angleterre. Karadzic avait été arrêté par les services secrets serbes le 21 juillet 2008 et était actuellement mis en accusation devant cette même cour. Tout comme Mladic, dont la plus récente interpellation venait de faire couler passablement d'encre dans la presse. Quant à Jankovic et Samic, ils étaient toujours en fuite.

Ce fut à ces deux dernières fourres bleues que je portai une attention toute particulière. Je pus y lire les actes d'enquête détaillés que la Confrérie des dix avait effectués depuis la fin des années nonante pour tenter de les localiser, à ce jour sans succès. Mais une même notice terminait ces deux dossiers : aux dernières nouvelles, Jankovic et Samic se seraient installés à Dubrovnik sous des pseudonymes indéterminés.

“Dubrovnik”.

La perle de la Croatie me fit immédiatement penser au point dessiné

au feutre vert sur la carte de géographie murale dans le bureau de Daniel Garcia. La coïncidence était trop grande. Le chef des stupés avait été tué par le manchot Besnik Samic, le fidèle et dérangé capitaine du colonel Sadik Jankovic, tous deux activement recherchés pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité dans les tragiques événements de juillet 1995 à Srebrenica. Je savais qu'ils résidaient aux dernières nouvelles – mais celles-ci remontaient à plus de dix mois – dans la ville de Dubrovnik sur la côte sud de la Croatie, sous de fausses identités. Louis De Bosset et la Confrérie n'avaient pas pu identifier ces pseudonymes, mais je savais grâce aux informations obtenues dans le milieu balkanique par Ibrahim Kurtaj que les deux criminels répondaient aux noms de Sadik Salihu et de Besnik Mehmetaj. Cachés sous les traits de deux ressortissants kosovars, ils avaient été aperçus à Genève avant de se sentir démasqués par la justice internationale et de disparaître dans la nature.

“Genève”.

Peut-être qu'en s'y rendant pour rencontrer le chef de la police judiciaire genevoise Benoît Neuhaus au sujet du rapport d'accident Donner, Dan avait découvert par hasard des éléments concernant Jankovic et Samic, qui avaient alors décidé de l'éliminer. Mais avant, le chef des stupés avait eu le temps de “noter” sur sa carte murale le lieu de résidence actuel des deux criminels de guerre.

Tout ceci n'était évidemment que suppositions, mais le puzzle prenait néanmoins gentiment une forme plus que plausible. Des éléments importants manquaient et une petite voix intérieure m'attirait irrésistiblement vers la côte croate. Il était manifeste que Dan Garcia n'avait pas tracé au hasard ce point au feutre vert sur la carte des Balkans.

Je pressai le bouton de l'interphone, cinq secondes s'écoulèrent et la jeune secrétaire répondit :

— Oui, monsieur ?

— Vous pourriez venir vers moi un instant, Alexia, s'il vous plaît ?

— J'arrive, monsieur.

Elle s'exécuta aussitôt et l'un des deux battants de la double porte du bureau s'ouvrit. Elle constata tout de suite le petit coffre ouvert et la pile de dossiers bleus qui étaient éparpillés sur le plateau d'ébène.

— Vous avez réussi ?, demanda-t-elle, admirative.

La réponse était sous ses yeux.

— Comme vous le voyez. Dites-moi, la questionnai-je, la BCCG dispose-t-elle d'une succursale en Croatie ?

— Non, monsieur. Pourquoi ?

— Pour rien.

Je réfléchis un instant et repris :

— La banque pourrait-elle mettre à ma disposition un véhicule pour quelques jours ?

— Bien sûr. Nous avons une flotte d'Audi A7 tout confort et vous pouvez aussi bénéficier des services d'un chauffeur, si vous le souhaitez.

— Ce ne sera pas nécessaire, Alexia. En revanche, je voudrais vous demander un service.

— Je suis là pour ça.

— Pourriez-vous me réserver une place dans le bac de demain soir en partance de Rijeka pour Dubrovnik ?

Une seconde, la jeune secrétaire afficha un semblant d'étonnement, mais elle se reprit immédiatement et ne posa aucune question, se contentant de noter sur un calepin ce que je venais de lui commander. Après tout, elle avait déjà rendu ce genre de services à de multiples reprises pour le précédent PDG et ses cadres, parfois pour des destinations plus surprenantes et exotiques que la Croatie.

Tandis qu'elle s'en retournait vers son bureau, je l'interpellai :

— Encore une chose, Alexia.

Elle se retourna.

— Quoi, monsieur ?

— Cet ordre permanent pour la Fondation Ouko au Kenya...

— Ne vous en faites pas. L'argent est versé régulièrement depuis six mois, comme vous me l'avez demandé à l'époque.

Je souris.

— Merci, Alexia.

— Votre visage ne vous fait pas trop souffrir ?, me demanda-t-elle, compatissante.

— Ne vous en faites pas, la rassurai-je. Ça disparaîtra avec le temps, comme toutes les cicatrices que la vie nous offre.

Ce fut son tour de sourire, puis elle tourna les talons et referma la grande porte, avant de rejoindre son propre bureau.

Je reculai dans mon nouveau fauteuil présidentiel et goûtai au doux plaisir de l'instant présent. Je venais de me rendre compte qu'avec la banque, je pourrais avoir ce que je voulais. L'argent n'était jamais un problème et les questions dérangeantes n'étaient jamais posées. En tant que PDG, j'étais comme Dieu en ces murs.

Une vague d'autosatisfaction m'envahit soudain. En trois jours, je commençais à comprendre la puissance absolue que l'on pouvait ressentir dans un tel rôle. Le monde s'offrait à moi. Je pouvais faire ce que je voulais, comme je le voulais. Pas de hiérarchie en dessus de moi, pas de contraintes budgétaires imposées par un Conseil d'État.

Le Massaï d'origine, le "Café au lait" qui avait vécu dans les

institutions, d'abord à l'orphelinat Sainte-Anne de Genève, puis avec les ados à problèmes de l'internat de Saint-Maurice, terminait soudain au haut de l'échelle. Un métis à la tête de la BCCG : une image qui n'aurait certainement pas plu à feu César Prince.

Je revis un court instant dans mon esprit les yeux déterminés de la femelle léopard qui avait débarrassé la planète du numéro deux de la banque et m'avait sauvé la vie par la même occasion. Jamais je n'oublierais cette scène.

“Les animaux gouvernent le monde...”

Neuchâtel – Rijeka : 13 octobre.

Je devais rejoindre le grand port du nord-ouest de la Croatie dans la soirée. J'avais donc pris une marge de sécurité et avais quitté mon studio juste après un petit-déjeuner matinal. En sortant des locaux de la BCCG la veille en fin d'après-midi, j'avais traversé la route au sud de la Place Pury pour aller récupérer mon Makarov au Lacus Café. Ibrahim Kurtaj m'avait proposé un verre, mais à sa grande surprise, j'avais refusé poliment.

— Je me lève tôt demain matin, avais-je justifié.

Il n'avait pas insisté, certainement heureux de savoir l'arme et son silencieux quitter son établissement. Après tout, il ignorait l'usage que j'en avais fait quelques jours auparavant et préférerait ne pas se savoir complice d'un éventuel homicide.

Les brumes d'automne floutaient le lac et rendaient presque invisibles les berges du sud. L'Audi A7 – pas le plus discret des véhicules – filait bon train en direction d'Yverdon-les-Bains. Dans le coffre se trouvaient mes bagages, soit des effets pour une quinzaine de jours. Outre le pistolet acquis au marché noir, j'avais emporté avec moi un mélange d'habits chauds et plus légers, en prévision d'une météo particulièrement fluctuante. Le contraste était plutôt frappant. On annonçait à la fois une vague de chaleur sur la côte croate et les premières neiges au niveau de la Slovénie.

L'année dernière au Kenya, j'avais joué la carte de la couverture touristique. Je décidai cette fois-ci d'assumer mon rôle de nouveau PDG de la Banque commerciale de crédit et de gestion, prospectant pour l'ouverture d'une succursale dans les pays de l'ex-Yougoslavie. La seule ombre à la crédibilité de ma mission était l'absence de chauffeur et de tout autre accompagnant de la BCCG dans mon périple à l'étranger. Cependant, j'étais encore jeune et pouvais préférer d'autres méthodes à celles plus traditionnelles des hauts pontes de la finance.

À Lausanne, je pris la direction de l'est, longeai le Lac Léman en surplombant Vevey et Montreux, dépassai Villeneuve, traversai le Chablais vaudois et pénétrai en Valais. J'ignorai sans aucune nostalgie l'internat de Saint-Maurice, dans lequel j'avais végété plusieurs années de ma jeunesse, donnant du fil à retordre à mes éducateurs et au pédopsychiatre de l'institution. Ce dernier m'avait prédit un penchant pour la délinquance. Son diagnostic se serait probablement révélé

exact si Louis de Bosset n'avait pas tout calculé.

À hauteur de Martigny, je bifurquai en direction de l'Italie, passai à proximité de la station de sports d'hiver huppée de Verbier et montai la route menant au tunnel du Grand Saint-Bernard. Je payai le péage au moyen d'une carte de crédit de la banque, traversai sous les Alpes et ressortis au soleil dans le Val d'Aoste. Bien que situées dans le pays de Mussolini et de Berlusconi, bon nombre d'indications géographiques étaient rédigées en français.

En parcourant la route en lacets qui descendait en direction de la plaine du Pô, je repensai aux événements qui s'étaient produits depuis le 30 septembre. D'abord ce rêve, qui revenait à intervalle régulier : l'accident qui avait coûté la vie à la famille Donner. Le corps du petit Michaël complètement disloqué flottant dans les airs et s'abattant lourdement sur l'herbe détremmée, suivi par son doudou en peluche "Arthur" – pourquoi lui avais-je donné en rêve ce surnom, qui ne ressortait pas du rapport de police ? Aucune idée. Peut-être en référence au fidèle employé de mon père adoptif au Kenya.

Ce rêve – ce cauchemar plutôt – hantait mes nuits depuis plusieurs mois. Et j'en retrouvais la trace dans le bureau de Dan Garcia.

Pourquoi ?

Ensuite, cette nouvelle du Kenya : ma sœur jumelle Victoria avait donné naissance à une petite Ange. Ma fille. Fruit d'une nuit d'amour incestueuse, à l'insu des deux parents qui ne se connaissaient pas jusque là. De sentiments beaux et innocents avait émergé le couperet de la vengeance d'un fou calculateur.

Puis, j'avais appris de Garcia que j'aurais réveillé une hydre. Laquelle ? Une mafia yougoslave – serbe à en croire les derniers développements de l'enquête – qui n'avait aucun lien avec moi. Non sens.

Je traversais actuellement le berceau de la mafia – la vraie – la botte italienne. Celui de la Cosa Nostra, de la Ndrangheta et de la Camorra notamment. Je contournai la ville de Milan par le nord pour continuer en direction de Brescia.

Le commissaire déchu Rolf Tanner, hospitalisé à Perreux, y aurait certainement trouvé des milliers de complots envisageables. Ses hallucinations paranoïaques avaient rendu difficile notre entrevue nocturne, mais il m'avait quand même aiguillé sur le manchot et la grosse voiture noire, dans laquelle ce dernier avait pris la fuite suite à l'explosion de la voiture de Garcia. Si je venais à résoudre cette affaire, je ne manquerais pas de lui rendre visite. Je me le promis.

Mais cela ne résoudrait vraisemblablement pas son litige avec le Conseiller d'Etat Steve Schwaar, chef du département de la justice, de la sécurité et des finances, le procureur Sylvain Kornisch et le

commandant de la police neuchâteloise Jean-Louis Belmont.

Le contournement de Brescia fut particulièrement difficile. Des bouchons provoqués par des travaux me firent perdre deux bonnes heures, soit les deux tiers de la réserve que je m'étais octroyée en partant ce matin de Neuchâtel.

Je bénis cette précaution. Un gyrophare deux tons aurait été de bon augure dans cette situation, mais je me ravisai bien vite. Avec des plaques suisses...

Prenant ensuite la direction de Vérone et de Padoue, je m'approchai gentiment du pays dans lequel les Serbes Sadik Jankovic et Besnik Samic avaient apparemment trouvé refuge sous les pseudonymes kosovars de Salihu et Mehmetaj. Les deux criminels de guerre recherchés par le TPIY étaient revenus en Suisse dans une Porsche Cayenne aux fausses plaques soleuroises pour éliminer Dan Garcia. Pour ma part, point de subterfuge, point de camouflage. Mon immatriculation neuchâteloise annonçait en terre croate que la foudre de Dieu allait s'abattre sur leurs têtes.

La piste Lagos – Jhony Jalloh et son complice Cédric Joseph – s'était éteinte en même temps que ce dernier, laissant place à la filière serbe. L'explosif PEP 500 qui avait servi à faire sauter la Subaru des stupps provenait d'un vol commis en août 1995 par le colonel Jankovic alias Salihu et le capitaine Samic alias Mehmetaj dans un entrepôt de munitions de Srebrenica, au moment où les Serbes avaient cédé du terrain suite au lancement par l'ONU de l'opération Tempête. Le convoi de dix camions militaires avait ensuite disparu.

Comment Dan Garcia avait-il remonté la piste des deux criminels de guerre, au point que ces derniers ne l'identifient et l'éliminent ?

Il y avait là un mystère, des pièces manquantes dans le puzzle, que je comptais bien trouver à Dubrovnik. Le seul lien hasardeux que j'avais pu établir était Genève, soit l'enquête que le chef des stupps avait menée sur le rapport de l'accident Donner et le dernier lieu où Samic et Jankovic avaient été repérés avant de disparaître à nouveau dans la nature.

Benoît Neuhaus, le chef de la PJ genevoise, auteur du rapport d'accident Donner il y a vingt et un ans en arrière, n'avait hélas pas pu m'apporter de réponses satisfaisantes à deux questions essentielles : quel était le lien entre Dan Garcia et les deux criminels de guerre serbes ? Et qu'est-ce que j'avais à voir dans cette histoire, au point d'avoir "réveillé une hydre" et de devenir la nouvelle cible des deux assassins ?

"Voir Venise et mourir", disait-on. Lorsque je passai à proximité de la ville des amoureux, je me dis qu'après avoir plusieurs fois songé au suicide ces dix derniers mois, je tenais à la vie. Mon passé et mon

présent ne m'y encourageaient certes pas, mais un futur existait : celui de revoir un jour ma sœur Vicky et de connaître ma fille Ange Ouko.

Je les imaginai toutes les deux quitter la maternité de Mombasa pour rejoindre l'île paradisiaque de Wasini, au large de Shimoni. La petite avait aujourd'hui un peu plus de trois semaines.

Après Trieste, je pénétrai en territoire slovène. Le pays était le premier, avec la Croatie, à avoir proclamé son indépendance face à la Yougoslavie le 25 juin 1991, déclenchement de la Guerre des dix jours – *Desetdnevna vojna* en langue locale – qui dura jusqu'aux accords de Brioni le 7 juillet 1991. Sachant que le pouvoir central yougoslave n'accepterait pas cette décision et pourrait y répondre par l'usage de la force, la Slovénie avait décidé de le prendre au dépourvu en anticipant de vingt-quatre heures sa déclaration d'indépendance par rapport au planning annoncé.

Le conflit fut de courte durée et de faible intensité, entraînant des pertes assez réduites. Il n'en demeura pas moins des soupçons de crimes de guerre commis par les forces slovènes, notamment lors des incidents d'Holmec. La télévision autrichienne ORF y avait filmé une scène où l'on voyait des soldats, les mains levées, brandissant un drapeau blanc en signe de reddition, tomber au sol sous des coups de feu. Mais une enquête avait disculpé la Slovénie, amenant la preuve formelle que ces soldats n'avaient fait que se jeter au sol et qu'ils étaient toujours en vie aujourd'hui.

La Slovénie avait été reconnue comme un pays à part entière par la communauté européenne le 15 janvier 1992 et avait intégré l'ONU le 22 mai 1992.

La traversée de sa maigre portion de territoire au bord de la mer adriatique dura moins d'une heure. Le soleil commençait déjà à décliner sérieusement lorsque je pénétrai en territoire croate et entamai ma descente en direction de la ville portuaire de Rijeka, où le bac pour Dubrovnik m'attendait. Je profitai du premier bled local pour changer quelques euros en kunas et faire le plein de carburant, moins cher qu'en Italie et en Slovénie, dans une station respirant la faillite imminente. Le passage des frontières s'était avéré une simple formalité, même si une certaine tension demeurerait perceptible au poste de douane croate.

Située dans la baie de Kvarner, dans le Comitat de Primorje-Gorski Kotar, Rijeka – Fiume en italien – était le port principal de la Croatie. La ville comptait un peu moins de cent cinquante mille habitants. Le crépuscule avait déjà envahi ses rues froides et délabrées, bordées d'immeubles sales et sans âme, lorsque je parvins sur les quais. En attendant l'embarquement dans le Liburnija, l'un des fers de lance de la compagnie croate Jadrolinija, je mangeai une tranche de porc et une salade mêlée dans un troquet à l'allure insalubre, au milieu des

odeurs de poisson mort et de fuel.

J'aurais certes eu le temps de chercher un restaurant plus sympa, mais je refusais de perdre de vue l'Audi A7, qui attendait sagement au milieu des rangées d'autres voitures, camions, caravanes et camping-cars garés face à la grande porte arrière du ferry. Le départ était prévu à vingt-deux heures, mais je savais qu'il faudrait compter avec une bonne heure de retard.

Le trajet maritime jusqu'à Dubrovnik durait un peu moins de vingt-quatre heures. J'arriverais donc dans la cité du sud-est de la Croatie tard dans la soirée. En prévision, j'avais réservé pour cette nuit une cabine avec couchette, même si je savais que le roulis – certes faible – et le bruit lancinant de la machinerie du bateau m'empêcheraient de dormir correctement.

Une fois les véhicules dans la cale, je pris avec moi le strict minimum, veillant toutefois à glisser dans ma trousse de toilette le Makarov et son silencieux. Deux précautions valaient mieux qu'une, même si j'espérais évidemment ne pas avoir à en faire usage durant mon périple en *terra incognita*.

À quai, les températures nocturnes étaient encore douces pour la saison, mais supportaient néanmoins une jaquette, alors qu'à quelques dizaines de kilomètres dans les terres, un front froid annonçait l'arrivée prématurée des premières neiges. Le climat était devenu fou et pouvait complètement diverger d'une région à l'autre, aussi proches fussent-elles.

Lorsque le Liburnija appareilla et fit mouvement dans les eaux noires de l'Adriatique, un peu après vingt-trois heures, je demeurai sur le pont, dans le vent salé et iodé, le temps de voir s'éloigner les lumières de la ville de Rijeka. Puis, rapidement gagné par la chair de poule, je rejoignis sans tarder ma cabine pour tenter de trouver le sommeil.

* * * * *

La nuit fut courte et agitée. Le peu que je somnolai, je le passai à rêver de l'accident Donner et de la mort de Daniel Garcia. À peine je fermais les yeux que j'avais l'impression que des gerbes de flammes envahissaient mon subconscient.

Entre cinq et six heures du matin, ne parvenant plus à dormir, je montai sur le pont. L'aurore rosée pointait le bout de son nez sur la ligne d'horizon, tandis que des goélands planaient autour du Liburnija. La mer était calme, bercée par une légère brise. La fraîcheur matinale fouetta immédiatement mes joues.

Nous venions de passer au large de la ville de Zadar et longions

maintenant la côte dalmate et l'archipel des Kornati. Comptant cent quarante sept îles et îlots pour une aire de trois cents vingt kilomètres carrés, il avait été déclaré parc national en 1980. Ses gigantesques falaises faisaient face au grand large, comme une barrière jetée dans la mer adriatique pour protéger les zones en plein développement touristique du littoral.

À six heures trente, alors que la boule de feu solaire faisait son apparition sur les flots irisés, le ferry pénétra dans le port de Split, avec une demi-heure de retard sur l'horaire. L'escale devait durer moins d'une heure. Les haut-parleurs du bateau rappelèrent en diverses langues que les chauffeurs des véhicules concernés devaient gagner sans tarder la cale et se mettre au volant de leurs engins pour se préparer au débarquement. Des colonnes spéciales "Split" avaient été formées à Rijeka dans le but de faciliter la manœuvre, sans devoir bouger les voitures qui poursuivaient leur route maritime en direction de Dubrovnik.

Après la capitale Zagreb, Split était la seconde ville la plus peuplée de Croatie. Elle comptait non loin des deux cents mille habitants et était inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Je regardai du pont la lente manœuvre d'amarrage. La maîtrise qu'avait le capitaine de ce grand navire me fascina. Puis la grande porte arrière s'ouvrit et ce fut le tour du ballet des véhicules, à grands signes de bras du personnel de la Jadrolinija. Peu patient, celui-ci semblait s'exciter au moindre coup de volant qui ne lui convenait pas ou au moindre automobiliste trop lent à son goût. Le retard sur l'horaire devait si possible se rattraper et on sentait bien que des consignes avaient été données dans ce sens.

Un peu plus loin sur la gauche, une petite file de véhicules attendait de pouvoir monter dans le ferry. Les conducteurs attendaient pour certains derrière le volant et pour d'autres à côté de leur machine. Pour tuer le temps, je m'amusai à les compter et les dévisager de loin les uns après les autres. Il y avait treize personnes pour huit voitures de tourisme : un nombre ridiculement petit par rapport à celui de l'embarquement à Rijeka. Hormis une famille croate de quatre personnes et deux couples – un tchèque et un allemand – il n'y avait apparemment que des hommes seuls : cinq au total.

Le premier, avec sa Porsche Carrera ancien modèle et son costard bon marché, donnait tout l'air du jeune voyageur de commerce imbu de lui-même, mais qui demeure désespérément célibataire en raison de ses multiples déplacements professionnels confinés au pays et qui place toutes ses maigres économies dans sa voiture de m'as-tu-vu. Le genre d'homme sans intérêt.

Le second était très ordinaire. Un jeans et un pull de marque, élégamment vêtu, mais point tape-à-l'œil. Il ressemblait plus à un

joueur de polo british qu'à un mannequin. Il conduisait une Volvo de classe moyenne et il était difficile de dire s'il était ici en vacances ou pour le travail.

Le troisième était le stéréotype du banquier. Il aurait sans autre pu prendre ma place, avec son costume trois pièces, sa cravate sombre et ses mocassins brillants, pour ouvrir une succursale de la BCCG. Son attaché-case en cuir noir posé à côté de lui sur le siège passager avant complétait son look trop sérieux. Son luxueux quatre-quatre Lexus luisait d'un récent polish rappelant celui de ses chaussures.

Le quatrième dépareillait des premiers. Sa voiture d'une marque indéfinissable tombait en ruine, au même titre que ses habits crasseux et usés. Quant à ses longs cheveux filandreux, ils ne semblaient pas avoir connu le shampoing depuis la guerre.

Le cinquième... eh bien le cinquième me glaça le sang – je ne sus pas vraiment pourquoi – rien qu'à le regarder. Et lui aussi me regardait fixement, de ses deux petits yeux que je devinais d'un bleu-gris version neige de glacier. La quarantaine, il paraissait robuste sous sa chemise à moitié ouverte sur une poitrine velue. Ses pantalons trop serrés dévoilaient des cuisses dégageant une force musculaire hors du commun. On aurait dit un ancien commando à la retraite ou un policier turc mal rémunéré.

Les voitures des cinq hommes avaient des plaques d'immatriculation croates.

Des cinq, je n'en aurais voulu aucun comme voisin de cabine ou de pont, le cinquième encore moins que les quatre premiers. Et celui-ci continuait de me regarder, comme si j'étais le seul passager accoudé au bastingage du Liburnija.

“Qu'est-ce que tu me veux ?”

Sa manière de me fixer me donnait froid dans le dos. C'était peut-être le résultat escompté : le prédateur qui paralyse sa proie avant de la manger. Je décidai de demeurer sur mes gardes avec ce lascar, même si j'avais l'impression de donner du crédit à une crise de paranoïa aiguë.

Peu de personnes étaient au courant de mon périple et aucune d'elles de son but exact. Mais je ne pouvais totalement exclure des fuites, ni le fait d'avoir été suivi depuis mon départ de Suisse.

Mieux valait donc rester vigilant.

* * * * *

Le ferry quitta le port de Split à sept heures trente, sans parvenir à rattraper son retard. La sirène me fit sursauter, mais me tira aussi quelque peu de mon accès de méfiance outrancière. Je décidai ainsi qu'un bon petit-déjeuner s'imposait. Anglais, il se composa de pain de

mie, de beurre salé et d'une marmelade d'orange amère, agrémenté d'un café long-drink.

Durant l'heure que je passai dans le salon de thé, aucun des nouveaux passagers montés à Split ne fit son apparition. J'en profitai pour lire la presse du jour en anglais et en allemand, avant de regagner ma cabine pour y récupérer mes affaires et les descendre dans l'A7 à fond de cale.

La perspective de croiser le gars du quai au hasard des couloirs en labyrinthe du ferry ne m'enchantait guère. Mais il fallait bien faire les choses, et les faire le plus vite possible me sembla la meilleure idée. Je ne pouvais pas abandonner mes affaires sur une vague impression de danger et, au besoin, l'accès à ma trousse de toilette me fournirait celui au Makarov.

Quittant le pont numéro huit, je descendis les étages en empruntant les coursives extérieures jusqu'au niveau des cabines. Puis, je dus me résoudre à entrer dans le labyrinthe métallique et blanchâtre des couloirs. Chaque cheminement ressemblait à l'autre et seuls les panneaux indicateurs avec les numéros des cabines permettaient de s'y retrouver. Je croisai quelques passagers appelés par l'heure du petit-déjeuner, les cheveux hirsutes et les yeux encore mi-clos.

Soudain, un frisson me parcourut, comme l'intuition d'un profond malaise. La résonnance de pas qui ne s'éloignaient pas et qui s'arrêtaient en même temps que les miens. Quelqu'un me suivait. Je me retournai, mais ne vit qu'un long couloir vide avec des portes fermées. Je repris ma progression et forçai l'allure.

Lorsque je me retrouvai devant la cent vingt-trois, je jetai un coup d'œil à gauche, puis à droite – personne – avant de sortir ma clé et de rentrer dans ma cabine, que je pris soin de verrouiller de l'intérieur. Je sentais mon cœur s'emballer. Tous mes sens étaient en éveil. Tous mes réflexes d'autodéfense aussi.

Rapidement, je me lavai les dents, me rafraîchis au lavabo et rangeai mon sac, prenant soin de vérifier le Makarov – la culasse glissait parfaitement et une balle était engagée dans le canon – avant de le passer dans la ceinture de mon jeans, espérant que ma jaquette suffirait à en camoufler la forme.

Peu rassuré, je vérifiai d'un rapide coup d'œil que je n'avais rien oublié, réinstallai grossièrement le drap sur la couchette et saisis la poignée de la porte de ma cabine. Je pris une profonde inspiration avant de me décider à déverrouiller le loquet. Un "tac" sec résonna dans les couloirs, annonçant que quelqu'un s'apprêtait à sortir.

"Bravo pour la discrétion !"

J'attendis une minute avant d'ouvrir la porte, à l'affût du moindre bruit. Hormis le brouhaha lointain de la machinerie du navire, je ne

perçus que le silence. Un silence de mort. Les gonds de la porte, abondamment graissés comme bon nombre d'autres parties métalliques du bateau, glissèrent sans grincer. Par l'entrebâillement, je m'assurai une nouvelle fois de l'absence d'âmes dans le couloir, avant de m'y faufiler en douce.

Petit sac de sport en bandoulière, jaquette ouverte et flingue chargé dans le dos, je pris alors la direction de la cale du ferry sans m'attarder dans ce dédale hostile et froid, qui me faisait penser au défilé des Thermopyles. Un vrai coupe-gorge, sans possibilité de fuir si des gars aux intentions belliqueuses s'y mettaient à deux pour m'assaillir de part et d'autre. Il me paraissait urgent de rejoindre un endroit plus "aéré".

Les deux escaliers de métal qui me conduisirent à la cale furent dévalés en moins de dix secondes. Comme avant, je n'y croisai personne non plus, mais le bruit de ma précipitation sembla répercuter mon soudain accès de panique à travers toute la structure du bateau. J'avais l'impression de laisser une trace suintante de peur, qui permettrait à un prédateur de me localiser à l'odeur.

Parvenu dans le grand espace clos où des centaines de véhicules étaient entreposés côte à côte, serrés les uns aux autres tant par les pare-chocs que par les portières, je stoppai un instant ma progression, écoutai et profitai de respirer les vapeurs de fuel humides et salées. Ça puait, mais je me sentais mieux.

"Quel imbécile tu fais !", me dis-je un instant. Et si les dernières dix minutes n'étaient qu'imagination de ma part. Une bonne dose de paranoïa. Seul le Créateur, assis dans son fauteuil d'or en dessus des nuages, avait pu m'observer et rire un bon coup de mon comportement. Je n'aurais finalement été ridicule qu'à ses yeux... et aux miens !

L'Audi A7 se trouvait à une vingtaine de mètres de moi, au milieu de la cale, coincée entre un camping-car polonais et un van ukrainien. Contrairement à ce que l'on pouvait voir en France, en Italie ou en Espagne, les pays de l'Est étaient quasiment tous représentés dans le tourisme croate, affichant des plaques minéralogiques "exotiques" que l'on n'avait pas l'habitude de côtoyer en Suisse non plus.

Tant bien que mal, je slalomai entre les rangées de véhicules jusqu'à la voiture de fonction que la BCCG avait mise à ma disposition, salissant les canons de mes jeans contre les bas de caisse et manquant d'érafler au passage quelques carrosseries avec les armatures rigides de mon sac de sport. Celui-ci gagna le coffre de l'A7 qui se déverrouilla avec un petit sifflement, en même temps que l'illumination simultanée des quatre clignotants. Le bruit perturba le ronronnement des machines du ferry, bien perceptible à fond de cale, et le flash orangé mit de la couleur dans la lueur glauque et blanchâtre

des néons de l'immense garage maritime.

Nouveau bruit sec – le claquement du coffre qui se referma – nouvel écho.

Je ne conservai sur moi que mon porte-monnaie et le précieux mais encombrant Makarov. La sécurité avait ses inconvénients.

Alors que je m'apprêtais à faire demi-tour et gravir les huit étages pour remonter sur le pont supérieur, je l'aperçus. Le cinquième célibataire des quais de Split, avec son air de commando à la retraite. Il était là, dans la cale, en même temps que moi. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Cela ne pouvait être une coïncidence. Pas avec le nombre de personnes qui se trouvaient sur le Liburnija. Le gars était après moi. C'était maintenant une certitude. Aucune autre explication ne me convaincrait. Il venait de franchir la porte du bas des escaliers et me coupait le chemin du retour.

“Merde !”, pensai-je.

Instinctivement, ma main droite gagna la crosse du pistolet démunie de son silencieux. Ce dernier était resté dans le compartiment de la roue de secours, mélangé aux autres outils comme un tube métallique inoffensif, sauf pour celui qui y regarderait à deux fois. Je dégainai mon arme, mais la laissai encore quelques instants le long de mon corps, cachée à la vue de l'ennemi.

Une évaluation rapide de la situation s'imposait : les véhicules offraient trop d'obstacles et de possibilités de protection pour commencer à gaspiller bêtement les huit cartouches que contenait le chargeur. Sans compter le risque d'embrasement des réservoirs. Et je ne connaissais pas encore les réelles intentions de l'adversaire.

Je jetai un coup d'œil circulaire autour de moi et constatai, non sans un certain soulagement, que d'autres issues menaient sur le pont. Il y en avait non moins de quatre et probablement plus. Mais je devais pour cela reprendre mon slalom serré entre les véhicules, tout en perdant de vue le danger. L'idée ne me plut guère, mais elle paraissait la moins dommageable des solutions qui s'offraient à moi.

L'homme fit un pas dans ma direction. Je sentais ses yeux perçants et déterminés peser sur mes épaules. Le taux d'adrénaline monta. Dans mon esprit, je me donnai le go et me faufilai aussi vite que je le pus en direction de la sortie opposée.

L'ennemi brailla un mot incompréhensible.

N'était-il pas seul ?

S'adressait-il à un complice ?

Lequel des quatre autres célibataires ?

Le jeune voyageur de commerce ?

Le British ?

Le banquier ?

Le crasseux ?

Ou un autre passager monté à Rijeka ?

Et où était ce potentiel complice que je n'avais pas repéré ?

Le commando retraité me forçait-il à me rabattre dans un piège ?

Toutes les solutions étaient envisageables, mais une chose était certaine : je n'avais pas le temps d'analyser plus avant la situation et trouver une réponse utile à ces questions. Je décidai donc de poursuivre ma progression en direction de l'escalier opposé, m'appuyant dans la précipitation sur les capots des voitures pour les éviter et prenant garde de ne pas lâcher le Makarov.

En moins de quinze secondes, qui me parurent une éternité, j'atteignis la sortie bâbord et montai les étages en courant, jetant de temps à autre un regard furtif dans la cage d'escalier pour m'assurer de bien avoir semé mon poursuivant. Arrivé au second niveau des cabines, je réalisai soudain qu'il me fallait emprunter le labyrinthe de couloirs pour rejoindre les ponts supérieurs.

Je m'y lançai, constatant que je n'avais pas le choix. Derrière moi, toujours aucune trace de l'ennemi. Alors, je décidai de ralentir le pas. Tentant tant bien que mal de retenir ma respiration haletante, je me plaquai un instant dans un recoin et espionnai mes arrières, toujours l'arme à la main.

Les secondes passèrent et rien ne se produisit.

Je repris alors le cheminement qui me conduirait à la passerelle. Le commando retraité avait certainement modifié ses plans. Peut-être avait-il fait marche arrière et cherchait-il à me contourner par le tribord ? C'était chose possible.

Arrivé à une intersection de couloirs, je vis soudain une ombre fondre sur moi sur ma droite. D'instinct, je levai le Makarov et le pointai sur l'agresseur présumé. Le cran de sécurité sauta. Ma respiration stoppa. Mes oreilles se préparèrent à la détonation. Mes yeux fixèrent la cible.

— Mama mia !, s'exclama la sexagénaire italienne.

Tout confus, je rengainai le pistolet dans la ceinture de mon jeans et tentai de la rassurer :

— Scusami, signora. Sono della polizia.

Elle demeura choquée, les deux mains plaquées sur sa bouche, mais sembla néanmoins me croire. La phrase m'était sortie naturellement, comme par réflexe. J'avais donc affiché une certaine crédibilité.

Elle baragouina encore quelques mots en italien que je ne compris pas, avant de baisser les bras et de repartir vers sa cabine en secouant la tête, réalisant à peine ce qui venait de lui arriver. De mon côté, le flingue rengainé sous la jaquette, je repris ma progression en direction des coursives extérieures bâbords et montai jusqu'au pont supérieur.

Par chance, je constatai qu'un soleil radieux baignait maintenant l'Adriatique toujours calme et que les gens étaient pour la plupart tous sortis prendre l'air avant ou après leur petit-déjeuner. Le monde allait peut-être me sauver de mon ou de mes poursuivant(s), qui n'oseraient probablement pas passer à l'offensive devant autant de témoins.

Je restai un moment accoudé au bastingage, tentant de prendre l'air décontracté d'un touriste profitant de sa croisière, scrutant en réalité de tous les côtés l'arrivée d'une nouvelle menace.

Les goélands accompagnaient toujours le Liburnija et, de temps à autre, des passagers s'extasiaient sur des bancs de poissons volants. Nous avions déjà contourné l'île de Hvar et filions plein sud-est en direction de la passe entre la presqu'île de Peljesac et l'île de Korcula. Vers la côte dalmate, des filets anti-requins protégeaient les plages de rochers et de galets. Le sable y était rare. Les squales les plus fréquents dans cette région de la mer adriatique étaient les requins bleus et les requins renards ou "thresher".

* * * * *

La référence aux grands prédateurs des mers me fit sourire. Nous vivions dans un monde de requins et les plus dangereux n'étaient pas ceux que l'on croyait. Des films comme les Dents de la mer avaient faussé la réalité et provoqué des phobies chez des centaines de milliers de personnes à travers la planète, alors que le grand requin blanc n'était pas un ennemi pour l'homme. Cela aurait plutôt été l'inverse.

Mais dans l'immédiat, j'avais un autre requin dont je devais me soucier. Sans nageoire ni dents acérées, il n'en conservait pas moins une dangerosité bien pire que son pendant aquatique.

Cet homme de Split devait à l'évidence appartenir à l'entourage du colonel Jankovic et du capitaine Samic. Ces derniers avaient été mis au courant de ma mission d'une façon qui m'échappait. Une hydre faisait référence à la mafia et la mafia était puissante, avec des antennes partout. C'était de notoriété publique. Et parfaitement valable pour les mafias des pays balkaniques comme la Serbie, le Kosovo, l'Albanie ou la Macédoine.

Un instant, je pensai à Ibrahim Kurtaj. Le patron du Lacus Café avait-il pu me trahir et révéler le but de mon voyage ? J'en doutai fortement. Sans lui, je n'aurais pas fait de lien entre la mort de Daniel Garcia et les hauts gradés de l'unité paramilitaire serbe "Les Scorpions". Je ne voyais donc pas l'intérêt qu'il aurait eu à se mettre lui-même en danger de mort, si ce ne fut l'éventualité peu plausible d'un marché qui lui permettrait de jouer et gagner sur les deux tableaux. Une sorte d'agent double en pleine guerre froide.

Plusieurs heures passèrent ainsi sans que plus rien ne se produise. Par précaution, je veillai tout de même à rester au milieu du monde, que ce soit au restaurant ou sur le pont.

Vers la fin de l'après-midi, alors que je reprenais l'air une énième fois, j'aperçus soudain le commando retraits accoudé à la rambarde opposée. Il était seul et m'observait d'un air amusé. Était-ce du sadisme que je lisais dans ses yeux gris-bleu ? Probablement. Une sorte de jeu du chat et de la souris au milieu d'un immeuble flottant, sans issue pour la proie.

Constatant que je l'avais repéré – il ne cherchait pas à se cacher, bien au contraire – il lâcha le bastingage tribord et se dirigea vers moi. Il avait l'avantage du soleil dans le dos, mais je doutai encore une fois qu'il osât s'en prendre ouvertement à moi devant témoins. Néanmoins, mon instinct de survie incita ma main droite à rejoindre la crosse du Makarov dans le creux de mes reins.

L'homme de Split avait les mains vides et aucune arme de poing ne semblait provoquer des plis sous ses habits relativement légers. Je doutai donc qu'il en eut une dans son dos comme moi. Mais les ex-Yougoslaves étaient des amateurs de couteaux. Cela aussi, c'était de notoriété publique.

Je restai donc sur mes gardes, prêt à faire feu.

— Monsieur Donner ?, me demanda-t-il avec un fort accent slave qui me rappela celui du patron du Lacus Café.

Je le regardai dans les yeux avec méfiance.

— C'est moi, répondis-je sans conviction, attendant la suite des événements.

Il me tendit la main.

— Je m'appelle Idriz Bojko. Je voulais me présenter à vous de manière plus discrète qu'en public, mais apparemment, il est assez difficile de vous approcher dans un endroit moins peuplé... Je suis le cousin d'Ibrahim Kurtaj.

Avec un ouf de soulagement, je baissai ma garde et lui rendis sa poignée de main. Immédiatement après les présentations, je revécus les vingt dernières minutes et me sentis particulièrement stupide. Le port du Makarov, qui m'avait pourtant terriblement rassuré dans la cale et les couloirs des cabines, me sembla soudain encombrant. Profondément fâché contre mes réactions incontrôlées, j'eus envie d'envoyer l'arme par le fond, mais me retins en pensant que dans d'autres circonstances, elle pourrait encore me servir.

L'Albanais de Neuchâtel m'avait pourtant informé qu'il avait préavisé ses cousins Idriz et Lulzim Bojko de mon arrivée à Dubrovnik, pour le cas où j'avais besoin d'un appui logistique sur place, ne serait-ce qu'à titre d'interprètes. Je l'en avais remercié, mais avais décliné

l'offre.

“Sacré Brahim !”

Le patron du Lacus n'en avait fait qu'à sa tête. Après tout, peut-être que cette aide providentielle pourrait me servir à l'occasion.

— Quel hôtel avez-vous réservé ?, me demanda le “commando retraité”, dont l'âge et la corpulence me rappelaient effectivement un peu Kurtaj.

— Le Pucic Palace.

Sifflement admiratif de Bojko.

— Eh bien, l'ami, vous ne vous ennuyez pas ! C'est l'un des plus beaux de la vieille ville.

Manifestement, Alexia avait fait les choses en grand et évidemment aux frais de la banque. Elle avait choisi l'édifice baroque du XVIIIème siècle, l'un des plus cotés de la zone touristique, essentiellement pour sa proximité avec les dernières adresses connues de Sadik Jankovic alias Salihu et Besnik Samic alias Mehmetaj. Ce dernier détail, je ne le lui avais bien sûr pas précisé, prétextant simplement vouloir me retrouver le plus proche possible de la future succursale de la BCCG que j'entendais ouvrir au cœur de la cité médiévale croate.

— Je vous y conduirai à notre arrivée, reprit-il. J'ai tout prévu. Ne vous souciez de rien, l'ami. Et profitez de notre beau pays !

Idriz Bojko éclata d'un rire sonore et prit mon bras pour m'emmener en direction du bar panoramique.

— Allons boire une *pivo* ! ajouta-t-il enjoué. Une bière, comme vous dites chez vous. La Karlovacko est une spécialité croate. Vous verrez, elle passe toute seule avec un soleil pareil.

Il repartit dans un éclat de rire de bon vivant, tandis que le Liburnija poursuivait sa lente progression en direction de l'île de Mljet. L'arrivée à Dubrovnik était prévue tard dans la soirée.

10.

Dubrovnik, le 14 octobre, 22h30.

Les centaines de lumières du Liburnija illuminaient la baie à l'approche de la cité médiévale, qu'il contourna par le sud. Les rochers supportant les remparts de la place fortifiée plongeaient dans les eaux noires de la mer adriatique. Vu l'heure tardive et le retard sur l'horaire, il avait été décidé de débarquer les passagers au milieu de la passe entre le littoral et l'île de Lokrum, au large de la vieille ville, au moyen de petits bateaux-navettes. Quant aux véhicules, leurs propriétaires furent informés par haut-parleurs qu'ils pourraient les récupérer au port maritime principal dès le lendemain matin à la première heure. De nombreuses voix s'élevèrent en écho contre ce contretemps obligeant certains à retarder la suite de leur périple et à prendre une chambre d'hôtel à leurs frais. Les réclamations, pour la plupart dans des langues que je ne comprenais pas, allèrent bon train. Mais pour ma part, je n'étais pas concerné.

Pas plus qu'Idriz Bojko d'ailleurs. Avec un sourire détaché, il me dit :

— Mes compatriotes sont parfois très virulents, très sanguins. Nous n'aimons pas nous laisser marcher sur les pieds. Surtout depuis la chute de Tito.

— Je ne l'avais pas remarqué..., plaisantai-je.

Nous nous levâmes, laissâmes quelques kuna sur la table pour payer nos dernières consommations et, sans précipitation, nous dirigeâmes vers le pont supérieur du ferry pour assister au mouillage des ancres, laissant les mécontents se déchirer avec le personnel de bord.

— Le fort Saint-Jean, me désigna de l'index le cousin d'Ibrahim Kurtaj.

L'imposante construction dominait la rade, côté mer à gauche du vieux port. Les remparts et les quais étaient illuminés, dévoilant une vie nocturne enthousiaste et colorée. Des terrasses de restaurants au bord de l'eau affichaient complet. Il faisait particulièrement doux en comparaison du climat mitigé de Rijeka – encore vingt-trois degrés – et tous les gens se promenaient en short et en manches courtes. Plus

de quatre cents kilomètres et quelques degrés de latitude séparaient tout de même les deux villes côtières de la Croatie.

Des jeux de lumières mettaient en valeur les murs de la vieille cité médiévale, fondée au début du VII^{ème} siècle sous la protection de Byzance. Son ancien nom était Raguse et les habitants de Dubrovnik s'appelaient d'ailleurs encore aujourd'hui les Ragusains. Fiers de leur joyau touristique, mais ayant terriblement souffert de la guerre d'indépendance débutée en 1991, ils étaient à l'heure actuelle plus de trente mille à peupler la ville et ses alentours immédiats.

Capitale du Comitat de Dubrovnik-Neretva, elle était encerclée par le Monténégro à l'est et par la Bosnie au nord, laquelle disposait encore d'un petit accès à la mer à l'ouest. Quitter l'enclave par voie terrestre pour gagner les autres parties du territoire croate supposait donc automatiquement un passage obligé par l'un de ces deux autres pays.

— Elle est belle, lâchai-je en contemplant l'ensemble architectural depuis le pont du Liburnija.

On devinait ses toits aux briques orangées neuves, vestiges des bombardements de la guerre.

— De jour comme de nuit, ajouta Bojko. Et surtout, elle est libre ! Elle aurait pu tomber aux mains des Serbes mais elle a résisté, fidèle à sa devise : *“la liberté ne se vend pas, même pour tout l'or du monde”*.

Nous restâmes une bonne demi-heure à regarder les passagers quitter le navire par des portes latérales au niveau de l'eau, pour monter dans les petits bateaux-navettes jaunes. Ceux-ci les amenaient et les déposaient sur les quais du vieux port, entre les rangées de voiliers et d'embarcations de pêcheurs.

— Ça va bientôt être notre tour, Idriz, supposai-je en constatant qu'il n'y avait presque plus personne sur le pont supérieur du ferry.

— Tranquille..., me rassura Bojko avec son accent à couper au couteau. Nous avons le temps. J'ai commandé un taxi-boat spécial, rien que pour vous. Il va arriver.

Service sur mesure : décidément, Alexia et Kurtaj rivalisaient pour me rendre le voyage aussi plaisant que possible. La différence était qu'au contraire de ma jeune secrétaire, l'Albanais connaissait plus ou moins le but véritable de mon déplacement en terre croate. Il savait bien que ce n'était pas pour y ouvrir une succursale de la BCCG, même si côté commercial, la ville de Dubrovnik avait concurrencé celle de Venise sur le plan maritime durant des siècles au temps jadis.

Peu avant 23h45, un luxueux Chris Craft recouvert de boiseries en acajou s'approcha du Liburnija. Battant pavillon croate, il avait à son bord un chauffeur et deux places arrière munies de coussins blancs. D'un coup de coude, Bojko attira mon attention sur le nouvel arrivant :

— Voici notre taxi.

J'émis un sifflement de contemplation. Le pilote, qui se tenait debout et, outre un uniforme bleu azur, portait une casquette blanche sur laquelle je pus deviner le nom du Pucic Palace, manœuvra à la perfection pour ne pas abîmer le sublime carénage de son bateau. Amarré au ferry de la compagnie Jadrolinija, celui-ci ressemblait à une frêle coquille de noix prête à sombrer à la moindre erreur humaine.

Avant de gagner la sortie, je fis un détour par la cale et le coffre de mon Audi A7 pour y récupérer quelques affaires pour la nuit et ranger le Makarov dans la boîte à gants. J'étais rassuré de me débarrasser momentanément de cette arme encombrante. Elle me faisait dorénavant courir des risques inutiles et m'empêchait de tomber ma jaquette pour profiter de l'ambiance estivale d'une douce soirée en bord de mer. Je veillai néanmoins à camoufler l'arme du mieux que je pus dans le petit compartiment réfrigéré. Certes, il n'existait aucune raison apparente justifiant une fouille de mon véhicule, puisque je n'avais pas changé de pays depuis le départ de Rijeka la veille au soir. Mais on ne savait jamais.

En montant dans le luxueux Chris Craft, je me sentis léger.

— Dobra večer, nous salua le pilote.

— Bonsoir, répondis-je en français.

Idriz Bojko échangea quelques mots en serbo-croate avec lui. Nous prîmes place côte à côte sur les moelleux coussins blancs de la banquette arrière et posâmes nos maigres bagages à nos pieds. Le moteur se mit en branle et l'embarcation de l'hôtel s'éloigna de la coque blanche du Liburnija.

J'admirai la finition des boiseries lustrées en acajou et me laissai bercer par le mouvement latéral produit par les vaguelettes en provenance du large, entre les rochers supportant le fort Saint-Jean et l'île de Lokrum. Les quais illuminés de centaines d'ampoules de couleurs diverses se rapprochaient gentiment et donnaient l'impression de danser dans un rythme lancinant, comme pour fêter notre arrivée.

Une faible brise de mer rafraîchissait agréablement l'atmosphère.

Un instant, je me pris à rêver en regardant les étoiles et me revis au Kenya, sur le dhow qui m'avait emmené au parc de Kisite, puis sur l'île de Wasini. J'évitai de penser aux malheurs qui avaient suivi, me

contentant de profiter des souvenirs des temps heureux, revoyant ma douce Victoria me servir avec un sourire suggestif un cocktail pimenté d'une larme de liqueur locale.

Avec les lumières féériques de la vieille cité devant moi, les étoiles scintillant de mille feux dans la voûte céleste et la chaleur nocturne, j'avais enfin retrouvé goût à la vie. L'hôpital psychiatrique me parut soudain une période révolue – très lointaine même – alors que cela ne faisait que dix jours que j'en étais sorti.

À côté de moi, le cousin de Kurtaj ne disait rien. Il semblait s'être renfermé. Peut-être avait-il le mal de mer sur de petits bateaux ? Ce n'était pas exclu.

C'est alors qu'une chose inattendue se produisit. Je n'en compris pas tout de suite le sens et la portée, mais quand ce fut le cas, ce fut trop tard.

Notre pilote posa une courte question à mon voisin dans leur langue, phrase que je ne compris évidemment pas, mais qui se terminait par les mots "Idriz Bojko", suivis d'une intonation en point d'interrogation. J'en conclus qu'il lui demandait confirmation de son identité, ce en quoi je n'étais guère surpris puisque le cousin de Kurtaj avait réservé le taxi-boat.

Ce dernier agréa de manière évasive :

— Da !

Le même mot qu'en russe.

Alors le chauffeur plongeait la main droite sous le pan gauche de son uniforme, en ressortit avec dextérité un objet, fit pivoter le haut de son buste sans lâcher la main gauche du gouvernail et pointa le canon d'un gros automatique avec silencieux dans notre direction.

"Plop"

Il appuya sur la détente sans s'encombrer d'autres paroles. Une seule fois. Et fit mouche.

La tête de mon voisin fut projetée en arrière sous le choc de la balle, qui la traversa de part en part. Du sang et de la matière cérébrale éclaboussèrent la plage arrière du Chris Craft.

Lorsque la tête reprit mollement sa place en avant, pour finalement retomber avec le menton sur le torse, je perçus le petit trou obscène qu'avait foré le projectile au niveau du front. Je regardai Idriz Bojko, horrifié.

À l'évidence, il était mort sur le coup et ça allait être mon tour. Je n'y étais plus préparé.

À l'arrière de son crâne, là où la balle était ressortie en provoquant les plus gros dégâts, des bouts d'os brisés flottaient dans l'air et menaçaient de tomber. Ils n'étaient plus tenus que par des lambeaux de chair maculés de sang et parsemés de cheveux poisseux.

Mon regard quitta le défunt pour se tourner vers son meurtrier, à la recherche d'une explication dont je n'avais pas besoin. Jankovic et Samic avaient gagné sur toute la ligne. Ils n'avaient pas réussi à me liquider à Neuchâtel. Alors, ils m'avaient attiré sur leur terrain. Et je ne m'étais pas assez méfié. Le Makarov était resté dans l'A7 et, de toute façon, je n'aurais pas eu le temps de m'en servir. Déjà, la bouche du silencieux me faisait face et j'attendis le coup de grâce. Je n'entendrais même pas le "plop" de la balle suivante, plus rapide que le son. À moins que mon cerveau ne survive quelques instants au choc du projectile.

En une fraction de seconde, je décidai de mourir dignement, de ne pas fermer les yeux et de faire face à mon bourreau.

* * * * *

La vie était ainsi faite que lorsque vous attendiez quelque chose, cette chose ne se produisait pas. Mais à l'inverse, lorsque la sérénité vous gagnait à nouveau, le pire arrivait.

Pourquoi mon instinct m'avait-il trahi ?

Pourquoi m'étais-je muni de mon Makarov lorsque je n'en avais pas eu besoin ? Et pourquoi l'avais-je rangé alors qu'il aurait eu le mérite de me faire mourir dans une ultime tentative de duel pour ma survie ?

Pourquoi devais-je mourir exécuté, sans possibilité de faire valoir mes dernières volontés ?

Abattu comme un chien dont personne ne se soucie, disparu au fin fond de la Croatie et dont le corps ne serait probablement jamais retrouvé.

Une tombe sans cadavre ni cendres, au terme d'une procédure de déclaration d'absence.

Tant pis ! Je ne pouvais plus rien y changer. Après tout, la mort ne faisait pas mal ; c'était perdre un être cher qui faisait souffrir.

J'attendis donc.

Mais fort curieusement, le pilote n'appuya pas sur la détente une seconde fois. Sans dire un mot, il continua de me tenir en respect au moyen de son arme, braquée sur ma tête. Je ne bougeai pas. J'avais eu droit à une démonstration éloquente de sa dextérité à viser juste. Sa main gauche quitta le gouvernail et relâcha les gaz, puis coupa le moteur et ôta la clé de contact.

Le Chris Craft baissa son nez et ralentit, freiné par les flots noirs, jusqu'à s'immobiliser dans la baie à plus de quatre cents mètres de la berge la plus proche.

— Toi pas bouger !, m'intima le pilote d'un ton grave et dans un

français très approximatif.

Comprenant qu'il ne comptait pas tirer – à tout le moins pas tout de suite – je levai les mains en guise d'allégeance.

— Toi pas confiance en moi, hein ?, continua-t-il. Toi prendre natel et prendre photo de moi.

Je soulevai les sourcils en signe d'incompréhension, mais comprenant qu'il ne plaisantait pas, je m'exécutai. Gardant la main droite bien en vue, je glissai doucement la gauche dans la poche de mon jeans et en retirai mon portable HTC.

Le pilote s'impatientsa, me faisant comprendre avec de petits gestes de son flingue que je devais accélérer.

— Toi faire !, m'ordonna-t-il.

Je m'exécutai, en programmant l'appareil photo, en cadrant le visage de mon adversaire et en pressant le bouton central faisant office de déclencheur. Le natel émit un son imitant les vieux modèles à pellicule des années quatre-vingt.

— Bien !, approuva-t-il. Maintenant, toi enregistrer et envoyer photo avec texte "qui est-ce ?".

— A qui ?, demandai-je.

— À Brahim.

— Kurtaj ?

— Da, Kurtaj !

Sans me poser de question, je pianotai sur le clavier numérique du HTC et envoyai la photo du pilote au patron du Lacus Café avec la question dictée. Le MMS mit environ quarante secondes à passer. Durant cette attente, je me dis qu'avant de m'éliminer à mon tour, le meurtrier voulait narguer l'Albanais et lui faire savoir qu'il avait perdu sur toute la ligne.

À cette heure tardive, Ibrahim Kurtaj devait servir les derniers clients de la soirée. Je n'étais pas certain qu'il lirait ses messages avant la fermeture de l'établissement. Quelle tête ferait-il alors ?

— C'est fait, confirmai-je à mon bourreau impassible. Et maintenant ?

— Maintenant, toi et moi attendre.

— Attendre ? Attendre quoi ?

— Réponse.

— Mais...

Au moment où je m'apprêtais à lui faire part de mon scepticisme, le HTC vibra dans ma main et l'écran s'illumina. Le patron du Lacus Café venait de renvoyer un message.

Je le lus : "*Se mon couzin Idriz Bojko*".

Ébahi, je relevai des yeux interrogatifs vers le pilote, qui éclata de

rire et rangea son arme. Je me tournai alors vers le cadavre devenu soudainement anonyme.

— Et lui, demandai-je interloqué, qui est-ce alors ?

— Moi te montrer.

Il enjamba le siège séparant les deux banquettes et, se penchant sur mon voisin inerte, déploya la lame d'un couteau à cran d'arrêt et coupa la manche de sa chemise jusqu'au niveau de l'épaule. Un tatouage animal apparut au niveau du deltoïde et je compris alors ma méprise. Je m'étais lancé dans la gueule du loup.

— Lui Scorpion – Bojko cracha dans l'eau de dégoût en prononçant ce nom – lui mercenaire, travailler avec Sadik Jankovic et Besnik Samic. Lui boucher serbe ! Lui prendre place à moi pour tuer toi.

Je restai un instant bouche bée.

Le vrai Idriz Bojko venait de me sauver la vie en tuant l'imposteur qui était monté sur le ferry à Split et s'était présenté à moi sous cette identité. Après tout, mon instinct ne m'avait pas entièrement trahi. Et peut-être serais-je réellement mort si je n'avais pas fui la cale du Liburnija pour me fondre dans la foule de témoins potentiels. Cet homme à côté de moi était bel et bien un "commando retraité" à la solde des deux assassins de Dan Garcia. Des fuites avaient eu lieu. Ceux-ci étaient donc informés de mon arrivée en Croatie.

— Toi passer devant, me dit le cousin de Kurtaj, en m'indiquant la banquette avant.

Je m'exécutai et m'appuyai contre le gouvernail. De son côté, Bojko palpa rapidement les poches de l'ancien Scorpion, prit son porte-monnaie, ramassa les kuna qu'il y trouva et les empocha, s'assura qu'il n'avait pas de papiers d'identité exploitables, puis saisit les pieds de sa victime et la balança par dessus bord. Le corps flotta un instant sur le ventre, arborant le trou béant de l'orifice de sortie de la balle à l'arrière de sa tête, puis s'enfonça dans les flots noirs.

— Tu ne crains pas qu'on le retrouve demain matin sur la plage ?, demandai-je à Idriz.

— Ne. Requins chasser maintenant. Eux faim...

* * * * *

Lorsque le Chris Craft s'amarra au ponton du vieux port une demi-heure plus tard, vers minuit et demie, il ne présentait plus aucune trace d'une troisième personne disparue. Bojko avait lavé les restes humains au moyen d'une éponge imbibée d'eau de mer et séché le carénage d'acajou avec les habits de rechange trouvés dans le petit sac de l'ancien Scorpion, avant de jeter le tout dans la passe. Même le

coussin synthétique maculé de sang et de matière organique avait retrouvé son blanc initial.

Les quais du *Strara Luka* étaient joliment illuminés de dizaines de lampadaires, qui enveloppaient d'un halo doré les voiliers et bateaux de pêche.

Face à moi se trouvait la porte orientale de la vieille ville et ses trois arches en pierres, qui donnaient sur le *Placa Stradun*, la rue principale de la cité médiévale la traversant de part en part en ligne droite jusqu'à la porte *Pile* et son pont-levis, au-dessus desquels trônait une statue de Saint-Blaise.

Avec ses rues pavées lisses et brillantes reflétant les lumières des vieux lampadaires, ses monuments anciens en pierres apparentes, ses multiples églises et son cercle de remparts, le joyau croate concurrençait aisément les plus beaux sites européens.

Saisissant mon maigre bagage à main, Idriz Bojko m'emmena directement à mon hôtel. Au tiers de la *Placa*, nous bifurquâmes à gauche et nous engouffrâmes dans *Miha Pracata*. Le Pucic Palace, hôtel cinq étoiles situé au cœur de la vieille ville, se trouvait au numéro un de *Od Puca*. Il offrait, au centre de tous les intérêts, le confort dont tout voyageur de commerce pouvait rêver. Alexia m'avait réservé une suite sous les toits. J'y déposai mes affaires, pris une douche rapide pour enlever de mes narines les particules de l'odeur âcre et tenace du sang de l'ancien Scorpion, puis rejoignis le cousin de Kurtaj qui sirotait un Bermet – un vin doux local – sur la terrasse.

— Zdravlje !, lui souhaitai-je.

— Moi commander un pour toi. Arrive. Moi mettre sur compte chambre à toi.

Il éclata de rire. Je l'imitai.

La fatigue du voyage commençait à se faire sentir, non seulement sur le plan physique, mais également sur le plan psychique. Les derniers événements de la baie tournoyaient encore dans mon esprit comme des abeilles autour d'une ruche.

— Toi faim ?, me demanda Bojko.

Je fis la moue, en pensant aux requins qui devaient être affairés à nettoyer les eaux du chenal.

— Beuh... pas trop.

— Alors moi emmener toi dans petit restaurant, pas cher et rapide.

— D'accord, je te suis, Idriz.

Mon bermet me fut servi avec de la glace. Je l'avalai d'un trait sans le savourer, puis nous nous levâmes et quittâmes la terrasse du Pucic Palace. Bojko m'emmena alors dans une taverne toute proche, en face d'une église orthodoxe, la *Pravoslavna Crkva*. Dans cet endroit pittoresque, éloigné du grand tourisme, je dégustai quelques strukli

fourrés au fromage, accompagnés d'un bon verre de *vino crno* (vin rouge) du Monténégro.

À l'approche des deux heures et demie du matin, je priai Idriz de m'excuser, rejoignis ma chambre d'hôtel et m'endormis comme une masse.

Cette nuit-là, le spectre du Scorpion serbe rejoignit dans la danse de mes cauchemars ceux de Dan Garcia, de Cédric Joseph et de tous les cadavres engendrés par la folie meurtrière par procuration de mon défunt père adoptif Louis De Bosset.

11.

— Dobar dan !

La jeune serveuse qui venait de déposer un plateau de petit-déjeuner sur une tablette à proximité de mon lit constata que j'avais enfin ouvert un œil. Elle ouvrit les rideaux et les volets de ma luxueuse suite, laissant filtrer un radieux soleil dans la pièce. La température grimpa d'un coup dans les lieux.

— Hvala, la remerciai-je en croate.

— Molim, me répondit-elle, délicieusement gênée par ma semi-nudité.

Puis elle quitta la chambre.

Il était dix heures du matin, le 15 octobre. Comme convenu dans la nuit avec Bojko, j'avais rendez-vous avec lui sur la terrasse du Pucic Palace dans une heure, le temps de me rassasier, de prendre une douche et de passer des vêtements propres.

Les fenêtres de ma suite donnaient au sud-est. Par-dessus les toits de briques orangés, on apercevait le fort Saint-Jean et, plus loin, l'île de Lokrum. Entre plusieurs coupoles d'églises, on pouvait aussi voir par endroits l'épais mur d'enceinte fortifié. Des touristes faisaient déjà le tour des remparts de la vieille ville. C'est aussi là que comptait m'emmener le cousin de Kurtaj vers la fin de la matinée, mais pas pour les mêmes raisons que la plupart des étrangers de passage à Dubrovnik.

De la rue s'élevaient déjà des odeurs de boulangerie et d'épices en tout genre, preuve de la vie commerciale et artisanale de la cité médiévale.

Peu avant onze heures, je gagnai la terrasse de mon hôtel. Les tables et les chaises étaient encore à l'ombre, mais une agréable chaleur inondait déjà les ruelles. Des pigeons picoraient les restes des petits-déjeuners servis en extérieur. Dans un coin, Bojko lisait la presse locale devant un chocolat froid.

— Dobar dan, Idriz !, l'interrompis-je dans sa lecture.

— Ah, dobar dan, Mikee !, s'exclama-t-il en levant les yeux de son journal. Bonne nuit ?

— Ça peut aller.
— Toi pas rêver de gros scorpions ?, plaisanta-t-il en roulant les “r” comme à son habitude.
— Non. Et toi ?
— Ne ! Moi dormir comme bébé.
Il rigola de sa voix grave.
— Content pour toi, Idriz.
— Moi aussi, répondit-il en s’étirant. Toi vouloir café ou cacao ?
Moi prendre...

Je l’interrompis.
— Sur le compte de ma chambre. Je sais.
Il rigola à nouveau.
— Cousin Brahim dire à moi : “banque suisse payer”, alors...
— C’est vrai, ça. Pourquoi se gêner ?
Je rigolai avec lui, avant de retrouver mon sérieux.
— Il faudrait que je récupère ma voiture, Idriz.
— Hum... toi pas souci avec ça. Nous d’abord faire tour de ville, moi montrer toi choses intéressantes, puis nous aller port principal dans après-midi. Toi d’accord ?

J’acquiesçai de la tête.

“Pourquoi pas...”

Après tout, il y avait peu de probabilité pour que j’aie besoin d’un véhicule ou d’une arme le premier jour de mon périple. C’était en réalité le round d’observation. Il s’agissait d’évaluer l’adversaire à distance et en pleine lumière, avant de l’attaquer par surprise. Et avec un peu de chance, je trouverais le moyen de le mettre genou à terre sans combattre. Sans nouvelle victime. Une victoire à la Sun Tzu.

Bojko termina sa consommation – j’avais décliné son offre, venant de déjeuner dans ma suite – et nous nous mîmes en marche en direction de la porte *Pile* par le *Placa Stradun*. Peu avant la sortie ouest de la ville, Idriz acheta deux billets pour la visite des remparts et nous grimpâmes, glaces à la main comme deux touristes, les nombreuses marches de l’escalier escarpé menant sur le large mur d’enceinte. Ce qui me frappa, une fois en haut, fut de constater l’absence de barrières de sécurité du côté intérieur de la cité en quelques endroits de la forteresse. Des enfants étourdis auraient facilement pu y laisser leur peau.

Me plaçant en dessus de la porte *Pile*, je contemplai le paysage alentour. En contrebas du côté ouest figurait l’ancien pont-levis qui menait à la ville moderne. Des cars et de multiples voitures étaient garés le long de l’*Iza Grada*, de l’autre côté du fossé séparant la place forte de ses environs immédiats. Les touristes déambulaient déjà en

masse en direction de *Placa Stradun*, s'arrêtant pour prendre des photos de la porte et de la statue de Saint-Blaise qui la surplombait.

Au sud, le chemin des remparts conduisait vers la mer et les falaises, longeant celles-ci jusqu'au fort Saint-Jean. À l'est, la vieille ville s'étendait à nos pieds, avec ses toits oranges serrés les uns aux autres, ses clochers et ses imposantes coupoles vert-noir. La muraille opposée nous cachait la vue du vieux port, puis remontait un bout la colline en direction de la ville moderne, laquelle s'étendait jusqu'au pied de la montagne Zarkovica. Cette dernière dominait la cité croate à trois cents vingt mètres en dessus du niveau de la mer et formait un surplomb militaire stratégique que les Serbes ne s'étaient pas gênés d'exploiter durant la guerre de 1991 à 1993, pilonnant sans aucun état d'âme les vestiges du passé.

Avant le conflit, un téléphérique reliait d'ailleurs Dubrovnik à Zarkovica. Aujourd'hui, il ne demeurait de cette installation à caractère touristique que des pylônes en métal abandonnés sur les flancs de la montagne, sans câbles, ni cabines. La frontière avec la Bosnie longeait la crête.

Autre mémorial de la guerre aujourd'hui retiré des rues, un plan de la vieille ville avait accueilli jusqu'à peu les visiteurs, indiquant en différentes couleurs les zones détruites par l'artillerie serbe et les incendies qui en avaient résulté. La ville avait subi un premier siège entre octobre 1991 et mai 1992. Au cours de celui-ci, la plus grosse offensive avait eu lieu la veille du cinquantième anniversaire de l'anéantissement d'un autre port – celui de Pearl Harbor – le 6 décembre 1991. Cent quatorze victimes avaient été recensées durant cette période, dont dix-neuf ce jour-là, sans compter les nombreux blessés. Puis, dans une seconde vague, la cité avait encore été la cible de bombardements jusqu'en 1993, visant essentiellement à déstabiliser une société politique monténégrine – les Oustachis – opposée aux décisions militaires de Slobodan Milosevic.

— Nous aller par là !

Idriz Bojko pointa le sud de son index. Je le suivis sur les remparts. Nous passâmes au-dessus des rues *Za Rokom* et *Od Rupa*, avant de longer *Od Kastela* et *Od Margarite*. De larges bordures de pierre de part et d'autre de notre chemin de ronde caractérisaient les murailles méridionales de la cité, passant parfois à proximité de toits quand elles n'étaient pas carrément mitoyennes de certaines habitations.

Soixante-huit pour cent des bâtiments de la vieille ville avaient été directement touchés par des coups au but ou atteints par des éclats d'obus. Aujourd'hui, on ne relevait quasiment plus aucune trace de la guerre, si ce n'était l'éclat neuf de la plupart des tuiles oranges et de certains murs. En quelques rares endroits, des impacts de balles – mitrailleuses et mitraillettes – se devinaient encore, soit qu'ils furent

apparents dans la pierre, soit qu'ils furent recouverts ponctuellement de ciment.

En reconstruisant leur joyau touristique à la fin du millénaire, les Croates en avaient profité pour utiliser les dernières technologies antisismiques, adaptant ainsi la plupart des bâtiments de la cité médiévale aux normes en la matière, ce qui sembla assez opportun s'agissant d'une région géologiquement instable.

Me désignant une terrasse ombragée en contrebas des remparts, accessible depuis ceux-ci par un escalier de pierre fermé par un petit portail métallique, Bojko m'annonça dans son français approximatif :

— Ici être maison Sadik Salihu.

— Jankovic, tu veux dire.

— Peut-être. Moi pas sûr. Cousin Brahim dire comme toi. Mais... moi pas sûr.

— Pourquoi ?

— Lui changer tête.

Je regardai Idriz d'un air interrogateur.

— De tête ?, demandai-je.

— Lui autre visage, corrigea-t-il.

— Chirurgie esthétique ?

— Peut-être. Moi pas sûr.

Il n'y avait pas trente-six mille façons de le savoir.

— Où est-il maintenant, ce Sadik Salihu ? interrogeai-je mon précieux guide.

— Lui travailler dans pharmacie *Od Puca*.

— *Od Puca*... C'est le nom de la rue où se trouve mon hôtel, non ?

— Da.

— Il est pharmacien ?

— Ne. Lui pas formation. Lui plutôt... travail illégal et trafic médicaments. Bonne couverture.

Je réfléchis un instant, puis déclarai :

— Eh bien Idriz, je sens qu'un sérieux mal de crâne va me pousser à aller acheter de l'aspirine cet après-midi dans cette pharmacie... Et tu y viendras avec moi pour traduire, n'est-ce pas ?

— Si toi vouloir, Mikee.

J'inspectai discrètement le petit portail métallique et constatai qu'il serait aisément décelable. Mais tout de même pas en pleine journée, avec le défilé de touristes qui passaient derrière nous. Déjà une escapade nocturne se dessinait dans mon esprit. Je visualisai l'escalier et la terrasse pour imprimer le maximum de détails des lieux dans mon esprit, de sorte à ne pas avoir à les découvrir dans la pénombre.

En effet, l'usage d'une lampe de poche – si petite fut-elle – paraissait

d'emblée exclu en extérieur au vu de la configuration des lieux et du trop grand risque d'être repérés par des voisins.

— On reviendra ce soir, annonçai-je à Bojko.

— Pas problème. Salihu travailler tard d'habitude.

— La pharmacie ferme à quelle heure ?

— Heure pas importante. Lui vendre médicaments à toxicomanes après fermeture.

— Si tu le dis... Et Besnik Samic ?

Bojko fronça les sourcils, avant de répondre :

— Si toi parler Besnik Mehmetaj, moi pas savoir où lui être maintenant.

— Mais il a aussi une adresse à Dubrovnik, non ?

— Da. Être même maison que Salihu.

— Ils habitent ensemble ?

— Da. Mais Mehmetaj pas toujours là.

Je remerciai Idriz de ses explications et lui proposai d'aller manger une croque au vieux port pour le repas de midi. Du moment que c'était la BCCG qui offrait, il était apparemment toujours partant.

Nous poursuivîmes notre chemin sur les remparts vers l'est, longeant *Za Karmenom*. Je profitai d'une petite tourelle pour m'arrêter et admirer la vue sur l'Adriatique et l'île de Lokrum. En contrebas, les épaisses murailles de la cité reposaient sur les rochers, sur lesquels de petites terrasses en béton avaient été aménagées pour y recevoir ceux qui voulaient profiter du soleil et d'un bain de mer. Des canons et des boulets rangés en pyramides étaient scellés sur le toit du Fort Saint-Jean, promontoire avancé protégeant le vieux port des assauts des vagues et qui abritait aujourd'hui le musée de la marine, un institut de biologie et un grand aquarium.

Avec Bojko, nous redescendîmes du mur d'enceinte vers *Od Pustijerne* et gagnâmes les quais ensoleillés du *Strara Luka*. À l'ombre de gigantesques parasols, une table pour deux nous accueillit à l'heure du déjeuner et nous commandâmes deux douzaines d'huîtres en entrée, suivies de deux belles salades de fruits de mer.

Entourés de touristes, nous évitâmes de mentionner en public nos projets à court terme. Idriz me parla de ses frères Lulzim et Astrit. Le premier habitait à Ston, sur la presqu'île de Peljesac. Il y vivait le week-end avec sa femme, mais travaillait la semaine à Mostar, en Bosnie voisine, ville dans laquelle il disposait d'un petit studio. Quant au second, il était la honte de la famille Bojko – le cousin de Kurtaj avait éclaté de rire en disant cela – car il était entré dans la police à Zagreb.

“Sacré Brahim !”

C'était peut-être pour cela que l'Albanais du Lacus Café ne m'avait parlé que d'Idriz et de Lulzim, omettant sciemment de mentionner Astrit. Kurtaj était impayable, mais il fallait lui reconnaître un certain sens de l'honneur lorsque la famille était en jeu.

Je me demandai comment un ressortissant de Vlore avait pu être engagé par les forces de l'ordre d'un autre État, mais je me dis que ce n'était finalement pas une question existentielle. Après tout, les pays balkaniques étaient remplis de surprises – bonnes et mauvaises – et je n'en voyais certainement que la pointe de l'iceberg.

* * * * *

Après un café serré et l'addition que je réglai avec une carte de crédit de la BCCG, je laissai quelques kuna en guise de pourboire sur la petite table. Un peu plus loin, quelques pêcheurs terminaient de plier les étals du marché aux poissons.

Idriz Bojko m'annonça que la pharmacie d'*Od Puca* où travaillait le dénommé Sadik Salihu n'ouvrait pas ses portes avant seize heures. Nous avions certes pris tout notre temps pour déjeuner en profitant au maximum des senteurs et de l'ambiance du vieux port, mais nous avions encore une bonne heure à tuer devant nous. Le cousin de Kurtaj me proposa de terminer notre tour des remparts de la cité. J'acceptai.

Nous retournâmes donc sur nos pas pour remonter sur les murailles au niveau du Fort Saint-Jean. Un jeune gardien vérifia nos billets et fit des histoires, voulant nous les faire repayer en prétextant qu'ils n'étaient plus valables. Lorsque Bojko s'exprima en serbo-croate de sa voix grave et que son interlocuteur se rendit compte que nous n'étions pas des touristes comme les autres, il nous laissa passer en s'excusant. Je ne sus jamais ce que mon guide lui avait dit exactement, mais je pus néanmoins me rendre compte que la famille d'Ibrahim Kurtaj avait une certaine influence – mafieuse ? – dans la région.

Reprenant notre tour de la vieille ville en direction du nord-est et du mont Zarkovica qui nous surplombait, nous longeâmes *Strara Luka* et passâmes sur la porte aux trois arches qui donnait accès à *Placa Stradun*. Un soleil de plomb tapait encore presque à la verticale, même si l'après-midi était déjà entamé de près de trois heures. Je me flattai d'avoir pensé à emporter avec moi une petite bouteille d'eau, d'autant plus qu'après le vieux port, le mur d'enceinte grimpait en suivant la déclivité du sol le long de *Zlatarska*, avant de bifurquer à angle droit vers le nord-ouest le long de *Peline*.

De cet endroit, nous surplombions toute la vieille ville et ses toits oranges. En plein centre, je repérai la coupole orthodoxe de

Pravoslavna Crvka et, juste derrière sur sa gauche, le dernier étage du Pucic Palace. Plus loin, au double de la distance, le mur d'enceinte méridional constituait le dernier rempart avant la mer. Je tentai d'y deviner la maison du colonel Jankovic, mais n'y parvins pas en raison d'autres bâtiments qui devaient la cacher à ma vue.

Avec Bojko, nous nous arrê tâmes un instant pour profiter du panorama.

— Comment allons-nous faire pour accéder de nuit aux remparts, Idriz ?, demandai-je.

Il me regarda en souriant.

— Pas problème...

Je lui faisais confiance pour trouver une solution.

— Et si on se fait prendre ?, m'enquis-je auprès de mon précieux guide.

— Par municipalité, pas problème.

— Et par Salihu et Mehmetaj ?

— Là... problème !

— Mais nous avons des flingues. Tu as le tien (je me rappelai la bouche noire du silencieux ouverte dans la direction de mon front sur le Chris Craft) et j'ai le mien, mais il faudrait que nous allions récupérer ma voiture.

— D'accord. Après pharmacie.

J'acquiesçai.

Je revis dans mon esprit l'explosion de la Subaru des stup s, le corps en feu de Dan Garcia tournoyer sur lui-même et la gorge tranchée de Cédric Joseph. Ces anciens mercenaires serbes étaient manifestement dangereux et déterminés. En cas d'incident cette nuit, il était évident que la mort nous guettait.

— Dis-moi, Idriz..., lui demandai-je comme pour me rassurer. Quelle est la réputation de Jankovic et de Samic dans ton milieu ?

— Eux fantômes... spectres... Scorpions difficiles à tuer. Mortels...

“Sans blague !”

— Mais encore ?

Bojko m'expliqua dans son français approximatif et parodique qu'avant la campagne de Bosnie, les membres de l'unité paramilitaire serbe avaient déjà fait parler d'eux dans des circonstances assez étranges, lors des événements de Plitvice de mars-avril 1991. Ces combats au sein du plus beau parc national de la Croatie avaient alors opposé les forces serbes à la police croate, dans ce que la presse locale avait baptisé “*les Pâques sanglantes de Plitvice*”. Officiellement, il n'y avait eu que deux morts – un dans chaque camp – lors de ce triste épisode de la guerre d'indépendance, mais Idriz Bojko m'expliqua que

plusieurs personnes avaient alors disparu. Des rumeurs non prouvées, faisant état de tortures diverses de la part des Scorpions, s'en étaient suivies, mais n'avaient jamais été rendues publiques.

Mais avant tout, c'était la participation même de ces mercenaires à ces événements que les rares personnes au courant n'avaient pas comprise.

Les lacs de Plitvice ne représentaient alors pas un grand intérêt stratégique dans le conflit à venir, en dépit de l'excuse officielle des Serbes de vouloir contrôler la route qui traversait le parc du nord au sud.

— Pourquoi la presse mondiale n'a-t-elle pas fait état de ces rumeurs de disparitions et de tortures ?, demandai-je au cousin de Kurtaj.

— Car venir de paysans locaux. Pauvres et crédibilité zéro, répondit-il.

— Et pourquoi est-ce que les journalistes croates ne les ont pas crus ?

— Eux vouloir seulement vengeance contre Serbie et Slobodan Milosevic. Et eux inventer n'importe quoi, car rumeur déjà exister avant combats. Donc, rumeur pas crédible et journalistes rien écrire.

— Que disaient ces rumeurs ?

Bojko me résuma les soupçons de crimes de guerre pesant à l'encontre du colonel Jankovic et du capitaine Samic, plus spécialement à l'époque du génocide de Srebrenica. Il m'expliqua que si le premier était froid et calculateur, mais intelligent, le second en revanche était particulièrement dérangé sur le plan psychique. À tel point que même les soldats qu'il avait sous son commandement se méfiaient de ses réactions.

— Quand mitrailleuses couper en deux prisonniers bosniaques dans fossé, lui dire stop. Repérer famille encore en vie. Prendre enfant dix ans. Passer fil nylon autour cou et serrer, serrer jusqu'à tête détachée. Devant parents. Puis prendre femme et violer elle devant mari et soldats serbes. Ouvrir ventre à elle avec couteau quand viol pas fini. Puis dire soldats continuer mitrailleuses.

— Qui t'a raconté cela, Idriz ?

— Frère à moi Lulzim. Lui travailler Mostar, Bosnie, et rescapé Srebrenica tout raconter à lui.

Bojko regardait pensivement et tristement la mer en narrant ce récit. Puis il sembla se ressaisir, cracha par terre et poursuivit :

— Samic fou, malade mental. Lui jouir devant morts. Mort préférée à lui être décapitation avec machette ou hache. Quand lui avoir deux bras...

— Maintenant qu'il n'en a plus qu'un, c'est encore le cas, soupirai-je

en revoyant la gorge presque entièrement tranchée du “malheureux” CJ, ne tenant plus à son buste que par les vertèbres cervicales et quelques lambeaux de chair de la nuque.

— Comment a-t-il perdu son bras ?, continuai-je.

— Moi pas savoir exactement, répondit le cousin de Kurtaj. Rumeurs dire que dans fuite, Besnik Samic faire prisonnier par Bosniaques. Pendant combat, bras à lui pris sous chenille blindé. Bosniaques rigoler un moment autour de lui, pendant lui souffrir. Bosniaques laisser lui cinq minutes sans surveillance, car toujours bras sous chenille blindé. Alors Samic profiter prendre couteau à lui, couper bras mort et s'enfuir.

— Et cet épisode aurait eu lieu avant ou après le vol des explosifs PEP 500 dans l'entrepôt de munitions de Srebrenica ?

— Moi pas savoir, Mikee. Beaucoup choses confuses entre vérité et rumeurs.

Je ne pus réprimer un frisson en imaginant le gradé des Scorpions sacrifier son propre bras à l'aide d'une lame pour pouvoir se dégager des chenilles du tank qui le retenaient prisonnier. Mais après tout, ce n'était pas cher payé en comparaison des multiples atrocités qu'il avait commises contre ses ennemis et contre des civils innocents, femmes et enfants.

— C'est l'heure, soufflai-je à Bojko, pour changer de sujet et oublier un instant ces scènes d'horreur. Allons-y, Idriz !

* * * * *

Les églises de la cité sonnèrent seize heures.

Nous avions complété notre tour des remparts dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, en étions redescendus par la porte *Pile*, puis avions rapidement quitté le *Placa Stradun* pour nous engouffrer dans les rues étroites de la vieille ville, en direction d'*Od Puca*.

Pour accéder à la petite pharmacie où travaillait Sadik Salihu, il avait fallu franchir un seuil en arche de pierre du quinzième siècle. La fraîcheur du lieu nous accueillit à bras ouverts. Elle était tout particulièrement bienvenue après le rayonnement solaire que nous avions subi de plein fouet sur les murailles de la cité.

Des odeurs mélangées de produits pharmaceutiques et d'herbes de toutes sortes, de savons et de bonbons aromatiques flottaient dans l'air de la pièce. La lavande dominait nettement ce bouquet de senteurs et donnait presque la nausée.

Derrière le comptoir, une vieille femme grisonnante et voûtée préparait un remède dans une petite bouteille en verre, tandis que

derrière elle, un grand type noiraud, entre la quarantaine et la cinquantaine, procédait à des annotations manuscrites dans un livre de comptes.

Une clochette avait annoncé notre arrivée.

— Dobar dan, salua Bojko.

— Dobar dan, répondit la vieille.

Elle se tourna ensuite vers son employé et lui parla en serbo-croate. Je ne compris évidemment pas ce qu'elle lui dit, mais je perçus le prénom de "Sadik" au milieu de la phrase.

Ainsi, l'homme qui nous faisait maintenant face était Sadik Salihu. Il sortit de l'ombre pour s'approcher de nous à la lumière du comptoir. La patronne lui avait certainement demandé de s'occuper de nous, les clients, qui venions d'entrer.

Son visage dur était carré, parfaitement rasé et coiffé d'une chevelure noire virant au poivre et sel. Sous sa tenue blanche de pharmacien, il cachait un corps sculpté, entretenu par le sport et une hygiène de vie spartiate. Il pouvait certes ressembler – avec vingt ans de plus – à la photographie du colonel Sadik Jankovic que j'avais vue dans les dossiers de mon père adoptif à la BCCG. Mais il aurait aussi pu être un autre. Les années écoulées et la chirurgie esthétique présumée empêchaient une identification formelle sur la base d'une simple confrontation. Il me faudrait en avoir le cœur net autrement.

Salihu s'adressa à nous dans sa langue et, avant que Bojko ne lui réponde, je pris l'initiative de dévoiler mon origine.

— Bonjour !, m'adressai-je à lui en français.

Il me regarda curieusement.

Je ne pouvais avoir aucune certitude quant au fait qu'il fût bien le criminel de guerre recherché – l'ancien chef militaire des Scorpions – mais j'attendais dans son attitude la réaction qui allait peut-être le trahir. S'il était en effet le chauffeur de la Porsche Cayenne soleuroise comme je m'en doutais, cela signifiait que son regard avait déjà croisé le mien, au moment où il avait tenté de m'écraser en montant la rue du Pommier.

Je scrutai son visage en vain. Sadik Salihu demeura impassible, mais il me répondit néanmoins dans un très bon français :

— Bonjour. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Euh, je... – j'hésitai un instant sur le mensonge à lui servir – je souhaiterais une crème cicatrisante pour mon visage.

Je lui montrai d'un cercle de la main les coupures en voie de guérison sur mes joues et mon front. Il les évalua et se retourna vers une rangée de tiroirs, puis revint vers moi avec un tube de pommade.

— Je crois que ceci fera l'affaire, me dit-il. Vous en mettez entre deux et trois fois par jour. L'idéal, c'est de vous en enduire le soir

avant de vous endormir.

— Merci.

Je pris le tube de crème et sortit mon porte-monnaie pour le payer cash, en kuna.

— Vous parlez très bien le français, flattai-je Salihu.

— J'ai appris à Paris. J'y ai étudié la pharmacologie à la Sorbonne durant deux ans et demi. La France est un pays merveilleux.

“Le beau mensonge...”

— Je suis suisse, pas français... Vous connaissez la Suisse ?, le titillai-je.

— Non. Je n'y suis jamais allé.

“Rebelote...”

Qu'il fût le colonel Jankovic ou non, Sadik Salihu avait vécu comme requérant d'asile kosovar à Genève, avec son ami Besnik Mehmetaj. C'était un fait ressortant des dossiers du service des migrations.

Les deux compères ne s'étaient enfuis de la ville de Calvin et n'avaient disparu sans laisser de traces qu'au moment où un rescapé du massacre de Srebrenica avait déclaré reconnaître sous leurs traits ses bourreaux de juillet 1995.

— Pourtant, vous avez plus un accent genevois que parisien, risquai-je.

— C'est ce qu'on m'a déjà dit, répliqua-t-il calmement en tipant l'achat. Mais il paraît que les deux accents sont assez proches l'un de l'autre.

“Deux accents un tantinet précieux, certes...”

Il referma le tiroir-caisse.

— Vous êtes en vacances ?, changea-t-il de sujet.

— Travail.

— Alors, vous faites un métier dangereux..., me fit-il remarquer en désignant mon visage lacéré.

Je feignis de ne pas comprendre son allusion. Mais peut-être n'y en avait-il aucune.

— Je suis dans la finance, répondis-je.

— La finance, répéta-t-il pensivement. Est-ce que vous cherchez à investir dans l'immobilier à Dubrovnik ?

— Non. Je suis banquier et je m'intéresse à y ouvrir une succursale.

— UBS ? Crédit suisse ?

Salihu voulait me montrer qu'il connaissait les plus grands établissements bancaires helvétiques.

— Non. Banque commerciale de crédit et de gestion.

— Je ne connais pas.

— Normal, c'est une petite banque privée.

“... et spécialisée dans la traque aux pires criminels de guerre”, fus-je tenté d'ajouter. Je m'en abstins, bien évidemment.

L'ambiance de la petite pièce climatisée était montée de quelques degrés. Sadik Salihu me dévisageait avec un sourire suggestif, que je fus peut-être le seul à imaginer. À aucun moment il n'avait perdu un tant soit peu la maîtrise de la situation.

Un homme qui avait eu sous ses ordres une centaine d'autres, pas toujours commodes, n'allait certainement pas se laisser déstabiliser par les provocations faciles d'un jeune flic suisse enquêtant en toute illégalité sur sol étranger.

Il jouait “à domicile”, avec l'avantage du terrain, du public et de la langue.

Son équipier – son capitaine manchot et assassin – n'était pas encore apparu dans le décor croate, mais je sentais bien que les événements n'allaient pas tarder à se précipiter. Cette visite de courtoisie à la pharmacie d'*Od Puca* était un avertissement : ils avaient tué mon meilleur ami pour un motif qui m'échappait encore, mais l'ire de ma vengeance se rapprochait d'eux à grands pas. Leurs jours de liberté étaient comptés. Je n'étais pas seul. Les Scorpions trouveraient bientôt en face d'eux un requin aux dents acérées, accompagné d'une pieuvre : celle des tentaculaires familles Kurtaj et Bojko, celle de la mafia albanaise.

12.

Dubrovnik, 15 octobre, 23h15.

Les remparts étaient baignés dans la pénombre ou illuminés par endroits, mais fermés d'accès au public. La lune rajoutait un halo blanchâtre aux murs restés dans l'ombre, mais la lueur n'atteignait pas *Od Margarite* où Sadik Salihu était officiellement domicilié. La rue était déserte et plongée dans l'obscurité contrairement à celles plus centrées de la cité médiévale, que la vie nocturne et la musique avaient envahies dans une chaude ambiance festive.

En fin d'après-midi, j'avais pu récupérer l'Audi A7 au port principal, dans la partie occidentale de la ville moderne, et surtout le Makarov et son silencieux. Après la petite provocation de seize heures, je m'attendais à quelques réactions belliqueuses de l'ennemi présumé, ce qui achèverait de me convaincre que j'étais sur la bonne voie. La présence de l'arme de poing dans la ceinture de mon pantalon me rassurait donc. Et Idriz Bojko avait la sienne, dont il savait à l'évidence se servir, augmentant ainsi mon sentiment de sécurité.

Mon précieux guide s'était débrouillé – je ne sus pas comment – pour obtenir un passe ouvrant les grilles de protection donnant accès aux murailles de la vieille ville. De noir vêtus, nous avons pu nous y faufiler en toute discrétion depuis les escaliers en retrait de la porte *Pile*. Le portail avait alors émis un grincement caractéristique, tant en s'ouvrant qu'en se refermant.

Sans conséquence.

Le cousin de Kurtaj avait pris soin de le verrouiller à nouveau derrière nous, puis nous avons filé en douce comme deux fantômes – deux guerriers ninjas jouant avec les ombres – jusqu'à un petit élargissement du mur d'enceinte surplombant *Od Margarite*. L'endroit plongé dans l'obscurité favorisait notre camouflage.

— Allons-y, susurrai-je.

— Da, répondit laconiquement Idriz, tout en sortant un tournevis et un petit couteau de poche.

Habilement, il fit jouer la serrure de la petite grille qui séparait la zone publique des remparts de l'escalier étroit et délabré menant à la

terrasse de l'appartement de Sadik Salihu. Dans un cliquetis à peine perceptible, le frêle mécanisme céda facilement. Bojko poussa le petit portail à moitié rouillé, qui émit un grincement plus aigu que celui de l'accès principal aux murailles.

— Attendons un instant, murmurai-je.

Nous restâmes immobiles, comme deux statues de pierre, durant une trentaine de secondes. Rien ne se produisit. Aucun son proche, aucune nouvelle lumière. Personne ne nous avait entendus. L'avantage du terrain était pour nous. Le spectacle de la vieille *Dubrovnik by night* se déroulait ailleurs.

Comme deux spectres noirs, nous descendîmes les quelques marches conduisant à la terrasse, progressant dorénavant en domaine privé. De la mousse recouvrait l'escalier, le rendant glissant et prouvant qu'il n'était que peu usité. Les dalles ocre du grand balcon étaient pour la plupart anciennes, poreuses et fissurées. J'en déduisis qu'elles ne devaient pas avoir été changées depuis la fin de la guerre. Des chaises en plastic cassées et une table en bois déformée ornaient ce petit coin de paradis qui paraissait délaissé de longue date.

Une seconde fois, Bojko attaqua au tournevis et au couteau le cadre de la porte-fenêtre, qui céda dans un craquement moins discret que prévu. Cette fois, un bruit s'en suivit et nous fit sursauter.

“Merde...”

Le battement d'ailes s'éloigna, emportant avec lui le goéland que nous venions de déranger dans son repos.

— Pffff...

Idriz soupira, puis sourit de soulagement. De mon côté, je dus me concentrer pour ramener le rythme des battements de mon cœur à la normale.

“Connerie d'oiseau !”

Par précaution, nous attendîmes dans le noir sans bouger, une nouvelle trentaine de secondes, histoire de vérifier que le craquement du vieux bois et la mouette de mer n'avaient pas réveillé le voisinage. Mais comme auparavant, rien d'autre que le silence – ou plutôt les bruits éloignés de la vie nocturne du centre-ville – ne parvint à nos sens affûtés.

Les deux battants de la porte-fenêtre pivotèrent vers l'intérieur d'une pièce insalubre, que seule la pâle clarté lunaire envahissait. Le sol y était collant, de la poussière recouvrait les meubles vermoulus et les plafonds étaient infestés de toiles d'araignées. Il était impossible qu'une personne ne vive ici. Personne n'avait dû accéder dans cette chambre – apparemment un bureau – depuis des années. On aurait dit que la crasse et l'humidité avaient pris possession des lieux depuis des lustres.

Une odeur âcre de moisi profita de s'échapper par la porte-fenêtre enfin ouverte, effleurant nos narines au passage. Je me bouchai le nez pour éviter l'éternuement, tandis que Bojko ne parut pas incommodé par l'effluve immonde. Il fut même le premier à laisser les empreintes de ses semelles dans la couche de poussière.

Respirant un bon coup, je le rejoignis dans l'ancre du Scorpion. Au vu de l'état de cette pièce, ce dernier devait certainement vivre dans les étages inférieurs. S'il y avait des renseignements intéressants à trouver, c'était là que nous devions commencer à chercher. Je repérai la porte intérieure et tentai de l'ouvrir. Elle était verrouillée de l'extérieur, ce qui était assez logique. Une nouvelle fois, Idriz joua du tournevis et du couteau. Une nouvelle fois, ses doigts firent un miracle, cette fois-ci en silence.

La porte s'ouvrit sur un corridor d'appartement à l'étage le plus haut du bâtiment, excepté les galetas sous les combles. Les lieux étaient plus présentables que dans la pièce condamnée par laquelle nous venions d'accéder.

— Nous y sommes, soufflai-je.

— Da, chuchota le cousin de Kurtaj.

Nous nous glissâmes discrètement dans le sombre corridor et écoutâmes. Rien d'autre que le silence. Un silence pesant ; un silence de mort. Bojko prit alors le risque d'allumer une lampe de poche de style maglite et éclaira les lieux.

Nous nous trouvions sur une sorte de mezzanine, qui donnait sur la partie habitée de l'appartement. Des escaliers en bois descendaient sur la gauche et aboutissaient dans un grand salon avec cuisine ouverte. Nous descendîmes et fîmes rapidement le tour des pièces. Ce n'était pas bien grand. Outre le vaste séjour dans lequel nous nous trouvions, il y avait deux chambres à coucher, soit probablement celles de Salihu et de Mehmetaj, ainsi qu'une petite salle-de-bain.

La perquisition sauvage ne prendrait qu'un temps limité, ce qui n'était pas pour me déplaire. Mon guide se chargea d'une chambre et moi de l'autre. Hormis des papiers d'identité kosovars – très vraisemblablement des faux selon Idriz – qui confirmèrent sans grande surprise l'identité des résidents, nous n'y trouvâmes rien de bien intéressant. La fouille de la cuisine, de la salle-de-bain et du salon ne nous apprit rien de plus, si ce n'était que les deux présumés Scorpions n'étaient pas des fées du logis. L'ordre régnait, mais pas la propreté.

En une petite heure, nous avons fait le tour détaillé du propriétaire, sans que cela ne permette une avancée significative de l'enquête sur la mort de Dan Garcia. Rien – si ce n'était un faisceau de présomptions – ne rattachait le duo kosovar Salihu-Mehmetaj au duo serbe Jankovic-Samic.

Aigles noirs sur fond rouge contre Scorpions : rien de tout cela n'avait de sens. Pourquoi des criminels de guerre serbes seraient venus se cacher en terre croate sous de fausses identités kosovares ? Et où était Besnik Samic ? Bojko ne le savait pas. Peut-être n'était-il pas encore revenu de Suisse ? Peut-être Jankovic n'avait-il rien à voir avec l'attentat de Perreux et la mort de CJ ?

Et en fin de compte, peut-être que Sadik Salihu et Besnik Mehmetaj n'étaient pas ceux que je recherchais. Dans ce cas, cela signifiait que je m'étais planté quelque part. Que les renseignements d'Ibrahim Kurtaj n'étaient pas aussi fiables que l'Albanais ne le prétendait. Après tout, ce dernier avait perdu de sa superbe suite à toute une série d'arrestations survenues ces derniers mois en Suisse dans le milieu du trafic d'héroïne et de cocaïne. Le milieu balkanique était disloqué et la méfiance y régnait plus qu'avant.

Mais où avions-nous fait fausse route ?

Si fausse route il y avait. Un Scorpion avait tout de même tenté d'infiltrer mon opération, voire de me tuer sur le Liburnija en se faisant passer pour Idriz Bojko. Ça, je ne l'avais pas inventé. Son tatouage à l'épaule en était la preuve.

— Viens, soufflai-je à mon guide, nous ne trouverons rien de plus ici...

* * * * *

Au moment où je m'apprêtais à baisser les bras, un bruit se fit entendre dans les couloirs de l'immeuble, par delà la porte d'entrée. Des voix. Des gens approchaient. Au moins au nombre de deux. Ils parlaient en serbo-croate et, sans vouloir m'avancer, je crus distinguer la voix de Sadik Salihu.

La main gauche de Bojko m'agrippa par l'épaule. Je perçus que sa main droite avait déjà dégainé son arme. J'en fis de même et le suivis dans l'escalier menant à la mezzanine. À pas de loup, nous rebroussâmes chemin. Alors que nous atteignîmes la galerie sur la pointe des pieds, une clé tourna dans la serrure de la porte d'entrée de l'appartement.

Salihu était-il avec Mehmetaj ?

Ou ramenait-il à la maison un toxicomane auquel il avait vendu des médicaments à la fin de son service à la pharmacie d'*Od Puca* ?

La discussion tourna à l'éclat de rire. Ils étaient deux ou trois, guère plus.

Les lumières de la grande pièce s'allumèrent, jetant des ombres menaçantes sur la mezzanine. Nous n'étions pas visibles du salon,

mais il n'aurait pas fallu que l'un des nouveaux arrivants ait la mauvaise idée de grimper ne serait-ce que trois ou quatre marches de l'escalier en bois. Il apercevrait alors inmanquablement la porte ouverte du bureau condamné.

Le cousin de Kurtaj semblait planer au-dessus du carrelage de l'étage supérieur. Ses semelles effleuraient à peine le sol. Aussi furtif qu'un fauve aux aguets, il ne provoquait aucun bruit. Je l'imitai au mieux et le suivis dans la pièce empoussiérée.

Il repoussa la porte intérieure, mais la laissa entrebâillée de deux centimètres et se plaqua sur le côté, le pistolet et son silencieux prêts à l'usage. Me faisant signe de garder le silence avec son index sur les lèvres, il resta là à écouter la conversation des nouveaux arrivants. Le temps parut s'arrêter.

J'étais déchiré entre l'envie de quitter au plus vite ces lieux chargés de moisissure ou rester sur place pour en savoir plus. J'ouvris de grands yeux interrogateurs à l'égard de Bojko, qui réitéra son geste, m'intimant le silence le plus complet.

Je ne bougeai plus, scrutant les murs poussiéreux de la pièce à l'abandon. Quelques cadres recouvraient ceux-ci, mais la crasse voilait les peintures ou photographies qu'ils renfermaient. Mon attention fut alors attirée par un trio de personnes qui prenaient la pose sur les quais du vieux port. On devinait sur la gauche de la photo le Fort Saint-Jean.

“Les Scorpions en vacances”, songeai-je.

L'idée de découvrir leurs visages me poussa à m'en approcher. D'un revers de la manche – mon pull noir vira immédiatement au gris – j'ôtai l'immonde couche de poussière qui floutait le contenu du cadre.

Au moment où les trois visages radieux et souriants, pleins de vie, m'apparurent en clair, mon sang ne fit qu'un tour : j'avais touché le gros lot.

“Les Donner !”

La famille Donner – Thomas, Sophie et Michaël – me faisait face. L'enfant devait avoir environ cinq ans. Sa mort tragique sur les quais du Lac Léman, vingt et un ans auparavant, était donc proche.

Mais que faisaient-ils ici, à Dubrovnik ?

C'était une photo de famille. Mais pas une photo de vacances. Si mon homonyme y portait un short et un t-shirt – normal pour un enfant de cet âge – ses parents en revanche semblaient vêtus pour le travail. Thomas, le père, arborait un costume en lin avec cravate et Sophie, la mère, affichait un badge en dessus de son sein gauche. Le sigle de l'ONU y était reconnaissable.

“Merde...”

Que s'était-il donc passé ici ?

Je retirai le cadre du mur, en prenant soin de ne pas faire le moindre bruit, et le retournai pour en retirer la photo. Comme bien d'anciens clichés, elle était datée au dos.

“1991”

Le début de la guerre d'indépendance...

* * * * *

Tout commença à se mélanger dans mon esprit. Dan Garcia, le manchot Besnik Samic, les Donner. Le triangle était maintenant bouclé, mais il manquait l'essentiel : son contenu. Les Scorpions et les Donner étaient liés. Le chef des stupés avait enquêté sur le rapport de police falsifié par mon père adoptif Louis De Bosset – donc sur la mort accidentelle des Donner – et il avait été tué par Samic et un complice, probablement Jankovic.

Et puis, il y avait ce point au gros feutre vert, dans son bureau du BAP, sur la carte de géographie murale : Dubrovnik. La cité médiévale croate était à la croisée des chemins. La marque verte pouvait autant concerner les Scorpions que les Donner.

Et enfin cette affirmation de Benoît Neuhaus, le chef de la police judiciaire genevoise : les Donner rentraient d'une mission à l'étranger au moment de l'accident qui leur avait coûté la vie.

Quelle que fût la cible de l'enquête secrète menée par Dan Garcia, tout était lié.

Maintenant, j'en étais sûr.

Mais pourquoi ?

Les Donner étaient-ils en mission en ex-Yougoslavie pour le compte de l'ONU au moment de l'éclatement du conflit en 1991 ?

C'était une quasi certitude.

Mais quelle était cette mission ?

J'entrepris de “nettoyer” les autres cadres muraux de la pièce empoussiérée, sous le regard mi-surpris, mi-amusé d'Idriz Bojko, qui montait toujours la garde vers la porte intérieure donnant sur la mezzanine. De l'autre côté de celle-ci, de la musique slave montait du salon, de temps en temps interrompue par des éclats de rire ou le bruit de verres en cristal qui s'entrechoquaient. Les nouveaux arrivants buvaient l'apéro. Apparemment, ils ne se doutaient pas encore qu'ils avaient reçu une visite indésirable, en dépit de mon amusante provocation de l'après-midi à la pharmacie d'Od Puca.

* * * * *

Le dépoussiérage des autres cadres me fit parvenir à une conclusion : avant d'être celui de Sadik Salihu – ou de Sadik Jankovic, cette fois j'en étais convaincu – cet appartement était celui de fonction des Donner. Hormis deux certificats de l'ONU établis au nom de Thomas et de Sophie, ainsi qu'une lettre de créance établie par le Consul de Suisse à Belgrade en 1990, soit avant la guerre d'indépendance, le reste des photos de famille prouvait un long séjour à Dubrovnik, de même que des escapades dans d'autres régions de l'ex-Yougoslavie. J'y reconnus notamment le pont de Mostar et les lacs de Plitvice.

Une photo en particulier était parlante, puisqu'elle montrait le petit Michaël tout bronzé en costume de bain et en brassards, jouant dans une piscine gonflable sur la terrasse que Bojko et moi venions de fouler pour accéder à cette pièce insalubre.

Celle-ci avait donc été le bureau du couple Donner, lorsque celui-ci résidait en ex-Yougoslavie, en mission pour le compte de l'ONU. La table centrale et les chaises ne présentaient aucun intérêt apparent, au contraire d'un secrétaire espagnol recouvert de poussière et de toiles d'araignée. Je m'en approchai et tournai la clé pour l'ouvrir. Le petit meuble suintait la crasse ou l'humidité salée. Quand je l'ouvris, il manqua de s'effriter au niveau des gonds, où le bois était à moitié pourri.

Une fois de plus, Idriz Bojko me fit un signe irrité de son index, m'intimant de faire silence. J'acquiesçai d'un hochement de tête désolé, avant d'entreprendre la fouille discrète du contenu du petit meuble. Celui-ci renfermait une pile de vieux papiers jaunis éparpillés.

Je les feuilletai rapidement. Il y figurait un projet de rapport en français sur un certain "Héliodrôme", ainsi que des papiers officiels et coupures de presse en serbo-croate. Le terme "*Heliodrom*" y figurait aussi sous cette orthographe. Je n'avais évidemment pas le temps de lire en détail le projet de rapport apparemment destiné au Conseil des Nations Unies.

Je m'approchai doucement de Bojko, les papiers à la main, bien en vue.

— De quoi s'agit-il, Idriz ?, chuchotai-je.

Il regarda les vieilles coupures de presse.

— Héliodrôme être prison Mostar..., murmura mon guide, réticent à parler dans ces circonstances.

Il veilla ensuite à ce que notre dialogue ne fut pas perçu par les personnes qui se trouvaient dans le salon à l'étage inférieur. Mais celles-ci continuaient de rire et de boire, au son de la musique slave.

— Quel genre de prison ? Officielle ?

— Ne ! Camp prisonniers. Comme nazis.

— Un camp de concentration ?

— Da...

Les Donner semblaient donc enquêter en 1991 sur la prison improvisée de Mostar et certains titres de leur projet de rapport étaient éloquentes : il y était question de tortures et autres traitements humains dégradants, ainsi que de disparitions de prisonniers bosniaques.

À l'époque, la guerre d'indépendance n'en était qu'à ses balbutiements et le terrible génocide de Srebrenica n'avait évidemment pas encore eu lieu. Mais à en croire cet écrit, des atrocités avaient déjà cours en certaines contrées de l'ex-Yougoslavie.

Je ne compris pas pourquoi le colonel Jankovic et le capitaine Samic avaient condamné cette pièce, tout en en conservant son contenu. Peut-être espéraient-ils un jour faire chanter le régime central de Belgrade ou toute autre personne impliquée à de plus hauts degrés dans des crimes de guerre ? Mais finalement, la réponse importait assez peu. Seul le résultat de notre perquisition sauvage comptait.

— Que s'est-il passé à l'Héliodrome, Idriz ?

— Moi pas savoir. Mais frère à moi Lulzim travailler administration Mostar. Lui savoir sûrement. Demain moi téléphoner lui.

— Les Scorpions ont-ils quelque chose à voir avec l'Héliodrome ?

— Moi pas savoir. Toi arrêter faire bruit maintenant !

Il écouta une nouvelle fois ce qui se passait au-delà de la mezzanine.

— De quoi parlent-ils ?, demandai-je en chuchotant.

— Pas important, répondit Bojko. Nous partir.

— OK.

C'est alors qu'il se produisit un événement fâcheux. La porte-fenêtre de la terrasse restée ouverte provoqua un courant d'air, faisant claquer la porte intérieure de la mezzanine.

Nous sursautâmes et un vent de panique envahit la pièce où nous nous trouvions. Le cousin de Kurtaj fit un mouvement de charge avec son arme et recula. Derrière la porte fermée, la musique demeurait perceptible, mais les rires s'étaient tus. Ils avaient laissé place à un silence pesant et hésitant, suivi de lourds pas dans l'escalier.

L'ennemi arrivait !

Il devait être armé...

... mais nous aussi.

La clef de la porte qui nous avait trahis se trouvait à l'extérieur, côté mezzanine. Il n'y avait rien à faire pour la verrouiller. Idriz braqua son pistolet en direction de l'accès et attendit. Quant à moi, je saisis une

chaise et en inclinai le dossier contre la poignée de la porte.

Les secondes parurent des minutes.

De petits grincements étaient maintenant audibles à l'opposé de l'unique panneau de bois qui nous séparait de l'ennemi. La musique s'était tue soudainement. Un homme au moins était donc demeuré à l'étage inférieur pendant qu'un autre s'approchait dangereusement de nous.

Il y eut un léger bruissement, suivi d'un souffle. Une ombre masqua en partie la lumière dans l'espace entre le bas de la porte et le carrelage. L'ennemi écoutait derrière le panneau de bois.

Bojko profita de cet avantage.

Il tira deux coups rapprochés et silencieux à travers la porte. "Plop... plop..." ; le bois claqua plus fort que la sortie des balles du canon de l'arme. À travers les trous déchirés de manière irrégulière, deux rayons de lumière filtrèrent dans la pièce condamnée, dévoilant les millions de particules de poussière en suspension.

Juste derrière la porte, un bruit sourd se fit entendre : le corps d'un Scorpion s'abattant mollement sur le sol de la mezzanine après avoir été mortellement atteint. Les tirs de mon guide avaient fait mouche, ne laissant même pas à l'ennemi le temps de crier sa douleur.

Les secondes s'égrainèrent dans le silence, puis il y eut un nouvel échange de paroles en serbo-croate. Ils étaient donc encore au moins deux derrière cette porte. Idriz le comprit et, me faisant un large geste du bras gauche, m'invita à quitter la pièce lugubre derrière lui en direction de la terrasse. Il m'y précéda et je le suivis.

Mais au moment où il se précipita dans l'escalier qui menait aux remparts, je me ravisai et fis demi-tour. Je devais emporter avec moi un maximum d'informations.

C'était l'unique occasion. Elle ne se renouvellerait pas de sitôt et je le savais. Revenant sur mes pas dans la poussière et la crasse, je poussai de toutes mes forces la grande et lourde table de conférence contre la porte de la mezzanine, pour renforcer le maigre étai provisoire de la chaise, au moment où des épaules tentèrent de défoncer l'accès. Puis je plongeai sur le petit secrétaire espagnol et saisis le lot de papiers jaunis qui s'y trouvaient. Ceux-ci sous mon bras gauche et le Makarov 9mm dans la main droite, je retournai en courant en direction de la terrasse et montai vers la petite grille métallique. Une fois sur la muraille, je me retrouvai seul. Je ne savais pas si Bojko avait fui par la droite – retour en direction de la porte *Pile* – ou par la gauche, vers le Fort Saint-Jean.

— Chier !, lâchai-je de rage.

J'avais une chance sur deux de me planter, mais je connaissais un chemin comme l'autre, pour les avoir empruntés tous les deux dans la journée. Et puis, je ne devais m'en prendre qu'à moi-même. Idriz cherchait tout comme moi à sauver sa peau et j'aurais pu le retarder dans mon entreprise hasardeuse et osée.

J'optai pour la gauche, en direction du Fort Saint-Jean et du vieux port. L'épaisse muraille me dissimulait tant de l'intérieur que de l'extérieur de la vieille ville. Je me mis à courir vers l'est. De temps à autre, un créneau ou une meurtrière me dévoilait la mer adriatique, calme et reflétant une lune proche de la plénitude. Dans ma course sur les remparts, je m'efforçai de ne pas perdre mes feuilles volantes, mais je veillai surtout à conserver mon arme. Pour rien au monde je ne voulais revivre la situation du Chris Craft, avec cette fois-ci un véritable ennemi en face de moi.

Le mur d'enceinte longeant *Za Karmenom* me parut interminable. Quand enfin j'atteignis le toit du fort et ses canons, je décidai de ralentir l'allure.

Un coup d'œil derrière moi ne révéla aucun ennemi en vue. Ceux-ci auraient-ils abandonné la poursuite ? Ou le barrage de la lourde table en bois se serait-il montré plus efficace que prévu ?

La méfiance était de rigueur.

Ces assassins connaissaient certainement beaucoup mieux que moi la vieille cité médiévale. Ils pouvaient dès lors m'attendre à n'importe quel coin de rue. Je me souvins alors du stratagème qui avait porté ses fruits sur le Liburnija : atteindre un espace peuplé et y demeurer. Immédiatement, le vieux port me vint à l'esprit. *Strara Luka* était la place vivante la plus proche. Je pourrais éventuellement m'y mêler aux touristes sans m'y faire repérer. Après tout, si mes ennemis connaissaient peut-être mon apparence – ce qui devait être le cas à en juger ce qui s'était passé sur le ferry de la Jadrolinija – rien n'indiquait qu'ils connaissaient ma tenue vestimentaire de cette nuit. Je pouvais encore jouer là-dessus pour me fondre dans la masse.

Transpirant, j'étais sur le point d'atteindre l'issue nord du toit du fort Saint-Jean, direction les escaliers d'*Od Pustijerne*, lorsqu'une ombre jaillit soudain en face de moi et me tomba dans les bras en émettant un affreux gargouillement. Le Makarov m'échappa des mains, de même que les papiers des Donner. Ces derniers se répandirent au sol sur les pierres, entre les pyramides de boulets et les canons. Un liquide chaud et visqueux se déversa sur mon torse.

Dans un réflexe d'autodéfense, je repoussai l'homme d'un violent effort et le plaquai contre un créneau. Il ne se défendit pas.

Alors seulement, je le reconnus.

— Idriz ! criaï-je.

Mais c'était trop tard.

Sa gorge était tranchée de part en part, à plus de quatre-vingt dix pour cent, et des flots de sang s'en échappaient par saccade. L'horrible gargouillis se répéta une seconde fois, puis la tête du cousin de Kurtaj partit en arrière et se détacha presque du tronc.

Le corps inerte glissa alors au sol.

La blessure était exactement la même que celle de CJ. Et elle était telle que le malheureux Bojko n'avait pu survivre plus de quelques secondes. Je compris trop tard que cela venait de se produire. Besnik Samic était là, tapi dans l'ombre d'une meurtrière. Son unique bras valide me saisit par derrière et m'étrangla.

* * * * *

La bagarre qui s'en suivit fut violente. Je fus d'abord relevé de force et tiré en arrière. Dans le mouvement, un éclat métallique furtif brilla sous les projecteurs orangés illuminant certaines parties du Fort Saint-Jean. L'arme qui avait tranché la gorge d'Idriz était là. Elle avait une forme bizarre. Je ne sus la reconnaître, ni dire tout de suite par quel moyen le manchot la tenait.

Dans une tentative de défense, je pivotai d'un quart de tour et me jetai de toutes mes forces en arrière. Dans la manœuvre désespérée, Samic heurta la pierre de sa tête et se retrouva coincé entre un créneau de la muraille et mon corps. Sous le choc, il lâcha prise.

Je pus alors lui faire face.

Je reconnus l'ancien capitaine des Scorpions, que j'avais déjà entraperçu à la rue du Pommier à Neuchâtel, à moitié voilé par le faisceau des phares de la Cayenne noire. Il affichait la quarantaine, peut-être un peu plus. Svelte, mais tonique, il avait le visage creusé et grêlé, ainsi que des cheveux bruns clairsemés. Mais ce qui me frappa le plus fut son regard, rempli de froideur et de folie, comme celui d'un robot déréglé.

Ses yeux semblaient me jeter à la figure : "je suis ta mort, mais avant je vais me délecter de ta souffrance". Il accompagna son hypnose d'un geste démonstratif du bras droit. Je compris alors la nature de l'arme qui avait causé de telles blessures en si peu de temps et d'énergie aux défunts CJ et Bojko : la prothèse en titane débutait au niveau du coude et se terminait par deux lames en forme de tenaille, puissamment actionnées par de petits pistons hydrauliques situés à la place de l'avant-bras. Le sang de mon guide maculait encore le métal coupant. En amont du coude, le bras était dénudé jusqu'à la moitié du deltoïde, recouvert plus haut par les manches courtes et moulantes

d'un t-shirt militaire. Le biceps était saillant, parfaitement dessiné, et un tatouage de scorpion ornait l'épaule : le même que celui du mercenaire abattu dans le Chris Craft par Idriz.

Besnik Samic prit un malin plaisir à me faire une démonstration de la puissance de sa machine. Toujours adossé au rempart, le bras droit en évidence, il me fit voir les deux mâchoires tranchantes s'ouvrir lentement, les tiges en acier graissées remontant petit à petit dans leurs cylindres dans un petit bruit mécanique. Puis il y eut un "tac" sec, suivi d'une résonance comme celle d'un puissant ressort que l'on avait relâché. Les deux lames effilées et arquées, qui se faisaient face comme deux petites faucilles, s'étaient refermées l'une contre l'autre si rapidement que je n'avais pas eu le temps d'en percevoir le mouvement. L'arme donnait l'impression d'une telle puissance qu'on comprenait sans grand peine qu'un cou humain n'y résistât pas. Elle aurait pu couper le barreau d'une prison.

Je compris cependant aussi que sa faiblesse était la lenteur avec laquelle les deux puissantes lames devaient retrouver leur place initiale en position armée.

Sans perdre un instant, je bondis sur le Serbe dans l'intention de le frapper au visage et le maîtriser, mais je sous-estimai la rapidité de ses réflexes. Sans comprendre ce qui m'arrivait, je sentis la lourdeur et la froideur du titane et de l'acier frapper le flanc gauche de mon crâne. Je crus un instant que ma tête s'était détachée de mon corps sous la violence du choc.

Je tombai lourdement à terre sur les dalles de pierre, à moitié sonné. Dans un effort de volonté, je tentai de me relever immédiatement, mais à peine sur les genoux, je ramassai une volée de coups de pied au visage et dans les côtes, qui me firent rouler sur moi-même jusqu'au cadavre du malheureux Bojko.

Le KO s'approchait dangereusement.

Mortellement, même.

Ouvrant les yeux, je vis d'abord trouble. Une vague forme humaine se penchait sur moi. Puis je reconnus le Scorpion, déterminé à finir son travail. Ses faucilles en titane étaient grandes ouvertes. Elles demandaient de la chair et du sang.

Je tentai de le repousser, mais j'étais trop faible. Les lames étaient irrémédiablement attirées vers mon cou. Je percevais les battements de mon cœur dans ma carotide, qui gonflait sous les impulsions. Bientôt, elle libérerait les litres de sang sur les remparts, aux côtés de ceux de mon guide.

J'étais appuyé sur le corps flasque de ce dernier et ne pouvais me dégager de l'emprise de Samic. Je tentai en désespoir de cause de reculer et de reculer encore, le plus possible, en me poussant au

moyen de mes talons plantés entre les joints des dalles de pierre, écrasant le cadavre visqueux du pauvre Idriz.

Le Serbe esquissa un sourire sadique. Il était certes déterminé à m'éliminer, mais il prenait son temps. Le temps de me voir ramper et suer la terreur par tous les pores de ma peau.

Soudain, je sentis dans mon dos, entre l'arrière de ma cage thoracique et le corps du cousin de Kurtaj, un objet solide qui m'écrasa douloureusement les côtes. Me dégageant d'une vingtaine de centimètres, je parvins à glisser ma main dans la poche du pantalon du défunt. Et au moment où les lames acérées se retrouvèrent de part et d'autre de ma gorge, prêtes à claquer, je fis un large mouvement circulaire, y mettant tout le restant de mes forces.

Atteint au flanc par la lame du tournevis de Bojko, qui s'était enfoncée jusqu'à la garde, le Scorpion hurla de douleur. Sous l'effet de la surprise, il recula de quelques dizaines de centimètres. Ce fut suffisant pour que les deux faucilles se referment dans le vide, reproduisant la résonance métallique des ressorts.

Ma gorge était sauvée, mais il s'en était fallu de peu. Je n'avais maintenant plus le droit à l'erreur. Il était hors de question de sous-estimer une seconde fois l'assassin.

Mon premier réflexe fut de chercher à nouveau la poignée du tournevis que j'avais lâchée sous le choc. Je la retrouvai dépassant sous l'aisselle gauche de Samic, la saisis fermement et la tirai violemment à moi. La lame de l'outil sortit de la blessure, provoquant un second cri de douleur de mon ennemi qui se tordit sur le côté. J'en profitai pour me relever.

Reprenant mes esprits un court instant, je constatai avec un certain soulagement que mon coup avait peut-être fait plus de dégâts que je ne le pensais. Le Serbe ne s'était pas encore ressaisi. Ses yeux affichaient cette fois la surprise, ne comprenant pas ce qui s'était passé. Lui qui pensait tout maîtriser.

Là où elle était placée, il n'arrivait pas à atteindre la blessure de sa main gauche et son bras artificiel ne lui était pas d'un grand secours pour endiguer les coulées de sang qui s'en échappaient. Je me demandai si la lame du tournevis n'avait pas atteint le cœur. Mais dans tous les cas, cela ne semblait pas suffisant pour provoquer une mort instantanée.

Le Scorpion blessé fit mine de se redresser. Je lui bondis dessus sans plus attendre, le plaquant à nouveau violemment contre un créneau extérieur de la muraille. De ma main gauche, je cherchai à retenir son bras en titane. Il en fit de même à l'inverse s'agissant de ma main droite qui tenait le tournevis.

Nous luttâmes ainsi quelques secondes. Puis le bruit mécanique des

pistons se remit en marche. Les lames se rouvraient sur ma gauche. Je devais faire quelque chose et vite. Mais quoi ?

Entre deux créneaux du fort, je perçus derrière nous la vaste étendue des eaux noires de l'Adriatique et, en contrebas des murailles de la cité, les falaises. Celles-ci représentaient évidemment une solution, mais ce n'était pas pour rien que des barrières de protection avaient été installées.

“La barrière...”

C'était elle qui représentait la solution.

Pas le vide.

Pas encore.

Pesant de toutes mes forces sur le bras métallique, je l'abattis sur la grosse rambarde d'acier scellée entre deux créneaux, puis le tordis et l'orientai légèrement vers le bas. Samic luttait, mais plus aussi puissamment qu'avant en raison de sa blessure sous l'aisselle gauche. Ma main droite tenant le tournevis était toujours prisonnière de sa main gauche. Il me restait la tête. D'un violent coup de boule, mon front s'écrasa sur le nez du Serbe, qui éclata dans un affreux bruit d'os cassés. Du sang jaillit de ses narines. Le choc se répercuta dans tous les muscles de son corps. Les pistons du bras artificiel lâchèrent. Les faucilles claquèrent sèchement et se refermèrent autour de la rambarde d'acier, sans pour autant la couper.

Sonné, le Scorpion se retrouva adossé à la barrière en acier et momentanément prisonnier de ses propres serres de titane. D'un instant à l'autre, il allait reprendre ses esprits et rouvrir les lames arrondies pour se libérer. Je devais absolument empêcher cela.

Ma main droite à nouveau libre de ses mouvements, j'aurais certes pu lui planter la lame de mon tournevis dans la gorge ou dans un autre endroit vital. Mais je choisis d'instinct de plonger mon acier dans le sien. La tige de mon outil glissa entre deux pistons et je pesai de tout mon poids sur le manche, ce qui eut pour effet de tordre suffisamment les branches métalliques du bras artificiel, empêchant ainsi les lames de se rouvrir.

L'ancien capitaine Besnik Samic était définitivement menotté à la rambarde du Fort Saint-Jean. Je profitai de son état de choc pour le saisir par la taille et le basculer par-dessus la barrière de sécurité. Son corps pivota dans la nuit et disparut à l'extérieur des remparts. Jusqu'au bruit de l'acier contre l'acier, des serres reluisantes en titane accrochées à la rambarde rouillée. Un horrible cri de douleur s'en suivit.

Lentement, je m'approchai de l'abîme et observai la scène. Un instant même, je m'en voulus presque de m'en délecter. Reprenant mes esprits après la violence du corps à corps qui venait d'ébranler le

silence des murs de la cité, j'inspirai profondément. Le meurtrier de Garcia, CJ et Bojko était à ma merci.

Et il souffrait ! Outre son nez cassé, une partie des raccords entre la chair de son bras droit et sa prothèse avaient lâché sous le choc de la chute, sous le poids du corps retenu à la barrière des remparts indépendamment de sa volonté. Le sang suintait aux endroits où la peau et les muscles du moignon s'étaient déchirés suite à une élongation forcée et trop soudaine.

L'appareil bio-tech semblait sorti tout droit du futur. Il avait été raccordé à l'articulation de l'humérus et était contrôlé par électromyogramme. Grâce à des électrodes placées près du coude, un microcontrôleur était capable de capter les signaux électriques des muscles du bras et de les interpréter pour contrôler les serres artificielles en titane et la rotation de la prothèse.

Je me penchai un peu plus par-dessus la rambarde et le dominaï de ma position. Nos regards ennemis se croisèrent. Entre deux grimaces de douleur, il réussit à sourire malgré tout en me voyant. Un sourire dément et des yeux injectés de sang. Derrière lui à la verticale, la gravité l'attirait irrémédiablement vers les rochers.

— Pourquoi est-ce que tu as assassiné le commissaire Daniel Garcia ?, l'interrogeai-je.

— Jebi tvoju majku !, me répondit-il méchamment, en tentant de cracher dans ma direction.

La salive teintée de son propre sang manqua de peu de retomber sur sa figure.

— Désolé, salopard. Je ne parle pas le serbo-croate, lui fis-je remarquer.

— Va baiser ta mère !, traduisit-il.

“Élégant...”

Je n'en attendais pas moins de la part du mercenaire fou que le cousin d'Ibrahim Kurtaj m'avait décrit. Jamais il ne parlerait. Mais après tout, je crois que je ne lui posai des questions que pour la forme. Car je savais que je n'en tirerais rien. Cela me donnerait juste un prétexte pour “justifier” ce qui allait suivre.

— Et moi ? Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que vous avez essayé de me tuer, après la mort de Garcia ?

— Jebi tvoju sestru !, modifia-t-il en guise de réponse insultante.

— Je suppose que c'est aussi poétique qu'avant, n'est-ce pas ?

— Va baiser ta sœur !, traduisit-il une seconde fois en mélangeant haine et froideur dans ses propos.

Il ricana.

Je regardai le ciel étoilé, pensai à Vicky – j'imaginai alors ma magnifique sœur dansant sur la plage de Diani le long de la côte

kenyane – et demandai à la lune de me pardonner ce que je m’apprêtais à faire.

Mes yeux se baissèrent à nouveau pour croiser ceux du capitaine des Scorpions. Il y lut sa propre mort et eut peur pour la première fois de sa vie.

— Ça, je l’ai déjà fait !, lâchai-je.

“Baiser ma sœur...”

Besnik Samic ne comprit ni l’allusion, ni le fait que je ne plaisantais pas. Il me vit disparaître un instant, puis réapparaître avec le couteau d’Idriz Bojko dans la main. Dans un dernier sursaut d’orgueil, il tendit sa gorge en arrière et me présenta sa carotide.

— Vas-y, me défia-t-il. Vise bien...

Peut-être espérait-il ainsi me déstabiliser et me faire renoncer à mes instincts vengeurs. Mais cela ne se passa pas comme il l’avait envisagé. Il en fut surpris... et le regretta amèrement.

Car c’était mal me connaître.

Je le regardai droit dans les yeux et lui assénai :

— Non... pas comme ça... je veux que tu te souviennes du tank bosniaque...

À peine ma phrase finie, il n’eut guère le temps de prolonger le point d’interrogation qui venait d’envahir son regard. Je me penchai vers lui par-dessus la barrière de sécurité des remparts. La lame du couteau de Bojko plongea sans aucun ménagement dans les chairs de son moignon et commença à charcuter la partie vivante du bras, juste en dessus de la prothèse. Le Serbe hurla. Les électrodes sautèrent les unes après les autres au passage de l’acier acéré. Le sang se mit à couler abondamment, puis à jaillir par saccades. Dans un élan désespéré, Samic tenta de relever son bras valide dans ma direction, mais le poids du vide en dessous de lui et sa blessure sous l’aisselle gauche le retardèrent.

— Va au Diable !, gémit le Scorpion.

— À toi l’honneur, répliquai-je.

Tandis que la lame du couteau terminait nerveusement son œuvre, je le regardai une ultime fois dans le fond des yeux et lui susurrai :

— Pour Dan et Idriz...

Il n’eut pas le temps de répondre. Un craquement se produisit. Le dernier raccord entre la chair et la matière en titane lâcha. Horrifié, l’ancien capitaine comprit qu’il vivait ses dernières secondes.

Détaché de son bras cybernétique auto-menotté à la rambarde rouillée, le reste de son corps fut aspiré dans le vide, vers les rochers en contrebas. Je le vis s’éloigner sans un cri, diminuer de taille et presque disparaître dans le noir. Un bruit sourd se produisit au moment où la sombre silhouette se brisa sur les pierres au pied des

murailles de la cité. Je la devinai rebondir violemment sur une autre roche, se disloquer, puis plonger dans les flots de l'Adriatique.

Une écume blanche marqua furtivement l'emplacement de sa tombe. Les requins allaient nettoyer les restes sanguinolents d'un deuxième scorpion.

* * * * *

Lorsque je me redressai et reculai sur le toit du Fort Saint-Jean, je n'éprouvai ni pitié, ni remord. Je devenais un monstre comme l'ennemi, qui d'invisible commençait enfin à montrer ses traits. La guerre transformait les plus doux en meurtriers ; des plus durs, elle pouvait faire des bouchers. Aisément.

Mais le temps n'était pas à la philosophie. Sur ma droite, au-delà du corps du malheureux Bojko, j'entendis des clameurs en serbo-croate s'élever des remparts. À en juger l'ampleur, le colonel Sadik Jankovic devait arriver avec des renforts. Une dizaine ; peut-être un peu moins. Ils avaient réussi à ouvrir la porte du bureau des Donner ou à contourner l'obstacle.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Jugeant qu'ils seraient sur moi dans moins d'une minute, je me débarrassai du couteau maculé du sang de Samic en le lançant par-dessus les créneaux en direction de la mer. Le bras en titane ornait toujours la rambarde. Il y resterait accroché, comme un scalpe à la ceinture d'un peau-rouge. En revanche, je tentai de récupérer un maximum de feuillets volants trouvés dans le secrétaire espagnol du bureau. Ceux-ci étaient éparpillés sur les pierres lisses du toit, entre les canons et les pyramides de boulets. Je n'eus guère le temps d'en reprendre plus de la moitié.

Le plus important était mon Makarov 9mm. L'arme de poing gisait non loin de la mare de sang auréolant le haut du corps d'Idriz. Je la saisis. Je fouillai ensuite une nouvelle fois les poches des pantalons de mon pauvre guide et en retirai une grosse clé, celle des grilles d'accès aux remparts. Puis, la liasse de papiers dans une main et le pistolet muni de son silencieux dans l'autre, je courus en direction des escaliers descendant vers *Od Pustijerne*. Une fois dans la rue, je glissai l'arme dans mon pantalon et me fondis dans la foule sur les quais du vieux port, puis dans *Placa Stradun*.

Les marques de coups sur mon visage et le sang sur mes vêtements attirèrent inmanquablement l'attention. Certaines personnes m'observèrent au passage. Je ne courais pas, mais j'avais le pas alerte. Je priai pour ne croiser aucun policier. De temps à autre, je me retournai. Derrière moi, il n'y avait aucune trace de l'ennemi. Mais ce

dernier connaissait assurément la ville bien mieux que moi. Je ne devais pas m'y attarder. Tant pis pour mes quelques effets sans valeur laissés au Pucic Palace. Je traçai vers la porte *Pile*, franchis le pont-levis, remontai Iza Grada sur ma droite et récupérai l'Audi A7.

13.

Je parvins à Mostar le 16 octobre au petit matin.

J'étais exténué et n'avais pas dormi depuis près de vingt-quatre heures. Ayant garé l'Audi A7 sous un arbre en bordure de route, je m'accordai un repos de vingt minutes avant de pénétrer dans la ville bosniaque située sur les rives de la Neretva.

Ce qui m'avait paru le plus éprouvant n'était pas le nombre d'heures sans sommeil. J'étais encore jeune et je supportais sans grand peine une nuit blanche. Non. Ce qui était le plus astreignant était de regarder continuellement derrière soi pour s'assurer qu'on n'était pas suivi. La paranoïa était source de fatigue.

En remontant *Iza Grada*, j'avais quitté Dubrovnik par le sud-est en direction du Monténégro. Ce trajet m'avait semblé le moins évident pour d'éventuels poursuivants qui se seraient certainement attendus à ce que je cherche à rejoindre l'autoroute au nord-ouest pour remonter la côte croate vers Split et Zadar. Au lieu de cela, j'avais laissé l'île de Lokrum derrière moi et, cinq kilomètres après avoir quitté la cité médiévale, j'avais bifurqué vers le nord, en direction de la Bosnie-Herzégovine.

Dans le dernier bled reculé avant la frontière, j'avais profité d'une petite place et d'une fontaine pour me laver le visage et les mains, puis passer des habits propres. J'avais également démonté le silencieux et l'avais replacé parmi les outils dans le compartiment de la roue de secours. Enfin, j'avais dissimulé au mieux le Makarov et les documents éparés des Donner.

Le passage du poste de douane d'Uskoplje, perdu au milieu des lacets d'une montagne caillouteuse, s'était révélé tendu. Les gardes-frontières bosniaques étaient moins souriants que leurs collègues croates et il faut bien le dire : ils n'avaient que peu l'habitude de voir passer des étrangers entre trois et quatre heures du matin. La méfiance et la corruption transpiraient sous leurs képis militaires.

J'avais dû déboursier l'équivalent de quarante euros pour convertir ma carte verte d'assurance qui, selon mon contrôleur, n'était pas à jour. Quarante euros qui avaient dû tomber dans sa poche, tant la

quittance qu'il m'avait remise en échange puait la fausseté. Et comme il avait commencé à poser quelques questions au sujet des traces de coups sur mon visage – sans parler des cicatrices en voie de guérison depuis l'explosion de Perreux – j'avais allégué une passion pour les arts martiaux. J'avais risqué de glisser l'équivalent de cent euros supplémentaires en kuna dans sa main et, comme par enchantement, il avait cessé son interrogatoire et fait un geste nonchalant de passer. La barrière rouge et blanche s'était levée, et j'étais enfin entré en Bosnie.

Depuis Trebinje, j'avais longé la rivière Trebisnjica qui alimentait le lac Bilecko. La route avait traversé de sublimes paysages – en théorie seulement, puisque je n'y avais pas vraiment prêté attention ; d'une part, il faisait nuit et d'autre part, j'avais eu les yeux régulièrement braqués dans les rétroviseurs pour m'assurer qu'aucun phare suspect ne me suivait.

Après plus de cent kilomètres de routes secondaires, j'avais rejoint la nationale peu avant Buna pour prendre la direction de Mostar et de Sarajevo. Au nord du mont Zarkovica, les températures avaient chuté et plus je m'aventurais à l'intérieur des terres, plus l'intermède de l'automne s'éloignait de l'été pour s'approcher de l'hiver. Je me rappelai alors de la météo, qui annonçait un front froid avec des premières chutes de neige au nord de l'ex-Yougoslavie. Entre les villes de la côte adriatique – avec Dubrovnik au sud-est et Rijeka au nord-ouest – et des capitales comme Ljubljana, Zagreb, Belgrade ou Sarajevo au centre, les Balkans connaissaient des climats variables d'une extrémité à l'autre, sur des portions de territoire parfois assez rapprochées.

Vers Mostar, le thermomètre atteignait péniblement dix degrés à six heures du matin. Je le sentis, même à l'intérieur de l'habitacle de l'A7, où ma courte sieste prit fin avec le réveil que j'avais programmé sur mon natel. Je m'étais éloigné suffisamment de la côte croate et du danger, et le centre administratif du canton d'Herzégovine Neretva paraissait bien assez grand pour me cacher momentanément de mes poursuivants serbes. En outre, ceux-ci n'oseraient peut-être pas s'approcher des zones bosniaques où ils avaient commis leurs pires atrocités durant la guerre d'indépendance. C'était spécialement le cas des Scorpions, que personne n'avait oublié après le génocide de Srebrenica.

Mais si j'avais choisi Mostar comme destination de repli après les événements de Dubrovnik, ce n'était pas uniquement pour ces aspects sécuritaires secondaires. À mon réveil – je n'avais somnolé qu'une vingtaine de minutes – j'appelai Ibrahim Kurtaj. La voix de l'Albanais, rauque et enrouée, me fit comprendre que je venais de le réveiller après une longue soirée à servir des clients au Lacus Café.

— Allo ?, s'annonça-t-il péniblement.

- Salut Brahim. C'est Mike Donner.
- Mikee... – il bâilla longuement – ...bordel, mais tu sais quelle heure il est ?
- Je sais. Désolé. Mais j'ai besoin de toi. Je suis dans la merde. Il faut que tu me branches rapidement sur ton cousin Lulzim Bojko.
- Mon interlocuteur lointain bâilla à nouveau, avant de répondre :
- Idriz ne peut pas le faire pour toi ?
- Idriz est mort, Brahim..., répondis-je froidement.
- Il y eut un long silence.
- Qu'est-ce qui s'est passé ?, reprit l'Albanais.
- Les Scorpions l'ont eu. Je suis désolé.
- Les Scorpions... – Kurtaj parut réfléchir – Mais dans quel guêpier tu t'es encore fourré ? Tu es où ?
- Je préfère garder cette information pour moi, pour l'instant. Dis-moi simplement comment contacter Lulzim Bojko. C'est tout ce que je te demande.
- Très bien. Mais j'espère que tu sais ce que tu fais, Mikee.
- Arrête ton char ! Depuis quand tu te fais du souci pour moi ?
- Depuis que tu es devenu l'un de mes meilleurs clients... Et puis, je me fais surtout du souci pour mes cousins. Apparemment, cela ne leur réussit pas trop de te fréquenter.
- Encore une fois, je suis désolé pour Idriz.
- Il ne pouvait pas mourir différemment, avec la vie dangereuse qu'il menait.
- Et Lulzim ?
- Je m'en charge. Il te contactera.

* * * * *

La première chose que je fis en pénétrant dans le joyau ottoman fut de prélever des marks convertibles – la monnaie locale – dans un bancomat. Puis je m'offris un café turc et un baklava dans une pâtisserie en guise de petit-déjeuner. Située dans le quartier du vieux pont, inscrit au patrimoine de l'UNESCO, elle offrait une vue imprenable sur le symbole du XVIème siècle qui reliait les deux rives de la Neretva. Celui-ci avait été détruit de manière honteuse durant la guerre, le 9 novembre 1993, par des tirs de l'artillerie croate. Cette action militaire dénuée de pertinence stratégique avait été fermement condamnée par la communauté internationale. Le vieux pont – le *Stari Most* comme on l'appelait sur place – avait été reconstruit onze ans plus tard, en respectant le plus fidèlement possible l'architecture d'origine, avec des pierres repêchées parfois jusqu'au fond de la rivière

par des plongeurs professionnels.

Avec ses septante mille habitants, Mostar comptait autant de musulmans que de Serbes et de Croates.

La ville avait considérablement souffert de la guerre et s'était maintes fois retrouvée prise entre plusieurs feux. Ses habitants pacifistes avaient dû subir tantôt les attaques de l'armée populaire yougoslave et des troupes paramilitaires serbes – parmi lesquelles les Scorpions de Jankovic et Samic – qui avaient détruit dès 1992 la totalité des ponts enjambant la Neretva (à l'exception du *Stari Most*), une importante usine d'aluminium, ainsi que l'aéroport ; puis des armées croates lors de l'opération "Aubes de juin" la même année, qui avaient repris le contrôle de la région ; et enfin de la nouvelle force armée bosniaque, qui avait occupé la partie orientale de la cité où les musulmans étaient majoritaires.

Parallèlement, Mostar avait connu jusqu'en 1995 un important afflux de réfugiés bosniaques, lesquels avaient été chassés par les Serbes de toutes les régions du pays. Cette période fut marquée par l'alternance de nombreux combats et de périodes de calme relatif durant lesquelles Croates et Bosniaques se répartirent petit à petit chaque rive de la Neretva. Les minoritaires qui décidaient dans un premier temps de ne pas quitter leur zone devenaient la cible de représailles de l'autre camp.

Cette région tripartite connut alors certains épisodes surprenants, par exemple lorsque l'armée bosniaque en vint à "louer" des canons aux Serbes pour bombarder la partie croate de la ville, notamment lors de l'opération Neretva de 1993. C'est dans cette ambiance de guerre de tranchées que le *Stari Most* fut honteusement détruit, provoquant même de la consternation chez un certain nombre d'habitants croates de la ville, attachés au symbole de la vieille cité.

La reconstruction du vieux pont, financée par la Turquie à hauteur de douze millions d'euros, avait été placée sous le signe de la réconciliation des deux ethnies. Elle représentait le symbole d'un ralliement des deux rives ennemies de la Neretva, même si des tensions entre Croates et musulmans restaient perceptibles aujourd'hui encore. C'était notamment le cas lorsqu'il s'agissait de reconstruire ou de rénover tantôt une église et sa croix, tantôt une mosquée et son minaret.

Je terminai mon baklava et mon café turc, réglai l'addition et décidai de franchir le dos d'âne du vieux pont, que deux tours fortifiées étaient sensées protéger : l'*Helebija* sur la rive droite et la *Tara* sur la rive gauche. Au milieu de l'édifice remis à neuf en 2004, des jeunes s'étaient amassés pour l'attraction locale. En costume de bain malgré la fraîcheur de l'air – péniblement quinze degrés à l'approche des huit heures et demie – ils étaient une dizaine

d'adolescents à enjamber les cordages pour s'élancer dans les eaux de la Neretva, qui s'écoulaient paisiblement une vingtaine de mètres en contrebas.

Je flânaï en baskets, jeans et jaquette légère sur les pavés de la rue principale de la vieille ville depuis cinq bonnes minutes, lorsque mon natel vibra. C'était Kurtaj. Il m'avait envoyé un MMS avec le message suivant :

“Café Ali Baba, Mostar, midi ; 2h20 de route depuis Dubrovnik”

J'ouvris la photographie jointe au message. Celle-ci représentait un homme noiraud d'une trentaine d'années qui affichait un air de famille évident avec Idriz Bojko. J'en déduisis que l'Albanais avait anticipé le processus de vérification de l'identité de son cousin Lulzim Bojko, de manière à éviter de renouveler la situation ambiguë et fâcheuse qui s'était produite sur le Chris Craft, au large du vieux port croate. L'homme était élégamment vêtu et mieux rasé que son défunt frère. Je me rappelai des paroles de ce dernier, selon lesquelles Lulzim Bojko œuvrait dans l'administration de la ville bosniaque.

Je renvoyai un simple “merci” à Kurtaj, sans autre précision quant à ma localisation actuelle. Le patron du Lacus Café n'avait pas à savoir que je me trouvais déjà dans la cité ottomane.

J'avais plus de trois heures à tuer avant le rendez-vous fixé avec Lulzim Bojko. Je décidai d'en profiter pour visiter les principales attractions de la ville. J'avais laissé le *Stari Most* derrière moi et parcourais depuis cinq minutes le *Brace Fejica*, la rue recouverte de galets polis et glissants du vieux centre. Je traversai le bazar turc et ses nombreuses échoppes colorées, parfois agrémentées de senteurs orientales épicées.

Puis je visitai la mosquée Koski Mehmed Pacha. Du haut de son minaret, je pus me forger une idée plus précise de la géographie de la vieille ville et de la ville moderne, marquée par le *Bulevar*, la grande artère qui la traversait de part en part. Au pied de la mosquée, une splendide fontaine aux ablutions était entourée de six colonnes reliées par des arches et un toit en pierre.

Mais ce qui me fascina le plus dans mon parcours hasardeux dans les rues de *Stari Grad* fut les nombreuses traces de la guerre qui perduraient. De grands efforts avaient certes dû être consentis pour y remédier, mais probablement en raison des tensions encore existantes et du manque d'argent, la restauration des édifices prenait plus de temps que sur la côte croate. En particulier, de nombreux impacts de balles pouvaient encore se lire sur certains murs, tandis que certaines maisons n'avaient carrément pas été reconstruites. Les ruines de pierre ne comptaient plus ni toit, ni vitres.

Mais la guerre ne s'était hélas pas contentée de causer des dégâts

matériels. Sur les visages de nombreux commerçants et habitants, la méfiance perdurait, même si la vie et le tourisme avaient repris leur cours.

* * * * *

Sur le coup de midi, j'entrai chez Ali Baba. Le café – discothèque en soirée – se trouvait à vingt mètres du vieux pont. Son entrée était si discrète que l'on pouvait aisément la rater. Après une cour intérieure garnie de sièges, de tables basses et de tapis, on accédait à des salles taillées à même la roche. Dans ces cavernes, des bars alternaient avec des recoins plus intimes. J'imaginai l'ambiance feutrée que l'on pouvait atteindre en un tel lieu ouvert lors des chaudes soirées d'été.

Sous un rocher en surplomb, à moitié vautre sur les poils ras d'un tapis oriental ornant un fauteuil à raz du sol, un homme du sud fumait un narguilé de manière décontractée. Je reconnus le cousin de Kurtaj.

— Dobar dan, Lulzim, m'annonçai-je.

— Bonjour Monsieur Donner, me répondit-il, avant d'aspirer une large bouffée de fumée froide.

Les petits bulles provoquèrent un son étouffé en pompant la taffe suivante à travers l'eau troublée. Le tabac humide à la pomme dégagea un bref filet gris sous la braise ardente. Bojko savoura son goût, puis recracha un épais nuage blanc.

— Je vous en prie, assoyez-vous !, ajouta-t-il en me désignant un petit siège bas recouvert de tapis en face de lui.

C'était très frappant : Lulzim parlait bien mieux le français qu'Idriz. Il conservait un léger accent slave, mais rien à voir avec les approximations assez caricaturales de son défunt frère.

Je lui obéis et pris place en face de lui.

— Vous voulez boire quelque chose avant le dîner ?, me demanda-t-il.

— Très volontiers.

— Dans ce cas, je vous conseille le thé à la menthe.

Il me désigna le petit verre en forme de poire posé devant lui. Deux autres récipients identiques déjà vides indiquaient qu'il devait m'attendre depuis un certain temps.

Il ajouta :

— Il accompagne agréablement le narguilé.

Sans attendre mon accord, Lulzim Bojko interpella un serveur et commanda dans sa langue deux thés à la menthe. L'homme acquiesça et s'éloigna vers une zone réservée au personnel.

— Vous savez pourquoi je suis ici ?, demandai-je au frère d'Idriz.

— Ce que je sais, Monsieur Donner... C'est que mon cousin Brahim m'a demandé d'écouter mon week-end en famille pour vous venir en aide. Je viens d'arriver de Ston et je recommence le travail demain matin. Alors, si vous le voulez bien, profitons un moment de ce sublime endroit et des saveurs ottomanes.

Il me tendit la pipe du narguilé, en faisant passer le tuyau autour de la table basse. Je l'acceptai par politesse et tirai une large bouffée de fumée froide, avant de la recracher en direction du plafond de la caverne.

Ignorant ce qu'il savait ou non du sort de son frère, je décidai de ne pas aborder le sujet. Le serveur déposa sur la table deux petits verres de thé à la menthe et s'en alla avec son plateau en étain.

— Je m'intéresse au camp Héliodrome, relançai-je le second cousin de Kurtaj.

Il me dévisagea, intrigué.

— Il n'existe plus, m'avertit-il en guise de préambule en haussant les sourcils. Aujourd'hui, il a retrouvé sa vocation initiale.

— Ça, je m'en doute. Mais que pouvez-vous me dire de sa fonction pendant la guerre ?

— Oh, je ne travaillais pas encore ici à cette époque-là. Disons que de nombreuses rumeurs ont circulé à son propos.

— Comme quoi ?

— Ben il y a les informations officielles et celles... qui le sont moins, dirons-nous.

— Commencez déjà par les premières.

Lulzim Bojko reprit la pipe de mes mains, aspira une profonde réserve de fumée froide, la savoura et la recracha vers le plafond. On eut dit du coton flottant dans l'air, si épais que je ne vis plus son visage durant quelques secondes.

— L'Héliodrome était un camp de concentration, qui a été dirigé par les Croates entre 1992 et 1994 et qui a essentiellement servi à détenir des Bosniaques.

— Où se trouvait-il ?

— À Rodoc, juste au sud de Mostar. Il se composait d'une salle de sport et d'une prison centrale sur trois étages. Il a aussi servi à accueillir les garnisons croates durant la guerre. Le camp de détention était dirigé par Mladen Naletilic, que vous connaissez peut-être sous le pseudonyme de "Tuta". C'était un ancien agent de la police secrète yougoslave.

— Savez-vous s'il existe un lien entre l'Héliodrome et les Scorpions ?

Ma question parut déstabiliser mon interlocuteur.

— Pas que je sache..., finit-il par répondre. Mais les Scorpions étaient une unité paramilitaire serbe. Or, Tuta a fondé en 1991 l'unité spéciale *Kaznjenicka Bojna* ou KB, et il n'est pas exclu qu'il y ait eu des ramifications entre ce genre de troupes de mercenaires en dépit des enjeux du conflit. Mladen Naletilic était un des parrains de la mafia de Mostar et même après la guerre, il disposait d'entrées privilégiées à Zagreb sous le régime de Franjo Tudjman. C'est d'ailleurs pour cela que le TPIY, qui l'avait inculpé de crimes contre l'humanité et crimes de guerre, a eu du mal à mettre la main dessus.

Ce fut mon tour de tirer une taffe sucrée à l'arrière-goût de pomme. Nous vidâmes nos verres de thé à la menthe et Lulzim Bojko recommanda une tournée. J'en profitai pour lui demander :

— Vous connaissez les Donner ?

— Qui ça ?

— Thomas et Sophie Donner.

— Cela ne me dit rien.

— Ils travaillaient tous les deux pour l'ONU au début de la guerre.

— Des casques bleus ?

— Non. Plutôt des observateurs civils.

— Ici à Mostar ?

— Oui et non... Ils résidaient à Dubrovnik, mais ils enquêtaient sur l'Héliodrome.

— Leur nom ne me dit rien, mais leur mission est plausible. Les Nations Unies se sont intéressées à tous les camps de ce genre durant le conflit. Et l'Héliodrome en particulier.

— Pour quelle raison ?

— Parce qu'une rumeur insistante laissait entendre que les conditions de détention y étaient inhumaines. Il était notamment question de surpeuplement carcéral, de tortures diverses, physiques et mentales, de travail forcé et de l'envoi de prisonniers bosniaques sur la ligne de front pour y servir de boucliers humains.

— Et c'était vrai ?

— Faut croire que oui, puisque Tuta a été condamné par le TPIY en 2003 à vingt ans d'emprisonnement.

— Je l'ignorais.

Le serveur apporta de nouveaux thés à la menthe et remplaça une braise rougeoyante sur le narguilé. Nous en profitâmes pour commander à manger – du *cacik*, divers *dolmas* et des *çig köfte* au piment – avec une bouteille de vin de la région, du Zilavka.

— Et quelles sont ces rumeurs “moins officielles” sur l'Héliodrome ?, demandai-je au frère d'Idriz, une fois le serveur reparti vers les cuisines.

Il parut emprunté.

— Il y aurait eu des disparitions de prisonniers, mais je n'en sais pas grand chose. À vrai dire, personne n'est vraiment au courant de cela. Sauf...

— Sauf ?

— Sauf un vieil homme qui travaille avec moi et qui s'occupe d'une partie des archives de la ville. Il aurait été détenu quelques jours à l'Héliodrome en 1992 en raison de ses convictions politiques. Peut-être qu'il pourra vous en dire plus au sujet de ces rumeurs.

— Et au sujet des Scorpions ?

— Il vous faudra le lui demander.

— Quand est-ce que vous pourrez me le présenter ?

— Demain matin à la première heure. Nous prenons le travail à sept heures trente.

— Parfait.

Le serveur apporta le vin et le fit goûter à Lulzim, qui l'approuva. Il le servit dans de larges verres à pied, comme on le ferait d'un grand Bordeaux. Du yogourt à l'ail et des pains toastés nous furent présentés en guise d'amuse-bouche.

La fraîcheur des cavernes m'avait fait conserver ma jaquette, même si au dehors, le soleil semblait avoir bien réchauffé les rives de la Neretva. Vers le *Stari Most*, le groupe de jeunes ne s'était pas encore lassé d'expérimenter de folles figures depuis les vingt mètres séparant le pont des flots tranquilles.

Bojko pria le serveur d'emporter le narguilé, même si le tabac n'était pas encore terminé. J'en profitai pour faire quelques pas en direction de la terrasse qui donnait sur la rivière.

Mes jambes me parurent lourdes et mon équilibre précaire : l'effet de la fumée froide que l'on était appelé à inspirer sans grande méfiance. Tandis que j'étais appuyé à la rambarde de la bouche d'une des cavernes naturelles du restaurant, le cousin de Kurtaj m'y rejoignit.

— Cela a été une terrible bêtise de la part des Croates de détruire le vieux pont, annonça-t-il en désignant le *Stari Most*.

— Je vous crois sur parole.

— Vous ne vous rappelez pas des images télévisées ? Elles ont pourtant fait le tour du monde.

Cela ne me disait rien. Mais il fallait préciser qu'à l'époque de ces tragiques événements, je me trouvais à l'orphelinat Sainte-Anne de Genève. Et comme enfant de cette institution, j'avais d'autres préoccupations qu'une guerre ravageant les Balkans à plus de mille kilomètres à l'est de chez moi.

Le petit Michaël Donner, dont j'avais volé l'identité bien malgré moi, avait vécu ce conflit de plus près. Mais avec son âme et ses yeux d'enfant. Il n'avait pas dû saisir toute la portée et l'importance du travail que ses parents avaient fourni pour l'ONU, mais n'avait dû rapporter avec lui que des souvenirs de vacances : d'une piscine gonflable accolée aux murailles d'un château au bord de la mer ou d'autres endroits idylliques comme ceux des photos d'excursion de la famille encore en vie, Mostar et le parc national des lacs de Plitvice.

Ces joyeux souvenirs l'avaient hélas suivi dans la tombe, à peine le sol suisse foulé, un soir de Noël il y a vingt et un ans. Quant à ses parents Thomas et Sophie, je ne comprenais pas pourquoi ils avaient abandonné des documents officiels dans leur logement de Dubrovnik, maintenant occupé par les Scorpions.

Peut-être n'avaient-ils pas eu le choix...

14.

“Et Daniel Garcia dans tout ça ?”

Cette question me tarabiscotait tout autant que bien d'autres, tandis que Lulzim Bojko, affalé dans le canapé de son petit studio, insistait pour me montrer les images vidéo du *Stari Most* partant en fumée sous les tirs de l'artillerie croate, ce jour sombre de novembre 1993. Le premier coup avait fait voler en poussière une partie du parapet, tandis que le second tir avait brisé le solide dos d'âne en deux, envoyant les vieilles pierres au fond des eaux froides de la Neretva.

J'imaginai tout le désarroi de deux cultures – croate et musulmane – et de la communauté internationale tout entière devant ce désolant spectacle, ruinant un symbole remontant à plus de quatre siècles.

Le frère d'Idriz m'avait accueilli dans son modeste logement d'appoint pour la nuit. Il avait déplié le lit de camp qu'il occupait lorsque sa femme venait le rejoindre à Mostar. Ce qui n'était pas la règle.

— Elle travaille à l'Office du tourisme de Korcula et vit dans notre villa de Ston, sur la presqu'île de Peljesac, durant la semaine, avait-il précisé.

Je le savais déjà plus ou moins, vu ce qu'Idriz Bojko m'avait raconté de sa famille sur les quais du vieux port de Dubrovnik. Mais je ne voulus pas manquer de respect à mon hôte. Et surtout, je voulus une nouvelle fois éviter de parler de son frère. J'ignorais ce que Kurtaj lui avait révélé, mais rien dans son discours ne me laissait penser qu'il connaissait le sort tragique d'Idriz.

Avant de m'endormir, je parcourus les feuillets en français que j'avais pu récupérer sur le toit du Fort Saint-Jean. Le récit était décousu, car il manquait des pages. Celles qui avaient dû s'envoler sur les murailles et en bas des remparts de la cité lors de mon duel à mort avec le capitaine des Scorpions Besnik Samic. Mais pour celles qui étaient aujourd'hui entre mes mains, j'en comprenais le sens dans les grandes lignes.

Le document principal était un projet de rapport en français, vraisemblablement préparé par les Donner et destiné à l'ONU, sur les

conditions de détention au camp Héliodrome de Mostar.

Il parlait notamment de la surpopulation carcérale. Le nombre de prisonniers bosniaques était monté par périodes jusqu'à six mille, pour atteindre plus de cent personnes pour quatre-vingt mètres carrés. Le rapport précisait que les détenus musulmans étaient contraints de s'organiser et d'alterner les groupes restant debout et ceux se couchant pour pouvoir dormir à même le sol en béton, sans literie ni couverture.

Les infrastructures sanitaires et médicales étaient totalement insuffisantes quand il y en avait, ce qui avait provoqué l'apparition de maladies non soignées et de décès consécutifs à ces conditions.

L'absence de ventilation rendait la chaleur estivale suffocante. La nourriture et l'eau faisaient fréquemment défaut, spécialement et curieusement lorsque l'armée croate subissait des revers sur le terrain. C'était alors un moyen de représailles exercé sur les détenus ennemis. Et lorsque cela ne suffisait pas, les violences physiques et mentales s'amplifiaient.

Il était question dans ce projet de rapport de sévices sexuels, de prisonniers régulièrement battus au point de provoquer l'inconscience ou diverses lésions corporelles irréversibles, voire la mort. Des chiens de garde avaient même été lâchés sans raison sur des détenus.

La peur et l'humiliation accompagnaient quotidiennement les victimes de ce système dirigé par Tuta et ses hommes de l'unité KB.

Les fouilles à nu étaient fréquentes. Les prisonniers bosniaques étaient alors contraints d'entonner des chants nationalistes croates. Les geôliers leur donnaient des poulets non plumés et crus à manger, leur racontaient des mensonges sur le sort de leur famille et simulaient parfois des exécutions en déchargeant à vide un pistolet sur leur tempe.

Cette alignée d'exemples me donna la nausée et j'en fis part à Lulzim Bojko.

— Et ce qui est écrit dans ces documents n'est qu'une partie de la vérité, me répondit-il, toujours affalé dans son canapé en regardant le dernier journal télévisé de la soirée.

— Comment ça ?

— Il n'y a rien d'exceptionnel dans ce que vous venez de me résumer. C'est en gros ce qui figurait dans l'acte d'accusation de Mladen Naletilic devant le TPIY.

À ces paroles, j'éprouvai une grande déception. En une seule phrase, le frère d'Idriz avait réduit à néant mes espoirs de trouver quelque chose d'intéressant dans le projet de rapport que les Donner semblaient destiner à l'ONU au sujet de l'Héliodrome. Je me dis soudain que je m'étais peut-être trop vite emballé lorsque j'avais

trouvé ces documents dans le poussiéreux secrétaire.

Le cousin de Kurtaj constata ma mine déconfite et tenta de me consoler :

— Patientez jusqu'à demain matin Monsieur Donner. Qui sait ? Peut-être mon collègue pourra-t-il compléter vos documents.

— Vous avez sans doute raison..., soupirai-je.

Je parcourus rapidement certains papiers présentant des caractères d'imprimerie différents et souvent écrits en serbo-croate. Certains paraissaient officiels, d'autres manuscrits sur des feuillets sans en-tête. Il y avait aussi des coupures de presse et ce qui ressemblait à une carte de géographie à petite échelle, sans aucun nom ni autre indication.

Je tendis un document à l'apparence officielle à mon hôte et lui demandai :

— Pourriez-vous me dire de quoi il s'agit ?

Lulzim Bojko prit le papier et le parcourut rapidement, avant de répondre :

— Apparemment, c'est le témoignage d'une personne qui aurait été détenue à l'Héliodrome durant la guerre. Vous voulez que je vous le traduise ?

Il y en avait une quinzaine de pages. Je renonçai à son offre pour le moment.

— Et ça ?

Je lui passai un manuscrit, qu'il examina.

— On dirait la même chose, mais établi sur le terrain avec les moyens du bord. Peut-être au sein même des murs de la prison.

Le frère d'Ildriz passa encore en revue une coupure de presse jaunie, datée de 1992. Comme elle n'était pas trop longue, il me la traduisit intégralement. Elle faisait référence à l'ONU, qui avait pris la décision de rapatrier ses délégués civils suite à l'ampleur prise par le conflit en ex-Yougoslavie. Ce fut vraisemblablement le cas des Donner, mais je gardai cette réflexion pour moi.

Je décidai d'abuser de la patience de mon hôte pour lui tendre encore la carte de géographie dénuée de toute indication pertinente, hormis quelques numéros inscrits discrètement en rouge.

— Est-ce que vous reconnaissez l'endroit ?, lui demandai-je.

Il prit la mappe et hésita.

— On dirait une carte stratégique militaire, supposa-t-il. Mais je n'en suis pas vraiment sûr. Les contours du terrain sont assez flous. Cela pourrait aussi correspondre à une carte hydrogéologique. Laissez-moi la comparer à quelques données dont je dispose au bureau et je vous donnerai une réponse plus précise demain.

J'acceptai. Après tout, je n'avais pas de raison de me méfier des

frères Bojko. Le sort du malheureux Idriz était la preuve cruelle de leur bonne foi.

Avant de m'endormir, je lus plus en détails certains passages du projet de rapport que les Donner avaient destiné au Conseil de sécurité de l'ONU plus de vingt et un ans auparavant. Outre les accusations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité que l'on retrouvait dans certains actes du TPIY, que l'on pouvait aisément parcourir sur Internet, j'y découvris certaines allusions à des disparitions de prisonniers. Mais ce qui m'interpella le plus, ce fut qu'en réalité, les Donner n'avaient connu que les balbutiements de l'Héliodrome de Mostar. C'était à une période précoce où les Croates ne laissaient pas les ONG y avoir accès. Ou alors qu'à une infime partie des détenus, ceux de droit commun. Les enquêteurs étaient donc réduits à de pures suppositions, qui reposaient sur des bases précaires : il fallait trier au sein de la rumeur les bribes de vérité et ce qui naissait de l'esprit naturellement vengeur des opprimés.

Un détail me frappa cependant : des disparitions de prisonniers auraient déjà eu lieu bien avant le début de la guerre et en différentes régions de l'ex-Yougoslavie. Ce constat troubla encore plus mon esprit déjà dissolu par une nuit blanche agitée. Quand enfin le sommeil me gagna, la lumière demeura allumée dans le petit studio du centre-ville. Lulzim Bojko continua de parcourir de son côté les témoignages en serbo-croate contenus dans le dossier des Donner.

* * * * *

Une forte odeur de café me réveilla sur le coup de six heures trente. Particulièrement agréable au nez, elle se doublait du spectacle ravigotant des premiers rayons du soleil filtrant au travers des rideaux. Il faisait assez frais dans le petit studio – le frère d'Idriz avait laissé les deux fenêtres ouvertes toute la nuit – et le lit de camp m'avait refilé un maudit mal de dos.

Mais je dus reconnaître que j'avais dormi comme un loir et que j'avais récupéré en partie le sommeil en retard accumulé ces dernières quarante-huit heures.

Lulzim Bojko préparait des œufs sur le plat et des toasts pour accompagner le café. Il était déjà prêt : rasé, douché et habillé. Et je n'avais rien entendu.

Je m'étendis, bâillai un grand coup et me levai. Puis je repliai le lit d'appoint et le rangeai derrière une porte, là d'où il était sorti.

— Bonjour, me dit mon hôte en m'apercevant. Vous avez bien dormi ?

— Au poil !

Je bâillai une seconde fois.

— La salle de bain est libre, m’annonça-t-il.

— Merci, je vais en profiter. Vous vous êtes couché tard, cette nuit ? Le cousin de Kurtaj releva la tête de ses œufs et me sourit.

— Quatre heures du matin.

Je sifflai d’émerveillement.

— Eh bien, vous serez frais aujourd’hui au boulot.

— Disons que la lecture que vous m’avez conseillée était passionnante...

Il désigna d’un geste du menton les feuillets officiels et les pages manuscrites éparpillées sur la table basse devant le canapé.

“Les témoignages !”

— Vous y avez trouvé des choses intéressantes ?, lui demandai-je.

— On peut le dire, Monsieur Donner. Je ne sais pas ce que vous avez déterré, mais vous pourriez tenir là un scoop.

— Je ne suis pas journaliste.

— Je sais.

Après le réveil de l’hydre, l’exhumation d’un scoop. Et dire que je ne savais même pas de quoi on me parlait depuis le début de mon périple. Tout ce que je voulais savoir, c’était qui avait tué Daniel Garcia et me réservait le même sort. Pourquoi. Et que venaient faire les Donner – ces “vrais” parents que feu mon père adoptif Louis De Bosset m’avait inventés, ces anonymes morts dans un accident de la route à Genève vingt et un ans plus tôt – dans toute cette histoire.

— Qu’avez-vous découvert ?, insistai-je.

— Ces témoignages font état de disparitions dans des conditions similaires en plusieurs endroits des Balkans.

— J’ai également pu lire ça dans le corps du projet de rapport destiné à l’ONU.

— Oui, mais contrairement à ce que je vous ai laissé entendre hier soir, ces témoignages n’émanent pas tous de prisonniers de l’Héliodrome. Certains témoins sont de simples paysans.

— Détenus ?

— Non. Libres. Et les disparus n’étaient pas non plus tous des détenus. C’était parfois des membres de leur famille. Tenez par exemple celui-là !

Lulzim Bojko laissa sa poêle et sa spatule sur le feu, puis me tendit la première page d’un procès-verbal. Je pus y lire ce qui ressemblait à une identité succincte : Dragan Kukoc, suivi d’une date de naissance et d’une adresse à Vrelo.

— Vous le connaissez ?, questionnai-je naïvement le frère d’Idriz.

— Pas du tout. Mais Vrelo n’est pas la porte à côté.

— Ah bon. Excusez mon ignorance de la géographie bosniaque,

mais où est-ce que cela se trouve ?

— Justement, ce n'est pas en Bosnie. C'est en Croatie. Une petite bourgade paysanne située en bordure de la réserve de *Plitvicka Jezera*.

J'attendis la traduction et il le remarqua. Il ajouta :

— Les lacs de Plitvice.

Tandis qu'il dressa les œufs sur assiettes et y ajouta du piment, je passai me rafraîchir à la salle de bain et demeurai un moment pensif devant le miroir.

“Les lacs de Plitvice...”

Cela ne pouvait être une coïncidence. Il y en avait trop dans cette affaire. Outre à Dubrovnik, les Donner s'étaient fait photographier à Mostar et à Plitvice, comme s'ils avaient cherché à semer des petits cailloux à la façon du Petit Poucet. Sur chaque cliché, Thomas et Sophie y figuraient en tenue correcte. Leurs habits reflétaient plus le travail que les vacances. Et en cette période plus que mouvementée, des émissaires de l'ONU auraient-ils osé prendre des vacances ? Bien sûr que non ! La famille s'était donc fait photographier sur les sites dans lesquels elle enquêtait.

Et cette carte géographique ?

“Hydrogéologique”, avait suggéré Lulzim Bojko.

Je me jetai de l'eau froide sur le visage, l'épongeai et rejoignis mon hôte. Dans l'unique pièce exiguë, le petit-déjeuner m'attendait sur la table basse, accompagné d'un espresso sauvage et d'un jus de fruit. L'odeur des toasts avait remplacé celle du café.

— Dites-moi, commençai-je, cette carte pourrait-elle être celle des lacs de Plitvice ?

— J'y ai pensé cette nuit, répondit le cousin de Kurtaj. C'est possible. Il faudrait que je compare les formes des taches bleues avec celles des lacs. Je n'ai pas de carte de la Croatie assez détaillée ici, mais nous pourrions vérifier cela au bunker.

— Au bunker ?

— Oui. C'est là que je vous emmène ce matin. Dans les abris de protection civile qui ont accueilli l'administration de la ville durant la guerre. Les archives de cette sombre période y sont restées et le collègue dont je vous ai parlé y travaille encore pour les trier et les remettre en ordre. C'est un boulot de titan.

Je savourai mes œufs particulièrement relevés et me resservis deux fois de café fort. Le frère d'Idriz l'avait fait bouillir dans une cafetière turque et son goût unique dépassait toutes les saveurs souvent assez fades que l'on connaissait en Europe occidentale.

— Dans les témoignages que vous avez lus cette nuit, m'enquis-je, y en avait-il d'autres qui provenaient de la région de Plitvice ?

Lulzim Bojko sourit.

— À vrai dire, un bon tiers. Comme je vous l'ai dit, plusieurs régions de l'ex-Yougoslavie semblent avoir été touchées par ce phénomène de disparitions inexpliquées de prisonniers de guerre ou de simples quidams. Mais trois régions sortent particulièrement du lot : Plitvice, Mostar et son Héliodrome, et Srebrenica. Et du point de vue temporel, c'est un peu comme si ce phénomène avait voyagé, s'était déplacé.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, des témoignages font état de disparitions inexpliquées en 1995 du côté de Srebrenica, ce qui n'est à vrai dire pas une véritable surprise, vu le génocide que les Serbes y ont commis à cette période. Avant cela, on entend parler de disparitions de détenus à l'Héliodrome de Mostar entre 1992 et 1994. Et encore avant, entre la fin des années quatre-vingt et 1991, on enregistre des dépositions concordantes dans les campagnes autour des lacs de Plitvice.

— Ce dernier constat recoupe en effet celui du projet de rapport des Donner. Ce phénomène troublant aurait débuté avant la guerre. Mais ce qui m'interpelle le plus dans ce que vous venez de dire, c'est qu'il existe dans ce lot de papiers des témoignages postérieurs à 1992. Or, les Donner n'ont jamais connu les suites de l'Héliodrome et encore moins le massacre de Srebrenica. Ils sont morts dans un accident bien avant ces événements. Donc...

— Quelqu'un d'autre a dû continuer de compiler des procès-verbaux d'audition après leur départ des Balkans au début des années nonante.

— Exact. J'ai bien ma petite idée à ce sujet, soufflai-je.

— Quelle est-elle ?

— Eh bien, cela m'a surpris que d'anciens Scorpions conservent ces documents au lieu de les détruire. Ils se sont appropriés la maison des Donner après leur départ précipité de Dubrovnik – j'ignore encore dans quelles circonstances exactement – puis ils ont alimenté leurs archives, qui ont ensuite pris la poussière durant des années.

— Mais dans quel but ?, s'interrogea Lulzim Bojko.

— Peut-être un chantage.

— Hum – le cousin de Kurtaj parut réfléchir – ça peut se tenir. Plusieurs de ces témoignages mentionnent une implication supposée de groupes paramilitaires dans ces disparitions. Une sorte de recrutement, selon certains.

— De recrutement ?

— Oui, je sais. Cela ne tient pas la route. Une unité de mercenaires serbes ou croates ne va pas s'encombrer de musulmans.

— Je ne vous le fais pas dire...

Il n'en demeurerait pas moins qu'il existait un lien entre la mort de Dan Garcia et les Scorpions, entre ceux-ci et ces mystérieuses

disparitions datant déjà d'avant la guerre, entre ce phénomène et les Donner, et enfin entre ces enquêteurs de l'ONU et Dan Garcia. Un quadrilatère se formait peu à peu dans mon esprit. Mais si j'en voyais assez clairement le tour, je n'en percevais pas encore le contenu.

Nous finîmes notre petit-déjeuner sur ces questions ouvertes, avant que le frère d'Idriz ne me conduise au "bunker" pour que je puisse rencontrer son vieux collègue de travail, ancien détenu de l'Héliodrome.

* * * * *

Depuis le petit studio de Bojko, nous empruntâmes le *Bulevar* pour gagner le "bunker". Celui-ci n'était rien moins qu'un abri antiaérien de protection civile aménagé en quartier général pour le maire de Mostar de l'époque et son état-major. De nombreux lits standards à trois ou quatre étages ornaient de petites chambres en béton de part et d'autre d'un long et sombre couloir en sous-sol. Au bout de celui-ci, une plus grande pièce éclairée à la lueur glauque de rangées de néons contenait encore de vieux ordinateurs et des cartes murales du temps de la guerre. C'est de cette chambre souterraine que la ville avait été gérée durant trois ans.

Au milieu de celle-ci, un homme travaillait seul face à des montagnes de paperasses, perdu entre des boîtes d'archivage en carton. Voûté et avec le teint blafard, les yeux aussi clairs que ceux d'un albinos, les cheveux gris mal entretenus et habillé d'un vieux complet déchiré, il donnait l'impression d'avoir vécu toutes ces dernières années dans cet enfer de béton et d'air artificiel ; comme terré au fond d'une cave, sans aucun accès à la lumière naturelle.

Davor Bunic allait mourir en archivant les preuves d'un conflit auquel il avait miraculeusement survécu.

Lulzim Bojko m'avait précédé dans ce labyrinthe de couloirs obscurs et d'escaliers menant à plusieurs mètres sous terre. Il me présenta le vieil homme :

- Monsieur Donner, voici le collègue et ami dont je vous ai parlé.
- Enchanté, le saluai-je en lui tendant la main.

Mais il ne me rendit pas la pareille. Bunic hocha la tête en guise de bonjour, sans dire un mot. Je remarquai alors qu'il lui manquait la main droite et ressentis une certaine gêne.

- Davor ne comprend pas le français, intervint le cousin de Kurtaj.
- Que lui est-il arrivé ?, demandai-je en désignant son membre amputé.

Le frère d'Idriz s'adressa au vieil homme en serbo-croate. Ce dernier

répondit avec peine, marquant chaque son d'un effort disproportionné pour articuler et émettre quelques mots difficilement perceptibles. Il lui manquait également la langue, mais Lulzim Bojko semblait avoir l'habitude d'échanger avec lui et donc de comprendre ses réponses.

— Davor dit que c'est le boucher de l'Héliodrome qui lui a fait cela.

— Qui ça ? Tuta ?

Le cousin de Kurtaj répercuta ma question en serbo-croate au vieil homme, qui réémit certains sons.

— Non, traduisit Bojko. Il parle d'un certain Samic.

— Besnik Samic ?

Il y eut un nouvel échange entre les deux collègues.

— Apparemment, oui, confirma le frère d'Idriz. C'est un mercenaire d'origine serbe, qui était capitaine dans l'unité paramilitaire tristement célèbre des Scorpions.

J'accusai le coup, puis soupirai :

— Je le connais. Mais comment expliquez-vous qu'un Serbe ayant d'abord attaqué les Croates à Plitvice lors des Pâques sanglantes de 1991 ait ensuite travaillé à leur côté à l'Héliodrome de Mostar entre 1992 et 1994 ? Cela n'a pas de sens.

— Cela n'a au contraire rien d'exceptionnel, répondit Lulzim.

— Comment cela ?

— Les Scorpions n'étaient pas des JNA, des soldats réguliers de l'armée yougoslave. Ils étaient mus soit par l'argent, soit par la cruauté, peu importait le camp pour lequel ils "travaillaient". Dès lors, il n'est pas surprenant qu'entre 1991 et 1995, ces mercenaires aient traité avec plusieurs camps ennemis en fonction de la tournure des événements. C'était monnaie courante. Je vous rappelle que lors du siège de Mostar, les Bosniaques ont loué des canons aux Serbes pour tirer sur les Croates. Et en 1995, à Srebrenica, ce sont les Serbes qui – avec les Scorpions à leurs côtés – ont massacré des milliers de Bosniaques en fuite. Cette guerre, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, a connu des retournements de situation qui n'étaient hélas pas toujours d'une logique implacable.

Je réfléchis, puis repris :

— Pourriez-vous demander à votre collègue ce que Samic faisait à l'Héliodrome ?

Bojko traduisit ma question et Bunic répondit tant bien que mal avec son handicap lingual.

— Davor dit qu'il s'occupait du transfert de certains prisonniers.

— Pour où ?

Nouvel échange entre les collègues.

— Il n'a aucune idée. C'est toujours resté un mystère. Les détenus

transférés par Samic ont tous disparu et personne ne s'en est soucié. Officiellement, il s'agissait de déportations vers Belgrade. Mais aucun d'eux n'est jamais arrivé dans la capitale serbe. Certains témoins auraient vu des prisonniers monter dans des trains pour Zagreb, mais là également, aucune trace d'arrivée de ceux-ci en gare de la capitale croate. C'est comme s'ils avaient été "débarqués" en plein trajet.

Une idée me traversa l'esprit.

Je demandai :

— La ligne de train entre Mostar et Zagreb passait-elle par les Lacs de Plitvice ?

— Comme aujourd'hui, répondit le cousin de Kurtaj sans consulter le vieil homme. En réalité, elle fait une halte en gare d'Otocac, juste au sud de la réserve.

Il n'en fallut guère plus pour me convaincre que des réponses à mes nombreuses questions se trouvaient à Plitvice, au centre de la Croatie.

Certaines disparitions de paysans avaient eu lieu dans cette région de l'ex-Yougoslavie avant le début de la guerre d'indépendance. Puis les Scorpions s'étaient battus autour des fameux lacs aux côtés des JNA contre la police croate lors de l'incident du printemps 1991. On retrouvait ensuite le capitaine Besnik Samic organisant des transferts de Bosniaques détenus à l'Héliodrome de Mostar en direction d'une destination inconnue entre la cité ottomane et Zagreb. Enfin, l'enquête des Donner les avait conduits à Plitvice.

Les coïncidences devenaient trop nombreuses.

— Pourquoi Samic l'a-t-il mutilé ainsi ?, demandai-je à Lulzim Bojko.

Ce dernier répercuta ma question à Bunic et le vieil homme répondit.

— Davor dit qu'un jour, le Boucher a voulu violer un jeune homme devant les autres prisonniers de sa cellule, pour faire un exemple. Mon collègue s'est interposé. Il a injurié Samic et l'a giflé. S'il a eu la vie sauve suite à cet acte de bravoure, c'est uniquement parce que Tuta l'en a empêché. Davor disposait en effet d'informations sur la rive bosniaque de la Neretva et les Croates espéraient lui arracher ces renseignements stratégiques. Alors, pour se venger de mon collègue sans le tuer, Samic lui a coupé la langue pour les injures et lui a coupé la main droite pour la gifle.

Je me dis que, tout compte fait, le sort que j'avais fait subir au Scorpion sur les remparts de Dubrovnik était peu cher payé.

15.

Plitvice, le 17 octobre en soirée.

Avec Lulzim Bojko, nous avons laissé Davor Bunic dans la pénombre du “bunker”. Le vieil homme mutilé par feu le capitaine Besnik Samic avait replongé dans le tri silencieux des archives de Mostar. C’était son gagne-pain quotidien et le demeurerait jusqu’à sa mort. Le système social bosniaque – retraite ou invalidité – n’était pas encore au point.

Les pièces du puzzle que j’avais résumées au cousin d’Ibrahim Kurtaj avaient suffi pour le motiver à prendre congé le reste de la semaine et m’accompagner jusqu’au parc national croate de *Plitvicka jezera*. J’avais décidé de lui faire confiance et de partager avec lui la quasi totalité de mes informations, à l’exception de la mort violente de son frère Idriz. Je savais que mon silence à ce sujet ne relevait pas de la plus grande honnêteté. Je craignais cependant qu’en lui racontant la vérité, sa motivation à me servir de guide et d’interprète ne repose sur d’autres bases moins objectives et plus personnelles que la seule découverte de la vérité.

Après notre passage éclair dans le “bunker”, nous étions retournés prendre quelques affaires dans le studio de Lulzim Bojko, puis avons quitté Mostar avec la petite voiture de ce dernier, une Dok-ing électrique guère plus grande qu’une Smart. Celle-ci était bien plus discrète que l’Audi A7 de la BCCG, que j’avais laissée dans le garage privé de mon hôte. Et surtout, elle était immatriculée en Croatie, arborant fièrement l’autocollant blanc ovale HR de la *Republika Hrvatska*.

Cette solution nous avait permis de choisir la voie la plus directe pour Plitvice, soit regagner la côte à hauteur de la presqu’île de Peljesac pour prendre l’autoroute A1, sans trop de crainte d’être repérés par d’éventuels postes d’observation mis en place par les Scorpions de Sadik Jankovic. Nous avons ainsi pu filer à vive allure le long du littoral croate, en contournant les villes côtières de Split, Sibenik et Zadar. La voie rapide avait ensuite pris la direction du nord et du centre des terres, jusqu’à la sortie proche de Gornja Ploca, où

soixante kilomètres de route principale nous avaient enfin conduits au parc national de Plitvice.

Ce qui m'avait le plus frappé durant ce long périple avait été le changement de climat au fur et à mesure de notre progression vers le nord-ouest. D'abord une chute radicale des températures – hélas, la météo ne s'était pas trompée – accompagnée de pluies intermittentes sur la côte. Puis, au centre des terres après Zadar, un paysage verdoyant dépareillant complètement et soudainement de l'aspect parfois désertique du littoral. Et enfin les cinq bons centimètres de tapis blanc recouvrant la réserve des lacs au nord d'Otocac.

Le thermomètre de la Dok-ing s'était affolé, passant des quinze degrés de Mostar aux vingt-deux de Peljesac, puis aux dix-huit de Split, quatorze de Zadar, cinq de Gornja Ploca et zéro de Plitvice.

J'avais peine à y croire.

— J'espère que vous avez des pneus-neige, ironisai-je à l'intention de mon chauffeur.

Lulzim Bojko sourit, mais parut un brin crispé.

— Je n'ai pas l'habitude de rouler dans des conditions pareilles, répondit-il.

Le temps était à la grisaille. Il ne neigeait pas, mais la fine couche tombée les derniers jours – la première de l'année – semblait résister à la logique automnale. Ces précipitations annonçaient-elles un hiver froid ou n'était-ce qu'un feu de paille ? Les météorologues semblaient divisés sur la question, selon ce que le cousin de Kurtaj me résuma des dernières prévisions de la radio locale. Il fit la moue et m'annonça :

— Je vous propose de prendre d'abord nos chambres à l'hôtel Jezero, puis nous aviserons.

J'agréai et lui demandai :

— Le parc est-il ouvert toute l'année ?

— Oui. Même en hiver. Il n'y a aucun problème. Ce sont simplement les heures d'ouverture qui varient selon les saisons.

Quittant l'axe principal, la Dok-ing s'engagea sur un chemin traversant une dense forêt de hêtres et de sapins blancs. Les premiers avaient déjà perdu en grande partie leur feuillage et la couche de neige avait atteint le sol un peu partout, rendant la route assez glissante.

— Avec un peu de chance, vous pourrez rencontrer un ours, m'informa Lulzim Bojko.

Je crus qu'il plaisantait, mais remarquai vite que ce n'était pas le cas.

Notre voiture poursuivit son chemin sinueux dans le crépuscule envahissant petit-à-petit le parc naturel des lacs, jusqu'à un hameau qu'elle traversa. Sans carte de géographie, ni GPS, je me sentais perdu

et entièrement remis entre les mains de mon guide.

Après une vingtaine de minutes à travers la forêt, nous parvînmes enfin à l'hôtel. Situé sur une colline en amont du Kozjak, le plus grand des lacs de la réserve, le moderne complexe s'intégrait harmonieusement à l'environnement naturel. Il surplombait l'îlot de Stéphanie, baptisé ainsi en mémoire de la princesse de Belgique qui avait visité le site en 1800. Quant au grand lac, il devait son nom à une légende, selon laquelle des chèvres – *koza* en serbo-croate – s'y seraient noyées.

Le cousin de Kurtaj gara la Dok-ing sur le parking de l'hôtel. Nous en sortîmes nos bagages et prîmes nos chambres, avant de nous retrouver comme convenu sur le coup des vingt heures au restaurant du complexe. Une grande baie vitrée donnait sur une gigantesque terrasse recouverte de neige. Lulzim commanda un plat local, une sorte de choucroute avec de la viande grillée et des pommes de terre à l'eau, ainsi qu'un peu de vin rouge.

— Je n'imaginai pas que c'était si grand, m'étonnai-je en parlant de la réserve.

— C'est précisément le plus grand parc national de la Croatie, monsieur Donner, me répondit Bojko. Il s'étend sur plus de vingt-neuf mille hectares et comprend seize grands lacs reliés entre eux par une centaine de cascades et de petites rivières. C'est une des merveilles de notre beau pays, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1979.

— Ça n'a pas empêché la guerre d'y éclater, en 1991.

— C'est un fait regrettable, certes. Les lacs en ont souffert, tout comme d'autres perles.

— Dubrovnik et Mostar, pour ne citer que les escales dans lesquelles mon enquête m'a mené.

— C'est ça, acquiesça le frère du malheureux Idriz. Une enquête que nous poursuivrons dès demain matin à la première heure, si vous le voulez bien.

— Oui, mais par où ?

— Nous pourrions essayer de trouver Dragan Kukoc, ce témoin qui habite à Vrelo. C'est une petite bourgade paysanne non loin d'ici. Pour autant évidemment qu'il soit encore en vie et qu'il habite toujours à l'adresse indiquée sur le procès-verbal d'audition que vous avez trouvé à Dubrovnik.

— C'est une idée, en effet.

Le sommelier nous servit le vin rouge ou *crno vino*, qui signifiait littéralement "vin noir" en serbo-croate. Le repas fut relativement silencieux, peut-être en partie à cause de la fatigue accumulée ces derniers jours, mais aussi et surtout en raison des pensionnaires de

l'hôtel à la table voisine. Ce fut finalement un prétexte pour se coucher de bonne heure.

* * * * *

Plitvice, le 18 octobre.

La nuit fut fraîche et une surprise nous accueillit à l'heure du petit-déjeuner : il neigeait.

Aux cinq bons centimètres des jours précédents s'en était ajoutée une même quantité durant la nuit, tandis que de gros flocons continuaient de danser devant les baies vitrées du restaurant de l'hôtel Jezero. Je retrouvai Lulzim Bojko à notre table. Tout comme moi, il semblait avoir passé une bonne nuit et retrouvé une mine et une énergie plus réjouissantes.

— Dobar dan, le saluai-je.

— Bonjour, monsieur Donner. Bien dormi ?

— Très bien. C'est très calme, ici. Bien plus que dans les deux villes que j'ai eu le plaisir de "visiter" jusqu'ici. On a peine à croire qu'un jour, des combats ont eu lieu dans ce coin de paradis.

— Et pourtant...

Le cousin de Kurtaj m'invita d'un geste de la main à prendre place en face de lui.

— Vous êtes prêt à raviver les souvenirs sanglants de vieux paysans ?, poursuivit-il.

“Vu sous cet angle...”

— Je n'ai pas le choix, répondis-je simplement.

Nous nous levâmes et nous rendîmes au buffet de petit-déjeuner. Bojko prit des œufs à la coque et du pain, ainsi qu'un grand bol de café. J'optai pour le traditionnel pain-beurre-confiture, accompagné d'un chocolat chaud et d'un verre de jus d'orange.

— Après les chaleurs de la côte sud, repris-je une fois rassis à table, c'est surtout ce froid que je ne suis pas prêt à affronter.

Je désignai le paysage extérieur et les abondantes chutes de neige, qui semblaient anachroniques après ce que je venais de vivre ces derniers jours.

— Oh, vous savez, répondit Lulzim, ce n'est pas une réelle surprise pour moi. Ici, même en été, les matinées restent assez fraîches. Il y règne un climat continental et montagnard, induisant généralement des hivers assez rudes. Ces prémices neigeuses ont juste une vingtaine de jours d'avance sur le calendrier usuel, c'est tout. C'est un phénomène qui arrive aussi chez vous, non ?

— C'est exact, dus-je reconnaître.

En contrebas, la neige recouvrait les berges du lac Kozjak et l'îlot de Stéphanie, et commençait même à s'avancer dans les flots, provoquant des amas détrempés de couleur vert clair. Ce n'était pas encore de la glace. Il ne faisait pas assez froid pour que les lacs gèlent. Mais l'on aurait dit des granitas au repos.

Après le petit-déjeuner, nous reprîmes la voiture et nous rendîmes à Vrelo, à seulement quelques kilomètres à l'est. Le hameau comprenait quelques fermes isolées. À bien y regarder, l'on devinait encore sur quelques vieux murs des impacts de balles, dernières traces témoignant des combats du printemps 1991 entre militaires serbes et police croate.

La petite bourgade était située dans le parc national, mais en pleine campagne, à l'écart des lacs, des chutes et des canyons. Le tapis blanc d'une épaisseur respectable en faisait un village fantôme. Les seules traces de vies humaines étaient de la fumée s'échappant de quelques cheminées de briques rouges.

Nous disposions d'un nom – Dragan Kukoc – et d'une adresse, mais le problème fut qu'aucun numéro ne figurait sur les quelques maisons du hameau de Vrelo. Nous entreprîmes donc de sonner au hasard à l'une des premières portes qui se présenta à nous. Une dame d'un certain âge nous répondit. Lulzim Bojko parla avec elle un bon moment, puis me traduisit la conversation.

— Nous avons un problème, commença-t-il. Le vieux Kukoc est décédé.

— De vieillesse ?, demandai-je.

— Non. Son corps a été retrouvé il y a quatre ans, affreusement mutilé et presque méconnaissable dans la Korana, la rivière de cent trente kilomètres qui s'écoule en aval des lacs inférieurs.

— Meurtre ou accident ?

— L'enquête n'a jamais permis d'élucider les causes et les circonstances de sa mort. Mais pour les habitants de Vrelo, cela ne fait aucun doute : il s'agit d'un meurtre.

— Pourquoi ?

— Parce que le vieil homme s'entêtait à rechercher son fils disparu en 1990, avant le début du conflit.

— C'est pour cela qu'il avait témoigné à l'époque ?

— Exact.

— Et où cherchait-il son fils ?

Lulzim Bojko traduisit ma question à l'habitante qui nous avait ouvert sa porte. Elle répondit, en montrant de son index la direction du cœur de la réserve.

— Le vieux Kukoc explorait tous les recoins du parc, qu'il parcourait chaque jour en de nouveaux endroits. Au moment de sa

disparition, il explorait les grottes.

— Les grottes ?

— Oui. On se trouve dans une région karstique et de très nombreuses grottes calcaires, creusées par l'eau, se situent au niveau des lacs. Certaines, comme la grotte Supljara ou la grotte Golubnjaca, ont été aménagées de sorte qu'elles puissent être visitées par les touristes. Et d'autres ne sont pas ouvertes aux visiteurs, notamment parce qu'elles présentent des intérêts paléontologiques et archéologiques. Il y a également, dans les forêts avoisinantes, des dolines qui pourraient présenter un certain danger pour les marcheurs imprudents.

— Notre témoin Dragan Kukoc aurait-il pu tomber dans l'une d'elles ?

— C'est peu probable. Déjà, il connaissait la région comme sa poche. Et s'il était tombé dans une doline, on ne l'aurait pas retrouvé dans le lit de la rivière Korana, en aval du Novakovica-brod, le dernier des seize lacs.

— Quelles lésions présentait-il exactement, quand on l'a retrouvé ?

À nouveau, le cousin d'Ibrahim Kurtaj répercuta ma question auprès de la fermière sexagénaire, qui répondit sans détour. Il me traduisit :

— Sa cage thoracique et son abdomen étaient ouverts et vidés de leurs organes et leurs viscères. Les légistes ont conclu à des lésions post-mortem et ont mis cela sur le compte des prédateurs qui vivent dans le parc, ours bruns et loups en première ligne. En revanche, en raison de l'état de putréfaction du corps, ils n'ont pas été en mesure de retrouver des lésions qui pouvaient expliquer le décès.

— Je crois qu'il me faudrait voir ces lacs et ces grottes de plus près, suggérai-je.

Lulzim Bojko acquiesça.

Nous remerciâmes la femme de Vrelo, remontâmes dans la Dok-ing et retournâmes au Jezero. Les chutes de neige s'étaient apaisées, mais les chemins étaient boueux et glissants. Des ornières se formaient suite au passage des véhicules, qui salissaient l'immaculé tapis blanc recouvrant les plaines et forêts du parc. Une fois sur le parking de l'hôtel, nous partîmes à pied en direction du grand lac en contrebas.

* * * * *

En dépit de la neige qui s'avancait dans les eaux vertes du Kozjak, je fus émerveillé par la grande richesse piscicole du lac. Des milliers de poissons flânaient à proximité des rives, ne craignant aucunement le passage des humains. La pêche leur était inconnue, de même que

d'autres dérangements commis par l'homme, interdits dans la réserve.

Un peu plus loin sur la droite, un petit débarcadère en bois hébergeait une rangée de bateaux collés les uns aux autres. Nous nous dirigeâmes vers eux.

La mi-journée approchait. Les précipitations avaient cessé, mais j'étais assez heureux d'avoir emporté avec moi dans mes bagages un pull polaire relativement épais et une paire de souliers de marche. Je n'avais pas pensé à prendre des gants, mais la sensation de froid demeurerait raisonnable. Aucun vent n'atteignait le canyon des lacs. Avec Lulzim Bojko, nous étions quasiment les seuls à avoir opté ce jour pour une visite du site, fait assez rare pour le souligner. D'ordinaire, des milliers de touristes déambulaient chaque jour sur les petits chemins en rondins de bois posés à la surface de l'eau. Le parc national accueillait quelques neuf cents mille visiteurs par année, mais aujourd'hui était un jour creux.

Probablement en raison de la météo.

Une fois arrivés au débarcadère, le frère d'Idriz me demanda :

— Par quelle zone du parc voulez-vous commencer ?

Je haussai les épaules.

— C'est vous le guide, répondis-je laconiquement.

— Eh bien, nous nous trouvons au niveau des douze lacs supérieurs. En amont, il y a deux sources principales qui les alimentent, soit la *Crna rijeka* ou rivière noire et la *Bijela rijeka* ou rivière blanche. Elles se jettent dans le lac Proscansko, le premier des lacs supérieurs. Ensuite, c'est un défilé de plans d'eau reliés par des cascades. Les dépôts de calcaire forment des barrières qui séparent les lacs les uns des autres. Le dénivelé est moins fort entre les lacs supérieurs qu'entre les lacs inférieurs.

Le cousin de Kurtaj me montra l'aval du Kozjak et poursuivit :

— Juste en aval d'où nous nous trouvons se situent les quatre lacs inférieurs. Ils sont beaucoup plus évasés que les autres et forment un canyon calcaire à travers un relief assez escarpé.

— Où sont les grottes ?

— Il y en a un peu partout, tout le long des lacs. Mais il y en a bien plus dans le canyon ici en-dessous.

— Alors nous commencerons par là.

— Très bien. Cela nous prendra l'après-midi et après cela, vous aurez un premier aperçu de cette partie de la réserve. Ensuite, demain, nous pourrons parcourir la région plus étendue et plus ouverte des lacs supérieurs

Lulzim Bojko se dirigea vers le débarcadère en bois et monta à bord de l'un des bateaux. Il s'adressa à son pilote, qui fut surpris de voir des touristes se promener dans de telles conditions. Nous l'avions dérangé

durant la lecture de son journal et il sembla le faire comprendre. Finalement, après quelques échanges en serbo-croate, il daigna poser celui-ci et se mettre à la barre. Mon guide me fit alors signe de le rejoindre.

— Il va nous faire traverser.

— Il y avait un problème ?, demandai-je naïvement.

— Non. Ça l'ennuyait d'enclencher les machines pour seulement deux personnes.

— Et qu'est-ce tu lui as dit pour l'en persuader finalement ?

— Oh, c'est entre lui et moi. Disons simplement que la famille Bojko est assez connue en Croatie. Une simple référence à la police crée encore aujourd'hui à elle seule suffisamment de crainte.

— Vous lui avez dit qui j'étais ?

— Bien sûr que non ! Mais j'ai cité mon frère Astrit, qui est dans la police croate à Zagreb.

— C'est juste. Votre frère Idriz m'en a parlé.

— Ça me surprend. Idriz et Astrit sont à l'opposé l'un de l'autre. Le second dirige une unité d'intervention et il est incorruptible, alors que le premier est... disons assez marginal.

J'avais pu m'en rendre compte. Je me sentis soudain assez gêné de parler d'un mort au présent et, tandis que le bateau quittait la berge en écartant les amas de neige détrempée qui l'entourait au niveau de la coque, je tentai de détourner la conversation sur un autre sujet.

— Pourquoi une telle crainte de la police ? Cela fait tout de même près de vingt ans que la guerre est finie, non ?

— Certes. Mais cette crainte est propre à la région, en raison de l'incident de mars 1991.

— Les Pâques sanglantes de Plitvice ?

— C'est ça. Ce fut le premier fait d'arme de la guerre d'indépendance croate. Les Serbes avaient pris la région sous les ordres de Slobodan Milosevic. Le 29 mars 1991, la police serbe de Krajina a pris le contrôle de la réserve et en a expulsé les gestionnaires. Elle était appuyée dans son opération par un commando paramilitaire.

— Les Scorpions ?

— C'est exact. Cette annexion n'avait aucun sens. Le parc des lacs de Plitvice ne représentait aucun danger pour la Serbie. Il est très peu peuplé et n'a aucun intérêt stratégique militaire. C'était soi-disant pour contrôler la route qui le traverse du nord au sud et qui relie deux communautés serbes. En réalité, c'était du vent. La vérité monsieur Donner, c'est que personne n'a jamais compris cette prise de contrôle de Plitvice.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Le gouvernement de Franjo Tudjman a décidé de reprendre la région des lacs par la force. Comme l'armée croate n'était pas encore organisée, c'est la police croate qui est intervenue afin d'expulser l'envahisseur serbe, le dimanche de Pâques 31 mars 1991. Les Scorpions menés par le colonel Sadik Jankovic et le capitaine Besnik Samic ont alors tendu une embuscade à un bus transportant des policiers croates, sur la route au nord de Korenica. Les hostilités ont démarré et ont duré toute la journée. Un policier serbe et un policier croate ont été tués, et une vingtaine d'autres personnes ont été blessées. On a pu voir certaines scènes des combats à la télévision. Je m'en souviens comme si c'était hier. Les hommes se tiraient dessus à la mitraillette au beau milieu du parc et même jusque sur les petits chemins de bois sillonnant entre les lacs. C'était surréaliste.

— Et comment cela s'est-il terminé ?

— Suite à des discussions entre les dirigeants des deux camps, l'armée populaire yougoslave – la JNA – est intervenue. Elle a reçu pour mission de mettre fin aux affrontements et a créé une zone tampon entre les deux parties. Mais ce premier affrontement a contribué, par sa grande violence, à aggraver les tensions ethniques dans la région. Et celle-ci est finalement restée sous contrôle de la Serbie jusqu'en 1995.

— Que s'est-il passé en 1995 ?

— L'opération Tempête, monsieur Donner. Sous les ordres du président Tudjman, l'armée croate a mené une vaste offensive de quatre jours – du 4 au 7 août – pour reprendre le contrôle de l'enclave serbe de Krajina et de tous les territoires annexés depuis 1991. Plitvice est alors retombé en mains croates.

Notre bateau accosta sur l'autre rive, en amont des chutes menant au Milanovac, le premier et le plus grand des lacs inférieurs.

— Hvala, remercia Lulzim Bojko en glissant quelques kuna dans la main du pilote.

— Molim, répondit ce dernier.

Nous débarquâmes sur des structures en rondins de bois à moitié recouvertes de neige et le bateau fit demi-tour.

Comme partout ailleurs dans le parc, la flore et la faune aquatique étaient particulièrement prospères. La nature était laissée à l'état sauvage, aucune intervention humaine n'y étant autorisée. Les milliers de poissons semblaient nous avoir suivis. Ce n'était évidemment pas le cas. Ils peuplaient les moindres recoins des lacs et des étangs intermédiaires. L'eau était d'une clarté limpide et l'ensemble des étendues aquatiques reflétaient un vert d'une pureté paradisiaque. Leur couleur semblait encore sublimée par le tapis blanc recouvrant

leurs pourtours de forêts et de chemins pédestres.

Nous entreprîmes avec mon guide la descente en direction du lac Milanovac. Le petit sentier de rondins de bois serpentait entre les hêtres et les sapins blancs, pour atteindre un premier palier composé d'une vasque d'un vert bleuté, dans laquelle une chute se déversait par dessus une cascade de longues algues accrochées à la roche calcaire.

Le chemin boisé contourna à quelques centimètres en dessus de l'eau la grande piscine naturelle suspendue dans la déclivité rocheuse. Une autre cascade prenait naissance juste en dessous de nos pas et formait un large débordement du trop-plein de la vasque. La chute d'eau provoquait des embruns qui balayaient l'atmosphère et nous caressaient le visage. En été, la sensation devait certainement être agréable et rafraîchissante, mais à cette saison, les gouttelettes en suspension provoquaient une sensation de froid supplémentaire.

Le sentier poursuivait son cours en descendant à la hauteur du lac Milanovac, que nous contournâmes. Les premières roches du canyon nous apparurent. Elles surplombaient le grand lac et de nombreuses cavités y étaient perceptibles.

Une dizaine de mètres plus bas, après de nouvelles cascades baptisées Milka Trnina en l'honneur d'une cantatrice croate du XIXème siècle, se trouvait le second lac inférieur, le Gavanovac.

Lulzim Bojko attira mon attention :

— Vous voyez, monsieur Donner, là-bas au niveau de l'eau, c'est la grotte bleue. Et plus haut, à flanc de canyon...

Il désigna une autre cavité dans les rochers.

— ...c'est la grotte Supljara dont je vous ai déjà parlé, conclut-il. Elle est ouverte au public.

— Dans ce cas, fis-je remarquer, je doute que nous y trouvions quelque chose d'intéressant pour l'enquête.

Mon guide acquiesça et nous poursuivîmes notre chemin de rondins de bois, qui descendit d'une nouvelle dizaine de mètres vers le lac Kaludjerovac, alimenté par les "*grandes cascades*" coulant depuis le Gavanovac. Des roseaux garnissaient ses rives et surtout, les parois du canyon atteignaient en cet endroit des gorges près de quarante mètres. Elles étaient particulièrement abruptes et donnaient le vertige, rien qu'à les regarder d'en bas. Je les scrutai à la recherche de cavernes, sans succès.

Le chemin de randonnée traversa ensuite le lac en diagonale, au milieu de petites chutes plus horizontales que les précédentes. L'écoulement de l'eau y était plus calme et slalomait entre de petits buissons qui avaient poussé dans les barrières calcaires. Ces derniers étaient recouverts de neige.

Le dernier lac, le Novakovica-brod, n'était situé que deux mètres

plus bas et était peu profond. En plus des eaux du Kaludjerovac, il recueillait celles de la rivière Plitvica qui arrivait par-dessus les falaises sur la gauche, formant en cet endroit la plus haute chute de la Croatie. Majestueuse, la “Grande cascade” – c’était son nom – mesurait septante-six mètres de haut et recouvrait tout un pan de rochers brunâtres. Un chemin de rondins de bois conduisait à son pied.

Et juste en face, un sentier serpentait le long de la falaise du canyon pour conduire en son sommet vers l’une des deux principales entrées touristiques du parc national croate de Plitvice, où des parkings accueilleraient d’ordinaire les milliers de visiteurs journaliers. Mais là également, l’endroit paraissait désert.

C’était plus bas dans le canyon, à plus de cinq cents mètres en aval du lieu où nous nous trouvions, là où les chemins de randonnées balisés ne conduisaient pas, que le corps atrocement mutilé du témoin Dragan Kukoc avait été découvert quatre ans auparavant, dans le lit de la Korana.

L’après-midi touchait à sa fin. Le jour commençait à décliner. La longue marche glissante à travers les lacs en étages se faisait sentir dans les quadriceps et les mollets. Nous décidâmes donc, comme c’était initialement prévu, de terminer notre repérage préliminaire succinct de la zone des lacs inférieurs et de réserver pour le lendemain la partie supérieure du parc.

Nous remontâmes la falaise par le sentier escarpé menant à l’entrée officielle et prîmes un bus, qui nous accompagna à l’hôtel Jezero.

16.

Plitvice, dans la nuit du 18 au 19 octobre.

Lorsque mon natel vibra à côté de moi sur la table de nuit du Jezero, j'eus l'impression que je venais de m'endormir. Le message arriva comme en un mauvais rêve et, un instant, je me crus dans ma chambre d'hôpital à Perreux.

Les yeux mi-clos, je pris le petit appareil. Son écran illumina à lui seul mon visage encore endormi d'une pâle lueur verdâtre dans l'obscurité de la pièce. Je dus me frotter les yeux pour affiner ma vision. En haut à gauche, l'écran tactile indiquait qu'il était une heure du matin. Quant au SMS qui venait d'arriver, il émanait de Kurtaj. Que pouvait bien me vouloir le patron du Lacus Café à une heure si tardive ?

“Brahim... j'espère que tu ne me réveilles pas pour des prunes”, pensai-je.

J'ouvris le message pour en découvrir le texte, qui m'explosa à la figure comme dix tonnes de PEP 500 :

“Lulzim sé pour son frere. Il a mal reagi. Fé atension a lui”

— Merde !

D'un bond, je sautai hors du lit et m'habillai en hâte, en passant les mêmes vêtements que la veille au soir. Sans perdre un instant, je me précipitai dans les couloirs de l'hôtel, le natel à la main, et allai frapper à la porte de la chambre de mon guide.

J'attendis, mais aucune réaction ne se produisit. Je réessayai encore à deux reprises en tambourinant du poing et en l'appelant par son prénom, sans succès.

Réveillé par le bruit, le client de la chambre voisine entrouvrit sa porte et maugréa en me voyant, avant de retourner se coucher. Je ne pensai pas à m'excuser, bien trop inquiet pour le frère d'Idriz. Je tentai d'actionner la poignée de la porte de sa chambre, qui tourna dans le vide. Sans la carte magnétique, je ne pouvais rien faire. Je pris alors mon natel et composai son numéro. Aucune sonnerie ne se fit entendre. J'obtins à la place un message en serbo-croate, dont je devinai sans comprendre qu'il signifiait que mon correspondant n'était

pas joignable pour le moment.

Je descendis dès lors à la réception, dans l'intention de demander qu'un groom m'accompagne pour ouvrir la chambre close. La réponse que j'obtins alors dans un français approximatif fut :

— Collègue à vous a quitté hôtel à minuit.

— Vous a-t-il dit où il est allé ?

— Ne. Lui prendre voiture et partir sans bagages.

Je m'éloignai du comptoir de la réception et appelai Ibrahim Kurtaj. Après trois sonneries – une éternité au vu des circonstances – l'Albanais me répondit :

— Salut Mikee. Comment va Lulzim ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je t'appelle.

— Il n'est pas avec toi ?

— Non. Il a quitté sans m'avertir l'hôtel où nous nous trouvons actuellement à Plitvice. Je ne sais pas où il est parti.

— Merde.

— Si tu sais où il est allé, dis-le moi, Brahim !

— Je ne le sais pas moi-même, Mikee. Lulzim ne m'a rien dit. Nous nous sommes téléphonés hier soir et lors de la discussion, il m'a parlé de son frère Irdiz. Comme je pensais que tu lui avais appris la mort de ce dernier, je lui ai confirmé ce fait. Et à sa réaction, j'ai compris que tu ne lui avais rien dit. Désolé.

— C'est pas grave, Brahim. Tu ne pouvais pas savoir. C'est moi le con dans l'histoire. Je n'aurais pas dû le lui cacher. Que t'a-t-il dit au juste ?

— Pas grand chose. Il m'a simplement parlé d'une dame que vous aviez interrogée ce matin et que vous deviez revoir pour obtenir quelques précisions. Je n'en sais pas plus.

“La fermière de Vrelo...”

Bojko était retourné la voir, tout seul, au milieu de la nuit. Qu'avait-il en tête ? Nous n'en avions nullement parlé durant le souper et il ne m'avait à aucun moment laissé entendre qu'il y aurait des questions complémentaires à lui poser. Qu'est-ce que cela cachait ?

Il venait d'apprendre de la bouche de son cousin Kurtaj que son frère Idriz avait été tué par les Scorpions. Il devait donc vouloir poursuivre seul l'enquête, pour se venger. Mais il ignorait quel danger l'attendait et n'était pas formé pour l'affronter comme je l'étais. Moi, j'avais reçu une formation de policier, et même de Cougar – le groupe d'intervention de la police neuchâteloise. Lui, il n'était qu'un fonctionnaire municipal. J'avais vu de quoi étaient capables les Scorpions. Lui, non.

Il fallait impérativement que je le retrouve, avant qu'il ne progresse

trop loin dans l'enquête sans renforts adéquats. D'autres l'avaient hélas déjà appris à leurs dépens, comme mon collègue Daniel Garcia ou le vieux témoin Dragan Kukoc. Les anciens mercenaires serbes ne faisaient aucun cadeau.

Je retournai au comptoir de la réception pour louer en urgence une voiture de l'hôtel. Ma demande intrigua le personnel réticent, mais lorsque je proposai de laisser une confortable caution – plus du double de la valeur du véhicule de location – les hésitations se dissipèrent par miracle.

Le temps que l'ancienne Lada soit avancée devant la porte du Jezero, je remontai dans ma chambre, enfilai mes souliers de marche et mon pull polaire, et pris avec moi ma puissante lampe de poche style Maglite et le Makarov 9mm muni de son silencieux.

De nuit et sur des chemins forestiers enneigés et boueux, je dus me concentrer pour retrouver le chemin de Vrelo. Je mis vingt minutes pour parvenir à la petite bourgade, qui dormait profondément. Aucune lumière ne filtrait des maisons. Aucun éclairage public n'égayait le paysage désert. L'unique preuve de vie humaine dans le hameau était les phares de la vieille Lada.

Je parcourus la seule route secondaire traversant le patelin de quelques fermes isolées, mais je ne trouvai aucune trace de la Dok-ing. C'était comme si Lulzim Bojko n'était jamais passé par là. Il n'avait pas reneigé depuis la veille au matin et il n'était donc pas possible de repérer des traces fraîches de véhicule dans la neige déjà souillée par de nombreux sillons.

La ferme de la sexagénaire dormait dans l'obscurité, baignée par la seule clarté lunaire. C'était probablement par là que je devais commencer. Mais comment allais-je m'expliquer ? Dans quelle langue ?

* * * * *

Au moment où je m'approchai de la porte de la ferme à laquelle nous avions frappé la veille au matin, mon natel vibra à nouveau. Mais cette fois-ci, ce n'était pas un SMS. Le numéro m'était familier. Je pris l'appel :

— Bon Dieu, où êtes-vous ?, demandai-je sèchement, sans m'annoncer.

— Venez tout de suite !, chuchota une voix lointaine à l'autre bout du fil.

Il y eut soudain des bruits indéfinissables en arrière fond. Bojko s'était tu.

— Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

— Ils... ils sont derrière moi, monsieur Donner. Je...

Une nouvelle série de bruits sourds se produisit et un cri me déchira l'oreille, suivi d'un gémissement.

— Lulzim !, m'exclamai-je, néanmoins sur la retenue pour ne pas réveiller les rares habitants de Vrelo.

Je n'obtins qu'un silence pesant en guise de réponse.

Puis il y eut un nouveau gémissement, empreint de douleur.

— Ils... ils m'ont touché.

Bojko haletait à l'autre bout du fil.

— Où êtes-vous ?, l'intimai-je de répondre.

— La... la "Grande cascade". Venez vite !

Nouveau bruit, nouveau silence.

Puis un hurlement lointain.

— Ne !

Il se produisit un son particulier, comme celui d'un bouchon de champagne que l'on ferait sauter, suivi du bruit d'un objet qui tombe dans l'eau. Et enfin le néant. La conversation fut coupée.

Je rappelai à plusieurs reprises le numéro de Lulzim Bojko, sans succès. À chaque fois, le message en serbo-croate me fit comprendre que le contact souhaité n'était plus disponible.

* * * * *

Je quittai Vrelo sur les chapeaux de roue, dérapant dans la couche neigeuse et priant que la vieille Lada tienne le choc. Conduisant systématiquement à la limite de la sortie de route, à la seule lumière des phares de ma voiture, je rejoignis l'entrée principale du parc national par laquelle nous avons terminé notre premier repérage des lacs.

Les grands parkings sur la gauche étaient déserts. Un pont arqué en bois reliait les deux bords de la route principale et sur la droite, je reconnus les baraquements de l'entrée. Le troquet aux baies vitrées et un peu plus loin, les caisses. Il n'y avait pas âme qui vive à cette heure de la nuit, pas un chat, pas une lumière.

Je décidai donc de garer la voiture à l'emblème de l'hôtel Jezero devant les caisses. Après tout, qui m'en voudrait ? Je ne dérangeais personne et les circonstances n'étaient ni aux états d'âme, ni au respect de la loi. Les pneus dérapèrent sur la neige et les graviers.

Sans m'attarder, je franchis le tourniquet en sautant par dessus et traversai un petit parc sous les sapins pour aboutir au bord des falaises. Je repérai le chemin menant au fond du canyon et m'y

engageai. Au premier virage, je cherchai du regard une trace d'activité à hauteur des lacs inférieurs. Il n'y avait rien. Rien d'autre que le bruit des chutes et un faible courant éclairé par la pâleur de la lune filtrant entre deux nuages.

Je tentai une nouvelle fois d'appeler Lulzim Bojko au moyen de mon natel, mais je tombai à nouveau sur le même message d'indisponibilité.

La "Grande cascade" !

Elle s'écoulait contre le versant en face de moi, dans un bruit qui dominait tous les autres. Cela faisait des millénaires qu'elle vivait paisiblement sa vie, sans se soucier des humains ayant connu des problèmes dans le berceau rocheux de la Korana. Elle n'allait pas témoigner de la présence du frère d'Idriz, pas plus qu'elle ne l'avait fait des combats du printemps 1991 ou de la mort du vieux Dragan Kukoc.

Je poursuivis ma descente du sentier serpentant le long de la paroi, hésitant entre pas de course et marche rapide. À deux reprises, je faillis glisser et tomber. Un Michaël Donner écrasé au pied des falaises ne serait pas d'un grand secours pour le cousin de Kurtaj.

La prudence était tout de même de mise.

Parvenu au fond du canyon, à hauteur du dernier lac inférieur, je constatai que la clarté lunaire n'atteignait pas cet endroit aussi facilement qu'au sommet. Je sortis donc ma lampe de poche style Maglite et l'allumai.

De nuit, le lieu était assez sordide. Les quelques arbres qui avaient poussé de part et d'autre de la rivière provoquaient des ombres cauchemardesques et le bruit continu des cascades empêchait d'en percevoir d'autres qui auraient pu paraître suspects.

Par précaution, je dégainai le Makarov muni de son silencieux et le tins, couplé avec la lampe le long du canon, comme on me l'avait appris à l'école de police. De la sorte, l'impact toucherait automatiquement le cercle de lumière.

Prenant une grande respiration, je fis un premier pas sur le chemin de randonnée en rondins de bois, qui permettait de marcher à un demi-mètre en dessus de l'eau. La précipitation n'était plus de mise. La "Grande cascade" ne trouvait juste en face, de l'autre côté du lac Novakovica-brod.

Pour cela, il me fallait traverser le canyon sur ce mince ponton à découvert. La pénombre et le faisceau de ma "Maglite" faisaient de moi une cible parfaite, prise au piège au milieu de l'étendue d'eau, sans autre possibilité de fuite que de me jeter dans les flots glacés de part et d'autre du chemin de bois. Inutile de dire que cette perspective ne m'enchantait guère.

Je progressai lentement, pas après pas sur ce sentier de rondins glissants, jusqu'à la mi-parcours. Il avait tout d'un coupe-gorge, mais à ciel ouvert. Devant et derrière moi, les falaises claires répercutaient la clarté lunaire, tandis qu'en amont et en aval, le paysage était beaucoup plus sombre.

À un moment donné, le chemin longea le pied de la longue barrière calcaire séparant les lacs Kaludjerovac et Novakovica-brod d'une alignée de cascades se faufilant entre des buissons. La neige qui tenait sur les feuillages jaunis de ceux-ci reflétait une certaine lueur et mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

J'éteignis donc ma lampe de poche et m'accroupis un instant, pour observer et écouter. Mais seule la nature répondit à mes sens en éveil.

Je repris donc ma progression en direction de l'autre rive – l'autre pied de falaise aurait été plus juste – et parvenu vers les rochers opposés, je dus faire un choix, car le chemin de rondins présentait une ramification. Je tournai à droite, du côté aval de la rivière, en direction de la "Grande cascade". Son bruit s'amplifiait au fur et à mesure que je m'en approchais. Elle s'écoulait un peu en retrait, dans une petite enclave du canyon.

Longeant les rochers sur le bois au raz de l'eau peu après l'aiguillage, je m'accroupis à nouveau. Une tache foncée avait attiré mon attention juste devant moi, dans la neige. J'allumai ma "Maglite".

"Du sang !"

L'auréole de dix centimètres de diamètre maculait le tapis blanc d'une coulée abondante d'un rouge vif et des éclaboussures étaient visibles tout aux alentours, contre la roche claire, sur le sol neigeux et dans les paquets de neige immergés dans les eaux calmes du bord du lac, entre le pied de la falaise et le ponton de bois.

Un coup de couteau ou un coup au moyen d'un objet contondant, voire encore une chute n'aurait jamais provoqué une telle dispersion. Seul l'impact d'une balle de puissant calibre avait pu engendrer cela.

Je repensai immédiatement au premier cri de Bojko, suivi de gémissements de douleur. Il m'avait encore parlé après cela. Je me remémorai ses courtes paroles, entrecoupées de silences et de halètements. Il fuyait. Il avait été touché, ici, une première fois. Mais il n'était pas mort. Pas encore. Il avait pu avancer. Mais dans quelle direction ?

Ma lampe de poche fouilla les environs immédiats. Sur le chemin de rondins devant moi, en direction de la "Grande cascade", il n'y avait rien. En plus, la projection de sang semblait dispersée à l'opposé. On lui aurait donc plutôt tiré dessus depuis le côté aval.

Sur ma gauche, dans le mince espace d'eau entre la paroi rocheuse et le petit chemin de bois, il n'y avait rien. Le faisceau balaya le lac à

ma droite. Il semblait peu profond. Les poissons ne dormaient pas au-delà de la couche de “granita”. Quelques roseaux frémissaient sous un très léger vent. Mais je ne repérai rien de suspect.

Je fis alors volte-face et revins quelques mètres sur mes pas jusqu’à la ramification du petit sentier. D’où j’étais arrivé, sur la gauche par le milieu du lac, je n’avais rien remarqué. Je poursuivis alors mon chemin tout droit, le long du pied de la falaise. Quelques marches d’escaliers en bois remontaient de deux ou trois mètres pour mener au niveau du lac Kaludjerovac.

À nouveau, de petites taches sombres attirèrent mon attention au sol. Je les éclairai et les gouttelettes apparurent en rouge.

Lulzim avait fui par là.

Pas bien longtemps cependant, à en juger le court silence qui avait séparé au téléphone ses deux cris et ses dernières indications. L’escalier boisé remonta au milieu des cascades et c’est en arrivant en son sommet que je vis les deux yeux grand ouverts qui me regardaient.

* * * * *

Le corps était plongé dans les eaux du Kaludjerovac et appuyé contre la barrière calcaire. Seuls les deux bras et la tête émergeaient des flots, à la naissance des petites chutes. Le cousin de Kurtaj semblait appuyé sur les roseaux couchés sous le poids de l’homme, comme s’il s’était accoudé à la barrière d’un balcon pour admirer le dernier spectacle de sa vie.

Sa veste était déchirée de manière importante au niveau de la manche droite. Son regard affreusement fixe et livide semblait me reprocher de ne pas être arrivé à temps pour le sauver. En dessus de ses yeux, un impact de balle – le second cri, celui de la mise à mort – avait creusé un petit trou au niveau du front et emporté la moitié de l’arrière du crâne.

Lulzim Bojko avait été achevé dans sa fuite et j’avais vécu la scène en direct par l’intermédiaire de mon natel. Mal lui en avait pris de ne pas m’avoir attendu. Mal m’en avait pris de ne pas lui avoir révélé la mort de son frère Idriz. Cette exécution me donna la nausée.

Des amas de neige trempée entouraient déjà le corps du malheureux, dont les cheveux mouillés ruisselaient sur son visage cadavérique. L’eau et le froid allaient le transformer en poupée de glace d’un musée Grévin pour touristes morbides.

* * * * *

Mon guide avait voulu jouer cavalier seul, mais il avait réussi à réveiller l'hydre. Comment, je l'ignorais – peut-être avait-il réveillé la fermière de Vrelo et avait-il obtenu d'elle des informations complémentaires – mais une certitude demeurait que les Scorpions étaient ici, dans le parc national de Plitvice, et que leur nid cachait des secrets gardés depuis plus de deux décennies.

Au moment où il avait été abattu, Lulzim fuyait. La première balle l'avait atteint dans le dos, au niveau de l'omoplate droite. J'avais pu deviner l'horrible blessure traversante sous la surface de l'eau. Son tireur se situait donc en aval du premier point d'impact, quelque part sur le chemin de bois menant à la "Grande cascade". Et c'est précisément là que Bojko m'avait dit se trouver au moment de mon dernier appel.

Je fis donc une nouvelle fois demi-tour, redescendis l'escalier en bois que je venais de grimper en laissant derrière moi le cadavre de mon guide dans les eaux glacées du Kaludjerovac, regagnai le niveau du dernier des lacs inférieurs et me redirigeai vers la grande chute. Elle me domina de ses septante-six mètres, jaillissant entre des rangées de hêtres qui bordaient le haut de la falaise. Les eaux blanches s'écrasaient avec fracas dans une cuvette creusée par l'érosion, avant de gagner celles du Novakovica-brod.

Le chemin de randonnée en bois stoppait vers une plateforme naturelle, qui permettait de jour aux touristes de photographier la cascade. Au-delà des barrières, ce n'étaient que pierres glissantes, mousse et une pancarte signifiant aux milliers de visiteurs qu'ils n'avaient pas le droit de franchir ce point de vue.

L'avertissement prenait évidemment tout son sens en plein jour et dans des circonstances normales – et je l'aurais certainement respecté si un bout de tissu beige, déchiré et accroché à la paroi rocheuse, n'avait pas attiré mon attention.

"La veste de Lulzim..."

Le vêtement avait été largement déchiré à hauteur de la manche droite, ce qui signifiait que Bojko longeait la paroi rocheuse en revenant vers la plateforme.

Il fuyait probablement déjà à ce moment-là et, dans la précipitation, la manche de sa veste s'était accrochée à un caillou saillant. Mais d'où fuyait-il ? Il venait du point de chute de la "Grande cascade", là où l'eau tombante s'écrasait dans la vasque naturelle en formant bouillon et écume blanchâtre.

D'où je me trouvais, je ne voyais rien, même à la lumière de ma puissante torche électrique qui se reflétait dans les embruns. Je rengainai alors le Makarov et la "Maglite", afin de pouvoir enjamber la rambarde. Celle-ci était particulièrement glissante, autant que les

pierres à flanc de falaise qui se trouvaient au-delà de la limite à ne pas franchir. Le plus prudemment possible, je longeai la paroi rocheuse jusqu'à la pièce de tissu déchirée. Je n'eus alors plus aucun doute quant à sa provenance : il s'agissait bel et bien du bout manquant de la veste de Lulzim Bojko.

Faire marche arrière n'était plus envisageable même si à ce stade, l'enseignement policier m'avait appris que j'aurais dû appeler des renforts et les attendre. J'étais déjà trop avancé pour renoncer, même temporairement. Les Scorpions étaient tout proches. Je le savais. Je le sentais. Il me fallait les faire sortir de leur trou.

Soudain, ma chaussure droite dérapa sur la roche mouillée. Le sol se déroba sous mes pieds. Par réflexe, je tentai de me retenir à la paroi, mais m'écrasai contre la pierre et glissai d'un bon mètre. Mes mains s'écorchèrent contre les arêtes coupantes des cailloux. Mon torse heurta violemment la matière, au point que j'en eus le souffle coupé. Mes jambes et mon bassin plongèrent dans l'eau glacée.

Je restai dans cette position scabreuse une dizaine de secondes, à moitié assommé. Puis, reprenant petit à petit mes esprits, je me hissai à la force des bras hors de la vasque et m'assis sur une grosse pierre, adossé au pied de la falaise. L'exercice était périlleux. Je le savais. Mais je savais aussi que la vérité était proche.

Respirant un bon coup, je tâchai d'oublier l'humidité et la brûlure du froid qui envahissaient les moindres parcelles de mon corps. Les battements de mon cœur avaient doublé de vitesse. Je les sentais dans ma gorge et mes tympans. En expirant, mon souffle provoquait une épaisse buée qui concurrençait les embruns émanant de la "Grande cascade". Celle-ci semblait rire de mon sort.

Je contrôlai d'instinct ma ceinture : le Makarov et la lampe de poche s'y trouvaient encore. Je remerciai le ciel et regardai à nouveau le pied de la chute.

Un frisson me parcourut.

Mais il ne fut pas provoqué par mon état physique et mes vêtements détrempés.

Avec ma progression le long du pied de la falaise, mon angle de vision s'était modifié. Je pouvais maintenant apercevoir une ouverture dans la roche, au niveau de l'eau de la vasque.

"Une grotte..."

Celle-ci était invisible de la plate-forme touristique et n'était pas répertoriée dans les informations officielles sur le site de Plitvice.

17.

Je contournai la vasque par le flanc de la falaise, au raz de l'eau, jusqu'à l'entrée improbable de la grotte. Sa bouche, dissimulée derrière la "Grande cascade", était un orifice naturel, guère plus large qu'une porte standard d'appartement.

Lorsqu'enfin je retrouvai un terrain plat mais non moins glissant derrière le rideau de la chute, je risquai un pas à l'intérieur des entrailles de la terre et m'assis à même le sol. Je retirai mes chaussures de marche et les retournai pour en vider au maximum l'eau clapotant contre mes chaussettes détrempées. J'essorai également les canons de mon pantalon, puis essuyai tant bien que mal la "Maglite" et le Makarov 9mm.

D'un geste maîtrisé, je vérifiai le fonctionnement de la culasse en la tirant en arrière. Le mouvement expulsa une cartouche et fit monter la suivante dans la chambre. Je retirai alors le chargeur et remis en place celle tombée dans la paume de ma main. Tout semblait en ordre. Je dévissai encore le silencieux, le secouai, puis soufflai à travers le conduit pour le sécher au mieux, et enfin le revissai sur l'arme.

J'étais paré à pousser l'exploration souterraine plus loin, jusque dans l'ancre des Scorpions. Ceux-ci avaient tué plus que de raison. La guerre leur avait fourni un bon mobile pour assouvir leurs fantasmes de violence et de cruauté. Mais depuis qu'elle était finie, ils n'avaient à aucun moment cessé leurs exactions : Dragan Kukoc, Daniel Garcia, CJ, Idriz Bojko, Lulzim Bojko et tous les autres.

Qu'est-ce que cela cachait ? J'étais sur le point de le découvrir. Je le sentais. Leurs dards étaient tout proches. Leur venin flânait dans cette galerie, comme un parfum de mort dans les allées d'un cimetière.

Mais j'étais bien décidé à piquer le premier !

Je me remis debout, allumai ma lampe et en dirigeai le faisceau vers le centre de la terre. Juste derrière moi, le rideau blanchâtre et écumeux filtrant la clarté lunaire poursuivait sa rengaine lancinante, sans se soucier du drame qui était en train de se jouer.

Il me fallut progresser cent mètres pour tomber sur les premières traces de civilisation humaine. Et pas des moindres : une fausse porte

à l'apparence des murs de la grotte – de l'imitation de calcaire – était sensée boucher le passage. Or, elle était ouverte. Si cela n'avait pas été le cas, je fus persuadé que mon exploration se serait arrêtée là, au pied d'une impasse. Un parfait leurre pour des touristes éventuellement trop curieux.

Dans sa fuite, Lulzim Bojko – et donc l'homme à ses troussees – avaient dû la laisser ouverte. Je devais être prudent. Il me paraissait déjà assez bizarre que les Scorpions n'aient pas jugé bon de retirer le corps de mon guide du lac Kaludjerovac pour le faire disparaître. Il me sembla doublement surprenant qu'ils ne prennent pas le soin de verrouiller à nouveau leur nid.

Ça sentait le piège à plein nez.

Ma lampe éclaira au-delà de la porte. Elle donnait simplement accès à la suite de la galerie souterraine, dans une obscurité absolue. Les parois étaient naturelles, taillées dans la roche. Du limon garnissait le fond du couloir, ce qui le rendait assez lisse et praticable à pied. J'en conclus que ce devait être un ancien lit karstique de la rivière Plitvica qui s'écoulait à l'air libre, quelques septante-six mètres en-dessus de moi.

Les murs et le plafond suintaient, laissant apparaître ça et là des formations grossières de calcite : stalactites et stalagmites n'avaient rien à voir avec les beautés que l'on pouvait admirer dans les grottes ouvertes au public. Les gouttes emplies de calcaire tombaient à intervalle plus ou moins régulier, provoquant des sons caractéristiques.

Au bout d'une cinquantaine de mètres au jugé, le couloir s'élargit.

Je ne savais trop à quelle surprise m'attendre. Du coup, je me préparai mentalement à toute éventualité. Le lieu était propice pour y cacher des armes ou de la drogue en quantités non négligeables. On pouvait aussi imaginer le repère sophistiqué des films de James Bond, avec les dernières technologies à la solde du méchant de l'histoire. Tout comme je pouvais aussi m'attendre à me retrouver soudain en face d'un peloton d'exécution de soldats fous et entraînés.

Les murs continuèrent à s'élargir rapidement et le plafond à grimper, au point de former une salle. Le sol toujours limoneux, d'un beige-jaune faisant penser à une merde de laitier, commençait quant à lui à s'affaisser sous mes pas. Il devenait plus humide et plus mou. À chaque pas, j'avais l'impression que les semelles de mes souliers de marche s'y enfonçaient chaque fois un peu plus.

Je me rappelai ce que Lulzim Bojko m'avait enseigné des sols karstiques de Plitvice et du danger des dolines. Une grotte pouvait aisément constituer un labyrinthe horizontal, mais aussi vertical de couloirs reliés les uns aux autres par des entonnoirs permettant à l'eau

de s'infiltrer jusqu'au niveau du lit de la rivière, voire plus bas pour faire jaillir des sources au fond des lacs. Les sables qui se trouvaient sur mon chemin pouvaient très bien être mouvants. En outre, une odeur nauséabonde, que je n'avais pas sentie auparavant dans le long couloir, s'en échappait.

Je décidai de les contourner par la gauche, tout en prenant soin de rester le plus proche possible du mur de la caverne. Et quand le passage scabreux me sembla derrière moi, je pris le temps d'explorer la grande salle au moyen de ma "Maglite".

La surprise n'eut pas la taille escomptée.

En différents endroits de la grotte, de gros éboulis s'avançaient sur le sol jaunâtre de limon. Des concrétions fistuleuses jaunes et ocre garnissaient les vastes plaques inclinées du plafond.

Mais ce que j'attendais s'y trouvait néanmoins : une cabine blanche – style que l'on trouve sur les chantiers, mais en plus moderne – était posée à proximité d'un mur de la salle. Un hublot rond semblait se trouver de chaque côté de la pièce portable et un escalier en métal y conduisait. Elle reposait sur des pilotis d'acier, à moins d'un mètre du sol limoneux. On aurait dit un vaisseau spatial au temps de la préhistoire. À en juger par la rouille de ses pieds métalliques et par les dégoulinures calcaires sur sa coque, elle devait se trouver en ce lieu depuis de nombreuses années.

Un peu plus loin, une cage d'acier aux armatures rouges et tenue par un câble reposait à même le sol. Elle était prise entre quatre rails conduisant vers le plafond de la grotte : un monte-charge de fortune, du genre de ceux que l'on pouvait encore trouver aujourd'hui dans des mines des pays du tiers-monde. Le système était relié par des fils électriques à une vieille génératrice, qui dormait quelques mètres plus loin.

Je m'approchai du petit ascenseur. En dépit de sa vétusté, il semblait fonctionnel. Trois à quatre personnes pouvaient y prendre place au maximum. J'éclairai vers le plafond de la grande salle. Les rails poursuivaient leur route à travers un trou dans la roche, en direction de la surface. Ils devaient aboutir en pleine forêt, proches des rives de la Plitvica. Des chemins menaient dans cette région du parc. Lulzim Bojko me l'avait expliqué et il devait être assez aisé de camoufler le cabanon d'arrivée d'un monte-charge, que ce fût par une cabane de garde-forestier, un transformateur électrique ou de manière plus sophistiquée. La porte sensée obstruer le couloir de la grotte donnant derrière la "Grande cascade" était une belle démonstration des capacités des propriétaires des lieux.

Je m'approchai ensuite de la porta-cabine, montai les quelques marches d'escalier et jetai un coup d'œil à travers le hublot de la porte

d'entrée. L'intérieur était propre, blanc, aseptisé. Le petit espace clos ressemblait à un laboratoire clandestin.

Mais à quoi pouvait-il bien servir ?

J'actionnai la poignée de la porte. Hélas, sans succès. L'accès était verrouillé. Un rapide coup de torche aux alentours me confirma que j'étais seul dans l'obscurité et dans l'humidité de la grotte. Je dégainai le Makarov et, d'un coup de crosse, frappai dans le hublot. Trop solide, il ne céda pas. L'idée me vint alors de tirer une balle dans la vitre, mais les munitions pourraient s'avérer plus précieuses que je ne le pensais initialement. J'y renonçai donc au profit d'une autre idée : redescendant l'escalier, je m'approchai de l'ébouillis le plus proche et me mis à la recherche d'une grosse pierre. J'en trouvai une qui me parut faire l'affaire. Je la pris et remontai les marches vers l'entrée de la porta-cabine.

Prenant mon élan, je soulevai le lourd caillou des deux mains et l'envoyai de toutes mes forces dans le hublot, qui céda sous un affreux vacarme de verre cassé. Le son se répercuta dans toute la grotte, qui le renvoya en écho plusieurs fois.

Passant ma main droite par l'ouverture, en prenant garde de suffisamment me pencher pour éviter de me couper avec les briques de verre restées accrochées dans le cadre circulaire, comme une mâchoire ronde ouverte qui n'attendait que de la chair humaine en guise de goûter, j'atteignis la poignée intérieure de la porte et tentai de la faire jouer. Sans plus de succès.

Je me contentai alors, dans l'immédiat, de visualiser l'intérieur de la porta-cabine. Elle semblait contenir deux chambres : une petite à l'entrée et une plus grande au fond. Les deux espaces étaient séparés par une porte en verre opaque, de sorte que je ne pouvais pas voir ce que contenait la pièce du fond. Dans la première, je devinai de nombreux emballages de médicaments.

Après tout, le colonel Sadik Jankovic – qui se cachait à Dubrovnik sous le pseudonyme de Sadik Salihu – était maintenant pharmacien. Idriz Bojko m'avait informé du fait qu'il se livrait à temps perdu à un trafic de produits pharmaceutiques. La présente découverte ne faisait donc que renforcer ces informations.

En plus des médicaments, le “vestibule” abritait un grand frigo américain à deux portes et une dizaine de grosses boîtes blanches indéfinissables.

Enfin, un peu plus au fond de la chambre, sous une table, des petits paquets grossièrement emballés dans du papier sulfurisé reposaient à même le sol. Entassés les uns sur les autres, il devait y en avoir des centaines. Je reconnus le style des emballages, pour en avoir déjà vus dans certains films présentés dans le cadre de l'école de police. Des

explosifs.

“Le stock de PEP 500 volé en 1995 à Srebrenica !”

* * * * *

Il y eut un déclic dans le noir, derrière moi.

Je sursautai et me retournai. D’instinct, j’éteignis ma lampe et m’accroupis, tout en dégainant le Makarov. Je ne bougeai plus et tendis l’oreille. Les gouttes s’écoulant des concrétions fistuleuses du plafond provoquaient de petits bruits et résonnaient lorsqu’elles atterrissaient sur le toit de la porta-cabine.

Il y eut un nouveau petit craquement, comme celui du métal que l’on tord. Puis un voyant rouge s’alluma un peu plus loin dans le noir. Je crus d’abord à un viseur laser et faillis tirer, mais me ravisai en reconnaissant le bruit de la génératrice se mettant en marche.

Quelqu’un allait actionner l’ascenseur à distance, de la surface !

“Merde...”

Le moteur se mit en branle, raisonnant dans toute la grotte. Puis il y eut le grincement caractéristique de vieux câbles d’acier sur lesquels il ne valait mieux plus trop tirer. Et enfin le froissement métallique de la cage du monte-charge contre les rails à moitié rouillés. Elle remontait vers la surface. Je le devinai au seul éclairage du voyant rouge de la génératrice, qui produisait une faible lueur à quelques mètres de moi.

Les Scorpions rentraient au bercail.

Fuir était une option. Celle du lâche. J’avais réussi à infiltrer le nid, comme un virus dans un ordinateur. Il n’était pas question que je m’en déloge dans un accès de panique.

Je ne savais pas combien ils étaient. Mais l’ascenseur ne pouvait en mener qu’au maximum trois ou quatre à la fois dans la grotte. J’avais affronté la même puissance de feu l’année dernière, dans la savane du Massaï Mara. J’en étais sorti vivant – pas indemne, mais vivant – et je pouvais donc renouveler l’exploit.

Je m’en sentais la force. Les âmes de Daniel Garcia et des frères Bojko m’accompagnaient dans cette obscure épreuve.

Je décidai donc de rester, mais de me cacher. Pour ce faire, j’optai pour le premier éboulis proche du couloir menant à la “Grande cascade”. Certaines pierres étaient suffisamment volumineuses pour me dissimuler aux yeux des nouveaux arrivants. Je m’y terrai, à mi-chemin entre la porta-cabine et l’accès à mon “issue de secours”. Et j’attendis l’arrivée des assassins.

* * * * *

L'attente ne dura que quelques minutes, mais me parut des heures. Le grincement des poulies et du câble cessa un bref instant, puis reprit pour la descente. Plus marqué, plus sourd, plus lourd. L'ascenseur n'était plus vide. Il mit un temps indéfini à parcourir les septante-six mètres qui séparaient la surface du fond de la grotte. La première partie du trajet vertical m'était invisible, car dans la roche – peut-être traversait-elle d'autres galeries en amont.

Que pouvait-il y avoir comme distance entre le sol et le plafond de la grande pièce ? J'évaluai grossièrement une quinzaine ou une vingtaine de mètres au maximum, guère plus. Je n'osai pas imaginer le travail qu'il avait fallu pour creuser ce puits, voire exploiter une faille déjà existante.

Depuis combien de temps ce mécanisme délabré et rouillé était-il en place ?

Depuis avant ou après la guerre ?

À en juger le matériel, c'était vieux.

C'est alors qu'une hypothèse me traversa l'esprit : et si c'était pour cela que les Serbes – respectivement les Scorpions – s'étaient battus au printemps 1991 ? Après tout, les Pâques sanglantes de Plitvice n'avaient revêtu aucun intérêt stratégique pour le conflit à venir. Idriz et Lulzim Bojko me l'avaient bien précisé. Or, j'avais sous les yeux une installation discrète que les Serbes auraient assurément perdue en cas de contrôle des Croates sur la région des lacs.

* * * * *

Éclairée par un plafonnier en néon diffusant une lumière glauque et intermittente en raison d'un mauvais passage du courant électrique, la cage du monte-charge apparut enfin dans la grotte. Elle traversa le plafond de concrétions fistuleuses et apporta une lueur très diffuse dans la grande salle, comme une luciole descendant à la verticale dans un puits plongé dans l'obscurité.

La progression de l'insecte de métal fut lente et je pus deviner la présence de trois personnes à l'intérieur de la cage aux armatures rouillées. Leurs visages, même lointains – à une bonne vingtaine ou trentaine de mètres de ma cachette au pied de l'éboulis – apparaissaient très pâles en raison de la lumière blanchâtre, mais les traits étaient assez distincts. Je reconnus en particulier ceux du colonel Sadik Jankovic.

En tenue militaire de camouflage hivernale, blanche et auréolée de taches difformes de différentes teintes de gris, il avait revêtu sa carapace de Scorpion et n'avait plus rien à voir – si ce n'était l'identité physique – avec le pharmacien Sadik Salihu d'*Od Puca* à Dubrovnik.

J'avais en face de moi un tueur professionnel.

Les armes des trois hommes identiquement vêtus montraient d'ailleurs leur détermination commune : ils étaient munis de pistolets-mitrailleurs Mac10 dotés de gros silencieux. Mon modeste Makarov 9mm faisait pâle figure à côté de cet armement lourd. Je n'avais dans mon chargeur que huit cartouches et deux boîtes de réserves dans les poches de ma veste. Pas de quoi tenir un long siège en cas de dégradation de la situation.

Il paraissait évident que, face à ces hommes, Lulzim Bojko n'avait eu aucune chance de s'en sortir vivant.

* * * * *

Il se produisit un gros bruit sourd, qui se répercuta contre toutes les parois de la grotte : la cage ouverte de l'ascenseur de fortune venait de toucher les structures métalliques au sol.

Une poignée de secondes plus tard, la génératrice se tut et le néon du plafonnier, privé d'électricité, mourut en quelques soubresauts. La grande salle fut à nouveau plongée dans le noir le plus total, mais cela ne dura pas. Les faisceaux de trois puissantes "Maglite" s'allumèrent presque simultanément et commencèrent à balayer le sol limoneux en direction de la porta-cabine.

"La vitre du hublot..."

Crétin que j'étais !

L'effraction allait alarmer les trois soldats. C'était une certitude.

Fallait-il attendre de voir leur réaction ?

Ou préférer une retraite discrète avant qu'il ne soit trop tard ?

La seconde solution me parut la meilleure, même si elle allait se combiner avec la première. Tandis que les Scorpions arrivaient au pied de l'escalier de métal, je fis un pas en arrière, en position accroupie. Je ne pouvais évidemment pas allumer ma propre lampe de poche. Je dus faire appel en partie à ma vision qui peinait à s'habituer à l'obscurité presque totale et en partie à mes souvenirs de la configuration du terrain qui menait à l'issue de secours. Sans quitter des yeux le ballet des trois rays lumineux qui montaient les marches vers la porte fracturée, je reculai très lentement dans le noir en direction du couloir menant à la "Grande cascade". Mes vêtements mouillés frottaient les uns contre les autres et j'eus soudain l'affreuse impression d'être aussi discret qu'une cigogne prenant son envol.

Ne pensant alors plus qu'à atténuer ce froufrou, j'en oubliai le danger.

Au moment où les murs et le plafond de la grande salle se

rapprochèrent, signe de proximité de l'entrée du long couloir qui me mènerait derrière la chute, le sol de la grotte sembla se dérober sous mes pieds. Je glissai en arrière et tombai assis sur un sable mou et visqueux, qui sembla chercher à m'engluier. Par réflexe, je posai ma main libre au sol pour me retenir. Elle s'enfonça alors de plusieurs centimètres dans une sorte de vase puante et je m'effondrai de tout mon corps sur le flanc gauche.

“Quel con !”

J'en avais oublié les “sables mouvants”.

Je ne devais surtout pas m'agiter pour tenter de m'en sortir. Cela ne ferait qu'empirer la situation. J'étais pour l'heure dans une position allongée qui empêchait un enfoncement trop rapide, mais je devais très vite trouver une solution.

Aussi curieux que cela pût paraître, mon premier geste de survie fut de passer le Makarov dans la ceinture de mon pantalon.

Je jetai ensuite un coup d'œil en arrière, en direction des trois Scorpions. Ils étaient sur le seuil de la porta-cabine et venaient de constater l'effraction. Ils n'avaient apparemment pas entendu ma chute dans le limon vaseux. C'était déjà ça.

Mais un bruit caractéristique de radio résonna dans la grotte et il fut suivi d'un échange en serbo-croate. Ils n'étaient donc pas que trois. Il y en avait d'autres – au moins un autre – à l'extérieur. Je priai pour que ce fût au niveau de l'arrivée de l'ascenseur – soit au niveau du lit de la Plitvica – et non dans le canyon où je m'apprêtais à me diriger et où le frère d'Idriz y avait laissé sa peau. Ce n'était toutefois pas ma priorité absolue : cette dernière était de me sortir de ce borbier sans que Jankovic et ses deux soldats ne me tombent dessus dans cette position particulièrement inconfortable.

À tâtons, couché dans la vase puante, je cherchai un élément solide auquel me raccrocher. Sans succès. Mes mains endolories brassèrent la boue et je commençai à m'enfoncer. L'angoisse de mourir étouffé me gagna. Je préférais encore une mort rapide par balle, comme celle qu'avait connue Lulzim Bojko.

La peur se transforma peu à peu en panique. Je ne fis pas de violents mouvements, mais je sentis mon cœur et mon souffle s'emballer. Les trois seules personnes qui pouvaient me sortir de ce pétrin étaient à une vingtaine de mètres de moi, dans la pénombre. C'était l'ennemi, un ennemi mortel.

J'allais mourir.

“Vicky...”

Le visage lumineux de ma sœur m'apparut devant les yeux. Elle avait été mon amante, avant de se révéler de mon sang. Un sang-mêlé.

Si une dernière image devait m'accompagner dans l'au-delà, c'était

bien la sienne !

Je m'apprêtai à crier, à appeler les Scorpions à l'aide, à les supplier de m'achever, au moment où mes mains agrippèrent quelque chose de dur sous la vase puante. Un espoir renaquit. Je tirai la chose à moi. Elle résista partiellement au limon, mais finalement pas assez pour me permettre de m'extirper de cet enfer.

Arrivée à la surface, elle lâcha et vint à moi. Avec effroi, je constatai que je tenais dans mes mains les os d'un bras en état de décomposition avancée. Le haut du buste et la tête du cadavre suivirent le mouvement, avant que l'épaule ne se détache du reste. Je lâchai alors de dégoût le membre et tentai de surnager dans la boue. Avec mes larges mouvements désespérés, d'autres restes humains apparurent bientôt en surface, comme dans le pire des cauchemars.

Certains corps étaient à l'état de squelettes, d'autres comportaient encore des lambeaux de chair putréfiée. Ils étaient ensablés jusque dans les moindres cavités et donnaient l'illusion morbide de zombies en mouvement tout droit sortis d'une mauvaise série B.

Je réprimai un cri.

Avec horreur, je compris que j'avais chuté dans un charnier.

* * * * *

Empêtré dans le limon visqueux et nauséabond, je n'eus d'autre choix que de me servir des corps en surface comme de "bouées de sauvetage", passant d'un à l'autre en rampant dans la gadoue, m'en mettant sur le visage, dans les cheveux, dans les narines et les oreilles, et même dans la bouche.

Lorsque je parvins enfin à agripper le sable ferme et à me tirer hors de cet horrible cauchemar, je toussai et vomis sans retenue.

Le bruit attira cette fois l'attention de l'ennemi. Les faisceaux lumineux des puissantes "Maglite" fouillèrent l'obscurité dans ma direction, puis se braquèrent sur moi. J'étais alors à genou, à l'entrée du couloir rocheux. De la boue jaunâtre recouvrait mon corps et de la bave s'écoulait encore de mes lèvres souillées.

Je fixai la lumière et compris que j'étais repéré. Il y eut des éclats de voix incompréhensibles. Je n'avais pas de temps à perdre. Regroupant mes dernières forces, je sautai sur mes pieds et partis en courant en direction de la "Grande cascade". Des pierres volèrent derrière moi : les impacts des premières rafales de Mac10. Silencieuses. Mortellement silencieuses.

Essuyant mes mains contre la paroi rocheuse, je les plongeai ensuite dans la ceinture de mon pantalon et en dégainai la torche électrique et

le Makarov. J'allumai la première, de sorte à me repérer plus facilement dans le couloir rocheux. Et avec le second, je lâchai deux salves en arrière en direction de mes poursuivants. Les deux "plops" se perdirent dans le noir, mais ils eurent l'effet escompté : les Scorpions comprirent que j'étais armé.

Parvenu à la chute, je contournai son point d'arrivée dans la vasque afin de ne pas me faire écraser par les tonnes d'eau se déversant à la seconde, puis plongeai dans les flots glacés. J'étais déjà trempé, dégueulasse et transit de froid. Cela ne pouvait aggraver la situation et je n'avais surtout pas le temps de contourner le bassin de réception de la cascade par les rochers glissants au pied de la falaise. Si j'avais tenté cette voie, mes poursuivants m'auraient fusillé sans sommation contre la paroi, sans que je ne puisse atteindre la plateforme prévue pour les touristes. La ligne droite était la meilleure des solutions, même si elle me contraignait à nager tout habillé dans les eaux glacées.

Avec peine, je parvins dans les paquets de neige mouillée au pied des rondins de bois, m'y agrippai et me tirai à la force des bras hors de l'eau. Je ne sentais plus mes muscles, ni mes articulations. Le froid intense brûlait ma peau dans les endroits exposés, notamment au visage et aux mains.

Dans l'opération, j'avais perdu ma "Maglite", mais j'avais encore le précieux Makarov. C'était l'essentiel, quoique mes doigts gelés eurent de la peine à enserrer la crosse et se poser sur la détente.

Je me relevai sur le chemin de randonnée, tremblant et haletant.

En dépit du bruit assourdissant de la cascade, des voix me parvinrent. Les Scorpions arrivaient derrière la chute. Ils avaient dû être retardés par le contournement du charnier. Je ne les voyais pas, mais tirai au jugé deux coups de feu silencieux à travers le rideau d'eau et les embruns.

Il y eut des cris, suivis d'une forme apparaissant et disparaissant aussi vite dans l'écume. J'en avais touché un et il était tombé sous les trombes d'eau. Était-ce le colonel Jankovic ? Était-ce l'un de ses hommes ? Dans l'immédiat, cela importait peu.

La réplique ne se fit pas prier. Une rafale traversa la chute et s'écrasa dans une série rapprochée de bruits secs contre la paroi rocheuse, quelques centimètres en dessus de ma tête.

Ils n'étaient pas des amateurs.

Prenant mes jambes à mon cou, je courus sur le petit sentier de rondins de bois, le long de la falaise plongeant dans le lac Novakovica-brod, jusqu'à l'embranchement proche de la longue barrière calcaire le séparant du Kaludjerovac. Tout droit, le chemin menait aux escaliers remontant les chutes, là où le corps de Lulzim Bojko reposait dans les eaux gelées. J'optai sans hésitation pour la voie qui bifurquait à

gauche, le long de l'alignée de petites cascades servant de barrage naturel entre les deux derniers lacs inférieurs.

Alors que j'étais arrivé à mi-chemin, une nouvelle rafale silencieuse balaya les roseaux qui camouflaient en partie le sentier à la vue de l'ennemi. Me retournant, je répliquai à mon tour et tirai deux coups en direction des parois du canyon. Sans succès.

Je repris ma course effrénée sur les rondins glissants jusqu'à l'autre rive. Aucune autre salve meurtrière ne parvint à mes oreilles durant ma traversée lacustre. J'en déduisis que j'avais mis un peu de distance entre mes poursuivants et moi. J'en profitai pour remonter en courant le chemin serpentant le long de la paroi opposée du canyon, en direction de l'entrée principale du parc national de Plitvice, là où j'avais garé la Lada.

Parvenu en haut, titubant de froid et de fatigue, les vêtements sales et détrempés, le Makarov à la main, je traversai sous les sapins en bordure de falaise, enjambai le tourniquet et me précipitai vers la voiture de location de l'hôtel Jezero.

Au moment où j'en ouvris la portière, un violent choc s'abattit sur l'arrière de mon crâne. Je vis la lune et les étoiles, me sentis tourner de l'œil, puis ce fut le black-out complet.

18.

J'eus l'impression de me réveiller comme après une anesthésie complète. Vaseux et assoiffé, j'avais un mal de crâne carabiné. Mes yeux peinaient à s'habituer à la lumière. Je voyais trouble.

Même mon sens de l'orientation mit un temps à me faire comprendre que j'étais couché. Le plafond semblait blanc et éblouissant. Était-ce sa couleur ou le système d'illumination de la pièce qui provoquait cet effet ? Je n'en eus à priori aucune idée, mais une chose était sûre : j'étais couché sur le dos.

Aucun oreiller ne soutenait ma tête endolorie et le lit – en était-ce bien un ? – était dur. J'avais cependant une agréable sensation de chaleur le long de mon thorax, tandis que mes jambes et mes pieds, apparemment nus, se trouvaient au froid. Ils n'étaient pas couverts.

Je tentai de bouger les bras, mais me retrouvai dans l'impossibilité de le faire. J'étais immobilisé, attaché à ma couche par de grosses sangles en cuir qui retenaient mes poignets et mes chevilles.

— Où... où suis-je ?, balbutiai-je.

J'avais la bouche pâteuse et avais du mal à articuler les mots.

— Bienvenue chez moi, inspecteur !, me répondit une voix en français.

Je cherchai du regard la source de cette réponse, qui se voulait à la fois autoritaire et rassurante. Le flou que j'avais dans les yeux s'estompa petit à petit, laissant place à un décor plus précis.

“Une chambre d'hôpital...”

— Je... j'ai été blessé ?, demandai-je.

— On peut dire ça comme ça, répondit la voix.

Le décor était blanc et aseptisé. Une grande lampe ronde diffusant une lumière blanche m'éblouissait. Mes yeux s'habituerent et je reconnus l'éclairage et le décor usuel d'une salle d'opération.

J'essayai à nouveau de bouger, mais mes bras et mes jambes entravés m'en empêchèrent. Je n'avais pas rêvé. Je relevai péniblement la tête et cherchai mon corps du regard. J'étais bel et bien sanglé à une table d'opération, nu comme un ver, une couverture chauffante sur mon torse.

— Qu'est-ce que je fais ici ?, interrogeai-je l'homme qui se cachait derrière la lumière.

— Je vous ai rendu plus docile, monsieur Donner. Vous comprendrez que je suis obligé de prendre avec vous ce genre de précautions. Vous avez tout de même tué trois de mes hommes, dont le meilleur d'entre eux : mon bras droit, le capitaine Besnik Samic.

Le colonel Sadik Jankovic s'éloigna du champ des led. Mes yeux s'habituerent et je le reconnus. Il avait à nouveau revêtu l'apparence du pharmacien kosovar Sadik Salihu, avec un ensemble médical blanc.

Prenant soudain conscience de ma situation, je jetai un rapide coup d'œil autour de moi. Nous n'étions que les deux dans la petite chambre, mais je compris où nous nous trouvions en apercevant les trois fenêtres opaques : trois hublots ronds.

“La porta-cabine dans la grotte...”

Les souvenirs me revinrent. Le coup sur la tête, puis plus rien. On m'avait assommé par derrière devant les baraquements de l'entrée principale de la réserve, puis conduit ici. J'étais revenu bien malgré moi à mon point de départ.

— Qu'allez-vous faire de moi ?, m'inquiétai-je auprès de mon geôlier.

— Ce que l'on fait ici habituellement, inspecteur..., répondit-il laconiquement.

— Et qu'est-ce que vous y faites, habituellement ?

— Vous devriez bien avoir une petite idée, monsieur Donner. Vous en avez eu un aperçu par la vitre que vous avez cassée, non ?

— De la torture chimique ?

Jankovic rigola et reprit :

— La souffrance n'est pas notre devise.

— Ce n'est pas ce que j'ai cru comprendre, lorsqu'on m'a parlé des Scorpions.

L'ancien colonel éprouva une certaine satisfaction à ce que je sus qui il était en réalité.

— Ça, c'est une regrettable parenthèse, poursuivit-il. La parenthèse d'une guerre qui n'aurait pas dû avoir lieu. Du moins, pas ici. Pas à Plitvice.

— Vous l'avez pourtant bien provoquée, en annexant la région en mars 1991.

Il sourit.

— C'est exact. Je vois que vous avez potassé l'histoire de notre pays, inspecteur. Ce sont les Croates qui nous ont poussés à défendre notre territoire.

— Vous voulez parler de cette installation ?

— Entre autre, oui. Comme vous l'avez deviné, elle était déjà opérationnelle avant la guerre d'indépendance. Elle nous a coûté une petite fortune et nous ne pouvions pas envisager de la déplacer.

— Vous y faites quoi, si ce n'est pas torturer des gens, colonel ? Des expérimentations scientifiques ? Vous y testez de nouveaux médicaments ou des vaccins sur des cobayes humains, avant de les distribuer dans votre pharmacie de Dubrovnik ou de les vendre à des laboratoires étrangers ?

Jankovic émit un nouveau sourire.

— Vous brûlez, monsieur Donner. Vous brûlez.

Il se retourna, ouvrit la petite porte qui donnait dans la première pièce de la porta-cabine et donna des ordres en serbo-croate à l'un de ses soldats. Ce dernier fit du bruit – on eut dit des objets tombant dans un seau – puis apporta l'une des grosses boîtes blanches que j'avais aperçues par le hublot brisé. En la voyant de plus près, je compris qu'il s'agissait d'une sorte de frigo-box.

— Qu'est-ce que c'est ?, demandai-je.

— Cette boîte, inspecteur, sera envoyée quelque part en Europe ce matin.

— Qu'est-ce qu'elle contient ?

— La question n'est pas ce qu'elle contient. Mais ce qu'elle contiendra... Votre cœur, monsieur Donner !

En prononçant le mot "cœur", les yeux du colonel lancèrent mille feux à la ronde. Il sembla exulter, prit le frigo-box et l'ouvrit pour me le montrer. Une coupelle en verre était déjà posée sur de la glace, toute fraîche tirée du frigo américain.

"Des organes ! Un trafic d'organes !"

Un frisson me parcourut.

— Et c'est pour ça que vous enlevez des gens depuis plus de vingt ans !

— "Ça", comme vous dites, nous rapporte plusieurs millions de francs suisses par année ! Je peux parler dans la monnaie de votre pays, puisque j'y ai vécu. Vous le savez sans doute, d'ailleurs.

— C'est en Suisse que vous envoyez les greffons ?

— En Suisse, en France, en Allemagne, en Italie, en Autriche et j'en passe. Partout où il y a des demandeurs prêts à y mettre le prix.

— Et mon cœur, où allez-vous l'envoyer ?

Sadik Jankovic se délecta de ma question.

— Je vous ai dit que nous ne faisons pas souffrir les gens. Mais pour vous, je vais faire une exception. Sachez, inspecteur, que si j'ai effectivement quelques notions en pharmacologie, je ne suis pas du tout qualifié pour vous opérer dans les règles de l'art. Nous avons des

gens pour cela. Hélas, ils ne sont pas là aujourd'hui. Alors, je vais devoir les remplacer à la sauvette. Je crains que votre corps ne s'avère finalement qu'un terrain d'exercice pour moi et que votre cœur, une fois arraché, finira avec votre cadavre. Vous savez, il ne faut pas vous leurrer : un donneur d'organes doit, préalablement à une transplantation, passer toute une batterie de tests de compatibilité et je crains qu'avec vous, nous n'ayons pas eu le temps utile à disposition.

— Vous êtes un malade, Jankovic ! Depuis quand ce petit trafic dure-t-il ?

— Comme vous l'avez dit, monsieur Donner : depuis plus de vingt ans. Avant la guerre, nous nous arrangions avec des médecins locaux peu scrupuleux pour nous fournir les données de leurs patients. Bien souvent de pauvres paysans de la région, dont personne ne se souciait hormis leur famille.

— Jusqu'à ce que le vieux Dragan Kukoc en parle à la police.

— C'est exact. Mais avant et pendant la guerre, nous contrôlions la police serbe. Il n'y avait donc rien à craindre de ce côté. C'est devenu plus ennuyeux depuis les accords de Dayton. Et quand, il y a quatre ans, il s'est trop approché de nous...

— Vous l'avez éliminé.

— Cela n'a jamais été prouvé, ni même suspecté.

— Et l'Héliodrome de Mostar ?

— Oh ça... quand la guerre a éclaté et s'est déplacée plus à l'est, du côté de la Bosnie, mes gars et moi avons été pas mal sollicités pour des opérations militaires. C'est là que nous nous sommes rendu compte que nous pouvions faire coup double : servir notre pays, tout en rendant notre petit business plus lucratif que jamais. Les camps de prisonniers comme l'Héliodrome fournissaient un bassin inespéré de donneurs potentiels. Avec l'aide de Tuta, nous avons pu déporter de Mostar à Plitvice une centaine de détenus entre 1992 et 1994 sans que personne ne pose la moindre question. C'était les belles années, inspecteur.

— Et en 1995, les Scorpions ont été rappelés vers Srebrenica.

— C'est à dire que nous y sommes remontés un peu forcés. L'Héliodrome a fermé sous la pression de l'ONU en 1994 et il fallait bien trouver de nouveaux donneurs.

— Et pour cela, vous avez massacré un peuple.

— Ola ! N'allez pas nous mettre la responsabilité de ce que votre tribunal de La Haye a qualifié de génocide, monsieur Donner. Nous y avons participé. C'est un fait notoire. Mais nous n'avons fait qu'obéir aux ordres. En revanche, il est peut-être vrai qu'une dizaine de rebelles bosniaques ont été conduits ici...

— ...et ont terminé dans votre charnier, après avoir été charcutés par vos bouchers.

— Ce sont des chirurgiens professionnels, inspecteur. Ne les insultez pas !

— Ce sont des meurtriers, tout comme vous, colonel !

— Ils ont sauvé des vies.

— Et pour cela, ils en ont pris d'autres.

— Des paysans, des criminels, des musulmans. Rien d'autre. Des gens de peu de valeur qui ont permis de sauver la vie de gens puissants !

— Des gens qui n'avaient pas de cœur..., ironisai-je en me rendant compte qu'il ne servait à rien de dissenter d'un tel sujet avec un assassin sans scrupules.

Jankovic n'avait pas saisi le jeu de mots.

— Nous ne prélevons pas que des cœurs, monsieur Donner, répondit-il. Foies, poumons, reins, pancréas, intestins, cornées, moelle osseuse. Du moment que la compatibilité est établie au niveau du groupe sanguin et du groupe HLA, il n'y a pas de petit profit. Nous avons aussi greffé des membres et quand cela ne marchait pas, nous pouvions garantir des prothèses dernier cri.

— Comme celle de votre capitaine ?

— Exact. Paix à son âme ! Mais Besnik n'a pas voulu d'une greffe humaine. Il a insisté pour bénéficier tout de suite de la technologie électromyogramme. Je pense que vous en avez eu un aperçu.

Je refusai d'acquiescer et relançai le Scorpion sur les organes vivants :

— Mais comment faites-vous pour assurer ensuite les traitements immunosuppresseurs propres à éviter les rejets de greffons, lorsque ceux-ci sont fournis de façon illégale ?

— Oh, vous savez, outre des chirurgiens, d'autres médecins œuvrent aussi dans notre réseau international. Ce n'est pas un problème. Là où il y a de l'argent, il y a de la corruption. À tous les niveaux et dans tous les domaines.

C'était à vomir, mais cela confirmait hélas une triste réalité : le trafic d'organe était l'un des plus lucratifs de la planète.

— Dites-moi, colonel, vous avez parlé avant du rôle de l'ONU à Mostar, en particulier à l'Héliodrome. Or, j'ai retrouvé dans votre logement à Dubrovnik de nombreux documents relatifs à des enquêtes. Il était notamment question de représentants des Nations Unies : Sophie et Thomas Donner.

— C'est exact, inspecteur. Ils sont de votre famille ?

La question me déstabilisa et il le remarqua.

— Euh... non, hésitai-je. Quel a été leur rôle dans toute cette histoire ?

— Disons que, tout comme le vieux Dragan Kukoc, ils se sont trop approchés de nous à un moment donné. Ils posaient des questions déplacées, notamment dans la région de Plitvice au tout début de la guerre et à Mostar, lors de la mise en place de l'Héliodrome.

— Alors, vous les avez éliminés ?

— Pas moi. Mais Besnik, avec nos commanditaires en Suisse.

— Mais pourquoi avez-vous conservé leurs archives, si le but était de faire disparaître des preuves ?

— Disons que j'avais une confiance assez relative en certains commanditaires. C'était une monnaie d'échange, au cas où.

— Qui sont-ils, vos commanditaires ?

Jankovic me sourit, se tourna vers une petite table en métal et saisit un scalpel. L'objet brilla de mille feux sous les led.

* * * * *

Plitvice, le 19 octobre, 06h50.

La lune et les étoiles laissaient leur place à l'aurore naissante, qui commençait à peine à raser les montagnes environnantes, baignant les falaises, les arbres nus et les sols neigeux d'un oranger encore très pâle. L'obscurité envahissait encore le fond du canyon, les lacs inférieurs et les chutes. Dans son coin, la "Grande cascade" coulait au rythme immuable de la nature.

Personne ne les vit arriver. Les ombres furtives se faufilèrent, tels des spectres noirs, dans la forêt bordant la rivière Plitvica. Elles éliminèrent méthodiquement et sans bruit les deux sentinelles des Scorpions montant la garde vers le petit transformateur camouflant la station supérieure du monte-charge. Puis elles se séparèrent. Un groupe se tint prêt à actionner l'ascenseur, tandis qu'un autre fila à travers bois, vers le bord de la falaise.

Les ombres arrivèrent, comme une rangée de ninjas disciplinés et silencieux, sur la gauche de l'endroit où la rivière Plitvica se jetait dans le vide pour s'écraser dans la vasque, septante-six mètres plus bas. Elles s'alignèrent à espaces réguliers le long du bord de la haute paroi rocheuse et attendirent un signe.

Lorsque ce fut le cas, des cordes furent lancées dans le vide et se déroulèrent de manière coordonnée le long de la falaise que le soleil levant commençait de baigner, pour s'évanouir dans la pénombre persistant au fond du canyon. Les ombres entamèrent alors leur descente en rappel le long des rochers abrupts.

La lame froide du scalpel toucha mon torse dénudé au niveau du sternum. Le colonel Jankovic avait retiré la couverture chauffante et paraissait décidé à m'inciser à vif pour me retirer le cœur. Probablement – même s'il ne l'avait pas dit expressément – une vengeance pour la mort de son ami Besnik, qui s'était écrasé au pied des murailles de Dubrovnik avant de rebondir dans les eaux noires de l'Adriatique et dont on n'avait jamais retrouvé le corps. Seuls le membre bionique accroché à la barrière des remparts et d'importantes taches et éclaboussures de sang sur les rochers en contrebas avaient constitué les preuves de son décès. Le reste – notamment la scène de sa chute – était à jamais gravé dans mon esprit.

Le monstre avait mérité sa mort violente. Je méritais aujourd'hui la mienne, selon les critères de mon juge et bourreau.

— Attendez !, criai-je dans un dernier élan de survie.

Le Scorpion retint son geste, mais n'écarta pas l'acier glacé de mon torse.

— Une dernière volonté ?, me cracha-t-il à la gueule. Avez-vous seulement laissé ce choix au capitaine Samic, inspecteur ?

Je ne l'avais pas fait.

— Je ne veux pas mourir idiot, le suppliai-je. Vous pourriez au moins me dire qui sont les personnes qui ont éliminé les Donner il y a vingt et un ans. Et surtout, vous pourriez aussi me dire pourquoi vous avez éliminé le commissaire Daniel Garcia.

La peur de la douleur physique me faisait transpirer à grosses gouttes. Jankovic le remarqua et saliva une fois de plus. Ses yeux savouraient déjà sa victoire. Il savait qu'en me révélant la vérité juste avant que je ne meure, ce serait l'apothéose de son œuvre.

Lentement, il se pencha vers moi et me chuchota à l'oreille les clés de l'énigme.

Lorsque j'obtins la dernière pièce du puzzle, la lame du scalpel s'enfonça dans mon torse, vint buter contre mon sternum et remonta lentement vers la gorge.

Je hurlai, tant la souffrance fut immense, mais d'une gifle, le colonel des Scorpions s'assura que je demeure conscient et ne m'évanouisse pas. Il voulait pousser le sadisme jusqu'à m'ôter le cœur encore chaud et battant, pour me le montrer au moment où la mort me saisirait. De grosses larmes provoquées par la douleur coulèrent

sur mes joues. Tout mon corps nu, toujours attaché à la table d'opération, se raidit.

Je vis des images défiler dans mon esprit, mais ce fut une nouvelle fois celle de ma sœur jumelle qui me hanta. Vicky m'invitait à retrouver nos parents Mwai et Marie-Ange Ouko dans les limbes. Le crépuscule massai m'envahissait déjà.

C'est alors qu'un fait inattendu se produisit.

Des coups de feu retentirent dans la grotte. Des cris en serbo-croate fusèrent de toutes parts. Sadik Jankovic stoppa ses gestes, reposa le scalpel sur le plateau à côté de la table d'opération et se précipita en dehors de la porta-cabine.

Je demeurai avec de la brume dans les yeux et dans le cerveau de nombreuses secondes, sans savoir ce qui se passait à l'extérieur. En plus des échanges de coups de feu, il y eut des explosions. La cabine trembla et de la fumée commença à pénétrer à l'intérieur. Dehors, dans la grotte, c'était le chaos.

Parvenant à lever la tête au prix d'un réel effort, je perçus l'horrible plaie verticale entre mes pectoraux. Il était difficile d'évaluer la profondeur de la coupure, mais elle mesurait une bonne dizaine de centimètres et du sang s'en échappait de manière assez abondante. Le mouvement que je fis pour relever la tête écarta les chairs et accentua encore l'hémorragie, ainsi que la douleur. Je grimaçai affreusement.

Par un hublot, je devinaï des éclairs illuminant la grande salle. La bataille qui faisait rage opposait deux groupes fortement armés et entraînés. Cela ne faisait aucun doute.

Soudain, le colonel Sadik Jankovic bondit dans la porta-cabine et se retrouva en face de moi, décidé à finir le travail au plus vite. Ses yeux mentionnaient la défaite de son équipe, mais il ne me ferait pas le cadeau de me laisser la vie. D'autant plus qu'il m'avait confié, à l'article de la mort, des éléments qui faisaient maintenant de moi un témoin gênant, en plus de la cible de sa vengeance. Il se précipita sur le scalpel, le saisit et le leva en dessus de sa tête, comme un poignard prêt à s'abattre.

Une détonation retentit alors dans la petite chambre et fit presque éclater mes tympanes. La main armée du colonel s'évapora en même temps que le scalpel dans un nuage de sang.

Le fusil à pompe de mon sauveur ne lui avait laissé aucune chance.

Sadik Jankovic hurla et se plia en deux, tenant son moignon ensanglanté de sa main gauche, compressé contre son ventre. Le Scorpion venait de perdre son dard et il était à terre. Il tomba sur les genoux, implorant le ciel de lui épargner la souffrance. Sa blouse médicale était maculée de son propre sang et du mien.

L'ombre rechargea son fusil à pompe et en plaqua le canon sur

l'arrière du crâne du mercenaire terrassé. Il lui intima un ordre en serbo-croate, vraisemblablement celui de ne plus bouger.

Les yeux encore embués, je cherchai à distinguer mon sauveur : habillé de noir de la tête aux pieds, il portait une armure de kevlar, une ceinture de charge, des bottes renforcées, des gants et un casque surmonté d'un système de vision nocturne. De la peinture noire et blanche de camouflage lui lardait le visage. Il se tenait droit, à la manière d'un professionnel de l'intervention musclée.

Sur sa poitrine, des lettres blanches annoncèrent la fin de mon calvaire : POLICIJA.

* * * * *

Lorsque l'on me donna les premiers soins à même la table d'opération, dans la petite chambre du fond de la porta-cabine, les coups de feu s'étaient tus à l'extérieur, dans la grotte. Des échanges de voix laissaient penser que le périmètre était sous contrôle.

Mon sauveur s'adressa à moi.

— Michaël Donner ?

Il avait roulé fortement le "r" et lorsque j'avais hoché positivement la tête, il m'avait fait comprendre qu'il ne parlait pas le français. Il appela un de ses collègues, qui arriva aussitôt.

Ainsi, c'était moi que la police croate cherchait.

Un gradé – apparemment le chef de l'intervention – entra à son tour dans la pièce. Il me regarda, m'évalua et s'adressa à l'un de ses hommes en serbo-croate. Dans la conversation, je l'entendis prononcer le nom de Lulzim Bojko.

L'appointé Mesic portait une mitraillette SIG Sauer en bandoulière. Il acquiesça aux ordres de son supérieur et s'avança vers moi pour me parler.

— Vous êtes Michaël Donner ?

— C'est moi, murmurai-je, encore à moitié groggy par la douleur, tandis qu'un autre policier s'affairait à me mettre des bandes stériles autour du torse.

— Où est Lulzim Bojko ?

— Il est mort, lâchai-je sans détour. Vous trouverez son corps dans l'eau, contre la barrière calcaire entre les deux derniers lacs inférieurs.

L'appointé parut un instant emprunté, puis traduisit ma réponse au chef d'intervention. Ce dernier ne réagit pas. Il regarda le colonel serbe déchu et ordonna son arrestation, puis s'adressa à nouveau à son subordonné. Ce dernier me traduisit :

— Nous faisons partie du groupe d'intervention de la police

nationale croate, basé à Zagreb. Nous avons reçu hier soir l'ordre de nous hélicopter sur cette zone pour vous venir en aide.

— Mais qui vous a dit que nous nous trouvions ici ?

Mesic répercuta ma question auprès de son chef, qui ne répondit pas, mais sortit un gros téléphone satellite, vérifia que les ondes passaient en cet endroit souterrain et composa un long numéro. Quelqu'un répondit. Le chef échangea quelques mots avec son interlocuteur – il fut à nouveau question de Lulzim Bojko – puis il me tendit l'appareil.

Je le pris et m'annonçai, encore tremblant :

— Michaël Donner.

La voix au bout du fil me fut familière.

— Mikee ! Heureux que tu sois en vie !

Je soupirai.

— Brahim... comment as-tu fait, bon sang ? Je te dois une fière chandelle.

— Nous discuterons de mes honoraires une autre fois, petit. Hélas, j'aurais voulu en faire de même pour les pauvres Idriz et Lulzim. L'homme que tu as en face de toi est le troisième frère de la famille Bojko, mon cousin Astrit. Il ne parle pas un mot de français et il est incorruptible, mais il a tout de même quelques talents cachés...

Tout en discutant avec Kurtaj, j'admirai cet homme qui avait perdu ses deux frères, tués par les Scorpions, et qui venait d'ordonner sans hésitation l'arrestation du chef des anciens mercenaires serbes. Tout autre homme aurait certainement, dans ces conditions, préféré tirer une balle dans la tête de son ennemi plutôt que de le faire prisonnier pour le traduire en justice.

— Comment as-tu su que nous étions ici, Brahim ?, demandai-je à l'Albanais.

— Je te rappelle que j'ai eu un coup de fil avec ce pauvre Lulzim, hier soir. Plus tard dans la soirée, il m'a rappelé pour me faire part de ses projets. J'ai essayé de le raisonner, mais il était trop tard. J'ai ensuite essayé de te joindre, mais sans succès.

— Je devais alors déjà être dans le canyon.

— Probable. Alors, la seule idée qui m'est venue à l'esprit a été d'alerter mon cousin Astrit Bojko. Je ne fais pas trop appel à ses services, d'ordinaire. Nous n'avons pas la même...

— ... philosophie de la vie ?, complétai-je.

— On peut le dire ainsi, répondit le patron du Lacus Café. Mais quand je lui ai dit qu'il y avait une chance de coincer le très recherché Sadik Jankovic, il a paru fort intéressé et il a envoyé la cavalerie. Elle est juste arrivée trop tard pour le pauvre Lulzim.

— Elle ne pouvait pas faire mieux. Le chemin depuis Zagreb, même en hélicoptère, est trop long, tentai-je de le soulager.

— Tu as probablement raison, Mikee. Lulzim repose désormais en paix avec son frère Idriz, au paradis des imprudents.

Je mis un terme à ma conversation avec Ibrahim Kurtaj et rendis le téléphone satellite à Astrit Bojko, non sans le remercier.

J'en profitai pour lui présenter aussi mes sincères condoléances pour les décès de ses frères. Il me répondit un simple "hvala", sans laisser transparaître la moindre émotion.

— Qu'allez-vous faire de Sadik Jankovic ? demandai-je à l'appointé Mesic.

Celui-ci parla avec Astrit Bojko et me traduisit sa réponse.

— Il sera en principe transféré à La Haye, pour être jugé comme criminel de guerre par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Il est en effet signalé sous mandat d'arrêt international par cette haute cour.

Une nouvelle fois, je ne pus m'empêcher d'admirer le professionnalisme, le sang-froid et l'incorruptibilité du troisième cousin de Kurtaj. Nous nous quittâmes sur ces simples paroles. Je n'étais pas appelé à le revoir. Cet homme m'avait sauvé la vie, comme il l'aurait fait de celle de toute autre personne, de sa famille ou étrangère. Cela rentrait simplement dans sa mission de gardien de la paix.

Je fus conduit à la surface par le monte-charge de fortune, soutenu par deux GI croates, puis hélicoptéré par mes sauveurs jusque dans un hôpital de Zagreb, dans lequel les médecins mirent onze jours pour me remettre sur pied.

Le douzième jour, un avion me ramena de Zagreb à Genève-Cointrin.

Quant à l'Audi A7 de la BCCG, demeurée dans un garage privé d'une rue de Mostar en Bosnie, elle serait rapatriée ultérieurement par les assurances.

19.

Genève, le 30 octobre.

Lorsque l'airbus A320 toucha le tarmac de Cointrin, j'éprouvai un certain orgueil – au-delà de toutes les atrocités qui avaient jalonné le parcours de mon enquête – à avoir contribué à l'arrestation d'un vrai criminel de guerre. Son extradition devant le TPIY à La Haye était annoncée pour la fin de l'année. J'allais suivre à distance la procédure, par médias interposés.

Si le maléfique Louis De Bosset avait été tué de ma main le soir de la dernière veille de Noël, son œuvre de bienfaisance – la seule chose de bien qu'il avait créée, en dépit de tout ce qu'elle avait caché – lui avait survécu. Et je comptais bien ne pas m'arrêter là. Après les dernières formalités à accomplir dans l'enquête, j'étais cette fois-ci bien décidé à accepter l'offre que le conseil d'administration de la BCCG avait formulée par la voix d'Anthony Costanza.

Cela induisait bien évidemment une démission de la police neuchâteloise, ce que peu de mes collègues – et encore moins l'état-major – regretteraient.

Le Michaël Donner nouveau était arrivé. Qu'on l'appelât Donner ou Ouko, il assumerait désormais ses deux identités et son passé. Mieux – encore une fois – après les dernières formalités qui restaient à accomplir et que j'avais mûries jusque dans les moindres détails sur mon lit d'hôpital à Zagreb.

À Cointrin, je passai les contrôles douaniers sans encombre, puis pris un taxi à destination de Neuchâtel.

Le train m'aurait certes coûté moins cher, mais d'un côté, la BCCG finançait le trajet comme elle l'avait déjà fait de tous mes autres frais de déplacement jusque là, et d'un autre, je tenais à faire un détour.

Je demandai au chauffeur d'éviter l'autoroute et de prendre l'Avenue de la Paix, afin de rejoindre la route principale longeant le bord du Lac Léman en direction de Versoix.

Genève, le 24 décembre...

...il y a vingt-et-un ans.

Michaël affichait sa mine réjouie des grands rendez-vous. Ses cheveux blonds et ses joues rouges tendues par un sourire radieux en faisaient un ange de crèche, de circonstance en cette douce veille de Noël. En serrant son doudou “Arthur” contre lui, il lui contait les histoires que sa maîtresse d’école enfantine lui avait apprises, jetant de temps à autre des regards intrigués aux cadeaux qui gisaient à sa gauche et à sa droite sur le siège arrière de la voiture familiale.

Devant lui, ses parents Sophie et Thomas écoutaient les nouvelles du soir. Ils n’avaient pas parlé depuis qu’ils avaient quitté la maison. Ils ne parlaient plus beaucoup depuis qu’ils étaient rentrés de vacances, “à cause de la guerre” avaient-ils précisé.

Mais c’était quoi, la guerre ? Michaël ne l’avait pas connue. Ou du moins il ne s’en souvenait pas. Après tout, il n’avait que cinq ans et ses références télévisuelles étaient limitées à Cartoon Network. La guerre, ce n’était pour lui que quelques personnages de mangas qui se jetaient des phrases provocatrices à la figure avant de se bagarrer dans des shows lumineux éblouissants.

— Tu vois, Arthur, lâcha-t-il innocemment à l’oreille de son chien en peluche. Ce soir, on va chez grand-maman de Versoix...

Il n’obtint pas de réponse. Il savait qu’Arthur était très fatigué. Il devait déjà dormir ; tant mieux pour lui. Il le réveillerait à leur arrivée dans la somptueuse demeure du bord du lac.

Le break Mercedes bleu foncé se frayait un chemin au travers des grosses gouttes de pluie. Les essuie-glace balayaient le pare-brise à vive allure, troublant la vision des feux arrières des véhicules précédents. De violentes rafales de vent étaient annoncées durant la nuit, plus spécialement sur le lac et ses rives. Les températures s’avéraient toutefois supérieures à la moyenne pour la saison.

À la radio, le speaker annonça la fin des nouvelles. Depuis quelques semaines, les regards du monde étaient tournés vers l’ex-Yougoslavie : les Balkans s’étaient enflammés. Après les incidents de Plitvice, la Slovénie et la Croatie avaient proclamé leur indépendance. Et le conflit faisait rage aujourd’hui en Bosnie.

Menacée par un groupe paramilitaire serbe suite à des découvertes innommables en plusieurs endroits du pays, la famille Donner avait dû quitter précipitamment sa maison de Dubrovnik en y abandonnant la plupart de ses affaires, dont les preuves accumulées jusque là. Le commando armé avait fait irruption dans l’appartement un soir où la famille était absente. Des voisins avaient heureusement prévenu Thomas par téléphone.

Michaël ne perçut pas les larmes silencieuses qui coulèrent le long

des joues d'ébène de sa mère. Sans un mot, son mari lui tendit un kleenex, puis changea de chaîne à la recherche de musique.

— Eh, tu vois, Arthur ?, s'exclama soudain l'enfant. C'est là que papa et maman travaillent !

Le grand édifice du Palais des Nations – l'un des sièges européens de l'ONU – se dressait dans la tempête en marge de l'avenue de la Paix, devant les yeux admiratifs et innocents du bambin. À plusieurs reprises déjà, il avait pu accompagner ses parents dans leurs bureaux respectifs et avait été impressionné par le luxe et l'immensité des lieux.

Et c'est justement en cet endroit que, dans quatre jours, Thomas et Sophie étaient appelés à témoigner de leurs constats devant le conseil supérieur.

L'imposant monument disparut rapidement, tandis que la voiture filait en direction des berges du Léman, où la route de Lausanne mènerait bientôt ses occupants jusqu'à Versoix en évitant l'autoroute.

— Dis maman ! Je pourrai revenir une fois à ton travail ?

— Certainement mon chéri..., répondit Sophie en se retournant et en s'efforçant d'effacer sa tristesse par un sourire un peu forcé.

— Tu pleures, maman ? Pourquoi tu pleures ?

Il l'avait donc remarqué.

— Je ne pleure pas, mon poussin. J'ai... c'est l'air conditionné de la voiture qui m'arrive dans l'œil.

— Ben faut dire à papa de l'éteindre... Hein, papa ?

Perdu dans ses pensées, Thomas ne répondit pas.

— Papa..., relança bientôt l'enfant.

— Laisse papa conduire, mon chou, le coupa sa mère d'un ton un brin rêveur.

— Mais papa !, insista Michaël.

Le conducteur se crispa.

— Quoi !, aboya-t-il, agacé.

La route était inondée et il était trop concentré pour converser avec son fils ou pour avoir vu le gros quatre-quatre noir – une Landrover de la fin des années quatre-vingt – le filer depuis quelques kilomètres déjà et se mettre à le remonter par la gauche. La lourde voiture aux vitres teintées et aux plaques soleiroises roula à sa hauteur une centaine de mètres, puis vira brusquement sur sa droite.

Les deux véhicules se heurtèrent latéralement et la Mercedes des Donner fit une embardée à droite, défonça la glissière de sécurité, quitta la route et vint s'encaster dans un arbre en contrebas, après un tête-à-queue. Dans le violent choc frontal avec le vieux chêne, toutes les vitres volèrent en éclats et la tôle se tordit dans un bruit affreux

jusqu'à la moitié du capot, propulsant une partie du bloc-moteur contre les deux occupants avant.

L'enfant qui se trouvait sur la banquette arrière, au beau milieu et sans ceinture de sécurité, vola et fut éjecté de l'habitacle par le pare-brise avant, évitant par miracle l'obstacle de bois. Son petit corps mou retomba comme un pantin désarticulé quelques vingt mètres plus loin.

Plus haut sur la route principale, la Landrover des assassins stoppa. Trois jeunes hommes en sortirent et se dirigèrent sous la pluie vers la Mercedes accidentée. La trentaine chacun, ils étaient déterminés à éliminer ces témoins gênants, tout en effaçant les traces du méfait qu'ils étaient en train de commettre. Heureusement pour eux, le temps avait retenu les gens chez eux, même en cette veille de Noël. Il n'y avait pas trop de circulation sur la route de Versoix et la légère pente était suffisante pour les masquer à la vue des automobilistes.

Ils s'approchèrent du véhicule encastré dans l'arbre. Le capot était complètement tordu et de la vapeur d'eau s'en échappait. Toutes les vitres avaient éclaté. Le bloc-moteur avait reculé et emprisonnait les jambes des deux occupants avant. Ceux-ci paraissaient assez sonnés, mais conscients. Les air-bags avaient éclaté et leur avaient sauvé la vie. Momentanément.

Besnik Samic dégaina alors un pistolet automatique et se mit à visser un silencieux au bout du canon. Au début de la guerre, le jeune capitaine n'avait pas encore perdu son bras droit sous la chenille d'un char ennemi, mais il était déjà dénué de toute compassion pour les faibles et avide d'agrafer à son palmarès le maximum de vies humaines.

Une main s'abattit alors sur l'arme et la rabaissa vers le sol.

— Tu es fou ? Pas comme ça ! aboya Benoît Neuhaus. Il y aura un constat et probablement des autopsies. Ça doit passer pour un accident !

Le Scorpion maugréa quelque chose en serbo-croate, mais obéit et rangea son pistolet.

Le jeune inspecteur de la police judiciaire genevoise se tourna alors vers le troisième homme et lui ordonna :

— Va chercher le jerricane qui est dans notre coffre !

Sans lui répondre, ni hésiter, Yves-Charles Neville s'exécuta. Le jeune chirurgien remonta en direction de la Landrover.

Ignorant les plaintes de Sophie et Thomas Donner, sérieusement touchés au niveau des jambes, Neuhaus jeta un coup d'œil à l'arrière de la Mercedes.

— Où est l'enfant ?!, s'exclama-t-il.

Le policier tourna sur lui-même à la recherche d'un potentiel fugitif et commença à s'énerver, lorsque Samic le rassura. Le Scorpion avait

repéré une forme rampant dans l'herbe détrempée, quelques vingt mètres devant la voiture accidentée, au-delà du vieux chêne. Aussitôt, il s'en approcha et constata que le bambin de cinq ans avait survécu au choc. Celui-ci tentait tant bien que mal de se mettre à quatre pattes, reprenant peu à peu ses esprits.

Michaël Donner vit soudain deux souliers se placer devant lui. Il leva la tête, crut un instant que son père venait l'aider à se relever, mais resta incrédule en voyant l'assassin serbe, une branche de chêne de gros diamètre dans les mains. Les regards se croisèrent. Besnik Samic resta insensible à la situation et abattit le lourd et dur morceau de bois sur le crâne de la petite victime. Il y eut un bruit sourd et le petit corps retomba d'un coup sur le sol mouillé.

Les yeux mourants du bambin cherchèrent encore un instant à s'accrocher à la vie, tandis que la pluie nettoyait déjà la matière organique cérébrale s'échappant de son crâne grand ouvert. Des soubresauts secouaient ses membres.

— À...rthur..., parvint-il péniblement à articuler, étendu sur le ventre, la joue droite et une partie de sa bouche baignant dans la boue. Des bulles se formaient au contact du souffle de vie qui s'échappait. Les paroles demeurèrent à peine audibles, masquées par les flots torrentiels qui s'abattaient sur la riviéra.

Soudain, un sifflement sourd suivi d'une explosion déchira l'atmosphère. La Mercedes venait de s'embraser d'un seul coup dans la nuit de Noël. Rapidement, non contentes d'emporter le véhicule, ses deux occupants et leurs cadeaux, les flammes attaquèrent le tronc du vieux chêne, concurrençant sur les rives du lac Léman les feux de tempête alentours.

Les corps de Sophie et Thomas Donner, transformés en torches mouvantes qui tentaient désespérément d'échapper à ce sort affreux, se détachaient du brasier en formes sombres et funestes.

Propulsé par l'explosion, Arthur répondit à l'appel de son maître. Le chien en peluche vint rebondir dans l'herbe détrempée à proximité du corps de l'enfant. Ses poils brûlaient encore sous la pluie et ses yeux avaient fondu sous la chaleur de l'embrasement soudain.

Côte à côte dans la tempête qui faisait rage, l'enfant et son fidèle doudou se regardèrent une dernière fois, puis rendirent l'âme en même temps.

Satisfaits de leur scénario macabre, Benoît Neuhaus, Yves-Charles Neville et Besnik Samic remontèrent vers la Landrover, prenant bien soin d'emporter avec eux le jerrycan et la branche de chêne ensanglantée, et de ne laisser aucune trace derrière eux. De toute façon, le jeune inspecteur de la police genevoise était de permanence. Il savait qu'il allait tantôt être appelé pour participer au constat et à

l'enquête. Il pourrait alors se charger de faire disparaître les éventuelles dernières erreurs qui auraient été commises dans la précipitation.

Son rapport conclurait indubitablement à l'accident.

* * * * *

Genève, le 30 octobre. Aujourd'hui.

C'était la première fois que je passais sur le lieu de l'accident – de l'assassinat, désormais – de ceux que Louis De Bosset m'avait décrits comme étant mes vrais parents. L'orphelinat Sainte-Anne se trouvait à l'autre bout de la ville et, dans mon enfance, jamais je ne m'étais promené dans les quartiers est de la cité de Calvin.

L'enfance...

L'ilayok en langue massai.

Le vrai Michaël Donner n'avait connu que ce stade de la vie. Il était mort assassiné à l'âge de cinq ans, mort pour que ses parents ne témoignent pas des horreurs de la guerre, assassiné par la main d'un fou sanguinaire.

L'ilayok...

L'ilayok était pourtant une étape importante de la vie des Massai.

La mienne, d'enfance, avait été zappée, assassinée au figuré, par l'œuvre démente d'un autre malade. Par la faute de mon père adoptif Louis De Bosset, j'étais né au stade adulte, l'année dernière seulement, le soir de la veille de Noël, le soir où j'avais tué le Diable. Je n'avais connu avant cela qu'une vie bâtie sur le mensonge, vingt années durant. Et avant l'âge de cinq ans – avant que je ne devienne Michaël Donner, que je ne prenne la place en ce monde cruel de la petite victime du capitaine des Scorpions – je n'étais que néant.

Je n'avais pas connu l'enfance heureuse de Michaël Donner ; et lui n'avait jamais pu grandir et devenir un guerrier comme Michaël Ouko. Comme moi.

Sadik Jankovic m'avait tout raconté sur ce qui aurait dû être mon lit de mort, dans la grotte de Plitvice. Ses confidences suintant le goût de la victoire avaient irrité l'oreille dans laquelle il les avait chuchotées, à la manière d'un secret à la fois honteux et jouissif.

Après l'élimination des Scorpions, il me restait à venger la famille Donner – notamment le petit Michaël – pour retrouver le goût de vivre. C'était comme un début de revanche sur le passé ; une sorte de rédemption.

* * * * *

Cortaillod, le 31 octobre.

La nuit d'Halloween, la veille de la fête des morts. Un soir froid, mais étoilé, quelque part sur les rives du lac de Neuchâtel, entre le port de plaisance et la Tuilière, sur un chemin pédestre goudronné pris entre vignes à flanc de coteaux et roseaux sur la berge.

J'avais revêtu pour l'occasion des jeans sombres, une paire de baskets et un polaire à capuchon. La bise noire, encore faible, effleurait de son doigt glacial la grande étendue d'eau calme et la végétation aux alentours. Les premières neiges n'allaient pas tarder à arriver, même si elles s'annonçaient moins précoces et abondantes qu'à Plitvice.

Serein en apparence, mais bouillonnant à l'intérieur et déterminé, je fixai les deux phares blancs et puissants contourner la Tuilière et bifurquer à gauche dans le sens interdit, dans ma direction. La nuit, en cet endroit retiré, il n'y avait aucun éclairage public, ni âme qui vive. C'eut été différent à la belle saison, mais maintenant, le froid retenait les gens chez eux.

Le gros quatre-quatre noir s'approcha lentement, comme s'il cherchait encore sa route. C'est vrai que ses occupants n'étaient pas d'ici. Ils vivaient ordinairement à Genève, mais j'avais préféré les attirer sur mon territoire. Les arguments que j'avais trouvés étaient imparables. Ils avaient tout à perdre.

Je jetai un coup d'œil sur ma droite, au pied de la petite baraque de vigneron : le matériel était prêt.

Je tâtai encore une fois, comme pour me rassurer, la ceinture sous mon polaire : le Makarov s'y trouvait. Oh, pas celui que j'avais perdu en Croatie – je ne l'avais pas retrouvé après l'élimination des Scorpions par les forces d'intervention d'Astrit Bojko et je n'aurais quoiqu'il en soit pas pu le ramener par avion – mais un nouveau, tout beau, tout neuf, qu'Ibrahim Kurtaj m'avait remis la veille au soir.

— Si c'est pour venger la mort d'Idriz et de Lulzim, alors je te le laisse gratis, m'avait-il précisé, chagriné par le sort de ses cousins.

La Porsche Cayenne ralentit et s'arrêta finalement à cinq mètres de moi. L'intensité des phares diminua et je pus alors distinguer l'immatriculation soleuroise. Afin qu'ils me reconnaissent, j'ôtai mon capuchon. Le moteur stoppa et je m'avançai prudemment.

La vitre côté conducteur se baissa.

“Attention à ne pas prendre bêtement une balle...”

Ma main droite gagna la crosse du Makarov, sans pour autant le dégainer, et ma gauche montra sa paume tendue en avant, en signe de mise en garde.

— Pas de geste inconsidéré !, prévins-je.

Je m'approchai encore un peu et le visage de Benoît Neuhaus

m'apparut. C'est lui qui conduisait.

— Vous avez les papiers ?, demanda-t-il, méfiant.

— Vous avez l'argent ?, répondis-je par une contre-question.

— Sur le siège arrière.

Les vitres teintées de la voiture m'empêchaient de vérifier son affirmation, mais ce n'était pas important. Le chantage – monnayer les preuves accumulées par les Donner et conservées par les Scorpions – n'avait été qu'un prétexte pour les attirer ici.

— Bonsoir docteur, saluai-je Yves-Charles Neville en me penchant pour voir le passager avant.

Il me salua du regard, mais ne me répondit pas.

— Peut-on en finir au plus vite ?!, s'exclama le chef de la police judiciaire genevoise.

— Vous êtes pressés ?, ironisai-je. Avez-vous planifié une transplantation cardiaque demain matin de bonne heure ?

— On vous paie assez pour votre silence !, intervint finalement le chirurgien reconnu, agacé par le ton léger avec lequel j'avais abordé la discussion.

Je souris.

— Encore une question, monsieur Neuhaus... Est-ce déjà vous qui conduisiez, lorsque vous avez récupéré le capitaine Samic après qu'il a placé les explosifs sur la voiture de Garcia ?

Son regard le confirma. Cela me suffit.

— Et après ça, vous avez osé assister à l'enterrement de Dan à la Collégiale !... C'est vous aussi – je suppose – qui conduisiez, quand vous avez shooté le black que vous avez pris pour moi à la rue du Pommier ?

— Non. Là, c'était Jankovic.

— Parce que vous leur faisiez confiance au point de leur prêter une voiture de fonction ? Car c'est ça, n'est-ce pas ? Une voiture de fonction ?

Comme il ne répondit pas, je poursuivis :

— Je présume que c'est un véhicule de votre brigade d'observation. Immatriculé dans un autre canton pour éviter d'être trop vite repéré par les cibles. Très pratique et vous avez vite compris que vous pourriez en faire un autre usage, beaucoup moins légal, dans cette affaire. En fait, vous avez déjà utilisé de longue date ce stratagème, notamment lors de l'élimination de la famille Donner.

— Bon est-ce qu'on peut y aller !, s'impatienta Neville en s'adressant à son ami d'enfance. J'en ai assez entendu. Paie-le et rentrons !

— Tu as raison, répondit Neuhaus.

Tout se passa alors très vite. Le policier genevois plongea sa main droite dans un espace vers le levier de vitesse et en sortit un SIG Sauer. Il me sous-estima. Je savais que, tôt ou tard, il aurait cette réaction. À aucun moment de la discussion je n'avais quitté la crosse du Makarov, muni d'un silencieux. Ce dernier sauta dans ma main. Je fus plus rapide et mon arme cracha avant la sienne. Le "plop" résonna et la balle se logea dans son épaule droite. Il lâcha son flingue entre ses jambes.

Avant que le chirurgien ne puisse réagir et profitant de la blessure que je venais d'infliger au conducteur de la Cayenne, je plongai mon bras gauche à travers la vitre baissée, saisis l'arme de Neuhaus et la jetai hors du véhicule, dans les vignes derrière moi. Puis j'agrippai le chef de la police judiciaire genevoise par l'arrière de son crâne chauve et tirai sa tête hors de l'habitacle.

Menaçant Neville au moyen du Makarov par-dessus son complice plié en deux, je lui intimai :

— Remonte la vitre !

Apeuré, le chirurgien leva les mains et fit mine de ne pas comprendre mon ordre.

— Remonte cette putain de vitre !, répétai-je.

Il s'exécuta et pressa sur un bouton. La vitre se leva automatiquement et emprisonna Neuhaus par le cou.

— Stop !, ordonnai-je à Neville avant que le plexiglas n'étrangle trop le policier.

Ce dernier gémissait en raison de la balle de 9mm qui lui avait traversé l'épaule et de la posture scabreuse dans laquelle il se trouvait désormais immobilisé.

— Tu as des menottes ?, le sommai-je de répondre.

— Dans... dans la boîte à gants..., geignit-il.

La bouche de mon silencieux était toujours braquée sur la tête du chirurgien. Je donnai à celui-ci un nouvel ordre :

— Prends-les et attache-toi au volant !

Tremblant, Neville s'exécuta.

— Doucement !, lui rappelai-je.

Contrairement à Benoît Neuhaus, il paraissait trop lâche pour tenter une riposte. Je préférerais toutefois m'en assurer. L'affreux regard de chien battu qu'il me lança m'en persuada.

Une fois la scène sécurisée, une discussion sérieuse put enfin s'engager.

Des grimaces de douleur déformaient affreusement le visage du chef de la police judiciaire genevoise, dont la tête était toujours prisonnière de la portière à la vitre partiellement relevée. Lorsqu'il flanchait et laissait un tant soit peu retomber son corps, le plexiglas l'étranglait et l'obligeait à des efforts pour se tenir en place en dépit de sa vilaine blessure à l'épaule. Le sang maculait sa chemise bleue sous son blouson de cuir noir.

— Prends le fric et casse-toi ! osa-t-il de m'intimider.

— Tu n'es pas en position de négocier, répondis-je. Et le fric ne m'intéresse pas. J'en ai déjà bien assez avec la banque qui me finance.

— Tu ne vas tout de même pas cracher sur un million de francs en cash ?, s'étonna Neuhaus.

— Tu ne m'impressionnes pas, lâchai-je. Vous n'êtes que de vulgaires criminels, des profiteurs de guerre au même titre que vos mercenaires serbes. Des bouchers !

— Déconne pas, petit...

Il toussa et poursuivit :

— Nous faisons partie d'une puissante organisation. Si tu nous élimines, d'autres reprendront le flambeau et s'occuperont de toi tôt ou tard.

Je lui souris.

— Bien essayé, mais ça ne prend pas. Hélas pour toi, le colonel Jankovic m'a tout expliqué : le trafic d'organes, l'assassinat de la famille Donner, les commanditaires. Et même la liste des receveurs, bluffai-je. Mais là où vous avez commis une monumentale erreur, ce fut l'assassinat de Dan.

— C'est aussi un peu de ta faute, souffla Neuhaus.

— Comment ça ?

— Si tu n'étais pas resté cloîtré dans ton mutisme durant plus de trois mois après la mort de ton père adoptif, jamais Garcia n'aurait commencé à enquêter sur le rapport d'accident Donner. Il a beaucoup trop fouillé et posé les questions qu'il ne fallait pas. Il était persuadé que quelque chose clochait avec ce rapport et que c'était la cause de ton état psychique. Nous ne pouvions pas le laisser – vous laisser – poursuivre dans cette voie. C'était resté officiellement un malheureux accident durant vingt ans et voilà que soudain, deux petits flics neuchâtelois viennent semer la merde dans nos affaires !

— Tu me dégoûtes !, crachai-je injurieusement par terre. Vous me dégoûtez !

Il y eut un long silence, durant lequel Neuhaus dut comprendre que jamais je ne les laisserais repartir.

— Tu veux plus d'argent ?, tenta-t-il sans vraiment y croire, dans un dernier élan d'espoir. Yves et moi, nous sommes riches. Immensément

riches. Nous pouvons...

— Oublie !, le coupai-je.

Il émit une nouvelle grimace de douleur.

Derrière lui, le docteur Neville ne disait plus rien. Il regardait pensivement le plancher de la Cayenne devant lui, penché sur le côté depuis le siège passager, les mains menottées au volant.

— Tu m'accordes une cigarette ?, demanda Neuhaus.

— Je n'en ai pas, répondis-je. Mais si tu en as...

— Dans la boîte à gants.

Je fis le tour de la grosse Porsche, ouvris la portière passager puis la boîte à gants, pris le paquet de Winston, refermai la portière devant les yeux hagards de Neville et revins vers la tête emprisonnée de Neuhaus. Ouvrant le paquet, je lui plaçai une cigarette entre les lèvres. Il l'accueillit comme un soulagement.

— Merci, tenta-t-il d'articuler.

— De rien... Tu sais, Jankovic m'a reproché de ne pas avoir accordé ses dernières volontés à Samic. Je voudrais éviter que l'on me reproche deux fois la même chose.

Il comprit qu'il allait mourir. En fait, ce n'était pour lui qu'une simple confirmation. Il l'avait su dès l'instant où j'avais posé mes premières questions.

Je sortis un briquet de ma poche et allumai sa tige. Je l'aidai à tirer quelques taffes puisque ses mains étaient restées à l'intérieur de l'habitacle. Ce fut un moment de silence. Presque de recueillement.

Neuhaus l'interrompit.

— Comment se fait-il que tu aies un briquet, pour un gars qui ne fume pas ?

Je ne répondis pas.

Je lui replaçai la cigarette allumée entre les lèvres et me dirigeai vers la petite cabane de vigneron en bordure de chemin. Je ramassai le jerrycan que j'avais entreposé en cet endroit avant l'arrivée des assassins, revins à la voiture et déversai son contenu au sol, tout autour de l'engin. J'en mis également sur les pneus et en aspergeai le capot et le haillon du coffre.

Le policier ne dit plus rien. La clope au bec, dans l'impossibilité de la retirer, il n'osa parler de peur qu'elle ne tombe au sol. Quant à Neville, il se réveilla soudain de son hypnose et se mit à hurler. Je ne l'écoutai même pas. Il n'existait plus.

— Nous verrons combien de temps tu tiendras, narguai-je une dernière fois Benoît Neuhaus, avant de m'éloigner dans les vignes.

Quand je le quittai, ses yeux me maudirent et de grosses gouttes de sueur se mirent à perler de son front et de ses joues. Le mégot

incandescent devint glissant, ses lèvres tentèrent de le retenir, mais il finit par tomber.

À une vingtaine de mètres de là, je sentis le souffle de l'embrasement. Un souffle chaud atténuant un bref instant la caresse glacée de la bise noire. Je me retournai et contemplai la Cayenne en feu.

Les flammes entouraient violemment le véhicule. Je ne voulais pas qu'il explose. Pas maintenant. Pas trop vite. Je voulais que les assassins ressentent la douleur vécue par le couple Donner et Dan Garcia. Ils l'avaient méritée. La loi du Talion ne faisait pas partie de ce que l'on m'avait enseigné à l'école de police, mais elle faisait désormais partie de moi. De l'enseignement nauséabond de feu mon père adoptif Louis De Bosset.

Transformés en torches vivantes prisonnières de la carcasse métallique, Benoît Neuhaus et Yves-Charles Neville hurlèrent atrocement dans la nuit. Mais j'ignorai leurs cris, qui n'avaient plus rien d'humain, ni d'animal d'ailleurs.

“Les animaux sont bien meilleurs que les hommes”, m'avait-on toujours enseigné.

* * * * *

Dans mon esprit, la mort de Benoît Neuhaus allait constituer un épisode de plus dans la trouble saga de faits divers qui hantaient la police genevoise depuis une décennie. Avec un peu de chance – en cas d'enquête un peu fouillée – son assassinat passerait pour un règlement de compte perpétré par le milieu balkanique.

La présence de l'éminent chirurgien cardiaque Yves-Charles Neville à ses côtés resterait certainement inexpiquée. Mais il était notoire, dans la société mondaine genevoise, que les deux hommes étaient de vieux amis d'enfance.

Quant aux assassinats de Daniel Garcia et de Cédric Joseph, j'avais toute “confiance” en le procureur Sylvain Kornisch pour ne rien découvrir à ce sujet et archiver les dossiers après trois mois d'enquêtes bâclées.

Son incompétence serait une fois de plus couverte par les instances politiques, son ami et Conseiller d'Etat Steeve Schwaar en tête.

De mon côté, la première chose que j'allais faire en me levant demain matin serait de rédiger ma lettre de démission de la police neuchâteloise. Son commandant Jean-Louis Belmont et l'état-major dans son ensemble ne voulaient plus de moi. Tôt ou tard, ils m'auraient mis au placard comme ils l'avaient apparemment fait de l'ex-commissaire Rolf Tanner.

Les seuls qui allaient peut-être me regretter seraient probablement Laura Marty et Lukas Meyer, ainsi que – avec des réserves – quelques-uns de mes collègues des stup. Mais je ne les perdrais pas de vue.

J'avais la ferme intention de m'installer de manière confirmée dans le grand bureau de "père" au quatrième étage des locaux de la BCCG à la Place Pury et de gagner la confiance du conseil d'administration de la banque, qui était venu me trouver par l'intermédiaire d'Anthony Costanza. Parallèlement, j'étais bien décidé à poursuivre l'œuvre de bienfaisance – comme Louis De Bosset l'avait lui-même surnommée – consistant à traquer de manière anonyme les criminels de guerre à travers la planète. Je suivrais d'ailleurs de près le procès du TPIY relatif au colonel Sadik Jankovic.

Accessoirement, ma démission aurait aussi le mérite d'annuler *de facto* l'enquête disciplinaire ouverte contre moi pour avoir violenté et injurié le procureur Sylvain Kornisch l'année dernière. Finalement, à n'en pas douter, elle arrangerait tout le monde.

* * * * *

Tandis que je me surpris à repenser amoureusement à ma sœur Vicky et à ma fille Ange Ouko, qui devaient se démener pour survivre dans l'orphelinat de Wasini sur la côte kenyane, avec les fonds que je leur envoyais anonymement par le biais de la BCCG, un fait troublant attira mon attention.

Sur la droite de la Porsche Cayenne qui continuait de se consumer avec ses deux corps à l'intérieur, un peu plus loin sur le chemin pédestre goudronné qui menait à la Tuilière, des phares d'une voiture arrivèrent. Elle se gara à une bonne trentaine de mètres de la carcasse en feu et deux hommes en sortirent.

De nuit, je ne reconnus pas tout de suite le passager, mais le chauffeur me parut familier. Il s'approcha un peu du sinistre, puis fouilla du regard les alentours et finit par m'appeler :

— Monsieur Donner !

Il répéta :

— Monsieur Donner !

Trois fois.

Je reconnus finalement Anthony Costanza.

"Comment a-t-il su... ?"

Devais-je me méfier ou non de lui ? Il était vrai que la première fois qu'il m'avait abordé sur l'esplanade de la Collégiale, il ne m'avait pas inspiré confiance. Mais après ? Pourquoi pas. Peut-être était-il le nouvel homme fort du futur état-major de la BCCG. Celui qui

m'aiderait dans l'œuvre de bienfaisance. Il en avait en tout cas le parfait profil.

Je me levai d'entre deux rangées de ceps de vigne et lui criai :

— Je suis ici.

Au cas où, j'avais toujours le Makarov sur moi. Le sage était celui qui entendait ce qui n'a pas de son et qui voyait ce qui n'a pas de forme. Mieux valait anticiper pour que le conflit n'ait pas lieu. C'est du moins ce que Sun Tzu avait enseigné dans son Art de la guerre.

Prudemment, je m'avançai vers Anthony Costanza.

— Mais qu'est-ce que vous avez fait ?!, s'exclama-t-il en me voyant et en parlant de la Cayenne.

— Je les ai brûlés, répondis-je sans remord.

— Qui ça ?

Il s'approcha de la carcasse. Les flammes baissaient d'intensité. À bonne distance, il tenta de jeter un coup d'œil à l'intérieur, puis se retourna vers moi.

— Je vous rassure, me dit-il finalement, incrédule. Il n'y a personne dans ce véhicule en feu.

Je ne compris pas sa remarque.

Il revint vers moi et fit une geste dans ma direction, comme pour me poser sa main sur l'épaule. D'instinct, je portai ma main à ma ceinture. Mais je ne sentis rien. Le Makarov n'était plus là. J'avais dû le perdre dans les vignes.

Paniqué, je regardai derrière moi, d'où j'étais venu. Mais je ne vis rien. L'arme devait être plus haut.

Je voulus revenir sur mes pas pour aller la chercher, mais en faisant cela, je passai à distance du flanc de la Cayenne. La tête calcinée de Benoît Neuhaus n'était plus à la fenêtre et il n'y avait plus aucune forme humaine sur les sièges de la voiture.

Des corps pouvaient-ils se réduire à l'état de cendres aussi vite ? Je l'ignorais.

Costanza me rattrapa par le bras, sans me brusquer. Je me sentis soudain complètement perdu, vidé de toute substance. Il m'emmena de manière compatissante vers sa voiture, une Audi A7 comme celle que j'avais laissée à Mostar.

Je ne prêtai alors aucune attention à l'homme qui l'accompagnait. Ce dernier était déjà remonté à l'arrière du véhicule. À cet instant, je ne pensai qu'à remettre mes idées en place en fonction des derniers événements. Tout se mélangeait dans ma tête. La plus grande confusion y régnait. Cette arrivée impromptue et, quelque part, assez providentielle de Costanza ne s'expliquait pas.

Ce dernier me conduisit vers la portière arrière de la voiture. Au

moment où il voulut me l'ouvrir, un reflet attira mon attention : celui de mon visage dans la vitre. Quelque chose ne jouait pas. Une impression bizarre. Il me fallut quelques secondes pour m'en rendre compte :

— Mes cicatrices..., murmurai-je.

Un profond malaise m'envahit.

— Quelles cicatrices, monsieur Donner ?

— Mes... mes cicatrices au visage... elles ont disparu...

Je me penchai vers la vitre, comme je l'aurais fait devant un miroir pour mieux examiner la peau de mon visage. Elle était lisse.

Le malaise se transforma en panique.

D'instinct, je tâtai mon torse par-dessus mes habits et ne ressentis curieusement aucune douleur. J'ouvris alors mon polaire devant les yeux incrédules d'Anthony Costanza. Puis je soulevai mon pull. Entre les pectoraux, à hauteur du sternum, la peau était normale. La blessure que m'avait infligée le colonel Sadik Jankovic avait elle aussi disparu comme par enchantement. Il était pourtant impossible qu'elle ait cicatrisé aussi vite depuis ma sortie de l'hôpital de Zagreb.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?, balbutiai-je.

Le numéro deux de la BCCG me prit par les épaules et me caressa d'une voix rassurante :

— Nous allons vous aider, monsieur Donner.

Sans qu'il n'eût besoin de m'y inviter, je me glissai, complètement désorienté, sur le siège arrière de l'Audi A7 et me retrouvai à côté de l'accompagnant de Costanza.

— Mike, enfin ! Tu nous as fichu une de ces trouilles !

Daniel Garcia parut sincèrement soulagé de me voir. Je le regardai béatement, clignai des yeux trois fois pour m'assurer que je n'avais pas la berlue, puis fondis en larmes sans comprendre ce qui m'arrivait.

Épilogue

Dans le bureau de la direction médicale de l'hôpital psychiatrique de Perreux, les deux hommes se faisaient face dans de grands fauteuils de style ancien.

— Je ne vous cacherai rien, commissaire. Même si je suis en théorie tenu par le secret médical. Votre collègue et ami Michaël Donner va mal. Très mal, même. Je me fais beaucoup de souci pour lui. Alors que sa santé mentale semblait s'améliorer, il a soudainement rechuté. Et cela suite à votre dernière visite du 30 septembre.

Daniel Garcia parut étonné.

— Pourtant, cette visite s'est passée comme toutes les précédentes. J'ai veillé à ne pas lui parler de la mort de son père adoptif, comme vous me l'aviez recommandé. Et quand je suis parti, il semblait aller bien.

— Il ne s'est rien passé de particulier ?

— Non.

— De quoi avez-vous parlé ?

— De banalité. De boulot, comme d'habitude. Je lui ai dit qu'il devait remonter la pente et réintégrer au plus vite notre équipe. Et...

Le commissaire des stupés sembla soudain réfléchir.

— Maintenant que vous le dites, il y a effectivement eu quelque chose d'inhabituel. Mais quand je l'ai quitté, je vous assure que...

— Dites toujours. Une réaction n'arrive pas toujours sur le champ. Surtout chez nos patients. Le contrecoup peut parfois se produire plusieurs heures voire plusieurs jours plus tard. Quelle était cette chose inhabituelle ?

— Je lui ai simplement donné une information qu'il m'avait demandé de trouver au sujet d'une fille qui vit au Kenya et qu'il avait rencontrée, je crois, durant ses dernières vacances dans ce pays. Mais cette information était bonne...

— Laissez-moi en juger.

— En tout cas, sur le moment, Mike avait l'air plutôt heureux de l'apprendre. Je lui ai dit que cette fille, qui est la directrice d'un orphelinat d'après mes souvenirs, allait bien et qu'elle venait de

donner naissance à un enfant à Mombasa.

— Vous parlez de vacances au Kenya. Était-ce le réel motif du voyage de Michaël Donner dans ce pays ?

Garcia parut interloqué par la question.

— Bien sûr que oui !, répondit-il. Mike était fatigué. Il avait... disons un peu élevé la voix contre un magistrat judiciaire. La police lui a alors conseillé de prendre des jours de congés pour se reposer.

Le docteur Anthony Costanza sourit poliment.

— Eh bien selon moi, commissaire, émit le psychiatre à titre d'hypothèse, il a dû se passer des choses bien plus graves que vous ne le pensez, au Kenya. Du moins c'est comme ça que votre ami a dû le ressentir.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Beaucoup d'éléments troublants qui, mis bout à bout, forment un faisceau de présomption, comme vous dites en droit pénal. Déjà, Michaël Donner a été interné dans notre hôpital seulement deux jours après son retour d'Afrique.

— Là, je vous arrête, docteur ! Je vous rappelle que le lendemain de son retour de vacances, Mike a trouvé son père adoptif mort dans sa maison de Neuchâtel. Il avait échappé à son assassin en l'éliminant, mais a provoqué sa propre mort par accident dans la bagarre. Imaginez-vous un peu le choc pour son fils ! C'est plutôt ce décès tragique qui doit être à l'origine de ses troubles. Vous ne pensez pas ?

— J'ai des doutes. Votre collègue souffre d'une forme aiguë de schizophrénie. Dans ses délires paranoïdes, il dit parfois des choses qui...

— Il m'a cru mort, coupa Garcia. Il me l'a dit dans la voiture tout à l'heure. Et il en avait l'air convaincu. Me voir l'a bouleversé. C'était une évidence. C'était comme si j'étais un fantôme pour lui. Un revenant.

— Crise aiguë de paranoïa et dédoublement de la personnalité, commissaire. Rien de plus. C'est comme ça depuis un mois, depuis votre dernière visite.

— Vous sembliez laisser entendre, tout à l'heure, que les nouvelles que je lui ai apportées ce jour-là auraient pu lui créer un choc. C'est ce qui s'est produit ?

— Ça, je ne peux pas le savoir. Du moins, je peux le supposer. Je ne peux nullement être affirmatif. Mais s'il a estimé que les nouvelles que vous lui ameniez du Kenya étaient mauvaises – contrairement aux apparences – il a alors très bien pu vous faire mourir dans son esprit. Un peu comme on tuait le porteur de mauvaises nouvelles dans l'Antiquité.

— Et ces dédoublements de la personnalité, comment se

manifestent-ils ?, demanda Garcia.

Le psychiatre prit une mine sévère.

— Chez votre ami, on pourrait même parler parfois de “détriplement” de la personnalité. On en a constatées plusieurs, ce dernier mois. Dans ses crises paranoïdes les plus aiguës, tantôt il prétend que Michaël Donner est mort, tantôt il déclare s'appeler Michaël Ouko, tantôt il se prend pour un aventurier redresseur de torts.

— Ouko..., murmura Garcia.

— Vous connaissez ?

— Non. Mais c'est le nom de la fille du Kenya. Cette directrice d'orphelinat qui vient d'accoucher d'une petite fille, il y a une quarantaine de jours à Mombasa. Elle s'appelle Victoria Ouko et sa fille s'appelle Ange Ouko. Le père de la petite est inconnu.

— C'est intéressant, émit Costanza. Il est possible qu'il fasse des mélanges de personnages dans son esprit, entre les noms, les professions et j'en passe. Par exemple, il s'est inventé un double “policier” en l'affublant d'un nom proche du sien : Tanner. Lorsque Michaël Donner revêt ce costume du commissaire Rolf Tanner, il devient alors la victime de tout le système. Je crois qu'il en veut beaucoup à ce procureur, Sylvain Kornisch.

— C'est possible, répondit Garcia.

— Quant à moi, poursuivit le psychiatre, il me prend pour un banquier.

— Son père adoptif était le PDG de la BCCG.

— Je sais qui est Louis De Bosset, commissaire. J'étais à son enterrement, au milieu de tout le gratin helvétique, à la Collégiale de Neuchâtel. Il est d'ailleurs possible que son fils adoptif n'ait pas supporté de ne pouvoir y aller. Il parle parfois de cette cérémonie qu'il a manquée et, dans ses crises les plus aiguës, se prend pour le nouveau PDG de la BCCG. L'image du père. Il s' imagine que le conseil d'administration vient se mettre à genou devant l'héritier pour reprendre le flambeau.

— C'est triste..., souffla Garcia.

— Comme vous dites.

— Et maintenant, comment peut-on l'aider ?

— Le temps, commissaire. Laissons faire le temps et ayez confiance en notre institution. Mais nous devons suspendre les visites durant quelques semaines.

— Où est-il, maintenant ?

— Dans l'immédiat, nous l'avons placé en chambre forte. Comme plusieurs fois ce dernier mois, d'ailleurs. Il menaçait parfois de se mutiler et nous avons même dû le sangler à son lit.

Garcia secoua la tête de dépit.

— Vous savez, poursuivit Costanza, il a aussi eu de mauvaises influences dans la maison. Notamment d'un autre patient avec lequel nous avons connu pas mal de problèmes. C'est un requérant d'asile kosovar, dont on ne sait pas encore très bien s'il joue ou non au fou pour éviter une expulsion du territoire suisse.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda le commissaire.

— Il s'appelle Sadik Bojko, mais je ne sais pas si c'est son vrai nom.

Garcia soupira.

— Hélas, cet homme est bien connu de nos services. Notamment pour des histoires de bagarre en tout genre. Il est signalé comme indésirable dans plus d'un établissement public de la région. Il a plusieurs alias, en tout cas au niveau des prénoms, dans nos bases de données : Sadik, Besnik, Idriz, Lulzim et même Astrit, je crois.

— Ça, je l'ignore évidemment. Dans notre hôpital, il est inscrit sous le nom de Sadik Bojko. Michaël Donner et lui parlaient très souvent ensemble, au réfectoire, dans les jardins.

— De quoi ?

— Oh, Sadik Bojko aime bien parler des horreurs de la guerre en ex-Yougoslavie. Il doit avoir l'impression que ça le conforte dans son statut de réfugié. Il s'est par exemple posé en victime de trafiquants d'organes, en laissant entendre qu'il leur aurait échappé par miracle. En parlant de cela, il s'appuyait beaucoup sur le livre de la procureure Carla Del Ponte et le rapport du sénateur Dick Marty à propos du rôle présumé de l'UCK dans un tel trafic, tant au Kosovo qu'en Albanie.

— Mike donnait-il l'impression de le croire ?

— Je ne sais pas. Je ne sais d'ailleurs pas moi-même si Sadik Bojko fabule ou non lorsqu'il parle de cela. Parfois, ses récits ont l'air affreusement crédible. En revanche, ça m'a plus gêné quand il a commencé à parler de trafic de médicaments et d'expérimentations humaines que l'on ferait ici à Perreux. Disons que, depuis là, je me méfie un peu plus de ses propos.

— Et Mike ? Se contentait-il d'écouter ce que Sadik Bojko lui racontait ? Ou échangeaient-ils de prétendues expériences personnelles ?

— Globalement, votre collègue était moins loquace. Il lui est néanmoins arrivé, notamment dans ses délires, de parler d'aventures africaines qu'il aurait vécues. Mais cela restait assez général et il semblait sur la retenue. Ce qui me fait dire qu'il était peut-être plus crédible à ce sujet et qu'il a quand même dû vivre quelque chose de traumatisant au Kenya.

— Il me l'aurait dit..., soupira Garcia.

— Permettez-moi d'en douter, commissaire. Ce n'est que tout

dernièrement que nous avons surpris ce genre de dialogues entre Sadik Bojko et Michaël Donner. En fait, leur relation s'est intensifiée depuis votre dernière visite du 30 septembre.

— Comment cela ?

— Eh bien, nous avons plusieurs fois retrouvé votre ami dans la chambre de Sadik Bojko au milieu de la nuit. Il s'est plusieurs fois débrouillé pour voler subtilement le passe d'une infirmière. La première fois, c'était la nuit du 30 septembre au 1er octobre. La deuxième fois, nous l'avons averti et la troisième, nous l'avons enfermé en chambre forte. Ses délires paranoïdes s'intensifiaient de jour en jour. Je crains qu'à un moment donné, Michaël Donner n'ait commencé à faire un amalgame entre certains événements qu'il aurait réellement vécus en Afrique et les récits de Sadik Bojko.

— Et aujourd'hui, que s'est-il passé ?

— Ce matin, suite à une grosse crise, nous avons été contraints de placer votre ami en chambre forte, sanglé sur le lit. Il menaçait de s'ouvrir la poitrine avec une brique de verre. Malheureusement, au moment où nous pensions l'avoir sous contrôle, il a échappé à la vigilance d'un infirmier. Il a réussi à l'assommer et s'est enfui de Perreux en volant la Porsche Cayenne de notre directeur administratif Benoît Neuhaus. C'est là que j'ai jugé utile de vous aviser. Heureusement que le véhicule était doté d'une puce de localisation GPS. Sinon, Dieu sait ce qui serait arrivé après cet incendie !

— En tout cas, vous avez pris la bonne décision en m'appelant tout de suite. Maintenant, comme vous dites, il n'y a que le temps qui améliorera peut-être les choses. Du moins, je l'espère...